

8 A 344

**DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS
SUR
LA PRODUCTION DES MALADIES.**

DES PASSIONS

par

LA REPRODUCTION DES MANUSCRITS

DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS
SUR
LA PRODUCTION DES MALADIES,

OU

RECUEIL DES MÉMOIRES qui ont été
distingués par la Société libre des Sciences
Physiques & Médicales de Liege, au concours
établi sur cette question.



A LIEGE,

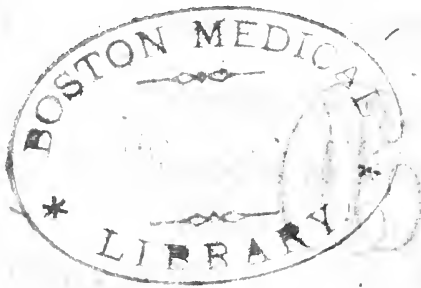
CHEZ J. DESOER, IMPRIMEUR DE LA PRÉFECTURE
ET LIBRAIRE.

1809.

4841

A

Monsieur **MICOUD-DUMONS**, *Préfet*
du Département de l'Ourte.



LISTE DES MEMBRES

DE LA

Société libre des Sciences Physiques et Médicales



MEMBRES DU BUREAU.

Président.

ANSIAUX, père, médecin, président du bureau central de vaccine.

Vice-Président.

DEBRU, chirurgien du lycée, chirurgien des prisons, membre du bureau central de vaccine.

Secrétaire de correspondance.

SAUVEUR, docteur en médecine, médecin du Lycée, médecin adjoint pour les épidémies, membre du bureau central de vaccine, correspondant de la société médicale d'émulation de Paris.

Secrétaire intime.

ANSIAUX, fils, docteur en chirurgie de l'école de Paris, chirurgien en chef des hospices civils de Liège, professeur d'anatomie, inspecteur de salubrité publique, correspondant de la société de médecine de Toulouse.

Trésorier.

RAMOUX, chirurgien en chef de l'hospice de Maternité, professeur d'accouchemens, membre du bureau central de vaccine.

Bibliothécaire.

LAFONTAINE, pharmacien, adjoint au jury médical.

Membres résidans.

CHEVREMONT, chimiste.

COMHAIRE, docteur en médecine de l'école de Paris, professeur d'anatomie, inspecteur de salubrité publique, secrétaire du comité de vaccine.

DEFOOZ, pharmacien.

DELVAUX, docteur en médecine de l'école de Paris, membre de la société anatomique de la même ville.

DOSSIN, botaniste.

DUPONCHEL, chimiste, ancien apothicaire-major.

LAVIGNETTE, docteur en médecine, ancien médecin de régiment au service de S. M. l'Empereur d'Autriche.

LAZARUS, pharmacien.

LOYENS, médecin pour les épidémies.

MALAISE, docteur en médecine, membre du jury médical.

RAMOUX, curé de Glons, botaniste.

THOMASSIN , professeur de mathématiques.

VANDERHEYDEN , professeur de mathématiques
au Lycée.

VITTU , naturaliste.

Membres non résidans.

CHRISTIAN , chimiste , ci-devant professeur de
mathématiques au lycée de Bruxelles , à Malmedy.

HONLET , médecin , pour les épidémies , à Huy.

LEJEUNE , fils , botaniste , à Enfival.

MACQUET , docteur en médecine , à St.-Vith.

RUTTEN , docteur en médecine , médecin pour
les épidémies , à Verviers.

SANDBERG , docteur en médecine , à Spa.

SARTORIUS , docteur en médecine , à Visé.

THIRY , docteur en médecine , à Huy.

Membres Honoraires.

DESMOUSSEAUX , préfet du département de la
Haute-Garonne , chevalier de la légion d'honneur ,
à Toulouse.

FOURCROY , médecin , conseiller d'état , chef
de l'instruction publique , de l'institut impérial de
France , &c. &c. à Paris.

GASQUY , président de la commission administrative
des hospices civils & du tribunal de commerce , à Liège.

LIMBOURG, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, à Theux.

MICOUD-D'UMONS, préfet, du département de l'Ourte, à Liège.

SABATIER, de l'institut national de France, professeur de l'école de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'Hôtel des invalides, &c. à Paris.

Membres Correspondans.

AMARD, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hôpital général de Lyon, &c. &c. à Lyon.

BAMS, docteur en médecine, médecin pour les épidémies, à Hasselt.

BILON, docteur en médecine, à Grenoble.

BOUILLON-LAGRANGE, docteur en médecine, professeur à l'école de pharmacie, &c. &c. à Paris.

CADET, pharmacien ordinaire de la maison de l'Empereur, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.

CAPURON, professeur de médecine & d'accouchemens, à Paris.

CHARPENTIER, docteur en médecine, à Boulogne.

CHAUSSIER, professeur à l'école de médecine de Paris, commissaire président des jurys de médecine, &c. à Paris.

CHEVILLOT, essayeur des monnoies, à Paris.

CHRESTIEN, docteur en médecine, médecin de l'hôpital militaire de Montpellier, à Montpellier.

CHRISTOBAL, chimiste, à Paris.

CLARION, pharmacien ordinaire de S. M. l'Empereur & Roi, à St.-Cloud.

CURTET, docteur en médecine, &c. à Bruxelles.

CUVIER, membre & secrétaire perpétuel de l'institut national, &c. &c. à Paris.

DEBREUZE, docteur en médecine, à Montargis.

DEYEUX, membre de l'institut national & professeur à l'école de médecine, à Paris.

D'HEMPTINE, docteur en médecine, &c. à Jauche, département de la Dyle.

DOUBLE, docteur en médecine, &c. à Paris.

DRAPIER, professeur de chymie, membre du jury médical, &c. à Lille.

DUMAS, de l'institut national, professeur de médecine à l'école de Montpellier, commissaire-président des jurys de médecine, &c. &c. à Montpellier.

FAGES, ancien chirurgien en chef de l'hospice militaire, à Montpellier.

FERON, docteur en médecine, secrétaire de correspondance de la société des amateurs des sciences & arts, à Lille.

FLEURY, chirurgien en chef des hospices de Clermont, &c. à Clermont.

FOURNIER, docteur & professeur en médecine, secrétaire-général de la société de médecine de Bruxelles, membre de plusieurs sociétés savantes, à Bruxelles.

GARDIEN, professeur d'accouchemens, &c. à Paris.

GODEFROID, docteur en médecine, à Rouen.

GUILLEMEAU, Docteur en médecine, secrétaire de l'athénée de Niort, &c. à Niort.

GUIART, fils, professeur à l'école de pharmacie, à Paris.

HENROT, docteur en médecine, médecin pour les épidémies, à Marche.

JACOBS, docteur en médecine, &c. à Bruxelles.

KOK, docteur en médecine, ancien professeur de médecine clinique, des académies de Harlem, de Flessingue, &c. &c. à Bruxelles.

LAENNEC, docteur en médecine, membre adjoint de la société de l'école de médecine, à Paris.

LAGARDE, chirurgien major du 7^{me}. corps de la grande armée.

LATOUR, fils, docteur en médecine, médecin de l'Hôtel - Dieu, à Orléans.

LAPRADE, docteur en médecine, médecin de l'Hospice civil, &c. à Montbrison.

LEVACHER de la FEUTRIE, docteur & professeur en médecine, à Paris.

LOUYER-VILLERMAY, docteur en médecine, médecin du troisième dispensaire, à Paris.

MANCEL, docteur en chirurgie & membre du jury médical, à Maestricht.

MAYGRIER, professeur d'accouchemens, à Paris.

NYSTEN, docteur en médecine, membre adjoint à la société de l'école de Paris, &c., à Paris.

ROYER-COLARD, docteur en médecine, médecin de l'hôpital de Charenton, à Paris.

RENAULDIN, docteur en médecine, médecin du premier dispensaire, &c., à Paris.

ROGERY, docteur, médecin pour les épidémies, affilié national de la société de médecine de Paris, &c. à St.-Geniez.

ROUX, docteur en chirurgie, professeur d'anatomie, &c., &c., à Paris.

SALM, (Hugues comte de) chambellan de l'Empereur d'Autriche, &c., à Saltzbourg.

SARTORIUS, docteur & professeur en médecine, médecin en chef de l'hôpital général, à Gratz.

SEDILLOT, jeune, docteur en médecine, membre de la société de médecine de Paris, à Paris.

SOEMMERING, professeur d'anatomie, conseiller intime de S. M., &c., &c., à Munich.

SCHWILGUÉ, docteur en médecine, membre de la société de l'école de Paris, professeur de matière médicale, à Paris.

SENEAUX, fils, docteur médecin, à Montpellier.

TARANGET, docteur en médecine, secrétaire de la société médicale de Douai, à Douai.

STEINACHER, membre du collège & de la société des pharmaciens de Paris, de la société de médecine de Bruxelles, à Paris.

TARBÈS, secrétaire général de la société de médecine, &c., à Toulouse.

TOURDES, docteur & professeur en médecine, président des jurys de médecine, à Strasbourg.

TONNELIER, médecin en chef des hospices civils & militaires de Tournai, médecin pour les épidémies, à Tournai.

TARTRA, docteur en médecine, professeur d'anatomie & secrétaire-général de la société médical d'émulation, &c., à Paris.

VARELIAUD, docteur en médecine, chirurgien de la maison & de l'infirmerie de S. M. l'Empereur & Roi, à Paris.

*RAPPORT sur les Travaux intérieurs de la Société
libre des Sciences Physiques & Médicales de Liege,
lu à la séance publique du 6 juillet 1807, par
N. ANSIAUX, fils, Docteur en Chirurgie.*

MESSIEURS,

LORSQUE les hommes se réunissent en société, marchent d'un commun accord & travaillent avec zèle & persévérance au perfectionnement de la science qu'ils cultivent, ils doivent nécessairement en reculer les bornes.

De nouveaux faits sont observés, on se les communique, de nouvelles expériences sont proposées, on les tente. Les connaissances éparées se rassemblent ainsi en un même faisceau que le talent & l'expérience viennent chaque jour fortifier.

Tel est, Messieurs, l'avantage que présentent ces réunions que l'amour de la science provoque & que l'émulation soutient, tel est le but de notre institution, & si nous n'avons pu l'atteindre encore, c'est qu'il faut que le temps perfectionne ce que le zèle a conçu.

Vous verrez néanmoins que malgré les difficultés nombreuses que présente l'organisation d'une société naissante, nous ne sommes point demeurés indifférens sur les véritables intérêts de la science; & les travaux dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir vous prouveront que nos efforts ne sont point entièrement dépourvus d'utilité.

Ces travaux ont eu pour objet la médecine , la chirurgie , la physiologie , la pharmacie , la chimie & l'histoire naturelle.

M É D E C I N E .

Il est un genre de recherches dont l'utilité pour l'hygiène & la médecine pratique est incontestable : les plus anciens maîtres de l'art en sentaient toute l'importance & y donnaient toute leur attention ; mais leurs moyens d'expérimenter étant moins nombreux & moins parfaits , leurs observations n'avaient point ce caractère de précision & d'exactitude qu'elles ont acquis depuis les grandes découvertes de la physique & de la chimie modernes. Je veux parler de la météorologie ; cette science qui donne la connaissance des constitutions de l'atmosphère , des mutations qu'elle éprouve , qui nous fournit les moyens d'apprécier les qualités salubres ou nuisibles de l'air que nous respirons , se lie par une infinité de rapports à l'art de prévenir & de guérir les maladies. L'influence des phénomènes météorologiques sur l'organisme animal devait donc intéresser la société ; aussi nous a-t-elle chargés *Mr. Comhaire* & moi de lui transmettre , pendant l'an 1806 , le tableau détaillé des observations dont je vais vous offrir le résumé.

OBSERVATIONS Météorologiques pour l'an 1806.

BAROMÈTRE.

Maximum ,	28	pouces	7	lignes	les 17 & 18 avril.
Minimum ,	26		10	$\frac{12}{12}$	le 2 décembre.
Medium ,	27		8	$\frac{22}{41}$	

THERMOMÈTRE.

Maximum, + 23 degrés le 11 juillet.
 Minimum, — 1 le 4 janvier.
 Medium, + 9 $\frac{611}{338}$

HYGROMÈTRE.

Maximum, 98 degrés $\frac{1}{4}$ le 7 janvier.
 Minimum, 54 $\frac{1}{2}$ le 7 mai.
 Medium, 86 $\frac{17}{88}$

Il est tombé dans l'ombromètre, pendant l'année,
 44 pouces 0 $\frac{3}{4}$ lignes d'eau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours beaux,	60
couverts & nuageux,	232
pluie,	43
grand vent,	3
grêle,	2
tonnerre,	6
brouillard,	14
neige,	6

TOTAL, 365

VENTS.

N. 23 fois.	S. 52 fois.
N. N. E. 16	S. S. O. 28
N. E. 60	S. O. 86
E. N. E. 16	O. S. O. 33
E. 13	O. 60
E. S. E. 7	O. N. O. 23
S. E. 38	N. O. 54
S. S. E. 33	N. N. O. 14

CONSTITUTION MÉDICALE.

Premier trimestre.

Beaucoup de maux de gorges gangreneux avec scarlatine. — Catharres pulmonaires avec courbatures, se compliquant souvent des fièvres adynamiques ou ataxiques.

Deuxième trimestre.

Maux de gorges gangreneux. — Fièvres bilieuses & adynamiques. — Dyarrhées opiniâtres sur-tout chez les vieillards.

Troisième trimestre

Plusieurs fièvres bilieuses. — Quelques fièvres adynamiques. — Grand nombre de dyarrhées.

Quatrième trimestre.

Fièvres bilieuses. — Fièvres adynamiques. — Pleuresies-catharres pulmonaires. — Quelques maux de gorges gangreneux avec scarlatine.

Parmi les maladies que l'on a eu lieu de remarquer dans ces derniers temps, il en est une qui depuis longues années n'avait point exercé ses ravages dans le département de l'Ourte, mais qui en 1805 & 1806, y a sévi avec beaucoup de vigueur : elle a été le sujet d'un Mémoire particulier de la part du docteur *Comhaire*. Cette affection connue sous le nom de mal de gorge gangreneux s'est présentée sous des nuances tellement variées que malgré les descriptions qu'en ont données *Fothergill*, *Marteau*, &c., il restait encore ici des choses intéressantes à recueillir.

Mr.

Mr. Comhaire, a rassemblé avec soin les observations les plus importantes que lui ont fournies & sa pratique & celle de ses confrères, il les a réunies dans un Mémoire qui a occupé la Société pendant plusieurs séances & qui a été soumis à une discussion approfondie.

Ce Mémoire est divisé en trois parties; la première est exclusivement consacrée à la météorologie de ces dernières années; dans la seconde on trouve quinze observations dont le choix semble devoir fixer les caractères de la maladie dans tous ses degrés; ces observations sont divisées en trois sections. Les cinq premières traitent des maux de gorge que l'auteur appelle *aphteux simples*, & qui ne sont point accompagnés de scarlatine. Cinq cas plus rares sont le sujet d'observations de scarlatine sans mal de gorge, enfin la troisième section offre des maux de gorge aphteux compliqués de scarlatine dans leur intensité différente.

Une description générale de l'épidémie tirée de l'observation, ses caractères particuliers, les moyens curatifs qu'elle exigeait, puis quelques recherches sur les causes principales qui lui ont donné naissance forment la troisième & dernière partie de ce Mémoire.

Mr. Sauveur nous a tracé l'histoire d'une fièvre *intermittente pernicieuse péripneumonique* qui a cédé au kinkina administré suivant la méthode du professeur Dumas. Ces fièvres sont peu connues dans notre département & la variété dont nous parlons a été en général rarement observée.

Une observation sur une hydropisie de l'utérus a été lue par Mr. *Loyens*.

Une femme âgée de 48 ans, mère de onze enfans, d'une constitution très-robuste éprouva dans le mois de juin 1785, des douleurs lombaires, des lassitudes dans les membres & un sentiment de gêne dans l'abdomen. A ces symptômes succéda la difficulté dans la progression & dans l'émission des urines, le ventre se tuméfia, les pieds s'œdématisèrent & enfin il survint une hémorrhagie utérine très-considérable. La malade réduite à un haut degré de foiblesse, consulta Mr. *Loyens*, qui reconnut à travers les parois abdominales distendues, une tumeur dure, volumineuse, faisant saillie entre le pubis & l'ombilic. Persuadé que cette tumeur avait son siège dans l'utérus, Mr. *Loyens* provoqua la visite de deux accoucheurs qui annoncèrent que l'orifice de la matrice était un peu dilaté, que le sang en sortait & qu'ils sentaient du bout du doigt un corps dur qu'ils disaient exister dans la cavité même de cet organe. Mr. *Loyens* confirmé dans l'opinion qu'il s'était formée sur-le siège de l'affection, eut recours à tous les moyens que l'art pouvait suggérer. Le flux de sang târit pendant quelques jours, mais les autres symptômes subsistèrent. Enfin une nouvelle perte se manifesta; la foiblesse devint extrême & tout annonçait une mort prochaine, lorsque le 2 août la malade se plaignit tout à coup de douleurs qui s'étendaient de la région lombaire au pubis. Elle éprouva un tenesme continu & expulsa au milieu des convulsions les plus violentes, une masse d'hydatides pesant 2 livres 4 onces &

demie accompagnée de 3 à 4 pots de liquide sanguinolent & de quelques grumeaux de sang. Dès lors tous les symptômes s'amendèrent à l'exception du pouls qui demeura faible & intermittent, & le lendemain après l'évacuation d'une seconde masse d'hydatides pesant 1 livre, 7 onces, le ventre revint à son volume naturel. On insista sur les toniques, la malade parut mieux pendant quelque temps, mais le 8 septembre, les plus grands désordres se reproduisirent, l'œdémie devint générale, la fluctuation se manifesta dans l'abdomen, les forces diminuèrent de jour en jour & la mort eut lieu le 26 septembre 1786, au milieu des anxiétés les plus cruelles.

On procéda à l'ouverture du cadavre. Après avoir évacué environ six pots & demi de liquide séreux, contenu dans la cavité abdominale, on trouva les organes de l'appareil digestif sains, à l'exception de l'épiploon, qui formait un sac dans la région hypochondriaque gauche contenant une grande quantité d'une liqueur verdâtre & fétide. La plupart des glandes mésentériques étaient squirreuses, l'utérus ne présentait aucune trace d'altération organique, tout le tissu cellulaire était infiltré & les cavités de la poitrine contenaient au moins un pot de liquide séreux.

Mr. *Lavignette* a offert une nouvelle division sous laquelle il range toutes les espèces d'apoplexies, *non d'après des ouvertures de cadavres, comme l'ont fait jusqu'ici la plupart des auteurs; mais d'après l'observation de la constitution du malade & des symptômes que présente la maladie.*

Il reconnaît 1°. une apoplexie dans laquelle il existe *une cause matérielle & sensible comprimant ou irritant l'origine des nerfs.* 2°. Une apoplexie où l'on n'aperçoit pas de cause matérielle sensible agissant de la même manière.

Mr. *Lavignette* développe les moyens curatifs qui conviennent à chaque espèce & termine son mémoire en indiquant les précautions les plus sûres pour prévenir cette maladie.

Doit-on commencer le traitement de l'apoplexie par la saignée ou par l'émétique ? Telle est la question agitée dans un mémoire présenté par Mr. *Sauveur*. Après une courte, mais exacte description des symptômes qui caractérisent les différentes espèces d'apoplexie, il indique les causes variées qui peuvent la produire ; il démontre que les indications des moyens à employer dans le début de cette maladie, dérivent de l'espèce qui se présente, de la nature & du siège de sa cause matérielle, des constitutions individuelle & atmosphérique & des circonstances qui ont précédé, mais que, dans la plupart des cas, la saignée est nécessaire.

CHIRURGIE.

Je viens, Messieurs, de vous indiquer les objets dont s'est occupée la médecine interne. La chirurgie ne devait pas non plus demeurer inactive ; & désireux de concourir au but commun, j'ai tâché de fournir quelques preuves de mon zèle.

Une observation dont je suis moi-même le sujet,

m'a paru assez intéressante pour mériter l'attention de la société : je la lui ai communiquée.

Le 4 du mois de mai 1806, on me fit, par hasard, au doigt annulaire de la main droite, une piqûre avec une lancette chargée de virus vaccin. Il n'en résulta d'abord aucun effet marqué & ce fut après trois jours seulement qu'il s'éleva, à l'endroit de la piqûre, un bouton qui avait plusieurs traits d'analogie avec la vaccine & qui en suivit assez bien la marche jusqu'au septième jour, époque à laquelle la matière qu'il contenait fut inoculée à un enfant de l'hospice de Maternité.

Un gonflement douloureux s'était emparé de mon bras, j'avais éprouvé plusieurs accès de fièvre & le huitième jour je fus tout-à-coup atteint d'une convulsion violente & générale qui dura une demie heure; elle ne cessa que lorsque MM. Crahai & Comhaire, appelés à mon secours eurent détruit le bouton, en y portant deux fois une sonde rougie à blanc.

L'enfant auquel la matière avait été inoculée, prit la vraie vaccine & la communiqua à d'autres individus.

Plusieurs faits démontrent que la vaccine peut se développer sur une personne qui a eu la petite vérole & l'observation que je viens de rapporter, en fournit la preuve la plus complète.

Ce n'est pas qu'on doive rien en conclure contre la découverte de Jenner, car de même que l'on parvient à produire, par l'inoculation, des pustules de petite vérole sur celui qui a déjà éprouvé cette maladie; de même aussi l'on peut exciter des boutons vac-

cins sur celui, qui précédemment a eu la petite vérole ou la vraie vaccine; mais ce n'est point alors une affection constitutionnelle, c'est une affection purement locale & comme l'observe la Commission de Milan, ceux qui l'éprouvent contractent la vraie pustule vaccine, sans en contracter la maladie.

Les accidens que j'ai effuyés dépendaient uniquement de la *localité* du bouton & si communément dans les vaccinations, on n'a point lieu de remarquer des phénomènes aussi extraordinaires, c'est qu'alors on fait les piqûres sur les bras où l'appareil nerveux est bien moins compliqué, tandis que la pratique démontre chaque jour, combien est dangereuse une irritation même légère appliquée aux doigts.

J'ai cru devoir remettre aussi à la Société une notice sur quelques cas rares, observés en l'an 13, sur des conscrits du département de l'Ourte. Cette notice se compose de neuf observations parmi lesquelles on remarque celles de deux *albinos* dont l'un est né dans l'arrondissement de *Malmédy*, l'autre près de Munster, observations qui concourent à prouver que les individus qui naissent ainsi conformés, n'appartiennent point à une race réelle & constante, mais qu'ils n'offrent qu'un état de maladie, de dégénération particulière & ne doivent être regardés, ainsi que l'a dit *Buffon*, que comme des êtres disgraciés de la nature.

Enfin j'ai présenté un Mémoire sur la tumeur lacrymale. J'ai prouvé quelle ne dépend pas toujours de l'obstruction du canal nazal, mais qu'elle n'a pas non plus son siège dans la conjonctive, comme le prétend *Scarpa*.

J'ai démontré ensuite que cette maladie est presque constamment un catharre de la membrane muqueuse du sac & désignant les signes qui caractérisent ce catharre & le distinguent de la véritable rétention de larmes, par obstruction du canal, j'ai indiqué le traitement convenable à chacune de ces affections dont la distinction me paraît indispensable, pour la pratique.

PHYSIOLOGIE.

Mr. le docteur *Delvaux* a soumis au jugement de la Société des observations sur la *distinction des propriétés vitales & des propriétés chimiques*. Il y rappelle d'abord que souvent l'homme habitué à n'opérer que sur des matières mortes oublie la puissance de la vie & se représente les phénomènes de la nature vivante comme s'opérant dans un laboratoire en vertu des affinités chimiques. Il analyse sévèrement plusieurs assertions émises par l'illustre *Bertholet*, & les réfute avec beaucoup de sagacité. Mr. *Delvaux* prouve dans ces considérations que les sciences chimiques & physiologiques, lui sont également familières.

Cinq expériences galvaniques dont les résultats sont analogues, mais qui présentent des nuances différentes ont été communiquées par le même; ces expériences qui n'avaient point encore été tentées démontrent que le galvanisme jouit d'une action très-prononcée sur les propriétés vitales de la vie organique, action qui se manifeste par des effets très-facilement appréciables dans l'organe cutané.

PHARMACIE.

Un nouveau moyen d'extraire l'opium aqueux a été indiqué par notre collègue *Lafontaine*.

Après avoir examiné les procédés de *Baumé*, *Joffe*, *Deyeux*, *Roux*; Mr. *Lafontaine* décrit le sien de la manière suivante : » Pour parvenir à isoler cette » matière extractive, je malaxai à la manière de *Joffe* » dix livres d'opium dans l'eau, je filtrai plusieurs » fois la solution mise dans une terrine, j'y delayai » quatre onces de levain, j'exposai pendant quinze » jours cette solution dans une étuve constamment » maintenue à vingt degrés au thermomètre de *Réau-* » *mur* : la solution séparée du dépôt par la filtra- » tion fut évaporée à ficcité. L'extract dissous dans » cinq livres d'alcool à 40 degrés fut jeté & mé- » langé dans vingt livres d'eau. Il se sépara une » grande quantité de flocons grisâtres; la liqueur dé- » cantée, filtrée & complètement évaporée, la même » précipitation par l'alcool fut répétée. Certain qu'il » ne restait plus aucune substance précipitable après » cette seconde solution alcoolique, j'évaporai à ficcité » & je conservai cet extract dans des bouteilles. «

Mr. *Lafontaine* indique ensuite les phénomènes chimiques qui ont lieu dans cette opération & il regarde son extract d'opium comme entièrement privé de principes vireux. Plusieurs d'entre nous ont souvent eu l'occasion de constater son efficacité.

CHIMIE.

Mr. *Chevremont*, dans un Mémoire sur les eaux-mères des raffineries de sel de Liège, a démontré :

1°. Que ces eaux-mères ne contiennent pas de muriate de chaux, comme l'ont annoncé des chimistes célèbres, mais du muriate de magnésie qui s'y trouve dans la proportion de 44.61 centièmes pour 100.

2°. Qu'elles renferment du sulfate de magnésie, dans la proportion de 3.84 & non pas du sulfate de soude, comme l'ont prétendu plusieurs chimistes.

3°. Qu'elles contiennent aussi 1.45 de muriate de soude.

4°. Que par la raison qu'il existe dans ces eaux-mères du sulfate de magnésie, il ne peut pas s'y trouver de muriate de chaux, puisque ces deux sels ne peuvent pas exister dans la même eau, sans se décomposer réciproquement.

5°. Qu'enfin, Mr. *Parmentier* était dans l'erreur, lorsque, dans les Annales de Chimie, (1) il condamnait le procédé indiqué dans la nouvelle pharmacopée batave, pour préparer plus économiquement le carbonate de magnésie, en employant les eaux-mères de salines au lieu du sulfate de magnésie.

Toutes ces assertions sont prouvées d'une manière décisive par les expériences que Mr. *Chevremont* a faites & qu'il a répétées sous les yeux mêmes de la Société.

(1) Voyez le cahier du 28 février 1807.

Mr. *Duponchel* nous a fait part d'une suite d'expériences qu'il a entreprises sur le bleu de prusse. Il y démontre que cette substance n'est nullement inflammable, comme plusieurs chimistes l'ont annoncé.

L'analyse des eaux minérales du département est un objet d'une grande importance & sur lequel néanmoins peu de travaux ont été entrepris.

Mr. *Lafontaine*, nous a communiqué celle de l'eau l'*Hermitage* de *St.-Antoine*, qui jouit d'une grande réputation dans les Ardennes, & qui a souvent été administrée avec succès par le docteur *Henrot*, l'un de nos correspondans. Vingt livres de cette eau contiennent :

Carbonate de fer,	9
de magnésie,	24
de chaux,	17
Acide carbonique libre,	60

TOTAL, 110

L'analyse de l'eau des bains de *Chaufontaine* a été faite par Messieurs *Lafontaine* & *Malaise*. Elle a donné pour résultat constant sur cent livres d'eau.

Muriate de magnésie,	15
de chaux,	5
de soude,	88
Sulfate de chaux,	14
Carbonate de chaux,	91
Alumine	12
Silice	15

TOTAL, 240

HISTOIRE NATURELLE.

Un mémoire sur les coquillages des départemens de l'Ourte & de la Meuse-Inférieure, a été présenté par Mr. *Vittu*.

L'auteur après avoir jeté un coup-d'œil sur l'utilité de la conchyliologie, passe à la formation générale des coquilles; il recherche la cause de la variété & de la richesse de leurs couleurs; il fait ensuite la description de l'animal, compare les méthodes proposées par divers auteurs, établit ses divisions générales & décrit enfin avec beaucoup d'exactitude les nombreux coquillages qui se rencontrent & dans notre département & dans celui de la Meuse-Inférieure.

Ce travail de Mr. *Vittu* me conduit à parler des recherches que la société a faites sur divers objets d'histoire naturelle qui intéressent nos contrées. D'après la demande de Mr. le Préfet, plusieurs membres ont été choisis pour dresser le tableau des insectes & des plantes qu'on y trouve, & les résultats les plus avantageux ont couronné leurs efforts. Mrs. *Vittu*, *Duponchel* & *Ramoux*, curé, se sont réunis en commission *enthomologique* & sont parvenus à recueillir 510 espèces ou variétés.

Il appartenait à Mr. *Doffin* de présenter la flore du département, ses travaux multipliés lui ont en quelque sorte acquis ce droit exclusif. Il a rempli sa tâche & a comblé notre attente.

Maintenant que je vous ai fait l'analyse succincte des mémoires & observations lus & discutés dans le sein de la société, que je vous ai dit comment plusieurs de ses membres s'étaient réunis en commissions particulières pour recueillir le tableau des végétaux & des insectes que renferme cet intéressant département, il me reste à vous parler du bureau de consultations gratuites, institution de bienfaisance où l'humanité indigente & plaintive, trouve à soulager ses maux, à consoler ses douleurs.

Déjà plus de deux cents malades y ont réclamé nos conseils & ce nouvel asile ouvert aux malheureux leur offre une ressource d'autant plus précieuse qu'ils viennent y chercher la guérison de maladies contagieuses que la misère produit ou entretient, & que les réglemens ne permettent pas de traiter dans nos hospices civils.

Tels sont, Messieurs, les objets dont la société s'est occupée pendant la première année de son établissement; sans doute qu'encouragés par ces premiers succès, les membres qui la composent redoubleront de zèle, étendront leurs recherches, multiplieront leurs expériences & quelques pénibles que puissent être leurs travaux, ils les supporteront avec une douce satisfaction, puisqu'ils doivent tourner au profit de l'humanité.

Réunissons donc nos efforts, communiquons-nous nos pensées, car dans le pacte d'union que nous avons formé, une idée heureuse devient notre propriété commune & n'appartient plus exclusivement à celui qui la conçoit, c'est une offrande que chacun doit s'empres-
ser de déposer sur l'autel de la science.

Toujours jaloux d'agrandir la sphère de nos connaissances, toujours rivaux quand il s'agit de soulager l'infortune humaine, demeurons étrangers à l'envie, que jamais elle ne vienne troubler nos réunions : l'envie est l'aliment des esprits faibles ou pervers, ce sentiment doit être inconnu aux hommes qui cultivent dignement les sciences physiques & à ceux qui professent l'art divin qui fait écarter la mort & réparer la vie.

RAPPORT sur les Travaux des Membres correspondans & sur les Mémoires envoyés au concours par D. SAUVEUR, Docteur en Médecine.

MESSIEURS,

NOTRE Société compte à peine deux années d'existence. C'est toucher de bien près encore à son berceau : mais la conviction d'une pareille jeunesse est devenue un motif de plus d'attacher notre zèle à mériter cette considération qu'on accorde aux vieilles institutions.

Parvenus à l'époque de notre seconde réunion solennelle & honorés de la présence de nos concitoyens & des premiers magistrats de ce département, nous devons le compte public de nos travaux. Ce compte est doux à rendre, quand il s'agit du bien que chacun de nous a eu l'ambition de faire.

Un autre devoir nous est imposé par notre institution, c'est celui de faire connaître quel jugement

nous avons porté sur les nombreux Mémoires adressés au concours & quel est l'ouvrage qui nous a forcés par le mérite & le talent de son auteur à lui décerner le prix.

Le silence volontaire que nous avons gardé pendant l'année a pu faire perdre de vue notre utile établissement. N'en soyons pas surpris. Nous laissons à d'autres Sociétés l'avantage de se mettre souvent en évidence. Notre but n'est pas de parler sans cesse à l'opinion, pour que l'opinion à son tour s'occupe sans cesse de nous. Le médecin ne saurait dérober à ses importantes occupations, d'agréables distractions ni des momens d'éclat, l'humanité revendique toutes ses heures. Sa réputation doit se former moins des acclamations que son esprit peut exciter que des nombreux bienfaits que son art doit répandre dans toutes les classes de la société.

Nous avons donc mis à profit ce silence & ce recueillement de l'année. Chacun de nous a uni ses propres observations à celles de ses collègues. Nous avons formé un seul faisceau de tous les faits que notre expérience a rassemblés. On a proposé en commun ses doutes bien fondés, qui doivent mettre l'homme sage en garde contre tout ce qui peut paraître hypothétique. Enfin, nous avons soumis dans des séances particulières à un examen sévère ce qui semble tenir encore à l'illusion des systèmes, & à ces brillantes théories qui produisent plus d'éclat que d'utilité.

Néanmoins qu'on ne croie pas qu'il entre dans nos vues d'improuver ces nouvelles découvertes qui devancent l'expérience des siècles. Nous savons que le génie peut faire faire des pas hardis à la médecine comme

aux autres arts utiles. La nature qui dévoila d'étonnans secrets à nos anciens maîtres en réserve d'autres encore à nos modernes savans. Notre âge en a vu éclore qui font l'honneur de notre profession.

Quand on brûle du noble desir de soulager les maux de l'humanité, on a la modestie d'oublier en quelque sorte ses propres forces, ses propres lumières, pour se fortifier de la science & de l'expérience de tous les hommes à talens répandus sur une grande surface. De cette communication d'idées & d'observations naît une confiance d'autant plus sûre qu'elle a l'approbation d'un plus grand nombre de savans. Aussi avons-nous établi des rapports de correspondance entre notre société & les médecins les plus recommandables par leurs écrits & leurs lumières. Nos vœux ont été remplis au-delà de nos espérances. Des sociétés célèbres nous ont honorés de leur affiliation. Nous avons vu de tous les points de l'Empire, ainsi que des pays étrangers un empressement bien flatteur pour nous à nous communiquer des ouvrages & des dissertations du plus grand intérêt.

C'est étaler nos richesses ; c'est éprouver un sentiment d'orgueil, quand nous pouvons nommer parmi nos correspondans les *Fourcroy*, les *Sabbatier*, les *Chaussier*, les *Dumas*, & plusieurs autres qu'il suffirait de citer pour en faire l'éloge. En vous parlant des savans qui nous ont accordé leur utile correspondance, pourquoi faut-il que nous ayons à vous indiquer la perte que la médecine vient de faire. *Barthès* n'existe plus que dans ses écrits immortels. Il s'était rendu célèbre dès l'âge de 22 ans. On le consultait comme

un oracle. L'école de Montpellier dont il était chancelier, avait attaché à l'honneur de le posséder cette noble vanité qu'inspire le commerce intime d'un grand homme. Quoi qu'éloignés des contrées où aujourd'hui reposent ses cendres, nous avons éprouvé les effets de son amour pour l'art que nous professons. Il daigna se rapprocher de nous en prenant un vif intérêt à la naissance de notre société, en honorant notre berceau de ses fécondes lumières. Comme la reconnaissance ne meurt jamais dans le sein des sociétés établies pour l'utilité publique, c'est une douce consolation pour chacun de nous de jeter quelques fleurs sur sa tombe.

Alimentée de cette manière par la correspondance étrangère & par les résultats de notre expérience, nos séances deux fois par mois sont devenues des cours instructifs où plusieurs de nos collègues ont développé autant de zèle que de talents. Chaque sociétaire a abordé cette science aussi vaste que la nature & aussi variée que les maux de l'humanité, science dont la vie la plus longue & la plus laborieuse ne saurait atteindre les limites. Nos entretiens, nos discussions particulières vous ont été analysés par Mr. *Anfiaux*, fils, secrétaire intime de la société.

C'est dans le cours de nos réunions secrètes que nous avons jugé du mérite de la solution donnée au problème intéressant, qui a fait l'objet du concours de cette année, *quelle est l'influence des passions sur la production des maladies.*

Le nombre des mémoires qui nous sont parvenus sur cette matière a surpassé notre attente. Il paraît que
généralement

généralement on en a senti l'importance, & qu'on s'est livré à son examen, moins par l'attrait du prix qui y était attaché, que par la gloire de concourir à résoudre une question d'un aussi grand intérêt.

Notre intention en la proposant à la discussion générale n'était pas sans doute de provoquer de nouveaux débats sur l'origine des passions. Depuis Aristote jusqu'à nos jours cette thèse a été successivement discutée dans toutes les écoles, sans acquérir néanmoins plus d'évidence. L'homme peut-il jamais parvenir à la connaissance des causes premières ! elle est le noble attribut de la puissance créatrice.

Quelques-uns des concurrens ont affecté d'imiter cette méthaphysique obscure que des esprits bizarres s'efforcent d'introduire dans la théorie de notre art. Le langage d'une science sera toujours le garant de ses progrès.

D'autres transformant la matière du concours en un sujet purement académique ont formé des tableaux & se sont bornés à étaler les richesses & la hardiesse d'une imagination brillante.

Tel n'était pas le but de notre programme. Nous n'avons voulu que consulter cette sage & lucide raison du véritable médecin qui se défie des conjectures, souvent illusoires & ne cherche la vérité qu'à la lueur du flambeau de l'expérience.

Prétendre expliquer comment se forment les passions humaines, c'est vouloir entrer en lice avec *Bacon* & *Malbranche*. Si le génie de ces grands hommes a échoué contre ce mystère, que peut-on espérer des efforts d'un esprit présomptueux !

En parlant de l'influence des passions sur la production des maladies, il est permis de s'étonner avec le docteur *Voullonne*, que la médecine qui a si bien observé les ravages qu'elles font dans le corps humain, ne se soit pas occupée de chercher dans cette source de destruction quelques moyens de conservation.

Indiquer ici les passions, comme moyens de conservation, n'est-ce pas provoquer contre nous & la voix de la religion qui les condamne & les cris des préjugés qui les signalent, comme des ennemies de notre constitution physique ! Non, certes ; le médecin n'a point à porter de condamnation contre elles. Il les trouve dans la nature, maîtrisant tous les êtres. Il est sans cesse aux prises avec elles. Trop sage pour prétendre les anéantir, il les appellera quelquefois à son secours. Il aura l'art de les forcer à rentrer en harmonie avec les divers ressorts de l'organisation humaine.

En effet si les passions s'exaltent & prennent plus d'intensité, alors elles sortent de leur état naturel ; elles dépassent le but pour lequel elles sont destinées. Elles déchirent notre existence. Elles amènent enfin une entière destruction : car les maux physiques & les maux moraux ne sont qu'une simple déviation de cette harmonie admirable qui règne parmi tous les êtres de l'univers & dans toutes les parties du même individu.

Si les passions sont comprimées dans leur action naturelle par des obstacles étrangers, alors il n'existe plus d'harmonie entre l'être physique & l'être moral, l'âme violentée par des circonstances indépendantes de l'individu ne se prête plus aux effets des rapports

conservateurs. On voit nos facultés s'altérer pendant cet affligeant contraste, nos organes se flétrir, les ressorts physiques & moraux se détendre & l'être que vous avez voulu rendre impassible, se consumer dans un état continuel de souffrance.

Médecins, qu'elle importante tâche n'avez-vous pas alors à remplir ? ce n'est plus dans les livres que vous devez chercher la règle de votre conduite. Toutes les ressources de la pharmacie sont impuissantes dans ces circonstances. La médecine morale doit être votre guide. Elle vous sera inspirée par votre propre cœur.

» Cet art précieux de parler à l'âme de votre malade ,
 » d'interroger ses souffrances avec sensibilité , de rassurer
 » avec douceur son imagination contristée , de compatir
 » avec onction à ses douleurs , de circonvenir son esprit ,
 » de s'emparer de sa confiance , cet art dis-je , fut souvent le désespoir des médecins inhabiles , comme il devint toujours le triomphe des médecins philosophes. «

Les écrivains qui se sont présentés au concours ont-ils suivi dans leurs ouvrages cette direction , qui est la seule propre à rendre la solution de notre problème , salutaire à l'humanité ? La plupart se sont égarés dans des recherches , dans des définitions , dans des dissertations , plus curieuses qu'utiles. Leur style & leurs idées se ressentent de la fausse position qu'ils ont prise pour considérer la question qu'ils avaient à traiter.

Il n'en est pas ainsi du mémoire qui porte pour devise la crainte d'un côté & de l'autre l'espérance. Son auteur est Mr. *Charpentier* docteur en médecine , attaché au 8^e. régiment des marins de la flottille impériale,

membre de plusieurs sociétés savantes; le mérite de son ouvrage nous a paru s'affoiblir par la négligence de sa rédaction.

Nous avons également distingué le mémoire envoyé de Grenoble, ayant pour devise, *ce que j'opine, quel qu'il soit, c'est pour déclarer la mesure de ma vue & non la mesure des choses*. Il appartient à Mr. *Hyppolite Bilon*, docteur médecin de Paris & de Montpellier, médecin de l'hospice civil & du Lycée de Grenoble, membre de plusieurs sociétés savantes. Malgré une exposition claire de la question & les divisions principales du sujet parfaitement établies, l'auteur n'a pas su éviter la diffusion qui fait perdre de vue l'objet essentiel.

Deux autres mémoires, sous les numéros 4 & 6 ne sont pas indignes d'une mention honorable. S'ils ont effleuré la matière dans sa partie principale, ils ont du moins fait preuve de grandes connoissances dans leur art.

Mais tous les suffrages de la société se sont réunis en faveur du mémoire n°. 5, portant la devise, *si desunt vires, tamen est laudanda voluntas*. Il est de Mr. *Elie Calabre Debreuze*, docteur en médecine de Montargis, département du Loiret.

Néanmoins quelque soit le mérite d'un tel ouvrage une société reste toujours étrangère aux assertions hasardées que peut se permettre un écrivain dans la science qu'il traite. C'est à lui à défendre la hardiesse de ses idées.

Notre tâche à nous est de convenir avec impartialité de l'étendue de ses lumières, de la clarté & de la justesse de ses notions, du charme de son style & de l'adresse avec laquelle il a fait perdre à une question médicale

toute son aridité, sans être moins pressant dans ses argumens ni moins précis dans le développement de ses principes. L'analyse de ce mémoire vous sera présentée par notre collègue *Comhaire*.

Tel est le jugement qu'ont provoqué de la part de la société, les différens ouvrages qui sont parvenus au concours. L'affluence des concurrens a droit de nous flatter. Vous voyez qu'on attache quelque considération à notre existence. On brigue notre suffrage comme si notre société avait déjà une vieille renommée. On se souvient après la tourmente révolutionnaire, que Liege fut une ville industrieuse, amie des sciences & des arts, qu'elle renferme encore dans ses murs des habitans dont l'inclination & le goût tendent sans cesse vers le grand, l'utile & l'honnête.

Cette heureuse réputation nous la devons, Messieurs, à l'encouragement que vous nous prodiguez, vous nous inspirez l'émulation qui fait seule la fortune des hommes & des cités. Vous nous garderez toujours la même bienveillance parceque nous conserverons toujours le même zèle pour notre pays & nos concitoyens.

Après la lecture des rapports sur les travaux de la Société, Mr. *Comhaire* a présenté l'analyse du Mémoire de Mr. *Debreuze*. Des prix ont ensuite été distribués aux élèves des écoles d'anatomie & d'accouchemens & Mr. *Anfiaux*, père, a terminé la séance par un discours *sur l'utilité particulière de la Société*.

P R O G R A M M E.

Conformément à l'article 2 de ses réglemens, la Société propose pour sujet d'un prix à décerner le premier décembre 1808, la question suivante :

Déterminer, 1°. quelles sont les maladies qui, par l'allaitement, peuvent se communiquer de la mère à l'enfant, & réciproquement de l'enfant à la mère ; 2°. quelles sont les maladies dans lesquelles on doit éloigner l'enfant du sein de sa mère ; 3°. quelles sont celles où l'allaitement peut être employé comme moyen curatif.

La Société désire que les auteurs des Mémoires, demeurant étrangers à toute espèce de système, ou manière de voir exclusive, s'appuient constamment sur l'expérience, & ne présentent que les résultats de faits bien observés.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Les Mémoires seront adressés, port franc, à Mr. Sauveur, secrétaire de correspondance, avant le premier octobre 1808.

Les auteurs devront se conformer aux usages académiques & écrire leurs Mémoires en latin ou en français.

Les membres résidans de la Société, sont seuls exclus du concours.

P R I X D' E N C O U R A G E M E N T.

Il sera donné une médaille en argent de la valeur de 50 fr., à l'auteur du meilleur Mémoire sur les maladies endémiques d'un canton du département de l'Ourte, avec la topographie du lieu où elles règnent.

Les Mémoires écrits en latin ou en français devront être adressés, francs de port à Mr. Sauveur, avant le premier novembre 1808.

LISTE des Ouvrages envoyés à la Société.

Traité d'Accouchemens, de maladies des femmes & de l'éducation médicinale des enfans, par *C. M. Gardien*, docteur en médecine, professeur d'accouchemens &c. 4 vol. 8vo.

Principes d'Arthrologie, par *J. F. Seneaux*, docteur & professeur en médecine, à Montpellier.

Réflexions sur la Vaccine, par *A. Taranget*, docteur en médecine, à Douay.

Compte rendu par la Société médicale de Douay, sur la vaccine.

Séance extraordinaire de la Société de médecine de Toulouse, an 1804.

Séance publique de la Société de médecine de Toulouse, an 1805.

Rapport fait à la Société de médecine de Toulouse, sur l'Epidémie Catarrhale connue vulgairement sous le nom de Grippe.

Coup-d'œil sur les anciens Volcans éteints des environs de la Kill supérieure, &c., par *L. F. Dethier*, ci-devant député de l'Ourte.

Souvenirs patriotiques, &c., par le même.

Essai d'un cabinet portatif de Minéralogie du département de l'Ourte, par *J. L. Wolff*, d'après le projet de *L. F. Dethier*, ci-devant député de l'Ourte.

Traité analytique de la Folie & des moyens de la guérir, par *Amard*, docteur en médecine & chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de Lyon, &c.

Mémoire sur la Fermentation acéteuse & sur l'art du vinaigrier, par *L. Cadet*, pharmacien ordinaire de S. M. l'Empereur.

Traité de l'Empoisonnement par l'acide nitrique, par *Tartra*.

Séance générale de la Société centrale établie pour l'extinction de la petite Vérole en France, par la propagation de la vaccine.

Analyse & vertus des Eaux minérales du Forez & de quelques autres sources, par *A. Richard*, de la Prade.

Rapport particulier sur la Vaccine, par *R. Tarbès*.

Biga dissertationum de morbis epidemicis quorum alius prope valencinas, anno 1803, alius prope Bruxellas Regnavit, anno 1806, *Authore Jacobs*.

Manuel de la Saignée par *Tarbès*.

Des Hernies graisseuses, par *Tartra*.

Tableau analytique des Mineraux, par *A. Drapier*,

Influence de la Nuit, &c., par *Richard*, de la Prade.

Instruction sur les Poids & Mesures, par *Thomassin*.

Differtation sur les Temperammens, par *d'Hemptine*.

Notice sur la Vie littéraire de Spallanzani, par *Tourdes*.

Quædam de systemate browniano, *A. Richard*, de la Prade.

Rapport sur une Épidémie Cattarrhale, par *Taranget*.
(*Manuscrit.*)

M É M O I R E

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
AU JUGEMENT

DE LA SOCIÉTÉ LIBRE

DES

SCIENCES PHYSIQUES ET MÉDICALES
DE LIEGE,

Dans sa séance publique du 6 juillet 1807,

Sur la question proposée en ces termes :

*Déterminer quelle est l'influence des Passions
sur la production des Maladies.*

Par M. Élie-Calabre DEBREUZE, Doct. en Méd. &c.

Si desunt vires, tamen est laudanda voluntas.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'ÉTENDUE de l'existence est en raison directe de la délicatesse de la sensibilité. *Vivre c'est sentir ;* & si l'économie peut être regardée comme une barque destinée à voguer à travers les écueils & les dangers de la vie, la sensibilité est sans contredit le gouvernail à l'aide duquel on peut la diriger. En effet, c'est par elle que s'opèrent tous les phénomènes vitaux, ce sont ses altérations qui constituent toutes les maladies, & les médicamens ne parviennent à guérir ces dernières que lorsque, sagement administrés, ils produisent sur le système sensible telle ou telle modification salutaire.

Il résulte de ce principe que , dans les corps vivans , le nombre des affections pathologiques doit être en raison de celui des fonctions & de leur enchaînement , & surtout de l'exaltation de la sensibilité ; comme dans les corps bruts ou inorganiques , la susceptibilité de décomposition est en raison de la multiplicité des principes constituans.

Cette vérité aussi universellement reconnue qu'évidemment prouvée par la foule d'affections destructrices qui se multiplient & se compliquent progressivement depuis le végétal jusqu'à l'homme , devient sur-tout bien frappante dans les maladies nerveuses qui affectent exclusivement ce dernier , principalement lorsque , par des habitudes vicieuses , & une distribution mal entendue , il s'est occupé de favoriser , avant tout , le développement de son intelligence.

En effet , dans la sensibilité si délicate qui le distingue , dans les facultés intellectuelles si profondes qui en sont comme le complément , quelle source féconde de maux qui lui sont propres , & qui dérivent de ses affections morales !

„ L'homme (1) en s'associant à ses semblables ,
 „ dit Tourtelle , a , en quelque sorte , relâché les liens
 „ de son existence , la société , en étendant le cercle
 „ de ses besoins , en donnant plus d'énergie à ses passions , en en faisant naître qui sont inconnues à
 „ l'homme de la nature , est devenue pour lui une
 „ source féconde & intarissable de calamités. «

(1) Élé. d'Hyg., tom. 1^{er}. p. 10.

Quelle influence en effet les vices de l'éducation & de nos institutions sociales ne doivent-ils pas exercer sur le développement de la sensibilité ! Ne conçoit-on pas que les passions qui en émanent , trouvant sans cesse dans ces vices le principe de nouvelles excitations , devront communiquer à nos organes un ordre particulier de mouvement , des impressions plus ou moins profondes qui , changeant ensuite le rythme habituel de leur vibratilité , y produisent des altérations , sources continuelles d'affections morales qui , toutes fois qu'elles persévèrent , donnent un nouveau degré d'énergie à l'affection morbifique , & ne tendent qu'à la confirmer.

Ainsi , si une irritation long-temps continuée affecte principalement quelques-uns des organes centraux , outre l'augmentation de motilité & de sensibilité qu'elle excite dans la partie , les fonctions seront par suite plus ou moins altérées , suspendues , diminuées , quelquefois entièrement perverties dans l'ordre de leurs sécrétions habituelles ; & de là découlera nécessairement une foule d'affections qui seront plus ou moins graves suivant que la cause qui les aura produites sera plus légère ou plus intense , & que la sensibilité individuelle sera plus obscure ou plus développée. Or , quelle supériorité cette dernière acquiert par l'éducation ! Quelle multitude infinie d'objets absolument différents peuvent exciter dans l'homme des sensations profondes !

C'est alors que cesse la comparaison qu'on a cherchée à établir entre lui & les autres animaux , si l'on observe quelle aptitude il acquiert dans la faculté de sen-

tir, de percevoir, de s'approprier & s'identifier pour ainsi-dire les objets qui l'environnent ; quelle multitude infinie de motifs toujours variés sont propres à exciter les passions, les rendre permanentes & excessives toujours aux dépens de ses forces physiques, sur-tout s'il vient à contrarier l'ordre des lois de la nature dans son éducation & son genre de vie !

Il est donc vrai que quels que soient le siège & la nature du principe de la vie, la sensibilité est évidemment le lien essentiel qui unit entre eux le moral & le physique. » Les nerfs placés entre l'esprit & le corps, » a dit Tissot, (1) portent la peine des excès & des » erreurs de tous les deux & rendent à l'un les maux » qu'ils reçoivent de l'autre ; c'est ainsi que , par un » cercle vicieux, l'esprit nuit au corps, le corps nuit » à l'esprit, & que l'un & l'autre détruisent à frais » communs le système des nerfs. « Parmi toutes les preuves qu'en fournissent sans cesse les divers phénomènes de l'économie, il n'en est pas de plus frappantes que celles qu'offrent les effets funestes des passions. C'est dans l'adolescence, & à l'instant de l'énergie des différens systèmes & sur-tout des systèmes nerveux & circulatoire ; c'est dans les tempéramens forts & bien constitués , qu'on rencontre ces passions fougueuses que rien ne peut réprimer & à l'aide desquelles l'individu qui les éprouve croit pouvoir tout entreprendre. » Quand l'action de la vie, observe Mr. Cabanis (2) commence à rencontrer de fortes résistances, & le

(1) Maladies des Gens de Lettres, p. 77.

(2) Rap. du Phys. & du Mor., tom. 1^{er}. p. 285.

mouvement des fluides à se faire avec moins de facilité, le sentiment de force & de bien-être qui caractérise la jeunesse ne disparaît pas tout-à-coup; mais il diminue de jour en jour d'une manière remarquable. L'homme commence à ne plus se croire invincible. Il s'apperoit que ses moyens sont bornés; ses idées & ses affections ne s'étendent plus au loin avec la même hardiesse. Il n'a plus cette confiance sans borne dans lui-même & , par une conséquence nécessaire, bientôt il perd une partie de celle qu'il avait dans les autres. La sagesse & la circonspection tiennent en effet à l'insuffisance présumée des moyens dont on dispose. Tant qu'on ne suppose pas même la possibilité de cette insuffisance on marche directement & sans hésiter vers chaque but que le désir indique; mais sitôt qu'on se défie de ses moyens on sent la nécessité de n'en négliger aucun, d'en augmenter l'effet par un meilleur usage. On cherche à les fortifier de tous les secours extérieurs que l'observation & l'expérience peuvent fournir. La situation présente de l'homme commence à l'occuper sérieusement, & les regards ne se portent pas sans inquiétude vers l'âge qui s'avance. C'est le moment d'économiser, d'étendre tous les moyens actuels, de se créer des ressources pour l'avenir. «

Quand Mr. Cabanis, par un ouvrage aussi profondément pensé qu'élégamment écrit, n'aurait pas prouvé la dépendance immédiate du moral & du physique; que de circonstances se présentent pour démontrer l'influence des passions sur toute l'économie & principalement sur les anomalies du système sensible !

Ce n'est ordinairement qu'après la puberté qu'on est sujet à la plupart de ces dernières, aussi à cette époque orageuse de la vie que de causes nombreuses & puissantes se succèdent & concourent à les produire. Tourmens de l'amour & de la jalousie, soucis dévorans de l'ambition, soif insatiable des richesses, desirs multipliés & qu'irrite souvent l'impuissance de les satisfaire, secousses pénibles de l'infortune, que ce tableau est faible encore si on le compare à l'agitation tumultueuse d'une ame maîtrisée par les passions !

Chez l'enfant, au contraire, les impressions sont vives, mais ne sont pas profondes, les idées se multiplient, mais se succèdent & s'effacent avec rapidité. L'imagination crée mille êtres fantastiques, enfante mille projets ; mais tous se détruisent & se remplacent. Rien n'est fixe chez lui. Toutes les passions s'évanouissent comme la bulle de savon qui fait ses jeux & ses plaisirs. Il ne jouit, il ne souffre que de l'instant présent. Incapable de fixer son esprit avec constance sur aucun sujet, il n'est jamais affecté des soucis & des peines concentrées que le mépris & l'injustice des autres hommes produisent dans l'âge viril.

Les rêves dans les affections pathologiques ne sont-ils pas un témoignage de l'influence du physique sur le moral ? Ne voit-on pas l'imagination de l'hydro-pique errer au bord des fontaines & des ruisseaux & se perdre dans les ondes, tandis que toutes les couleurs sont de pourpre, & que tous les corps sont de feu pour l'homme pléthorique, qu'une fièvre inflammatoire a frappé ?

Les changemens qu'apportent dans le caractère & les passions, les modifications du physique ne prouvent-ils pas évidemment encore que celui-ci régit le moral ? Qui ne fait que le loup, le tigre, le renard & en général tous les animaux dont la fibre est roide & ferrée sont féroces & peu sensibles à la douleur, tandis que ceux qui présentent une organisation différente sont doux, careffans & timides ?

Quelle moleſſe par exemple chez ce ſybarite que bleſſe la chute d'une feuille de roſe , & quel courage, quelle grandeur d'ame au contraire chez ce romain qui, pour ſe punir de ſa mépriſe , expoſe lui même ſa main ſur un brazier, brave la douleur & menace encore ſes bourreaux !

Le physique de la femme produit dans ſon caractère des modifications abſolument ſemblables. Sa ſenſibilité, ſes caprices, ſon inſtance ne dépendent pas de ſa volonté, mais tiennent eſſentiellement à ſon organiſation. „ Les paſſions douces (1) dit Rouſſel, ſont les plus familières à la femme, parce quelles ſont les plus analogues à ſa conſtitution phyſique. L'attendriſſement, la compaſſion, la bienveillance, l'amour, ſont les ſentimens qu'elle éprouve & qu'elle inſpire le plus ſouvent. Chacun ſait qu'une bouche faite pour ſourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables & un ſon de voix qui ne porte à l'ame que des impreſſions touchantes ne ſont pas faits pour ſ'allier avec les paſſions haineuſes ou violentes. „

(1) Syſt. Phyſ. & Mor. &c. de la Femme.

La même différence distingue encore l'enfant & le vieillard. Le premier dont les fibres sont souples & lâches s'attendrit sur le sort des autres & verse facilement les larmes de la pitié ; le second au contraire n'est sensible qu'à ses propres maux ; le froid égoïsme s'est emparé de ses sens. Ici cependant il faut aussi reconnaître le pouvoir de l'habitude. Les sens s'accoutument peu-à-peu aux impressions des corps extérieurs, & si la vue d'un spectacle douloureux, & le son lugubre des gémissemens n'arrachent plus de larmes des yeux de l'homme âgé, c'est parce que ces scènes souvent répétées ont émouffé sa sensibilité.

Enfin n'est-ce pas à l'aide des changemens que les diverses températures font éprouver au physique, que l'on peut concevoir l'influence des saisons sur le moral ? l'hiver qui durcit les fibres, qui les fait retenir dans un état de roideur, qui resserre le système nerveux & concentre la sensibilité, ne rend-il pas les mœurs plus durs & plus farouches ? N'est-ce pas le plus souvent dans cette saison que se commettent les crimes, les actions inhumaines, les suicides ; tandis que le printemps & l'été font au contraire les saisons des amours & des plaisirs, comme ils font les saisons des roses ?

Appuyé sur ces considérations puissantes, on peut avancer que ce n'est pas toujours notre volonté qui nous dirige, & que souvent au contraire nous succombons à des penchans auxquels nous avons la ferme volonté de nous soustraire. Outre toutes les raisons qui nous prouvent cette vérité, il suffit pour la reconnaître de se reporter aux goûts dépravés des femmes

grosses, & des filles chlorotiques qui sont soumises à des désirs véhémens dont elles voudraient s'affranchir, & auxquels cependant elles ne peuvent s'empêcher de succomber. Nous pourrions rapporter encore une foule d'autres faits; mais comme dans le cours de ce Mémoire, on en rencontrera beaucoup qui viennent à l'appui de cette assertion, nous nous contentons de citer, d'après Deseze, l'observation d'une famille entière dont tous les membres se tuèrent lorsqu'ils furent parvenus à l'âge de 32 ans (1).

Quoique St.-Paul reconnaisse manifestement cette vérité lorsqu'il dit aux romains, *video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ*. Quoique Platon, St.-Augustin, Bacon, Vanhelmont, & beaucoup d'autres aient aussi reconnu en nous deux puissances dont l'une dirige les actes que l'autre produit, nous ne doutons pas que quelques moralistes pourront ne pas partager ces principes; mais ceux qui seront vraiment philosophes, ceux qui seront médecins ne verront que l'exposition de la vérité, & penseront que s'il est dangereux de l'apprendre aux hommes pervers, au moins il est utile qu'elle paraisse dans tout son jour aux yeux des hommes vertueux, puisqu'elle produit ici le double avantage de les disposer à l'indulgence en faveur de leurs semblables, & de les avertir de redoubler de précaution pour s'opposer au développement des passions dont il est si difficile de réprimer la véhémence.

(1) Recherches sur la Sensibilité, page 315.

C'est à tort que l'homme indolent & flegmatique objecte souvent avec orgueil , & sa sagesse , & sa modération. Nul homme n'est sans passions. Sa vie animale n'est que le résultat de l'action des organes des sens ; & ces organes ne peuvent recevoir d'impression sans transmettre au sensorium , des sensations plus ou moins vives , source intarissable de passions. A cet égard c'est avec raison qu'on a comparé le corps humain à une frêle nacelle flottant sur le fleuve orageux de la vie , poussée par les passions & dirigée par la raison.

Mais ces passions peuvent être douces & modérées ; alors semblables aux zéphirs qui enflent les voiles & sur la foi desquels le pilote se repose & s'endort , elles sont plutôt salutaires que nuisibles malgré la faiblesse & le sommeil de la raison ; tandis que quelquefois au contraire elles imitent les aquilons fougueux qui triomphent des efforts du pilote , bouleversent les flots , brisent la mâture & entraînent dans l'abyme le vaisseau que , plus calmes , ils eussent favorablement servi.

Enfin la multiplicité des faits rapportés dans les différentes nosologies ne peut-elle pas servir à éclairer sur la véritable influence des passions & de l'imagination ; & ne peut-on pas les considérer comme causes immédiates des maladies , en tant qu'elles excitent ou affaiblissent l'action du système sensible , & en altèrent les diverses fonctions ?

Par exemple n'est-il , pas facile de prouver que la plupart des névroses doivent être considérées comme une suite constante de nos habitudes vicieuses , & de nos usages , puisqu'elles se manifestent presque exclusi-

vement au milieu du tumulte & du désordre qui règnent dans les grandes cités , où tout se trouve perverti , & semble concourir d'une manière effrayante à multiplier les affections de l'âme , & à en doubler l'énergie.

Si nous jettons un coup-d'œil rapide sur les principaux phénomènes qui caractérisent l'hypocondrie nous reconnâtrons que, de tous les pays , elle est cependant plus fréquente, dans les climats brulans , & dans les pays méridionaux , où l'imagination & l'activité morale sont singulièrement exaltées ; que sa fréquence est en raison des vices de la civilisation ; qu'elle attaque tous ceux qui dans l'âge adulte sont plus spécialement doués d'une sensibilité excessive , qu'elle se déclare par l'anomalie des fonctions des organes des sens , & de ceux de la digestion causée par des abus de tout genre , & sur-tout par toutes les causes propres à troubler l'action du système nerveux en augmentant sa susceptibilité.

Dans la mélancolie nous reconnâtrons les mêmes causes, mais beaucoup plus exaltées , chez des sujets où les passions ne reconnaissent pas de bornes ; (1) chez lesquels l'éducation, le tempéramment, les volontés sont toujours en contraste avec les moyens qu'il leur seroit nécessaire d'employer pour les mettre à

(1) Melancholicus nemo est qui non aliquid exoptet, amet, concupiscat, aut fugiat atque devitet aut exhoretur (Lorry de Melanch. tome 1^{er}. p. 57.)

Et plus loin ; ex Melancholiæ causis nulla alia frequentior, aut evidens magis quam quæ ab animi affectibus pendet à quibus nullus est adeo ferus, aut adeo sapiens ut sese immunem possit jactare. (Ibid. p. 92.)

l'abri des dangers de cette maladie , dont les principaux caractères sont encore l'aberration du système sensitif & de l'imagination.

L'hystérie nous fournit encore une preuve bien claire de ce que peuvent les passions sur ces maladies. Les accès de celle-ci particulière à un individu de l'espèce, & dont le siège paraît exister dans les organes de la reproduction sont le plus souvent rappelés par des affections de l'ame, & attaquent particulièrement les femmes affaiblies déjà par les vices de l'éducation, livrées aux excès de tous genres, aux abus de toute espèce, dont la susceptibilité à percevoir les sensations est d'autant plus grande qu'elle est plus souvent mise en jeu, & qu'en général toutes leurs habitudes, toujours en contraste avec les lois de la nature, ne sont propres qu'à l'augmenter encore en affaiblissant les organes du sentiment.

Outre les caractères spécifiques qui distinguent chacune des névroses en particulier, on rencontre dans la plupart d'entre elles les mêmes altérations des fonctions, les mêmes anomalies dans les sensations, la même versatilité dans les affections morales.

Presque par-tout on trouve écarts ou désordre de la raison, trouble, dérangement des idées, enthousiasme habituel, imagination féconde, projets multipliés se succédant & se détruisant sans cesse, passions tristes, minutieuses, toujours extrêmement mobiles; tantôt idées petites, étroites; tantôt impatience, mécontentement, anxiété, penchants vifs; mais bientôt réprimés par la conscience de la faiblesse, caprices, inégalités du

caractère, vertiges, fraveurs, terreurs paniques, les pleurs & les ris se succèdent alternativement, & sans sujet, quelquefois sentiment de tristesse & de découragement, d'autres fois sentiment d'excitation; tantôt la crainte prédomine, tantôt c'est le courage; quelquefois ces divers états sont alternatifs, & correspondent à ceux de langueur ou d'excitation qui se succèdent également dans le physique; enfin l'imagination & les passions, que nous avons dit être souvent causes de ces maladies, trouvent une source inépuisable d'action dans l'effet qu'elles ont produit.

En jettant également un coup-d'œil sur l'extase, la catalepsie, l'épilepsie, &c. &c. &c. Nous ne ferions qu'ajouter aux preuves que nous avons déjà données; mais, pour éviter des répétitions inutiles, nous nous réservons d'examiner chacune dans un article séparé, & nous allons d'abord étudier les passions en général; delà nous passerons à leur examen particulier, & nous chercherons ensuite avec attention les phénomènes pathologiques qui le plus ordinairement sont le résultat de chacune d'elles.

PASSIONS considérées comme causes de Maladies.

Soit qu'on admette dans les nerfs la présence de fluides ou d'esprits que l'imagination suppose, mais que les sens ne peuvent appercevoir; soit qu'on admette la vibratilité de ces organes malgré toutes les considérations qui semblent devoir faire rejeter cette opinion,

on ne pourra s'empêcher de reconnaître que dans toutes les passions les fonctions du système nerveux sont changées, & font partager au reste de l'économie le résultat des modifications qu'elles éprouvent, & c'est de là sans doute que dérivent les dérangemens & les divers phénomènes qui accompagnent, suivent & caractérisent les passions que l'on peut elles-mêmes regarder comme des maladies nerveuses légères, & momentanées.

Quoique ces caractères & ces dérangemens présentent de singulières variations qui dépendent du degré de véhémence de ces affections, des élémens qui les constituent lorsqu'elles sont composées, & des circonstances particulières où se trouvent les organes des individus qu'elles affectent; cependant chaque passion a ses phénomènes propres & assez constans : c'est ainsi que la colère peut tantôt donner naissance à l'hydrophobie, ou au moins altérer & rendre très-vénéneuse l'humeur salivaire, tantôt produire des altérations du foie & l'ictère qui en est la suite, tandis que la frayeur cause plus ordinairement l'épilepsie, (1) les convulsions & la paralysie.

Mais outre ces phénomènes propres à chaque affection de l'ame, & que nous désignerons en traitant chacune d'elles en particulier, il en est de communs à un très-grand nombre. C'est sur la considération de ces derniers qu'est fondée la division des passions; & c'est aussi d'eux que nous allons nous occuper.

(1) Nulla forte causa frequentius produxit hunc morbum (epilepsiam) et sæpius incurabilem, inio et quando que fatis subito lethalem. (Vansw. T. 3, P. 414.)

Comme la sensibilité ne peut être mise en jeu que par le plaisir ou la douleur , de même l'ame n'est soumise qu'à deux espèces de mouvemens , l'un qui la porte à se rapprocher du bien , l'autre à s'éloigner du mal. (1) Dans le premier cas le système nerveux s'épanouit , l'ame se dilate , & par un mouvement excéntrique semble vouloir s'élancer au devant de la sensation. Dans le second le système nerveux se resserre , l'ame se concentre & semble vouloir s'y dérober. Or l'action du système nerveux ne peut être augmentée , ni diminuée sans que les fonctions auxquelles il préside ne le soient dans le même rapport ; delà la division des passions en excitantes & débilitantes , ou en agréables & pénibles.

D'après ces données assez générales les passions débilitantes ou pénibles , telles que la douleur , la tristesse , le chagrin , la crainte , l'inquiétude sont ordinairement destructrices ; tandis que les affections agréables , lorsqu'elles sont modérées , doivent être & sont conservatrices , puisqu'elles tendent à l'entretien des fonctions.

Cette division des passions serait exacte , & les renfermerait en entier , si elles étaient toutes simples & si elles affectaient toujours des individus également dis-

(1) L'amour propre dans l'ame enfante le desir ,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir ;

.....

Que sont les passions ? L'amour propre lui-même ,
Evitant ce qu'il hait , & cherchant ce qu'il aime.

(Pope Essais sur l'Homme, traduction de M. Duresnel,
épit. 2, vers 61 & suivans.)

posés ; mais il en est autrement : filles (1) de l'imagination , les passions sont sœurs & semblent dans leur action se prêter un mutuel appui , ou plutôt elles s'emparent de l'ame successivement ou même à-la-fois , l'agissent chacune à leur manière , & par leurs combinaisons constituent cette variation dans les phénomènes qui force d'en reconnaître une nouvelle classe dont les effets sont intermédiaires.

Lorsque les passions sont simples leurs effets varient selon l'organisation morale ou physique de l'individu , & selon le temps & les circonstances de leur développement. Lorsqu'elles sont composées , les effets sont non-seulement subordonnés à ces considérations ; mais encore à la nature de chacune de celles qui entrent dans leur composition , & au degré de force qu'elles y apportent.

Outre ces principales divisions , on a encore distingué les passions en vives ou lentes , & en fortes ou modérées. Cette nouvelle division des affections de l'ame , fondée sur la véhémence & la promptitude de leurs effets , présente encore une différence. Les effets des passions vives & fortes , telles que la colère , la fureur , la frayeur , le désespoir sont violens comme leurs causes ; mais sont le plus souvent fugaces & disparaissent avec elles , s'ils n'ont point été tout-à-fait funestes ; tandis qu'au contraire les passions lentes & durables , telles que

(1) C'est au feu de l'imagination que les passions s'allument. *Assuetis non fit passio* , (Rousseau , de l'Education , premier vol. p. 226.)

que la haine , le chagrin , la crainte , l'inquiétude en produisent qui , s'ils ne sont pas subits , n'en sont pas moins aussi dangereux que les premiers , puisqu'ils consomment continuellement la vie , dérangent toutes les fonctions , & détruisent toutes les facultés

S'il suit de cette observation que l'influence des affections de l'ame sur l'économie soit toujours en raison de leur véhémence ou de leur durée , certes on doit convenir que la transition brusque d'une passion violente à une absolument opposée , forçant l'ame de passer subitement d'un pôle à l'autre , si nous pouvons nous exprimer ainsi , produit en elle des changemens dont les effets , proportionnés à la distance qu'elle a parcourue , sont toujours plus graves que lorsqu'elle passe du centre de son cercle ou de l'état tranquille vers l'un des points de sa circonférence. On peut conclure de là que les effets nuisibles des passions fortes ne doivent point être combattus en en laissant développer , & encore moins en en faisant naître d'autres également fortes , mais opposées : car , outre que les accidens de celles-ci semblent , en suivant ce raisonnement , devoir être plus nuisibles que les premiers , l'on doit observer qu'il serait très difficile d'en prévoir & calculer au juste les résultats , si l'on fait attention que les passions doivent , comme la sensibilité dont elles émanent , présenter une foule d'anomalies dans leurs produits. Ainsi quoique la frayeur cause le plus ordinairement le spasme des capillaires & concentre dans l'intérieur la circulation & la vie ; cependant *Marc Aurèle Severin* (1) rap-

(1) De Abcessuum Recondita Naturâ , p. 172.

porte qu'une religieuse se voyant entourée de soldats qui avaient l'épée nue fut tellement effrayée que son sang sortit par toutes les ouvertures de son corps ; & qu'elle perdit la vie en présence des ennemis (1). Ce qui prouve encore l'anomalie des effets des passions ; c'est qu'on en a vu certaines guérir des maladies qu'elles avaient causées quelque temps auparavant. On peut excepter de la règle que nous venons d'établir plus haut les transitions de la tristesse à la gaieté, de l'inquiétude à l'espérance & peut-être quelques autres ; mais qui rentrent dans la classe des passions douces & sur-tout modérées ; car la joie elle-même cesse d'être salutaire & devient au contraire le plus souvent funeste , lorsqu'elle est forte & inattendue (2) ;

(1) On trouve un fait semblable dans le journal *Encyclop.* janvier 1776, p. 135, & rapporté par Tiffot, *Traité des Nerfs*, vol. 3, p. 400.

(2) *Cognito repente insperato gaudio, expirasse animam refert aristoteles philosophus polycritam nobilem fœminam in naxo insula. Philippides quoque comædiarum poeta haud ignobilis, ætate jam edita, quum in certamina poetarum præter spem vicisset, & latissimè gauderet; inter illud gaudium repente mortuus est. De Rhodio etiam Diagora celebrata historia est. Is Diagoras tres filios adolescentes habuit, unum pugilem, alterum pancratiasten, tertium luctatorem; eosque omnes vidit vincere, coronarique eodem olympiæ die: & quum ibi eum tres adolescentes amplexi, coronis suis in caput patris positis, suaviarentur, quumque populus gratulabundus flores undique in eum jaceret: ibi in stadio, inspectante populo, in osculis, atque in manibus filiorum animam efflavit. Præterea in nostris annalibus scriptum legimus,*

témoin cette dame romaine qui , voyant revenir son fils de la fameuse bataille de Cannes où elle croyait qu'il avait péri , passe de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive , & périt sur-le-champ.

Au reste nous devons dire que c'est ici où l'axiôme *contraria contrariis curantur* , a besoin pour son application de toute la prudence & de toute la sagacité du médecin philosophe. Enfin on a encore distingué dans les passions , celles qui sont libres ou satisfaites de celles qui sont contraintes ou retenues.

Il n'est pas difficile de saisir la différence que présentent ces deux nouvelles espèces. Les premières ne nuisent que sous le rapport de leur violence ou de leur multiplicité , & lorsqu'elles sont modérées , elles deviennent des excitans salutaires qui entretiennent & activent le jeu des organes ; tel , dans un lit dont la pente est égale & douce , un faible ruisseau promène lentement son eau fécondante sans endommager ses rives.

quâ tempestate apud Cannas exercitus populi romani cæsus est , animum matrem nuncio de morte filii , allato , luctu atque mærore affectam esse. Sed is nuncius non verus fuit : atque is adolescens non diu post ex eâ pugna in urbem rediit. Anus repente filio viso , copia atque turbâ & quasi ruinâ incidentis inopinati gaudii oppressa exanimata que est.

(Aulugelle. Noct. Attic. lib. III. cap. XV.)

Les commotions rapides renversent , brisent , anéantissent ; & les mouvemens ordonnés , les accélérations graduées , les changemens amenés par de longues séries de variations insensibles sont les seules qui produisent , développent , perfectionnent & fécondent.

(Lacépède, Hist. Naturel. de Poiss., discours préliminaire.)

Quels que soient au contraire la nature & le degré des passions contraintes, celles-ci sont toujours dangereuses; refoulées dans l'intérieur, elles y allument un feu dont les effets seront d'autant plus funestes qu'il aura été plus long-temps retenu, & l'explosion d'autant plus terrible quelle aura été plus exactement comprimée; telle une montagne volcanique soulevée par l'action des feux qu'elle a long-temps renfermés, elle entr'ouvre son sein dans une convulsion affreuse, & vomit au loin sa lave embrâsée. Tel encore un lac renfermé dans des bornes resserrées, il accumule silencieusement ses forces, les exerce sans cesse contre les obstacles qu'on oppose à son débordement, jusqu'à ce que vainqueur enfin, il roule pêle-mêle avec fracas & son lit & ses digues.

Nous avons dit plus haut que la plupart des passions pouvaient être regardées comme des maladies nerveuses, légères & momentanées, nous allons tâcher de démontrer l'évidence de cette proposition en étudiant plus particulièrement & leur origine & leurs effets.

Nous ne nous permettrons pas de juger les diverses théories qu'ont données les physiologistes sur le phénomène de l'action nerveuse, *non nostrum tantas componere lites*; mais sans discuter sur les avantages & les défauts des hypothèses qui se combattent & se détruisent mutuellement, nous considérerons les nerfs & le cerveau comme les organes de la sensibilité & nous regarderons cette propriété vitale, sinon comme uniformément, au moins comme universellement répandue dans toute l'économie; & comme l'observe le

professeur Cabanis (1) " quoique plusieurs organes
 " puissent influencer plus ou moins sur la production de
 " la pensée & de la volonté ; quoique, même, dans
 " certains cas, l'on semble penser & vouloir par cer-
 " tains viscères particuliers éminemment sensibles, «
 nous dirons comme lui que le centre de réaction est
 toujours le centre cérébral lui-même, d'où partent
 toutes les déterminations postérieures qui doivent être
 regardées comme parfaitement analogues aux mouve-
 mens qu'exécute tout organe mis en action.

Les nerfs ont donc pour attribut de transmettre aux
 organes moteurs les déterminations de l'ame & à celle-ci
 les impressions de tous les corps sur leurs extrémités.
 " Tous les mouvemens, dit encore Cabanis (2),
 " ont leur point d'appui dans le sein du système céré-
 " bral, comme toutes les impressions quelconques y
 " vont chercher leur point de réunion. «

S'il est vrai, comme le pense ce philosophe, que
 le cerveau soit l'organe des sensations & que les sens
 ne servent qu'à lui transmettre les impressions des corps
 extérieurs ; s'il est encore vrai que l'ame résidant dans
 le cerveau puisse agir, sentir, juger, vouloir & réagir
 par elle-même, & sans l'intermède des autres organes,
 on est fondé à dire que les mouvemens oscillatoires
 qu'impriment au cerveau le travail de la pensée, de
 la méditation & sur-tout celui résultant de la lutte des

(1) Rapp. du Phys. & du Moral de l'Homme, tome 2,
 page 558.

(2) Idem, 1^{er}. vol. page 194.

passions se communiquent aux branches nerveuses correspondantes, & aux organes que ces nerfs lient avec le système cérébral; que ceux-ci à leur tour, soit par sympathie, soit par la dépendance de leurs fonctions, font partager leur altération aux autres organes en raison du degré de proximité ou plutôt de connexion relative où ils sont avec eux.

Ces données établies, & admettant que la santé n'est que le résultat de l'intégrité des fonctions & l'expansion uniforme des propriétés vitales (1), nous pensons qu'il ne sera pas difficile de reconnaître l'altération des fonctions nerveuses dans les passions, puisque toutes présentent pour caractères le désordre & l'irrégularité des mouvemens; que dans toutes, les propriétés vitales, exaltées ou diminuées, semblent quitter des organes pour aller se concentrer sur d'autres, où elles produisent les spasmes & les convulsions qui ne paraissent être que le résultat de la disproportion qui se trouve alors entre la force organique de la partie, & la somme de vie & de mouvement qui lui est envoyée.

Après avoir donné ces aperçus généraux sur les passions & leurs effets, nous allons envisager chacune d'elles en particulier, & nous examinerons ensuite les affections pathologiques qui en dérivent le plus sou-

(1) L'énergie de la vie dans chaque constitution dépend de l'activité & de la régularité des fonctions qui se succèdent dans un ordre naturel, & se combinent dans des rapports convenables.

(Barthès, Éléments de la Science de l'Homme, page 290.)

vent, & avec lesquelles elles ont une relation plus ou moins directement établie.

PASSIONS EN PARTICULIER.

L'amour est la plus violente & la plus universelle de toutes les passions ;

(1) *Omne aded genus in terris hominumque ferarumque
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignem que ruunt : amor omnibus idem.*

Cette affection de l'ame n'est point simple, c'est comme l'a dit Lorry la réunion de toutes les autres, *amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi pathematum confusa, atque turbulenta coacervatio.* (2) Aussi nous nous étendrons davantage sur cette affection qui d'ailleurs formée principalement de la combinaison d'un besoin physique & d'un sentiment moral, exerce la plus grande influence sur l'économie.

L'amour que tant de peintres ont dessiné, & dont l'imagination des poètes a fait un dieu, déifie à son tour tous les hommes. Celui qui en ressent les effets ne doute plus de son pouvoir, & croit que rien n'est au-dessus de ses facultés, de son courage & de son bonheur.

(1) Virgile Georg. lib. 3, vers 242 & suivans.

(2) Lorry de Melancholia.

C'est ainsi que s'exprime Catulle en s'adressant à Lesbie

(1) *Ille mi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est superare divos,
Qui sedens adversus identidem te,
Spectat & audit
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mi.*

.
*Lingua sed Torpet ; tenues sub artus ,
Flamma dimanat ; sonitu suopte ,
Tintinant aures , geminâ teguntur ,
Lumina nocte.*

Cette passion est si puissante qu'elle peut quelquefois étouffer toutes les autres & d'autres fois les faire naître. L'amour heureux peut être insensible à tout autre sentiment que celui du plaisir ; il ne pense qu'à jouir ; l'instant présent est tout pour lui. L'ambition insatiable de Marc Antoine disparaît devant son amour pour Cléopâtre ; il ne voit plus que son amante & les faveurs d'une femme ont plus de prix à ses yeux que le soin de sa gloire & la conquête de l'univers.

Il n'en est pas ainsi de l'amour malheureux ou craintif ; celui-ci peut s'abandonner à toutes les fureurs, soit pour obtenir l'objet aimé, soit pour s'en assurer désormais la possession ; il fit perdre la raison au Tasse, & Lucrece ne pouvant jouir de celle qu'il aimait se donna la mort.

(1) Epître à Lesbie.

L'amour n'étant point, comme nous l'avons dit, une passion simple, mais la réunion de toutes les autres qui se succèdent & se heurtent sans cesse dans un esprit amoureux, il s'en suit que chacune d'elles pouvant dominer à son tour, les caractères de l'amour, & l'état du poul dans cette affection, doivent offrir beaucoup de différence. Ainsi, si les difficultés qui se présentent à l'ame, soit pour la recherche du bien qu'elle désire, soit pour la fuite du mal qu'elle redoute, lui paraissent moindres que ses forces, c'est-à-dire si elle croit les pouvoir vaincre, l'espérance sourit aussitôt, & fait naître la gaité, la joie, la hardiesse & le courage; si au contraire l'ame s'effraye des obstacles, si elle craint de n'en pouvoir triompher, ce ne sont plus ces passions; c'est la douleur, l'inquiétude, la tristesse, la crainte & la jalousie qui les remplacent. De ces deux différences principales naissent celles qui distinguent l'amour heureux & malheureux.

Dans l'amour heureux l'énergie vitale est en général augmentée, les facultés de l'esprit se développent & si l'on sent trop pour pouvoir exprimer tout ce que l'on sent, cependant on n'a, dans nulle autre circonstance, ni la même richesse dans les pensées, ni autant de cette éloquence persuasive qu'on a si bien nommée le langage du cœur; le visage est riant & animé, la vivacité brille sur tous les traits; les yeux sont couverts d'une humidité éclatante; les regards toujours doux, sont tantôt vifs, tantôt languissants; la voix devient faible & touchante, les distractions sont nombreuses, l'ame est inattentive à tous les objets

extérieurs autres que l'objet aimé ; cet objet s'approche-t-il , son souvenir vient-il caresser l'imagination , paraît-il enfin ? le cœur palpite , le pouls s'élève & devient irrégulier , l'ame se dilate & semble s'échapper dans un soupir pour voler vers lui , les yeux peignent les desirs & l'agitation , les penfers nombreux se confondent & l'amant tout occupé de sentir n'a plus le pouvoir de parler *vox faucibus hæsit* ; enfin , s'il rompt le silence , ses réponses sont peu conformes aux demandes , & encore sont-elles interrompues par de longs & de fréquents soupirs.

L'amour heureux dort peu ; si par fois il sommeille , il est toujours couché sur les roses , & l'imagination l'énivrant de parfums , semble saisir l'instant où les sens externes ne veillent plus , pour faire entrer dans l'ame , sur l'aile des songes , les élémens du feu dont il se nourrit. Si au contraire l'amour malheureux succombe sous le poids de ses ennuis , il ne trouve dans les bras de Morphée que des songes enfantés par l'inquiétude , le désespoir & la jalousie. Le desir le rapproche aussi des roses , mais c'est pour augmenter son supplice , il ne peut les atteindre , & sans cesse est froissé par leurs épines.

Plusieurs circonstances pouvant disposer la sensibilité à recevoir avec plus de véhémence les atteintes de cette passion , il est naturel de penser que ses divers caractères ne se rencontrent pas avec le même degré de force chez tous les individus. Mais aussi l'on peut affirmer que quelquefois ils sont portés au dernier période , & que même souvent une fièvre aigue les accompagne. » L'a-

„ mour, (1) dit *Desfeze*, est dans les pays chauds,
 „ un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature;
 „ dans les climats tempérés c'est une passion douce,
 „ une affection réfléchie, & souvent un produit de
 „ l'éducation; enfin dans les pays froids, ce n'est
 „ plus une passion, c'est le sentiment tranquille d'un
 „ besoin urgent. „

L'amour malheureux est bien différent de celui que nous venons de décrire. Une tristesse habituelle, est empreinte sur sa physionomie; celui qui en est la victime semble doué d'un excès de sensibilité qui le dispose à partager les maux d'autrui; son esprit est rêveur, ses soupirs sont plus fréquens, il aime la solitude, ses yeux expriment la langueur; les femmes sur-tout ont du plaisir à pleurer; (2) l'appétit diminue, le sommeil est interrompu, le son de sa voix a quelque chose d'attendrissant qui semble vouloir aller chercher l'ame de l'objet aimé pour l'émouvoir & le rendre sensible; le poulx ordinairement faible & languissant, se change (3) & s'anime à la moindre lueur d'espérance : voir l'objet

(1) *Desfeze*, Recherches sur la Sensibilité.

(2) La tendre *Sapho* nous dit elle-même,
 Les pleurs mêmes causés par mes ennuis secrets,
 Je ne fais quel plaisir j'avais à les répandre.

(*Sapho* Ode IV.)

(3) C'est ce changement observé par *Hippocrate*, qui lui permit de reconnaître l'amour de *Perdiccas* pour *Phisa*; & *Erasistrate*, à l'aide du même moyen découvrit celui d'*Antiochus* pour *Stratonice*.

aimé, entendre prononcer son nom (1) suffit pour réveiller l'ame & toutes les fonctions auxquelles elle préside : dès lors le pouls devient fréquent & développé ; la voix, la respiration se précipitent ; la poitrine s'élève & s'abaisse par des mouvemens forts & rapides ; enfin l'on voit tout-à-coup sur la face les roses du plaisir & de la volupté succéder aux lys de l'abattement & de la langueur ; si au contraire les obstacles ne sont pas vaincus , que l'inquiétude & le chagrin persistent , bientôt les yeux s'enfoncent , l'appétit se perd tout-à-fait, la transpiration diminue, la maigreur s'empare du corps, le sommeil est troublé par les rêves les plus sinistres & enfin le désespoir, la mélancolie & mille autres affections succèdent à ce pénible état. *Non solum in animum impetum facit amor , a dit Platon , verum et in corpus tyrannidem exercet vigiliis, curis, macie, dolore & mille affectibus lethalem noxam inferentibus corpus vexat.* L'amour malheureux dit aussi Tourtel, (2) remplit la vie d'amertume & de regrets & donne naissance à des affections nerveuses cruelles, telles que la mélancolie, l'histérie, la catalepsie, la consomption, la nymphomanie.

Nicolas Tulpius, (3) rapporte qu'un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune Demoiselle qu'il

(1) *Galien*, reconnut celui d'une dame Romaine pour l'Histrion Pilade, à son trouble, à sa rougeur, au seul nom de cet homme prononcé devant elle.

(2) Tourtel, Hygiène, 2^e. vol. p. 364.

(3) Lib. 1. cap. 22.

desirait épouser fut tellement frappé du refus que l'on fit de la lui donner, qu'il devint tout-à-coup roide comme un bâton, resta assis sur son siège comme s'il était garotté & gêlé, & demeura dans cette attitude pendant un jour entier, ayant les yeux ouverts; on aurait juré voir plutôt une statue qu'un homme. Tous ses membres étaient roides & immobiles; enfin lorsqu'on lui eut crié à haute voix qu'on lui accordait la personne qu'il aimait, pourvu qu'il recouvrât ses sens, il se leva aussitôt, &, comme s'il sortait d'un profond sommeil, il revint à lui, les liens qui semblaient le retenir dans une longue catalepsie ayant été rompus sur-le-champ.

Zimmerman (1) donne une nouvelle preuve de l'influence de l'amour sur la production des maladies nerveuses lorsqu'il dit : » J'ai vu les hôpitaux de Paris, » j'y ai rencontré trois espèces de foux, les hommes » l'étaient devenus par orgueil, les femmes par jalousie, » & les filles par amour. » Il est certain en effet que chez les femmes, cette passion la plus fixe & la plus constante de toutes est sinon la seule, au moins la plus susceptible de produire la mélancolie; & chez la plupart de celles attaquées de cette maladie on a reconnu pour causes, ou l'amour, ou la superstition.

Comme l'affection que nous décrivons trouve sa cause principale dans les besoins physiques de l'individu plus ou moins exalté par la vue d'un objet aimable, il est clair qu'il est très-difficile d'y résister au

(1) Traité de l'Expérience.

moins sans risques que la nature ainsi trompée dans son attente, ne punisse par des accidens sans nombre un excès de continence entièrement contraire à ses lois. Il est des personnes chez lesquelles le besoin est tellement impérieux que la privation peut conduire aux vapeurs (1) & à la mélancolie; or quelle cause puissante chez les femmes! Lanzoni (2) rapporte qu'une jeune veuve d'un tempéramment sanguin fut atteinte d'épilepsie (3) après la mort de son époux & ne trouva de guérison que dans les bras d'un second mari. Zacutus, (4) parle d'un homme chez qui une semblable privation produisit bientôt des vertiges, l'épilepsie, & enfin la mort dans un accès de ce dernier mal.

L'autopsie cadavérique fit voir les vésicules séminales & le canal déférent très-engorgés.

On connaît dit Tourtel, (5) l'aventure de ce jeune homme qui était épris d'une violente passion pour

(1) *Mulieres quædam acribus copiosis spermatis igniculis prurientes, desiderio consuescendi cum viris in sæva histerica pathemata incidunt; hinc Tantus in virginibus juxta ac fæminis salacioribus mali histerici est præventus. (Hoffm. tom. 3, cap. V. p. 141.)*

(2) *Opera Omnia*, tom. 2, obs. 48.

(3) *Fæminas pariter castissimas alias, ab insano amore, in hoc malum incidisse, cujus optimum tam præservatorium quam curativum remedium conjugium fuit, res identidem per observationes certa atque confirmata est. (Hoffm. tom. 3, sect. 1, cap. 1.)*

(4) *De Medic. Princip. Historia*, tom. 1, lib. 1, obs. 29.

(5) *Elem. d'Hyg.*, tom. 2, p. 395.

Mlle. Gauffin, vint un jour se jeter à ses pieds, & y expira, d'amour, de plaisir & de fureur.

Il est aisé de voir d'après ces exemples combien il est difficile de réprimer les desirs de l'amour, lorsqu'on a eu l'imprudence de les laisser naître, & dès lors on n'aura pas de peine à se convaincre de l'importance des règles diététiques propres à retarder le développement de ces desirs, & à diminuer leur fougue & leur véhémence.

Nous regardons néanmoins comme nuisible ici l'usage du nimpha & de tous les hypnotiques, la débilité des organes digestifs qu'ils produisent amène des accidens aussi graves & nombreux que ceux qu'on voudrait prévenir; c'est par un régime doux & l'éloignement de tout ce qui peut exciter le travail de l'imagination, & avancer la puberté; enfin c'est par l'exercice & même le travail qu'on se rend plus fort pour combattre cette affection, ou plutôt qu'on se dispose à la moins ressentir. Les langueurs de l'amour, ainsi qu'on l'a dit plus d'une fois, naissent sur le lit de la mollesse

*Otia si tollas, periere cupidinis arcus,
Despectæ que jacent & sine luce faces.* Ovide.

LE DÉSIR, mouvement de l'ame par lequel elle s'élance vers un objet, & tend à s'unir à lui, fait la base de l'amour; mais il est encore le type de plusieurs autres affections, telles que l'ambition, l'envie, l'espérance &c. L'homme qui désire est impatient, irrésolu dans ses actions; il est continuellement distrait; l'esprit

se livre à des rêveries profondes, la digestion se fait mal, la respiration se ralentit & demeure presque suspendue, enfin l'ame, dans le recueillement & la méditation, oublie pour ainsi dire de veiller à l'entretien des fonctions & à la conservation de l'individu, jusqu'à ce que bientôt elle se réveille, fait cesser la réflexion, &, cherchant par une forte inspiration & expiration à réparer cet oubli momentané, elle produit les soupirs dont la fréquence & la profondeur sont toujours en raison directe de la concentration de la pensée. Si l'objet désiré est près, les bras semblent vouloir le saisir, les yeux le fixent, ils s'avancent en dehors, rien ne peint mieux leur état que cette épithète qu'on leur a donnée *oculi procaces* : enfin l'insomnie succède à l'impatience, la langueur & l'affaiblissement à l'insomnie, & à la suspension des autres fonctions; & si l'ame ne peut jouir de l'objet (1) désiré ou que la raison ne puisse étouffer ce désir; l'épilepsie, les syncopes, la catalepsie, l'apoplexie, la paralysie suivent les premiers dérangemens, & quelquefois la consommation arrive & vient terminer ce véritable martyr. Cette mort est commune à ceux qui sont épuisés par des excès vénériens & sur-tout par l'abus des plaisirs solitaires. Au milieu de l'épuisement que leur inconduite a produit; à côté de la mort qui les attend & en doit être l'inévitable suite, ils

(1) *Omnia vehementia desideria quam perniciofa sint corporis valetudini morbos que inferant, amor insanus, malaciæ gravidarum & intensa cupiditas videndi patriam & parentes luculenter comprobant. (Freder. Hoffm. lib. 1, sect. III, cap. VII.)*

ils sont encore consumés de désirs , & brulent de feux d'autant plus cuisants que l'impuissance & le désespoir les attisent. Aussi est-elle bien ingénieuse cette fable qui , pour donner l'idée d'une punition rigoureuse & même cruelle , représente Tantale au milieu des eaux & ne pouvant boire !

L'AMITIÉ est un sentiment peut-être aussi profond que l'amour ; mais il est plus tranquille & ne naît point comme ce dernier d'un appétit matériel des sens : c'est seulement une douce affection de l'ame plutôt salutaire que nuisible ; nous ne la croyons point capable de produire d'accidens funestes ; au contraire nous pensons qu'elle est susceptible d'élever le courage , d'exciter sans secousse l'énergie vitale , & de favoriser les sécrétions. On rapporte cependant qu'au siège de la Chapelle , un espagnol mourut en tenant embrassé le cadavre de son ami ; qu'*Horace* ne survécut que neuf jours à la perte de *Mécène* ; mais ces effets sont dus à la douleur profonde qui seulement est toujours proportionnée au degré de force de l'amitié.

L'ESPÉRANCE offre la même considération. Dans cette affection l'énergie vitale est doucement & uniformément excitée , le pouls est égal , les regards sont assurés sans être fiers , l'esprit est crédule , la respiration , la voix , la parole sont égales & libres ; ce n'est point une passion nuisible , c'est l'affection de l'ame la plus salutaire ; elle assure la conservation des biens qu'on a , promet ceux qui manquent , soutient l'homme

malheureux, ranime son courage; enfin, sous le travail de son pinceau les maux présens disparaissent, & font place au tableau des biens futurs qu'embellit encore le coloris de l'imagination.

LA GAÏTÉ n'est pas à proprement parler une passion; c'est un caractère propre aux tempéramment sanguin & à la santé, & qui le plus souvent disparaît avec cette dernière. Dans la gaîté l'esprit est vif & pétillant de saillies heureuses, le front est serein, le plaisir paraît dans les yeux, le visage s'épanouit, une douce chaleur se répand par-tout le corps, la peau s'anime, le teint est vermeil, le pouls s'élève, il est ample & régulier, le jeu de la respiration est égal, enfin la transpiration est libre & facile.

D'après ces principaux traits, il est facile de s'apercevoir qu'elle favorise l'exercice de toutes les fonctions, chasse l'ennui & peut combattre avantageusement la mélancolie, l'hypocondrie & toutes les maladies chroniques.

Mens hilaris ætatem floridam facit at tristis animus corpus exficcat. (1)

LA JOIE paraît être un mouvement de l'ame par lequel elle s'épanouit, diverge, pour ainsi-dire, vers toutes les extrémités sentantes pour se livrer exclusivement à la sensation du bien qui lui est offert. Tous les traits de l'homme joyeux sont rayonnans; certaine vivacité brille dans ses yeux, le sourire est sur ses

(1) Salomo Proverb. cap. XVII, v. 22.

lèvres, son visage est épanoui, une couleur rosée l'anime, ses yeux expriment sur-tout ce que son cœur éprouve, & annoncent d'avance ce que sa bouche va bientôt publier, car, nomettons pas de le dire, de tous les caractères de la joie, la loquacité est le plus remarquable & le plus constant; l'homme joyeux croit que tout doit prendre part à son bonheur, il le raconte, il le publie; il veut que tout partage l'émotion qui le transporte; aussi l'amoureux Orosmane, s'écrie-t-il, en conduisant Zaïre à l'autel :

„ Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie. „

Lorsque la joie est modérée elle ne diffère pas de la gaité, & ne peut être que salutaire; lorsqu'elle est vive & sur-tout inespérée elle est nuisible & a souvent causé des accidens funestes.

Lenis alit flammæ, grandior aura necat.

Dans la joie vive la douce excitation que produit la gaité fait place à une agitation tumultueuse qui cause des palpitations, des sanglots, des anévrismes, l'hémophthysie, l'insomnie, la fièvre, le délire, les syncopes, le spasme, le tremblement des membres, l'apopléxie, le trouble de l'esprit, la folie & enfin quelquefois une mort subite.

Nous avons cité d'après Aulugelle, plusieurs exemples de mort subite causée par une joie excessive, nous pourrions ajouter encore ceux du poète Sophocle, (1)

(1) Plinè lib. 2, cap. V.

qui mourut en recevant les applaudissemens & la couronne , qu'une de ses Tragédies lui avait mérités ; de Chilon l'un des sept Sages qui mourut en embrassant ses fils couronnés aux jeux Olympiques ; de Denis , tyran de Syracuse , qui périt de l'excès de sa joie en recevant le prix de la poésie à Athènes.

Enfin sans qu'il soit nécessaire de multiplier les exemples chacun fait que les accidens produits par la joie trop vive sont très-nombreux , qu'ils sont effrayans par la rapidité avec laquelle ils frappent , & qu'ils sont toujours proportionnés au degré de véhémence de l'affection , & ensuite à l'âge & à la faiblesse de l'individu. On ne peut disconvenir aussi que quelquefois les résultats sont tout différens : on a vu des guérisons surprenantes opérées par cette affection de l'ame , & la multiplicité des observations de ce genre rend ici les citations au moins inutiles

Vanfwieten , (1) cite entre autres histoires celle d'un gouteux absolument impotent , qui , condamné à une peine capitale , fut pour toujours guéri de sa goutte en apprenant à l'instant de son supplice , qu'on lui accordait sa grâce.

LA HARDIESSE ou le courage est un mouvement de l'ame par lequel elle s'élance contre le mal pour le combattre. Ce sentiment naît de la confiance qu'a l'individu dans ses propres forces , ou de sa réflexion qui l'encourage à braver sa faiblesse pour venger une injure ou satisfaire un besoin ; cette passion est du genre

(1) Vol. IV , p. 307.

des excitantes , & est le plus souvent formée de l'amour , de la gloire & de l'espérance. *Léonidas* , au passage des Thermopiles , *Horatius Coclès* , sur le pont du Tibre en ont donné les exemples les plus sublimes.

Le courage , abstraction faite des dangers qu'il porte à braver , mais qu'il ne produit point lui-même , ne nous semble pas susceptible d'avoir des suites bien fâcheuses.

LA COLÈRE est une des passions les plus violentes & les plus contraires ; mais heureusement elle dure peu ; semblable à ces orages impétueux qui bouleversent les flots & auxquels le calme succède , la colère produit une agitation violente ; mais est bientôt suivie d'un relâchement proportionné au degré de l'excitation.

Paulatim cadit ira ferox , mentesque residunt.

Dans la colère les mouvemens sont désordonnés & presque involontaires , la force physique est augmentée.

Semper fortis ajax , fortissimus Tamen in furore.

Le système veineux distendu est un signe non équivoque du spasme des gros troncs artériels , le pouls est grand , fréquent , plein , irrégulier , la peau est brûlante , le visage est rouge & animé , les mouvemens de cette partie en changent tous les traits , les veines sont saillantes , les yeux étincelans , le regard farouche & menaçant , la bouche écumante.

Ora tument irâ , nigrescunt sanguine venæ

Lumina gorgoneo sævius igne micant. Ovide.

Les cheveux se hérissent, le front se ride, le col & la face sont tuméfiés par l'affluence du sang; la respiration se précipite, la voix est altérée & rauque & la langue épaissie ne permet souvent que de bégayer. Quelquefois le spasme est si grand que loin d'être animé le visage pâlit, les lèvres tremblent, la voix s'éteint, le pouls est petit, ferré & toujours irrégulier; la respiration est convulsive, & quelquefois momentanément interceptée : on suffoque, on étouffe. Cet état est le plus terrible; il a le plus particulièrement lieu chez les gens faibles, parce qu'alors la crainte & le désespoir prédominent; aussi le rencontre-t-on fréquemment chez les femmes. La violence de ces symptômes & l'état effrayant de la face annoncent assez le désordre qui règne à l'intérieur. *Facies index est & veluti Tacitus quidam sermo non modo perturbationum animi, sed & interiorum corporis affectuum.* (1)

En effet dans la colère, le trouble des fonctions est tel qu'on l'a vu souvent produire le déchirement des cicatrices, des échymoses, (2) des hémorrhagies considérables, l'ictère, des vomissemens bilieux, l'apoplexie, (3) la frénésie, l'épilepsie & quelquefois une mort subite.

Tiffot, (4) rapporte qu'une jeune fille se disputant

(1) Plutarc. de Cohib. Iræ.

(2) Aretæi lib. 2, cap. 1. Haller vol. V. p. 587.

(3) Hildan épist. 1.

(4) Traité des Nerfs, 3^e. vol. p. 358.

avec une de ses amies , se mit tellement en colère qu'elle devint épileptique. Zimmerman , (1) parle d'une autre qui à la suite d'un accès de colère , eut des convulsions très-graves ; enfin des observations nombreuses démontrent qu'elle est encore susceptible de changer la nature des fluides , & d'altérer principalement l'humeur salivaire au point de produire l'hydrophobie.

» Les expériences de Rhedi prouvent dit Lecat (2)
 » que le venin de la vipère n'est rien moins que la
 » liqueur à laquelle on donne vulgairement cette qua-
 » lité ; il s'est assuré qu'elle n'est que le véhicule de
 » l'esprit vénimeux , & que celui-ci n'est réellement
 » tel que quand on le revêt de ce caractère en met-
 » tant l'animal en colère. Il en est du venin des
 » autres animaux comme de celui de la vipère ; on
 » fait même que les morsures de l'animal le moins
 » vénimeux , comme de l'homme , du cheval , &c. &c. ,
 » le deviendront presque autant que celles de la vipère
 » si on les met dans le même degré de passion. On a
 » vu un coq en colère donner la rage par un seul coup
 » de bec. Un homme de 27 ans , emporté par la
 » colère , se mord lui-même de désespoir de ne pou-
 » voir se venger , & il se donne la rage par cette
 » morsure. J'ai vu moi-même la morsure d'un homme
 » dans cet état de colère , ayant tous les caractères de
 » malignité des morsures vénéneuses ; & je suis témoin
 » qu'un autre homme , mordu d'un cheval irrité ,

(1) Traité de l'Expérience.

(2) Traité des Sensations , tom. 1 , p. 154 & 155.

« mourut en 7 jours avec tous les symptômes de l'em-
« poisonnement le plus violent. »

En multipliant ici les exemples pour prouver le danger de cette passion ; nous ne nierons point cependant quelle a quelquefois produit des effets salutaires , & l'on rapporte l'observation d'un vieillard paralytique qui , ayant été offensé par ses enfans , se mit dans une telle colère qu'il fut guéri de sa paralysie. On lit encore dans les révolutions de Portugal , (1) que Muley Moluch , épuisé par une maladie grave & presque à l'agonie , s'apercevant que ses troupes pliaient , recouvra alors assez de force pour se jeter hors de sa litière , rallier son armée , la ramener à la charge & lui faire remporter une victoire complète , & qu'en suite , retombant dans le même état où il était auparavant , on le replaça dans sa litière où il ne tarda pas à expirer. Mais ces observations ne peuvent que prouver d'avantage la force de l'excitation & du trouble causés par la colère , sans que , d'après elles , on puisse se permettre d'exciter cette passion comme un moyen salutaire dans les maladies ; il faudrait pour en retirer quelque avantage , la plus grande prudence & la plus profonde sagacité , encore l'abus serait-il fort près de l'usage.

Nous nous sommes assez étendus sur les passions excitantes ou agréables ; nous allons maintenant envisager les débilitantes ou pénibles , dont l'action est toujours funeste à l'économie & peut plus particulière-

(1) Par l'abbé de Vertot , p. 30.

ment produire l'hypocondrie, la mélancolie, la nostalgie, la consommation & toutes les maladies chroniques. (1)

Il serait difficile & il n'est pas besoin sans doute d'expliquer ici avec une rigoureuse exactitude comment les passions vives ou permanentes produisent les effets plus ou moins funestes qui les suivent.

D'ailleurs les bizarreries qu'on rencontre dans le résultat des passions semblables ou opposées sont un sur garant que les explications seraient plus ingénieuses & scientifiques que satisfaisantes. D'un autre côté, sans aucun étalage d'érudition, & sans entasser les diverses opinions de ceux qui ont traité de cette partie, il est aisé de reconnaître que la manière d'agir des passions diffère suivant la classe à laquelle elles appartiennent plus positivement.

On conçoit aisément par exemple que les passions vives & fortement excitantes doivent, en accélérant le mouvement du sang, porter le trouble dans la poitrine dont la circulation est déjà pour ainsi dire trop vive, ou dans le cerveau dont la pulpe est trop faible pour résister, soit au choc impétueux des colonnes du sang qui lui arrivent, soit à la compression qu'elles y peuvent exercer.

Un autre effet des passions vives ou profondes est d'imprimer au système nerveux un rythme de vibratilité qui, une fois établi, triomphe de tous les moyens employés pour le faire cesser.

(1) *Asi mentis affectiones lentæ, quantum cheu! viribus tam corporis quam animi motricibus opprimendis aptæ.*

(Coste, de *Cantiq. Med. Philos. nov. orb. adapt.*)

Au contraire dans les passions débilitantes, c'est-à-dire, dans celles qui affaiblissent le mouvement du cœur, & diminuent la tonicité des fibres, c'est le plus ordinairement dans le ventre que s'opère le désordre qui les suit sur-tout lorsque ces passions persévèrent & que leurs effets se développent avec lenteur.

En effet que ne produira point dans l'abdomen où déjà la circulation se traîne, languit & s'endort une passion propre à éteindre presque tout-à-fait dans cette partie cette fonction si salutaire? Que feront dans ce sommeil léthargique les organes digestifs & des sécrétions? Bientôt, comme nous l'avons vu succéderont les maladies de langueur, les diarrhées, l'hypocondrie, la consomption, la fièvre lente, la quarte, les obstructions, les hydropisies & toute la série des maladies asthéniques.

LA DOULEUR entre dans la composition de toutes les affections tristes & c'est aussi par elle que nous allons commencer l'examen de ces dernières.

La douleur ou l'affliction précède ordinairement la tristesse; elle est le résultat d'une révolution qu'amène une idée pénible, ou une nouvelle fâcheuse. Dans cette affection les forces se concentrent vers l'épigastre & établissent cette constriction précordiale qu'on a nommée serrement de cœur, &, comme l'a dit le professeur Hallé, tout annonce à l'extérieur ce sentiment interne, & confirme l'exactitude de l'expression dont on se sert; la circulation est ralentie, le pouls est quelquefois lent, quelquefois fréquent, mais toujours inégal & petit;

l'appétit diminue, la digestion se fait mal, la langueur est dans les yeux, le visage est pâle, on n'y retrouve plus l'éclat vermeil de la santé, la respiration est languissante & rare; la voix est traînante, la parole embarrassée, . . . *Via vix tandem voci laxata dolore est* (*Æneid. lib. 11, vers 151.*) de profonds soupirs sortent lentement de la poitrine, les forces sont abattues; le corps se contracte, dit, Sanctorius, il devient sec, les facultés de l'ame perdent leur énergie, la mémoire vacille, le jugement devient confus, enfin toutes les fonctions languissent, & celle de la transpiration sur-tout est considérablement diminuée. Comment, dans tous ces symptômes ne pas reconnaître l'hypocondriacisme qui s'annonce, & qui n'a besoin pour confirmer son existence que d'une plus grande durée de l'affliction.

Quelquefois la douleur est si profonde que l'ame est accablée sous le coup. Elle se replie profondément sur elle-même, & toutes ses relations avec les organes des sens demeurent anéanties.

Arrêtez-vous un moment devant le célèbre tableau de Guérin; voyez *Marcus Sextus*, à côté d'une épouse chérie que la mort vient de frapper. Quelle éloquente immobilité! Quel anéantissement sublime! Il n'est pas mort Marcus, mais il ne diffère du cadavre de son épouse que par l'expression la plus énergique de la douleur. Rappelez-vous encore Niobé, cette victime infortunée de la vengeance terrible des enfans de Latone & que par une ingénieuse allégorie la fable métamorphose en rocher.

La durée de l'affliction n'est pas toujours très-longue quelquefois elle disparaît avec le souvenir de ce qui la cause ; mais d'autres fois , & cela n'arrive que trop souvent chez les personnes faibles & sensibles , ce souvenir ne se dissipe pas , & le temps , ne pouvant détruire l'affliction , sert seulement à la modifier ; elle prend alors le nom de tristesse. L'origine & la nature de cette dernière dit assez quelle doit être son influence , puisqu'une des conditions qui contribuent le plus à augmenter celle de toutes les passions est la continuité de leur action. En effet si , par des conseils sages , l'exercice , & des distractions douces & agréables , on ne cherche point à la combattre , ou qu'on ne parvienne point à la dissiper , on ne tarde pas à s'appercevoir de ses funestes effets , & bientôt elle détruit soudainement la vitalité des organes , affaiblit le mouvement du cœur , diminue & supprime la transpiration , les évacuations menstruelles & hémorroïdales , altère en général toutes les sécrétions , cause les hydropisies , les œdèmes , les engorgemens glanduleux , les obstructions , le scorbut , l'hypocondrie , la mélancolie , l'hystérie , la consomption , le marasme , les maladies putrides , rend plus disposé à contracter celles contagieuses , (1) en augmente la malignité , en enlevant aux organes la vitalité nécessaire pour triompher des miasmes , ou diminuer leur influence délétère.

Quelquefois une douleur vive blanchit tout-à-coup

(1) *Morborum putridorum & malignorum causa est mæror.*
(Baglivi prax. med.)

les cheveux , cause des palpitations violentes , des anévrismes intérieurs , la perte de quelques organes , la paralysie , la gangrène , la cécité & même la mort ; Horace ne survécut que neuf jours à la perte de Mécène ; Racine succomba sous le poids de la douleur après être tombé dans la disgrâce de Louis XIV (1). Isocrate mourut subitement de douleur en apprenant la perte de la bataille de Chéronée. Le seigneur d'Ermenonville , *Dominique de vie* , un des plus fidèles amis d'Henri IV , passant deux jours après l'assassinat de ce prince dans la rue de la Ferronnerie , fut tellement saisi de douleur qu'il tomba mort à l'endroit même où le crime avait été commis.

L'INQUIÉTUDE se compose de l'espérance & de la crainte ; mais ce dernier sentiment domine , & l'on peut dire que l'inquiétude est à la douleur ce que l'espérance est au plaisir , c'est-à-dire le chemin qui y conduit , & sur lequel on ressent avant d'arriver les effets agréables ou désagréables de ces affections ; ainsi près

(1) Dum gallica nobilitas e neapolitano regno , recederet domini mompensis filium super , patris tumulum plorantem dolore extinctum fuisse.

(Marcel. Donat. de Medic. Historia , p. 100.)

Le même auteur rapporte que dans la guerre de Ferdinand contre les turcs , un jeune homme combattit avec tant de valeur qu'il excita l'admiration des deux partis. Il succomba enfin sous le nombre des ennemis & lorsque pour le reconnaître , on eut levé la visière de son casque , Raïsciat , de Souabe , qui reconnut son fils , demeura immobile , les yeux fixés sur lui , & tomba mort sans proférer une parole.

d'un parterre dont l'éclat n'a pas encore flatté la vue, l'odorat peut distinguer les émanations pénibles ou délicieuses des soucis ou des roses.

L'inquiétude amène le dégoût de la société & l'amour de la solitude ; la crainte qui en fait la base augmente par la plus légère cause , l'insomnie est opiniâtre , & si quelquefois le malade dort , son sommeil est de peu de durée , & troublé par des rêves toujours pénibles. Enfin toutes les fonctions sont embarrassées & Hippocrate a dit judicieusement.

Cura in visceribus veluti Spina est, & illa pungit.

LA CRAINTE résulte de l'idée d'un danger à venir, ou d'un obstacle à ce qu'on désire , soit que ce danger ou cet obstacle soient réels , soit qu'ils n'existent que dans l'imagination. (1) Cette affection est l'apanage des gens faibles & pusillanimes , des enfans & des femmes ; elle multiplie à l'infini les peines de la vie , d'abord en réalisant des maux chimériques , & ensuite en avançant les impressions de ceux qui doivent arriver. Dans la crainte , les forces se concentrent dans l'épigastre , les facultés intellectuelles se paralysent.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.

(Cic. Tusc. Quæst. lib. 4 , c. 8.)

(1) Multi cæterbquin sani & robusti parcè atque timide cibum sumunt ob metum ne in cruditates & exindè in morbos delabantur ; eum re vera ob illum ipsum vanum timorem , morbosamque imaginationem , non solum exiguum illum cibum malè digerunt sed ob hoc in morbum incidunt.

(Baglivi , Prax. Med., lib. 1 , cap. XIV , p. 141.)

Le visage est pâle , les yeux inquiets , la respiration est comme retenue , le spasme s'empare du système artériel , il s'étend même jusqu'au veineux ; le sang qui ne coule que quelques momens après l'incision de la veine , chez les personnes que la vue d'une lancette a saisis de crainte , semble en être la preuve. L'horripilation , la pâleur , la défaillance , le tremblement du corps & des membres , le froid des extrémités , le ralentissement de la circulation ; la petitesse , la fréquence , le serrement & l'irrégularité du pouls (1) , la diminution de la transpiration (2) sont encore les caractères de la crainte & de la frayeur.

LA TERREUR est la crainte élevée à son *nec plus ultra*. Elle présente les mêmes symptômes , mais avec plus de violence ; ici les cheveux se hérissent , la bouche est béante ,

Obstupui , steteruntque comæ , vox faucibus hæsit (3)

le corps frissonne & succombe quelquefois sous l'impression violente du coup dont l'âme est frappée.

L'une & l'autre de ces affections sont fort contraires , & dérangent toutes les fonctions ; elles ont très-souvent produit dit Tourtel , (4) des affections ner-

(1) Pulsus in utroque brachio dissimiles reddit terror.
(Morgag. de sed. & causis morborum , p. 254.)

(2) Perspirationem supprimit metus , & musculorum motum delet. (Bagliv. , p. 537.)

(3) Æneid , lib. 2 , v. 774.

(4) Hyg. 2 vol. p. 159.

veufes incurables comme la paralysie, l'aphonie, la mélancolie, la démence, l'épilepsie, (1) & elle dispose singulièrement à recevoir l'impression des miasmes contagieux; en effet parmi toutes les passions susceptibles de causer des effets fâcheux, aucunes n'exercent une influence plus puissante.

Marcellus Donatus, (2) rapporte qu'un enfant tomba mort au milieu d'un champ pour avoir vu de grand matin deux personnes vêtues de noir à côté de lui. On voit dans Tissot, (3) qu'un paysan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé qu'il se réveilla en sursaut, & que son bras resta depuis sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour, & durait souvent une

heure

(1) Porro inter causas idiopathicae epilepsiae animi affectus, maxime ira atque terror haud ultimum sibi vindicant locum.

(Hoffm. Med. Rat. tom. 3, sect. 1, cap. 1, § XV.)

Le même auteur rapporte une hypocondrie déterminée par la frayeur.

(2) De Med. Historia, p. 102.

(3) Traité des Nerfs tom. 4, p. 41.

Vanfwieten cite un pareil exemple qu'il rapporte ainsi : Vidi in hac urbe virum, qui in ætatis vigore dormiens, horrendo tonitru fragore expergestus fulmine domum incensam esse credidit, & postea in Talem tremorem totius corporis incidit, ut nullus omnino musculus, voluntatis imperio mobilis, ab illo immunis foret. vixit in hoc statu per viginti annos, in reliquis sanus. (Vol. 2, p. 182.)

heure sans qu'aucun effort put l'arrêter. Zacutus , (1) rapporte qu'un enfant se baignant dans la mer fut si effrayé du bruit d'un coup de canon que tira un vaisseau sortant du port, qu'il mourut dans un quart d'heure & dans les convulsions de l'épilepsie. Enfin l'on voit dans Bayle l'observation d'une femme qui, ayant vu son enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée sur-le-champ d'une paralysie dont elle ne pût être guérie.

Malgré le nombre considérable d'accidens funestes que la frayeur a produits, malgré son action débilitante, il est cependant vrai de dire qu'elle a quelquefois fortement augmenté les forces des individus, & produit des effets aussi avantageux qu'extraordinaires. On sait, & l'on convient maintenant que ce n'est point par une propriété spécifique que l'eau de la mer a pu guérir certains maniaques, & prévenir quelquefois le développement de l'hydrophobie, mais que ces effets sont dûs en partie à la frayeur subite & considérable que produit une semblable immersion.

Salmuth , (2) cite l'observation d'un goutteux qui,

(1) De Med. Princip. Historiâ.

Montaigne dit dans ses Essais qu'au siège de St.-Paul, la peur ferra, saisit & glaça si fort le cœur d'un gentil-homme qu'il en tomba roide mort par terre, à la brèche, sans aucune blessure.

On voit dans l'encyclopédie , (art. morts subites,) qu'une dame vaporeuse périt à l'instant qu'on lui donnait un coup de lancette pour la saigner, & avant même qu'il sortit une goutte de sang.

(2) Cent. 1^{re}. obs. 48, p. 52.

ayant le pied couvert d'un cataplasme de navets pour adoucir sa douleur, fut tellement effrayé par un cochon qui entra dans sa chambre & voulut manger le cataplasme, qu'il se mit à senfuir, & que les douleurs cessèrent à l'instant. Daignan, (1) raconte qu'un receveur de deniers publics retenu depuis plus de trois mois sur son fauteuil par un accès de goutte, ayant appris qu'il devait être arrêté le lendemain pour avoir dissipé les fonds de la caisse, fut si effrayé de l'avertissement que, quoique ce fut dans le mois de janvier, il s'entortilla les pieds de serviettes, s'arma d'un bâton, se mit en route malgré les glaces & la rigueur de la saison & qu'enfin arrivé dans un lieu qui le mettait en sureté, il se coucha & fut depuis ce temps exempt des retours de sa maladie.

Un autre goutteux, (2) ayant été pris dans son lit par un homme déguisé en spectre qui le transporta sur ses épaules en lui faisant frapper les jambes çà & là contre les degrés d'un escalier en fut si effrayé que, dès que le prétendu spectre l'eut laissé libre, il recouvra l'usage de ses jambes pour remonter dans sa chambre, & ne ressentit jamais aucune atteinte de sa maladie. Enfin le traducteur de Falconner rapporte qu'on montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monstrueuse; le bruit se répand que cet animal s'est échappé. Un goutteux qui entendait la messe dans une chaise à porteur se lève tout-à-coup, & courant avec légèreté, il

(1) Tableau de la Vie Humaine, 2^e. vol., p. 193.

(2) Vanfwier. vol IV, p. 307.

va monter sur un autel d'où il grimpe dans une niche. Quand l'allarme fut passée on fut obligé de prendre une échelle pour retirer ce nouveau Saint du lieu où il était exposé à la vénération des fidèles. Hérodote, (1) rapporte qu'à la prise de Sardes le fils du roi Crésus, muet de naissance, voyant que son père allait expirer sous les coups d'un soldat perse qui ne le connaissait pas, lui sauva la vie en criant *soldat ne tue pas Crésus*. Bartholin; (2) donne l'observation semblable d'un jeune homme qui, muet depuis 4 ans, entra tellement en fureur à la vue d'une femme, qui l'avait autrefois maltraité qu'il la chargea de malédiction. Pausanias, (3) fournit aussi l'observation d'un homme qui fut si effrayé de la vue d'un lion qu'il en recouvra la parole.

On voit ici que des passions différentes & même opposées ont pu produire des effets semblables, & on en concevra facilement la raison si l'on observe que dans l'un & l'autre cas la nécessité de parler ayant été également sentie, les efforts de la nature proportionnés à la violence des deux affections ont pu vaincre l'obstacle & rompre les liens qui enchaînaient la langue.

Nous avons sans doute multiplié les exemples, mais

(1) Lib. 1^{er}., cap. 85, p. 65.

Nota. S'il est vrai que le fils de Crésus fut muet de naissance, on est forcé de reconnaître que cette observation devient incroyable; mais avertissez Hérodote, cite fort souvent sur la foi d'autrui des faits merveilleux & incroyables.

(2) Th. Bartholini, Opera. obs. 71.

(3) Lib. X.

quoiqu'il en soit de leur nombre, nous répétons ce que nous avons dit ailleurs, qu'ils sont plus curieux qu'utiles, & qu'on ne peut guère sans danger exciter des passions vives dont les effets sont toujours proportionnés à diverses circonstances qui échappent, & surtout au degré de sensibilité particulière qu'il n'est pas facile d'apprécier avec exactitude.

Néanmoins, comme les lumières que fournit la physiologie jettent un certain jour sur les effets funestes ou salutaires des affections de l'ame, on peut, en y mettant autant d'adresse que de prudence, diriger ces affections contre certaines maladies plus ou moins rebelles aux moyens ordinaires.

La crainte par exemple, en occupant l'esprit, & en entretenant dans le système nerveux un mode de vibration ou de tension particulier, peut guérir certaines maladies périodiques en rompant la chaîne de leurs accès; c'est ainsi que quelquefois elle s'est opposée au retour des fièvres intermittentes, des accès de goutte, de manie, &c. D'autres fois en imprimant une violente secousse au genre nerveux, elle peut produire des effets aussi salutaires que surprenans dans des cas où l'on n'était plus en droit de rien attendre des secours de l'art, ni même des efforts plus puissans encore de la nature; c'est alors qu'on l'a vue triompher de paralysies anciennes, de goutes opiniâtres, de sciaticques, de douleurs rhumatismales, &c. &c.

Quelquefois des organes particuliers ou des systèmes entiers d'organes tels que l'appareil digestif, le glanduleux jetés depuis long-temps dans une asthénie abso-

lue , & comme frappés d'affoupissement léthargique , ont été pour toujours réveillés par une forte impression de crainte , & l'individu alors s'est trouvé rendu à la plus parfaite santé. Hériterait-on à adopter ces différentes explications des effets de la crainte , si on se rappelle que la présence d'un chirurgien armé du redoutable davier suffit pour faire disparaître momentanément les douleurs souvent intolérables que cause une dent cariée , quoiqu'ici la cause matérielle de la douleur subsiste toujours. N'est-ce pas de la même manière , & en substituant un rythme de vibratilité à un autre que Boerhaave , parvint à guérir les épileptiques de l'hôpital de *Harlem* , auxquels il inspira la terreur la plus vive en faisant rougir devant eux des instrumens avec lesquels il devait , disait-il , cautériser le premier qui succomberait à un accès.

LA HONTE est dans la classe des affections pénibles ; elle paraît naître de la crainte , & n'est en effet que la crainte de l'humiliation ; elle s'accompagne aussi des principaux caractères des passions contraintes & pénibles , mais ce qui la distingue de toutes les autres est la rougeur particulière de la face. A quoi tient cette rougeur subite ? Est-elle causée par le spasme des capillaires ou seulement par une augmentation de leur action ? Haller , (1) démontre que les artères qui se distribuent au visage , aux poumons , au cœur & à tous les viscères , ont des nerfs qui les embrassent étroitement & de telle manière que ces nerfs en se contrac-

(1) De Nervorum in Arterias Imperio 1744 , in 4°.

tant & en se relâchant arrêtent ou accélèrent le cours du sang. Ce mécanisme peut-il expliquer ce phénomène ? Nous ne le croyons point, & nous ne chercherons point au surplus à expliquer cette coloration, elle est trop prompte pour que nous en trouvions la raison dans le changement qu'éprouve la respiration & par suite la circulation, ainsi que d'autres auteurs l'ont encore avancé. Ce concours de causes qui se succèdent ne s'accordent point avec la rapidité du phénomène ; il y a sans doute quelque chose de plus, & l'on peut présumer qu'il existe une sympathie particulière au moyen de laquelle chaque passion va imprimer son caractère à la face, qui paraît être le miroir chargé de les réfléchir. Combien de passions qui ressemblent à la honte, si on ne voit que le spasme général des capillaires & qui en diffèrent, si on n'observe que l'état particulier de la face ! La Chambre, (1) observe que la rougeur qu'excite la colère commence par les yeux, celle de l'amour par le front, & celle de la honte par les joues & les extrémités des oreilles.

L'indulgence des hommes à leur égard & la facilité avec laquelle ils allègent & oublient leurs propres fautes, n'accordent pas un long règne à la honte, & ne lui laissent pas souvent le temps de produire d'accidens graves.

Toutefois on rapporte que Diodore, le dialecticien, étant en son école, & n'ayant pu, devant le public rétorquer un argument qu'on lui avait fait, en fut si

(1) Traité des Caractères des Passions.

pénétré de honte qu'il mourut sur-le-champ. Vue du côté purement moral, la honte est extrêmement avantageuse, elle retient l'homme prêt à commettre une mauvaise action, en lui représentant l'ignominie qui en doit être la suite, &, chez l'homme orgueilleux, la honte qui résulterait de paraître lâche a excité quelquefois des actions d'éclat dignes des plus grands éloges.

LA HAINE est un sentiment d'aversion que l'on a pour quelqu'un qui nous porte à lui désirer du mal, à lui en faire, & même à tout entreprendre pour y réussir. Cette passion succède ordinairement à la colère mais quelquefois néanmoins n'en est pas précédée. Dans tous les cas, elle est à juste titre, placée au rang des affections pénibles, & est une des plus contraires tant par rapport à sa durée, que par rapport au degré de concentration des forces qu'elle produit.

La pâleur de la face, la petitesse du pouls, la diminution de l'appétit, de la chaleur & de la transpiration sont ordinairement ses caractères. La haine ne jouit que du mal qu'elle cause, & ne s'occupe que de vengeance.

Outre les excès nombreux & dégoûtans auxquels elle a donné lieu, & qui sont trop à la honte de l'humanité pour que j'ose en rappeler aucun, elle peut chez celui qui l'éprouve causer la fièvre lente, la consomption, les convulsions & beaucoup d'autres maladies.

Tissot, dit avoir vu une femme devant qui on ne prononçait pas le nom d'une autre femme qu'elle détestait

sans qu'elle éprouvât de suite des défaillances & des convulsions.

Mais un des principaux effets de la haine est de paralyser les fonctions digestives & nutritives, d'altérer les sécrétions & d'aliéner les facultés mentales ; par conséquent elle peut causer la fièvre lente, la consommation, la mélancolie, l'hypocondrie, le scorbut, les fièvres quartes, les convulsions & beaucoup d'autres maladies.

L'ANTIPATHIE est une espèce de haine, une horreur forte pour certains objets qui affectent désagréablement les sens (1). Les antipathies sont le plus souvent le produit de l'imagination, des mauvaises habitudes, des préjugés & par conséquent des vices de l'éducation. On peut dire qu'elles sont des preuves de faiblesse, car on n'a jamais vu de gens réellement forts & courageux ne pas les surmonter, & en général elles sont le partage des corps débiles & des esprits faibles & crédules.

On a divisé les antipathies en physiques & en morales ; il n'est pas très-facile de concevoir ce que signifie cette division ; & il nous semble que, quelles qu'elles soient, ce sont toujours des affections morales causées

(1) Rondelet cite l'observation d'une femme qui forcée d'épouser un jeune homme qu'elle n'aimait pas, fut atteinte de catalepsie dont les accès se répétaient toutes les fois qu'elle voyait son mari ; séparée d'avec lui pour rentrer chez son père, elle n'eut plus d'accès que lorsqu'elle pensait à lui ou qu'on lui en parlait. (Lib. 1^{re}, Chap. 20, p. 50.)

par des objets physiques (1) qui produisent des impressions désagréables ; otez ces causes il n'existe plus d'antipathies. Car si elles n'agissent pas sur l'un des sens ou si l'imagination ne rappelle pas les impressions reçues , il est aussi impossible de concevoir l'existence d'une antipathie que celle d'un effet sans cause.

Les exemples des gens qui tombent en syncope sans voir les objets de leur aversion ne prouvent rien. Quelle que soit la distance de ces objets & leur apparence inodore , il est certain qu'ils peuvent laisser exhaler des particules odorantes susceptibles d'être appréciées par des organes très-déliçats & à moins de supposer ces émanations particulières des corps , il est impossible de croire à leur influence. Quand on citerait encore des antipathies pour des objets qu'ils n'ont jamais vus ni sentis , ni entendus , ni touchés , l'objection ne serait pas difficile à réfuter , car on peut dire que la peinture qu'on leur en a faite a suppléé à ce défaut , & que rapportant par analogie les effets de ces objets à d'autres désagréables & antérieurement sentis , l'antipathie n'a pas moins sa cause dans une sensation physique.

Il n'est pas douteux que les antipathies peuvent produire une foule de maladies , & principalement la série toute entière des affections nerveuses. Les vomissemens , les défaillances , les syncopes , les convulsions en sont les premiers effets ; mais il faut convenir que

(1) *Tangere enim & Tangi, nisi corpus nulla potest res.*
(*Lucret de Naturâ Rerum* , lib. 1^{re}.)

de toutes les affections de l'ame ce sont celles desquelles il est plus facile de se garantir à l'aide d'une bonne éducation & d'une fermeté bien entendue.

L'ENVIE est la plus nuisible & la plus cruelle de toutes les passions ; composée de la tristesse , de la haine & de la colère , elle varie suivant le degré de chacune de ces dernières , & peut successivement présenter leurs divers caractères ; l'envieux est sans cesse consumé de soucis & de peine. Il est triste , sombre , rêveur , jamais le sourire ne vient se placer sur ses lèvres ; il semble que des serpens , en rongant son cœur , préparent dans son sein le venin que sa bouche distille ; la pâleur , l'amaigrissement , (1) l'inquiétude , l'insomnie , la fièvre sont les attributs de cette affection dont Ovide a si fidèlement esquissé l'image dans les vers suivans :

*Pallor in ore sedet , macies in corpore toto ,
Nusquam rectæ acies , livent rubigine dentes ,
Pectora felle virent , suffusa est lingua veneno ,
Rifus abest , nisi quem visi movere dolores ,
Vixque tenet lacrymas , quia nihil lacrymabile cernit ,
Nec fruitur somno , vigilantibus excita curis .
Sed videt ingrates intabescitque videndo ,
Successus hominum , carpitque & carpitur unâ ,
Suppliciumque suum est .*

Comme l'envie , LA JALOUSIE est composée de plusieurs autres affections combinées. L'inquiétude , la

(1) Invidia macrescit rebus opimis.

crainte , la colère semblent être ses principaux élémens : Cette passion , une des plus cruelles , est encore , pour le malheur des hommes , une des plus précoces & des plus universelles.

L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ,

La femme l'est même avant que d'aimer.

(VOLTAIRE.)

Une tristesse continuelle , l'insomnie , la perte de l'appétit , le dégoût du travail & de l'étude , l'altération des sécrétions , l'humeur acariâtre , l'imagination féconde à se créer mille dangers chimériques & à enfanter des projets sinistres pour les prévenir ou s'en venger ; tels sont encore les caractères de la jalousie.

La plus véhémence est celle qui est fille de l'amour. „ Le sentiment le plus doux devient par la moindre „ opposition , dit Rousseau , une fureur impétueuse , „ la jalousie s'élève avec l'amour , la discorde triom- „ phe , & la plus douce des passions reçoit des sacri- „ fices de sang humain. « En effet , il n'est point de fureur dans lesquelles elle ne puisse entraîner , & les exemples nombreux des crimes qu'elle a fait commettre , font frémir d'horreur. Nous n'en citerons aucun ; il serait plus utile , ou au moins plus consolant , d'effacer de tels tableaux que d'en multiplier les copies.

L'homme jaloux a comme l'envieux le teint pâle & livide , le regard farouche , le cœur rongé de soucis & cette dernière affection de l'ame est accompagnée & suivie des mêmes maladies que la précédente ; toutefois , parmi toutes celles qu'elle est susceptible de

déterminer. On doit regarder l'aberration mentale comme la plus fréquente.

La mère de Charles V, voyant Philippe premier, son mari, donner devant elle des signes non équivoques de son amour à une dame de sa cour, fut tellement sensible à la jalousie qu'elle en perdit le jugement & devint folle. Si on voulait encore des observations à l'appui de cette assertion, c'est dans les villes, c'est dans les hôpitaux des insensés qu'on en trouverait des preuves irrévocables.

L'AMBITION est une des passions les plus nuisibles. Elle se compose de plusieurs autres, qui quelquefois absolument opposées la rendent tantôt excitante, tantôt débilitante, & font ainsi varier tous ses caractères. L'ame de l'ambitieux, consumée de desirs, est sans cesse agitée par la crainte & l'espérance, la joie & la tristesse; mais de toutes les affections qui la constituent, la plus cruelle sans doute est l'envie.

Tissot rapporte l'histoire d'un magistrat suisse qui tomba mort aux pieds de son heureux concurrent, au moment où il s'approchait pour le féliciter de l'avoir emporté sur lui dans une élection populaire (1).

C'est dans les villes & principalement dans les rangs élevés qu'on rencontre cette passion portée au plus haut degré; là l'ambitieux ne respecte ni vertus, ni devoirs; ne connaît ni sang, ni patrie; il sacrifie tout à ses desirs véhémens; l'objet désiré est le seul qu'il veut atteindre; & si les moyens le secondent, tout ce

(1) Traité des nerfs, tom. 3, p. 421.

qui l'en sépare est renversé. A-t-il réussi ? gardez-vous de le croire satisfait ; du point où il vient de s'élever l'horison de ses desirs s'agrandit , de nouveaux honneurs les attirent , & il s'empresse encore de les briguer.

Parmi les nombreux inconvéniens de cette passion , le plus puissant est sa permanence. L'amour s'éteint par la jouissance L'ambition au contraire est insatiable & se nourrit & s'accroît par ses succès.

L'esquisse rapide que nous avons tracée des caractères & de la manière d'agir des diverses affections morales , suffira sans doute pour démontrer qu'elles sont susceptibles de produire presque tous les désordres qui peuvent arriver à l'économie ; mais nous allons encore ajouter à la démonstration , en examinant la marche , les symptômes & les principaux dérangemens qu'offrent les maladies qui sont le plus souvent causées par elles.

DES MALADIES

CAUSÉES PAR LES AFFECTIONS MORALES.

COMME il n'est pas possible de renfermer dans un cadre aussi étroit que doit l'être ce mémoire , le tableau complet de toutes les affections pathologiques déterminées par les passions , l'examen des maladies le plus ordinairement & le plus directement influencées par elles , va seul nous occuper ; & nous nous appesantirons d'autant plus sur chacune d'elles que leurs relations avec les affections morales seront plus étroites , & par conséquent le degré d'influence de ces dernières plus prononcé.

Ainsi nos recherches sur l'hypocondrie, la mélancolie, la manie, l'hystérie devront être plus exactes, & nos réflexions plus développées; & si nous nous arrêtons également un peu sur l'extase & la catalepsie, nous ne ferons que céder à l'analogie qui rapproche toutes ces affections tant sous le rapport des causes qui les amènent & des symptômes qui les accompagnent, que sous celui des indications générales qu'elles présentent.

La paralysie, l'épilepsie, l'apoplexie ne seront pas non plus oubliées; enfin nous jetterons également un coup-d'œil sur les névroses locales, les spasmes, les divers genres de fièvres, certaines phlegmasies, les hémorrhagies actives & passives, les maladies du système lymphatique, &c., &c., &c.

DES NÉVROSES.

DE L'HYPONDRIE.

Le nom d'hypocondrie semble indiquer que le siège de l'affection a été reconnu aussitôt que l'affection elle-même : en effet c'est dans les hypocondres & dans les plexus nerveux qui s'y distribuent que commence le désordre de l'hypocondriacisme; c'est delà que les ganglions de l'épigastre irradient vers tous les points de la circonférence un rithme de vibratilité qui, plus ou moins promptement partagé par tous les organes suivant la nature des causes & l'idiosyncrasie du sujet, a bientôt bouleversé l'ordre & l'enchaînement de toutes les fonctions.

Le siège de l'hypocondrie une fois reconnu il devient bien facile d'en signaler les causes & de déterminer toutes les circonstances qui peuvent exercer sur elle, & le retour de ses paroxismes une influence salutaire ou nuisible sur-tout si l'on examine physiologiquement les principaux phénomènes qui l'accompagnent & la caractérisent.

Ainsi l'état sédentaire, l'abus des plaisirs de la table, l'usage de mauvais alimens & d'eaux crues, l'abus des narcotiques, l'habitation dans les lieux humides, la suppression du flux menstruel & hémorroïdal ou même d'une saignée habituelle, la répercussion des exanthèmes, les vices organiques des viscères abdominaux, & les excès dans les plaisirs de l'amour sont les causes ordinaires de l'hypocondrie; mais, de toutes celles susceptibles de produire cette affection, nulles ne sont plus puissantes que les travaux littéraires, les affections pénibles de l'ame, & en général toutes les circonstances propres à concentrer vers le cerveau la somme d'activité nécessaire à l'entretien des fonctions organiques.

L'hypocondrie est aussi plus généralement causée par tous les agens dont l'influence se fait plus directement & plus lentement sentir sur les plexus du ventre & les organes abdominaux; voilà pourquoi la haine, la tristesse, l'ennui, l'envie, l'ambition, en paralysant l'action des viscères & en troublant essentiellement les fonctions digestives, sont si propres à la produire. C'est dans l'épigastre, en effet, que s'exerce l'action funeste des passions haineuses, pénibles & débilitantes.

Au contraire la mélancolie suit plus ordinairement ou les impressions fortes & pénibles que reçoit le sensorium, telles que les chagrins vivement sentis, l'amour malheureux, l'amour-propre fortement humilié, &c. où l'activité trop exaltée des fonctions cérébrales due à de profondes méditations, à des calculs continuels, à des rêveries extatiques & en général à tout ce qui peut, dans cet organe, rompre l'équilibre des sensations & établir un ordre de mouvement qui, une fois imprimé, devient fort difficile à changer.

Toutefois par une réaction sympathique l'on voit souvent la mélancolie suivre & compliquer l'hypocondrie, & l'on conçoit facilement ce phénomène lorsqu'on connaît l'influence que les ganglions, les plexus abdominaux & tout l'appareil digestif exercent sur l'association des idées, la nature des sensations, & les déterminations de la volonté.

„ Les vertiges , les extases, les visions fantastiques
 „ que produisent les narcotiques pris à trop haute
 „ dose, dit Mr. Pinel, (1) ne prouvent-ils pas que
 „ les désordres de l'entendement peuvent avoir un
 „ siège entièrement étranger au cerveau, & que ce
 „ dernier n'est alors affecté que comme centre d'une
 „ sorte de réaction sympathique. „

Boerhaave éprouva une fois des vertiges si violens après avoir mangé de la ciguë que tous les objets lui paraissaient tourner avec la plus grande rapidité. Vanhelmont rapporte avoir éprouvé une aberration, singulière

(1) Nosograph. 1^{re}. édit., tom. 2, p. 4.

singulière des facultés intellectuelles après avoir mâché un peu d'*aconitus napellus* ; enfin une observation de de M. Lecat , & dont nous rapportons le sommaire vient encore à l'appui de cette proposition. Doué d'une susceptibilité nerveuse qui le réduisoit à l'eau pour toute boisson , *Lentulus* subjugué par d'agréables convives , prend un jour dans un repas un peu de liqueur , il cède aux attraits d'une crème , & au parfum d'une tasse de café ; bientôt la gaité s'éveille , l'esprit pétille de bons mots & de saillies brillantes ; mais cet effet cesse & une pesanteur d'estomac très incommode y succède. Autant l'esprit de *Lentulus* était animé naguère , autant ses facultés mentales sont maintenant reserrées ; plusieurs jours se passent , le mal-aise persiste , l'estomac & la tête sont douloureusement affectés , & enfin l'on a recours à l'émétique ; mais loin que ce moyen soit un remède , c'est un nouvel irritant qui vient aggraver les symptômes ; la fièvre augmente , le hoquet paraît , les fonctions des sens sont altérées & celle de la vision présente sur-tout des modifications successives & nombreuses. *Lentulus* n'apperçoit plus sa chambre , ni son lit. Mille objets aussi agréables que magnifiques les remplacent à ses yeux. Tantôt il ne voit que diamans & bijoux , tantôt les fêtes les plus brillantes viennent flatter sa vue ; tantôt il se promène dans le jardin des hespérides ; & enfin sans cesse il voit près de lui tout ce qu'ont d'éblouissant les palais du soleil & d'*Armide*. Cependant *Lentulus* ne rêve point , il est sans délire , il sait au contraire que ses visions sont chimériques ; mais ses nerfs sont trop irrités , son

imagination trop exaltée pour que la raison puisse triompher de l'aberration de son système sensitif.

Dans l'hypocondriacisme qui présente un assemblage de symptômes singulièrement variés, tout concourt à éclairer sur la nature des causes & leur manière d'agir ; tout prouve l'influence funeste & puissante des passions pénibles. L'invasion est lente, les accidens se succèdent & s'aggravent peu-à-peu ; ils se propagent de l'abdomen à la poitrine, & de la poitrine au cerveau ; d'abord langueur dans les fonctions de l'estomac, digestions lentes pénibles & incomplètes, perversion de l'appétit, mal-aise sans cause connue, hoquet, éructations, borborigmes ou flatuosités intestinales, goûts bizarres, quelquefois voracité mais plus souvent anorexie, bientôt ensuite sentiment de plénitude & de mal-aise après le repas, resserremens spasmodiques vers les hypocondres, souvent plus marqués vers l'hypocondre gauche, sentiment de tension, de pesanteur ou même de douleur vers l'estomac, salivations, aigreurs, nausées, vomissemens de salive, de bile noire ou de mucosités très-acides ; quelquefois légère rémission après le vomissement, état vague de souffrance tantôt avant, tantôt après le repas ; quelquefois sorte de pulsation irrégulière dans quelque partie de l'abdomen, coliques errantes, tantôt diarrhée, tantôt constipation, sentimens irréguliers de chaleur & d'ardeur au visage surtout après avoir mangé, quelquefois chaleurs universelles & légères éruptions cutanées, faiblesse générale, mouvemens embarrassés, débilité des extrémités abdominales, démarche incertaine & vacillante, chute sur

les genoux ; anxiété précordiale , constriction de la poitrine , gêne de la respiration , palpitations vives & fréquentes qui succèdent à la moindre émotion & au plus doux exercice ; quelquefois frissonnemens , tremblemens ou sentimens de froid se succédant subitement , &c. &c. &c.

Telle est la série effrayante des phénomènes qui dérivent du trouble & de l'asthénie des organes de l'abdomen , & qui bientôt sont suivis de ceux du trouble cérébral qui impriment à la maladie son dernier caractère. Alors anomalies des fonctions des sens , trouble de la vue , éblouissemens , vertiges , altération de l'ouïe , de l'odorat , du goût ; tristesse remarquable , craintes pusillanimes & fréquentes , émotions vives & pénibles , antipathies pour certains objets , défiance ombrageuse , inégalité du caractère ; caprices , désordre manifeste mais fugace & passager dans les idées , maux imaginaires , inquiétudes , sommeil difficile & interrompu , erreurs d'optique , terreurs , songes effrayans , apparitions de spectres , trouble du jugement , &c. &c. &c.

Tous ces symptômes s'exaspèrent par la permanence des causes , & enfin le summum de la maladie se caractérise par des syncopes profondes pendant lesquelles la vie extérieure est entièrement suspendue , & qui sont souvent rappelées par les plus légères affections de l'ame.

La faiblesse général & le marasme annoncent alors la mort & la font craindre , tandis que d'un autre côté le poids des peines & la multiplicité des douleurs physiques & morales la font désirer , & bientôt le déses-

poir que dirige un penchant irrésistible au suicide vient passer l'éponge sur cet effrayant tableau.

En comparant (1) les symptômes que nous venons d'énumérer avec les effets de la crainte, de la tristesse, de l'envie, de la haine, de la jalousie, de l'ambition & toutes les passions débilitantes, qui pourra ne pas saisir la similitude & même l'identité absolue qui existe entre les uns & les autres, & qui pourra également ne pas avouer que les passions pénibles & lentes sont les causes les plus puissantes & les plus directes de l'hypocondrie ?

„ Les effets du chagrin dit le docteur Villermay, (2) nous offrent un tissu de phénomènes physiques qui conduisent plus spécialement à l'hypocondrie ; torpeur générale, diminution de l'irritabilité musculaire, pèsauteur & lassitudes spontanées, pâleur du visage, refroidissement des extrémités, sentiment d'un reflux du sang vers le cœur, diminution de la transpiration, sueurs froides, lenteur marquée du pouls, perte de l'appétit, trouble des digestions, irrégularité dans toutes les sécrétions, suppression de certaine évacuation, maladies diverses, faiblesse générale, instabilité du jugement, pusillanimité. Si l'affection morale persévère les symptômes de l'hypocondrie se renforcent & la maladie se confirme. „

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, cette maladie attaque tous les sexes mais n'attaque pas tous les âges.

(1) Nous nous sommes à dessein étendus sur l'exposition de ces symptômes afin qu'on fut plus à même d'établir cette comparaison.

(2) Recherches sur l'Hypocondrie.

Elle respecte la jeunesse & celle-ci, nous l'avons déjà observé, doit cet avantage & à l'éloignement où elle se trouve des principales causes qui la produisent, & à la différence de l'énergie vitale. Est-il étonnant en effet qu'une maladie qui dérive de la lutte des passions, de la faiblesse des organes abdominaux & de la langueur des fonctions digestives n'attaque pas des individus chez lesquels ces organes & ces fonctions possèdent le plus haut degré de force & d'activité & chez lesquels la plupart des affections de l'ame ne sont pas nées, ou n'ont acquis aucun degré de fixité.

» L'âge viril, observe l'auteur précité (1), est l'époque où se manifestent les passions dont l'action se porte sur le centre épigastrique; c'est l'époque de l'ambition avec laquelle marchent la crainte & l'inquiétude; c'est aussi à l'âge viril qu'on doit rapporter la plus grande fréquence de l'hypocondrie. «

Disons aussi que les individus dont la jeunesse a été rendue fort bruyante, fort orageuse par les passions ont par cette raison contracté le besoin d'être habituellement stimulés par elles; aussi deviennent-ils très-susceptibles d'être affectés d'hypocondrie, si l'âge mur amène avec lui le dégoût pour la vie tranquille, & que par suite ils se trouvent à l'abri des affections morales stimulantes devenues nécessaires.

Quoique nous venions d'avancer que l'hypocondrie est une affection commune aux deux sexes, nous devons néanmoins observer qu'elle se rencontre beaucoup plus

(1) Recherches sur l'Hypocondrie.

souvent chez les hommes que chez les femmes ; la mélancolie est encore plus rare chez ces dernières ; on en trouve facilement la raison dans la différence des passions qui sont propres à la femme , & dans la nature de son organisation.

D'un autre côté outre que la mollesse des fibres de la femme lui permet peu de soutenir le travail de la pensée , que par conséquent ses méditations sont peu profondes & ses réflexions peu soutenues ; sa légèreté , la mobilité de ses idées , l'inconstance de son imagination , la vivacité de ses sensations la rendent peu susceptible d'être attaquée de l'hypocondrie & de la mélancolie , tandis que ces mêmes circonstances jointes à sa vivacité impatiente , à ses desirs vifs quelquefois impérieux & le plus souvent comprimés , à ses volontés souvent absolues & presque toujours contrariées , la rendent exclusivement victime de l'hystérie. Observons enfin que les femmes n'ont d'autre ambition que de plaire , que toutes les autres passions viennent chez elles se confondre dans celle de l'amour , & que l'utérus étant la source de la majeure partie des impressions , des pensées & des besoins , il doit être le point sur lequel le cerveau réagit , & se trouver ainsi le centre du désordre.

Nous avons eu occasion d'avancer que dans l'hypocondrie tout concourait à constater de la manière la plus évidente l'influence du moral sur son développement , & en effet les résultats des divers moyens qu'on emploie pour la combattre viennent encore appuyer cette assertion. Car , de tous les moyens curatifs la

tranquillité de l'esprit & la satisfaction de l'ame sont les plus puissants & les plus certains &, à part toutes les observations qui militent en faveur de ce principe, il est démontré, sans réplique, par une réflexion très-judicieuse du docteur Villermay, » En comparant, (1) » dit ce médecin, le pronostic porté par les différens » praticiens, on voit ceux qui ont employé toutes les » batteries de la pharmacie porter sur l'issue de cette » maladie un jugement très-fâcheux, tandis que des » médecins observateurs & distingués par leur éloignement pour tout esprit de système, ont manifesté une » opinion contraire. «

Dans l'hypocondrie, suivant qu'ils ont différemment envisagé la cause première, ou suivant les symptômes qu'ils se sont principalement attachés à combattre les auteurs ont conseillé, les purgatifs, les sangsues, les saignées, les plaisirs de l'amour, les lavemens, les vomitifs, les amers, les martiaux, les antispasmodiques, les savonneux, les désobstruans, les antihypocondriacques, les lœtifians, (2) les emplâtres, les tempé-

(1) Ouvrage cité.

(2) Si l'on s'arrêtait aux dénominations ridicules de certains médicamens pour en déduire leurs propriétés, on aurait sur elles des idées bien fausses & bien absurdes. Que signifient par exemple les mots de lœtifians, exhilerans, désobstruans, incisifs, atténuans, inviscquans, &c. &c. &c.

L'action des remèdes dépend des circonstances dans lesquelles on les emploie &, comme l'a fort bien observé *Bichat*, un résolutif peut tantôt être pris dans la classe des fortifiens, tantôt dans celle des débilitans. La principale indication

rans, les invifquans, les abforbans, les délayans, l'ufage des eaux minérales, les bains tièdes, les bains froids, les fudorifiques, les antifcorbutiques, les véficatoires, les aromates, les alexipharmques, &c. &c. &c.

Dans cette confufion de confeils fi différens, où s'arrêtera le médecin dont la marche ne fera pas éclairée par les principes d'une faine phyfiologie? S'il n'a point un jugement profond, un efprit droit, un difcernement exact, par quel fentier s'échappera-t-il de cet inextricable labyrinthe; ou plutôt dans cet étalage faſueux de richesses dangereuſes quel poison choifira-t-il?

Qu'attendre en effet de cette multitude de remèdes fi diſparates? Ne doit-on pas conclure que s'ils ont pu réuſſir dans quelques cas leur application ne peut être qu'homicide lorsque dictée par l'empirifme elle devient générale & indépendante? Ne ſerait-il pas, par exemple, criminellement abſurde de recevoir comme général ce précepte d'Aetius, *melancholicis coire maximum præſidium eſt*, & d'en faire ſur-tout l'application à un malade que les excès érotiques & la débauche auraient rendu hypocondriaque ou mélancolique? N'eſt-il pas alors plus ſalutaire de livrer la maladie à elle-

dans l'emploi des remèdes eſt de conſulter le degré de ſenſibilité des parties, & la vraie ſcience médicale conſiſte à ſavoir choiſir avec diſcernement, les agens les plus en rapport avec cette ſenſibilité, & par conſéquent les plus propres à affaiblir, augmenter ou modifier ſuivant le beſoin, l'énergie vitale des organes ſur leſquels l'action des médicamens eſt dirigée. Ce n'eſt que de cette manière qu'on peut aſſurer les effets qu'on veut obtenir.

même que d'en précipiter la marche par des soins indiscrets, une ignorance coupable & un entêtement opiniâtre ?

En effet les frictions, la promenade, les exercices du corps, l'escrime, la danse, l'équitation, la chasse, les occupations agréables, une habitation salubre & gaie, une nourriture saine & fortifiante, la tranquillité de l'esprit, (1) l'éloignement de toutes les affections pénibles, ne sont-ils pas infiniment préférables aux formules monstrueuses & aux exilarans imaginaires ?

L'exercice (2) a non-seulement l'avantage de fortifier les organes & de favoriser les fonctions, il est le premier & le plus puissant remède contre les passions & sur-tout contre le travail de l'imagination qui les alimente; il distrait l'ame des méditations profondes qui l'occupent, & cette considération seule doit le rendre d'un avantage inappréciable; car il vaudrait mieux être successivement, & dans un degré modéré, soumis à toutes les passions qu'être constamment livré à une seule. Dans le premier cas ces affections opposées entre-elles par leurs effets se combattent & se balancent mutuellement, & l'ame successivement occupée par des sensations diverses, n'est profondément affectée par aucune; *pluribus intentus minor est in singulo sensus*. Dans le

(1) Danda est remissio animis, meliores acrioresque requieti surgent, animorumque impetum assiduus labor frangit. (Senec. de Tranquil. animi.)

(2) Dnm corpus otio indulget, animæ negotia faceffunt, pathemata, ira, invidia, zelotypia, amor, tædium, lites, ærumnæ. (Sauv. Art. Hyfteria.)

deuxième au contraire l'âme s'abandonne entièrement à la passion dominante, elle n'en est aucunement distraite, & éprouve tout le danger de son influence.

Il ne suffit donc pas de soustraire physiquement les individus aux causes qui entretiennent leurs maladies, il faut encore les y soustraire moralement, c'est-à-dire, qu'il faut qu'ils se livrent à d'autres occupations, que ces occupations leur plaisent & les fixent assez pour empêcher leur imagination de se replier sur les anciennes habitudes vicieuses & funestes. Il faut aussi connaître les divers penchans, & les goûts plus ou moins prononcés des hypocondriaques (1) & des gens vapoureux, & quelle que soit leur bizarrerie il faut se garder de la heurter de front, mais feindre plutôt de l'approuver pour s'emparer ainsi de leur confiance & les diriger ensuite avec plus de facilité; enfin il faut chercher, en diminuant ou modérant les sensations, à rétablir l'équilibre & l'harmonie entre le degré d'énergie du système musculaire & du sensitif; car, a dit *Cabanis*, (2) les forces motrices s'engourdissent & s'éteignent quand la sensibilité par son influence vivifiante, par son action continuelle & régulière ne les renouvelle pas; mais

(1) On voit dans *Tissot*, qu'une femme fort avare tombée en léthargie ne reprit connaissance que lorsqu'on lui eut mis dans la main quelques écus neufs. (Traité des Nerfs, tom. 4, p. 342.)

Morand, rapporte également qu'un joueur ne sortit de la plus complète insensibilité que lorsqu'on lui eut crié à haute voix *quinte & quatorze & le point*. (Opuscules, &c.)

(2) Rapp. du Phys. & du Moral, tom. 1^{er}, p. 194.

elles se dégradent également & perdent de leur stabilité quand les impressions sont trop vives & trop multipliées.

C'est , sur-tout pour diminuer la fréquence & la durée des accès de l'hypocondrie qu'on peut & qu'on doit adroitement diriger les passions. La plus petite affliction , la plus légère inquiétude suffit ici pour aggraver les symptômes , & même rappeler les syncopes dont nous avons parlé. Avoir pour les malades des prévenances délicates , éloigner d'eux toutes les contrariétés , adoucir les chagrins , dissiper par des distractions agréables , variées & soutenues , l'ennui , cette cause si puissante des vapeurs en général & de l'hypocondrie en particulier , sont encore les moyens les plus propres à s'opposer au retour des paroxismes.

Un banquier de Paris (1) éprouve des pertes considérables ; à l'affection morale succède l'hypocondrie la mieux caractérisée ; le médecin Bouvart est appelé , & bientôt il est instruit par la femme de la cause que le malade lui avait cachée. Une avance de 20,000 # eut mis cet homme en état de faire honneur à ses affaires. Une heure après Bouvart revint avec la seule recette efficace , remet à la femme la somme nécessaire & la guérison suivit de près cette action généreuse.

Arétée cite l'observation d'un jeune homme qui , passionné pour une jeune personne devint tout-à-coup hypocondriaque & fut infructueusement traité de son affection jusqu'à ce qu'il eut obtenu la main de sa maîtresse , circonstance qui seule alors fit disparaître totalement sa maladie.

(1) Andry, Recherches sur la Mélancolie.

M É L A N C O L I E.

Suivant la nature du tempérament & les diverses modifications du physique, des agens absolument semblables produisent souvent des affections différentes; c'est ainsi que les mêmes causes qui peuvent déterminer l'hypocondrie donnent lieu le plus souvent à la mélancolie quand elles exercent leur empire sur un sujet déjà prédisposé à cette maladie par sa constitution première, ou plutôt par un tempérament déjà mélancolique.

La prédominance des solides sur les liquides & du système sanguin sur le lymphatique, la peau sèche & sombrement colorée, le pouls petit, lent, le système veineux ample, la démarche lente & soignée, la physionomie triste, mais intéressante, les cheveux & les sourcils noirs & épais, les yeux noirs & enfoncés, le regard fixe & inquiet, une susceptibilité extrême, l'amour de la solitude, l'esprit rêveur, la mémoire exacte, l'imagination féconde & vive, le jugement faux, l'entêtement opiniâtre, l'irascibilité, la défiance, la dissimulation sont ordinairement les caractères qui dénotent ce tempérament, & sont par conséquent les circonstances prédisposantes à la mélancolie; ces circonstances peuvent même dans certains cas devenir des causes déterminantes; mais les choses qu'on est sur-tout autorisé à considérer comme telles, sont principalement, les travaux exigeant une forte tension de l'esprit, ceux constamment dirigés vers une certaine série d'objets, la méditation profonde, les efforts de l'imagination répétés & soutenus, l'étude opiniâtre, les veilles conti-

nuelles, la dévotion outrée, l'amour malheureux, & toutes les passions de l'ame pénibles & concentrées.

Arétée, Boerrhaave, Pinel & plusieurs autres médecins célèbres ont assigné pour caractère à la mélancolie un délire sans fièvre exclusivement porté sur un objet ou sur une série d'objets & joint au libre exercice des facultés de l'entendement sur tout autre point. *Melancholia est animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens absque febre.* Ce symptôme est en effet le seul pathognomique; mais beaucoup d'autres constituent la maladie, ainsi le teint livide & verdâtre, la maigreur, une constipation habituelle, la crainte, la tristesse, le regard sombre & oblique, l'abord repoussant, une défiance ombrageuse, des terreurs paniques, des pleurs involontaires & sans sujet, quelquefois une gaieté folle, plus souvent une morosité persistante ou même une mysanthropie farouche; souvent encore un penchant irrésistible au suicide signalent les mélancoliques.

Dans cette affection le sommeil est agité & sans cesse troublé par des rêves effrayans & par des tableaux lugubres. La nuit, les lieux sombres & les moindres circonstances renouvellent & aggravent les terreurs.

Quoique la plupart de ces symptômes constituent la mélancolie bien prononcée, cependant ils ne se rencontrent pas tous sur le même individu; & comme d'un autre côté le délire exclusif & l'aberration du jugement qui caractérisent essentiellement la mélancolie peuvent varier d'objets à l'infini les principaux phé-

nomènes de la maladie recevront des modifications dépendantes de la nature du délire.

Un homme, par exemple, se croyait un coq & imitait le chant & le battement des ailes de cet oiseau domestique. Un autre appréhendait sans cesse qu'Atlas fatigué du fardeau du ciel ne s'en déchargeât sur ses épaules, &c., &c.

Le règne de la mélancolie commence avec l'âge viril & finit ordinairement avec lui, & c'est aussi vers cette époque de la vie que s'opère le changement physique & moral le plus propre au développement de la maladie. C'est alors en effet, nous le répétons, qu'on entend gronder les orages des passions & que toutes les maladies des organes de l'abdomen se déclarent; c'est alors que les obstructions se forment dans cette cavité, que la prédominance du système veineux sur l'artériel s'établit, que cette prédominance produit le ralentissement de la circulation, la stagnation du sang dans le système de la veine porte, & par une conséquence physiologique l'épaississement & la couleur noire de ce fluide & celle de la bile qui en émane, circonstance qu'on ne doit pas laisser échapper & qui rapprochée des idées des anciens sur l'atrabile ou bile noire, *melaina cholè* explique la naissance hypothétique de cette humeur & prouve que, bien qu'ils aient pris l'effet pour la cause, leur théorie n'était pas entièrement dépourvue de fondemens quoiqu'ils fussent privés de toutes les connaissances successives qui nous ont éclairé depuis, & desquelles nous nous bornons souvent à tirer un orgueil stérile.

Pour être mélancolique il faut une grande activité cérébrale, (1) une susceptibilité particulière de l'organe sensitif, dès-lors le vieillard est exempt de cette maladie ; il n'a plus la force d'en être atteint, & les causes qui la produisent n'ont plus , ou ont peu de pouvoir sur lui.

Comme le vieillard l'enfant n'est pas soumis à l'empire des causes de la mélancolie, ainsi que nous l'avons déjà observé, il jouit bien d'une susceptibilité nerveuse & d'une sensibilité physique très-délicate ; mais les impressions que les corps extérieurs font sur ses organes sont aussi peu profondes qu'elles sont vives ; d'un autre côté ses passions sont encore à naître, sa sensibilité morale se développe & s'effaye, & si tous les objets appellent son attention, elle n'est captivée par aucun.

Au chapitre précédent nous avons vu que l'hystérie est aux femmes ce que l'hypocondrie est aux hommes, que par conséquent cette dernière affection les attaque plus rarement & que de même elles sont moins sujettes à la mélancolie. En donnant l'explication de cette différence nous avons trouvé une nouvelle preuve de l'influence morale sur ces maladies, & pour ainsi-dire jeté quelque lumière sur le mode d'agir des passions qui les produisent. Mais c'est sur-tout dans l'examen

(1) Aristote n'a-t-il pas reconnu l'influence du travail de l'esprit, & de la disposition morale sur la production de la mélancolie lorsqu'il a dit : *cur homines qui ingenio claruerunt & in studiis philosophiæ, vel in republicâ administrandâ, vel in carmine fingendo, vel in artibus exercendis melancholicos omnes fuisse videamus.* (Prob. Sect. 30.)

du traitement de la mélancolie qu'on fera plus à même de se convaincre & de s'éclairer.

» Les principes du traitement de la mélancolie , dit le professeur Pinel (1), ont été reconnus bien long-temps avant l'origine de la médecine grecque , & il paraît même qu'elle remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Egypte. Aux deux extrémités de cette contrée , qui était alors très-peuplée & très-florissante , il y avait des temples dédiés à Saturne où les mélancoliques se rendaient en foule & où des prêtres , profitant de leur crédulité confiante , secondaient leur guérison prétendue miraculeuse , par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. Jeux , exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples , peintures voluptueuses , images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades ; les chants les plus agréables , les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles ; ils se promenaient dans des jardins fleuris , dans des bosquets ornés avec un art recherché ; tantôt on leur faisait respirer un air frais & salubre sur le nil , dans des bateaux décorés , & au milieu de concerts champêtres ; tantôt on les conduisait dans des isles riantes où , sous le symbole de quelque divinité protectrice , on leur procurait des spectacles nouveaux & ingénieusement menagés , & des sociétés agréables & choisies ; tous les momens enfin étaient consacrés à quelque scène comique , à des danses grotesques ,

(1) Nosograph. philos. , première édition , tom. 2 , p. 28.

grotesques , à un système d'amusemens diversifiés & soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti & scrupuleusement observé , le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux , les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route , l'espoir fortifié par la superstition , l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable & à écarter des idées tristes & mélancoliques pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur , de calmer les inquiétudes & d'opérer souvent des changemens salutaires qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance & établir le crédit des divinités tutélaires ? «

Il est raisonnable sans doute d'admettre un traitement aussi philosophique , & dès-lors il faut réfuter ici les hypothèses d'atrabile & d'humeur mélancolique , & condamner avec vigueur l'abus des délayans , des purgatifs , des saignées , & de certains spécifiques dangereux , tels que l'ellébore , les lœtifians , &c. , &c.

En employant les divers préceptes généraux indiqués pour l'hypocondrie , il faut dans la mélancolie insister fortement sur la médecine de l'esprit , & non-seulement combattre la cause de l'affection & soustraire le malade à son empire ; mais encore détruire l'effet qu'elle a produit ; c'est-à-dire qu'il faut remédier à l'aberration mentale , soit par une impression vive , susceptible de produire sur le cerveau un changement salutaire dans l'ordre de ses vibrations , soit par une impression profonde qui , fixant l'ame sur un autre objet que celui du délire , lui fasse perdre l'habitude de ce dernier.

Les nombreuses variétés que présente la mélancolie sous le rapport du délire qui la caractérise , rendent difficiles à indiquer les moyens les plus propres à opérer ces heureux effets ; mais le génie du médecin doit dans ce cas suppléer au défaut des règles ; il suffit d'indiquer une marche générale & ensuite

Locus & res dabunt consilium.

Alexandre cite l'observation d'un homme qui s'imaginait n'avoir point de tête & auquel il donna un bonnet de plomb dont la pesanteur l'avertit & le guérit bientôt de sa folie. Il cite encore une femme qui ayant dormi sur l'herbe , croyait qu'un serpent était entré dans sa bouche & delà dans son estomac. Son imagination fortement frappée avait donné naissance aux accidens les plus graves. Il feignit de croire à l'existence du fait ; ordonna un émétique , & fit mettre en secret un serpent dans le vase où la malade devait vomir. Celle-ci crut avoir rendu ce serpent dans le vomissement , & il n'en fallut pas d'avantage pour détruire l'erreur de l'imagination & les symptômes fâcheux déterminés par elle. On voit dans la dissertation de Mr. Carpentier sur la mélancolie , l'histoire d'un curé de village que les persécutions dirigées contre la religion & ses ministres avaient rendu mélancolique. La maladie était au dernier degré. Déjà le malade avait succombé plusieurs fois au penchant au suicide. Il s'était précipité deux fois dans un puits profond dont on avait eu le bonheur de le retirer , lorsque quelques-uns de ses amis lui annoncèrent le concordat & lui en présentèrent les arti-

cles fondamentaux ; dès-lors la guérison fut complète , le malade se félicita du changement qu'il éprouvait , & annonça même que sa maladie était disparue sans retour ; Mr. Carpentier fait judicieusement observer que , dans cette observation , le malade n'a été soumis à aucune espèce de traitement. Enfin parmi toutes les histoires de guérison de mélancolie que cite Mr. Pinel dans son traité sur la manie , il en est une dont la singularité frappante nous a fait céder au désir de la rapporter. Un homme de lettres , sujet à des excès de table , & guéri depuis peu d'une fièvre tierce , éprouva vers l'automne toutes les horreurs du penchant au suicide , & souvent il balança avec un calme effrayant le choix de divers moyens propres à se donner la mort ; un voyage qu'il fait à Londres semble développer avec un nouveau degré d'énergie sa mélancolie profonde & sa résolution inébranlable d'abrégier le terme de sa vie. Il choisit une heure très-avancée de la nuit , & se rend sur un des ponts de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise ; mais au moment de son arrivée , des voleurs l'attaquent pour lui enlever toutes ses ressources qui étaient très-modiques ou presque nulles ; il s'indigne , il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains , non sans éprouver la frayeur la plus vive & le plus grand trouble. Le combat cesse , & il se produit à l'instant une sorte de révolution dans l'esprit du mélancolique ; il oublie le but primitif de sa course , revient chez lui dans le même état de détresse qu'auparavant , mais entièrement exempt de ses projets sinistres de suicide. Sa guérison a été si complète que résidant

à Paris depuis dix ans, & souvent réduit à des moyens précaires d'existence, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie. (1).

M A N I E.

Outre tous les points de similitude qui existent entre la mélancolie & la manie, & démontrent par conséquent l'identité de leur origine; observons encore, pour prouver l'influence puissante des affections de l'ame sur cette dernière maladie observons, dis-je, les circonstances qui y disposent, & livrons-nous à la recherche des causes qui la déterminent; étudions ensuite philosophiquement les principaux phénomènes qui l'accompagnent, & mettons en parallèle certains accès de manie & les dérangemens qui suivent & caractérisent les passions.

L'exaltation de la sensibilité morale, le trop grand développement des facultés intellectuelles, les climats méridionaux qui semblent favoriser ces deux états, la civilisation, l'élévation de la fortune, le séjour dans les grandes villes si susceptible d'un autre côté de faire naître & de rendre plus actives les passions factices

(1) Montaigne rapporte qu'une femme croyant avoir avalé une épingle, crioit & se tourmentait comme si réellement cette épingle se fut arrêtée au gosier où elle ressentait, disait-elle, une douleur insupportable; on la fit vomir, & ayant eu soin de jeter adroitement une épingle tortue dans ce qu'elle avait rendu, son imagination fut ainsi tranquillisée, & elle fut subitement débarrassée de sa douleur. (Essais de Montaigne, tome premier, page 100).

sont les circonstances les plus propres à disposer à la manie; en effet que d'inconvéniens dans les villes! c'est là que s'aiguisent les passions; c'est là que la différence des fortunes & des rangs fait naître la plupart d'entr'elles, telles que la vanité, l'orgueil, l'ambition, la soif des richesses, &c. &c.; & ensuite la contrariété que peuvent rencontrer celles-ci est une source intarissable des passions haineuse, de l'envie, de la honte, de la jalousie, &c. &c. &c. Toutes les villes présentent sans doute les inconvéniens que nous venons de décrire; mais on peut dire qu'il sont d'autant plus grands, qu'elles sont plus peuplées & qu'il y a plus de disproportion dans les conditions de ceux qui les habitent; car s'il est vrai que toute passion naisse de la crainte d'éprouver des besoins ou du désir de satisfaire ceux qu'on éprouve, il est juste de conclure que la multiplicité des besoins enfante la multiplicité des passions; or de l'état social, de la civilisation, du séjour des villes & surtout des capitales, naît une foule de besoins factices qui, joins aux besoins naturels, sont une source inépuisable de matériaux propres à alimenter les affections de l'ame.

Sous le rapport des âges nous répéterons, à quelque modification près, ce que nous avons dit au sujet de l'hypocondrie & de la mélancolie.

Dans l'enfance l'absence des passions & un abri contre la manie; à l'instant de la puberté le développement de l'amour & de la jalousie la font souvent paraître, mais alors extrêmement aiguë, furieuse & emportée comme les causes qui la produisent, elle est

le plus souvent de courte durée & fugace comme elles. Les accès n'ont point cette fixité, cette longueur qui détruisent souvent toute espérance de guérison; c'est une oscillation violemment imprimée; mais que des moyens bien entendus peuvent facilement arrêter. Dans les instans de calme la vue d'un nouvel objet peut faire une heureuse diversion & effacer les impressions du premier; d'autres fois des consolations, des assurances données adroitement font taire la jalousie. Enfin des voyages, des distractions qui enlèvent le malade à la cause de sa manie, ou des passions d'un nouveau genre substituées aux premières, suffisent pour corriger les écarts de la raison & triompher totalement de la maladie.

Mais c'est au commencement de l'âge viril que la manie étend son empire; c'est alors aussi, nous ne cesserons de le répéter, que se déchainent dans toutes leurs forces les orages des passions; c'est alors que l'homme est en proie aux soucis dévorans de l'ambition, à la soif insatiable des richesses, aux serpens rongeurs de l'envie, à la constriction pénible de toutes les passions haineuses, que font naître sans cesse sur la route épineuse de la vie, l'orgueil, & les dédains des autres hommes.

La manie qui se déclare à cette époque est non-seulement plus commune, mais elle est plus tenace, plus opiniâtre, elle est aussi plus sombre, plus concentrée; enfin sous quelque point de vue qu'on l'envisage elle semble réfléchir fidèlement l'image des passions qui l'ont causée.

C'est assez dire que la manie doit être & est effectivement fort rare dans la vieillesse, puisqu'alors les affections de l'ame perdent chaque jour de leur énergie, & finissent bientôt par s'éteindre tout-à-fait.

Si l'on analyse les causes déterminantes de la manie, la résolution du problème est achevée, car tous les aperçus se réunissent pour démontrer que c'est le plus souvent parmi les causes morales qu'il faut les chercher.

D'après la remarque faite par le docteur Esquirol, sur 66 maniaques & mélancoliques, 47 l'étaient devenus à la suite d'affections morales & 19 seulement par causes physiques.

Un relevé fait à la salpêtrière, démontre que sur 611 aliénées, la folie avait été déterminée chez 374 par les passions.

Il résulte d'observations recueillies à la maison de Charenton par Mr. Giraudy, médecin adjoint que sur 8 hypocondriaques, 5 l'étaient devenus après des chagrins violens, & 3 après des travaux de cabinet opiniâtres.

Sur 171 mélancoliques 10 reconnaissaient pour cause la jalousie, 19 l'amour contrarié, 30 des chagrins profonds, 6 des terreurs religieuses, 4 une joie excessive, 6 un caractère primitivement fort craintif, 6 l'hystérie, 17 l'épilepsie.

Sur 165 foux & maniaques 49 devaient leur aliénation à des chagrins violens, 3 à l'excès de joie, 5 à la jalousie, 18 à l'hystérie, 8 à la révolution politique, 3 aux terreurs religieuses, 7 à l'amour contrarié, 19 à l'ambition, 6 à l'abus des facultés intellectuelles, 6 à une frayeur subite.

Enfin , quoique l'idiotisme soit le plus souvent le résultat d'une mauvaise conformation , d'une disposition héréditaire ou de quelque dérangement organique accidentel , cependant sur 45 individus , l'idiotisme , chez onze , avait suivi des chagrins profonds , chez 3 autres il avait été le résultat de travaux de cabinet opiniâtres & de l'abus des facultés intellectuelles , & chez deux il reconnaissait pour causes la frayeur & l'ébranlement imprimés par le bruit imprévu du canon.

Dans sa Nosographie Mr. Pinel (1) » observe que
 „ les informations les plus précises fournies par des
 „ parens des insensés de l'hospice de Bicêtre , ou bien
 „ par des personnes qui conservaient avec eux quelque liaison , l'ont convaincu que les sources les plus
 „ ordinaires de la manie , tiennent à quelque chagrin
 „ violent contracté par des revers de fortune ou la
 „ perte de quelqu'objet chéri , non moins qu'à des
 „ terreurs religieuses , à un amour contrarié & mal-
 „ heureux , à des événemens de la révolution , soit par
 „ des regrets profonds de l'ancien régime , soit par
 „ l'exaltation extrême d'un ardent patriotisme : d'où il
 „ est aisé de conclure que les délires non fébriles loin
 „ de tenir à des vices d'organisation du cerveau dépendent presque toujours de quelque passion forte &
 „ véhémence autant par la nature de l'objet de cette
 „ passion que par la sensibilité trop vive de celui qui
 „ l'éprouve. “

Il existe encore des rapports essentiels entre les pas-

(1) Vol. 2 , p. 10.

sons & la manie : elles ont un siège absolument commun. Si c'est dans l'épigastre que les passions établissent leur empire ; si c'est de là qu'elles irradient vers tous les points de l'économie ; & si les altérations de la face ne sont , si l'on peut s'exprimer ainsi , que la réflexion de ce qui se passe dans le centre épigastrique , tous les nosologistes ont justement observé que dans la manie on remarque principalement aussi le trouble des fonctions des organes épigastriques. D'un autre côté , la manie n'est pas uniquement constituée par le trouble des facultés intellectuelles , elle l'est encore essentiellement par l'exaltation ou la subversion des affections morales ; & non-seulement , comme la dit le médecin Esquirol , les passions sont la cause la plus commune de l'aliénation , mais elles ont avec cette maladie & ses variétés des rapports de ressemblance si frappans que toutes les espèces d'aliénation ont leur analogie , ou pour ainsi-dire leur type primitif dans le caractère de chaque passion ; & pour le prouver , il nous suffira de rapporter dans son intégrité le parallèle qu'a établi sur ce point l'auteur précité.

» Voyez-vous , dit-il , cet homme , le visage enflammé , la physionomie convulsive , les yeux rouges étincelans , le corps vacillant ? Ses membres préludent à quelque acte de vengeance : les propos les plus vifs & les plus humilians sont sur ses lèvres ; sa voix est rauque dure & menaçante ; ses phrases sont courtes , rapides , entrecoupées , il semble que l'organe de la parole n'a pas assez de mobilité pour suffire à l'expression des idées qui se présentent en foule & sans ordre à son

imagination exaltée par la colère. Applaudit-on à ses emportemens, il se croit soutenu & redouble d'imprécations & de fureur ? Le contrarie-t-on de vive force, le mal est à son comble & les excès de tout genre vont terminer cette scène terrible ? Ce fils respectueux méconnaît la voix d'un père chéri ; en vain son amante éplorée effayera-t-elle par ses larmes de le ramener au calme ; les affections les plus tendres, les sentimens les plus affectueux sont dans l'état de perversion. Mais bientôt l'abattement, la honte, un mal-aise général, des contractions épigastriques annoncent la fin de l'accès.

Qu'observons-nous chez ce maniaque furieux ? Le visage est rouge, les yeux brillans & d'une mobilité extrême ; l'attitude menaçante & fière, le tronc dans une sorte d'agitation convulsive ; par le mouvement de ses bras il semble se préparer à des actes de fureur auxquels l'excite son imagination égarée ; sa voix est forte, rude & foudroyante, ses mots se poussent pêle-mêle sur ses lèvres, comme ses idées se présentent, se pressent, se confondent dans son imagination en désordre ; pour lui rien n'est sacré, ses parens, ses amis sont inconnus, leur présence l'irrite ou lui est parfaitement indifférente, si on le flatte il s'exaspère d'avantage, une résistance impuissante, le porte aux extrêmes de la fureur.

Dans le monde on abandonne un homme en colère, il se calme peu-à-peu sans qu'il soit besoin de raisonner avec lui. Une surprise, la présence d'un personnage imposant ont quelquefois mis fin à un accès de colère.

Quelquefois il se termine par des évacuations abondantes souvent par la mort. Que ferez-vous à ce maniaque dont le délire ne permet aucune sorte de raisonnement ? Laissez-le aller, venir, s'agiter au gré de son aveugle fureur ; abandonnez-le à sa mobile impétuosité, la lassitude, l'absence de tout objet extérieur le calmera, il sera tranquille. Qu'il éprouve une impression vive & inattendue, qu'on lui présente un appareil de force imposante qui ne lui laisse pas l'espoir de vaincre ; sa résistance & sa fureur se dissiperont comme l'ombre. La mort peut aussi terminer son accès. Souvent il finit par des évacuations critiques.

Nous venons de voir jusque dans les plus petits détails le délire furieux ressembler trait pour trait à un accès de colère : suivons le parallèle dans les autres espèces d'aliénation. Ce jeune homme est bien changé ; son teint est plus vif & plus animé ; ses yeux sont expressifs, ses mouvemens plus légers ; il est tantôt sombre, tantôt gai ; il aime la société & recherche la solitude ; il parle des femmes avec indifférence & même avec mépris, dans d'autres momens avec transport & adoration ; il a moins d'affection pour ses parens & ses amis. Quel changement s'est-il opéré en lui ? Une jeune beauté vient de fixer les irrésolutions de son cœur ; voyez-le auprès de celle qu'il adore ; ses yeux sont tendus vers les siens, son visage est alternativement pâle & coloré ; sa respiration fréquente, ses paroles entrecoupées, ses soupirs profonds ; les battemens irréguliers & tumultueux de son cœur trahissent son secret ; par-tout l'image de celle qu'il

adore le poursuit; il ne dort plus; il fait des rêves, il mange moins, il maigrit. Ne heurtez pas de front sa passion, il est capable de tout tenter pour obtenir celle qu'on essaierait en vain de lui refuser. L'opposition à ses desirs, à ses vœux, les rend plus énergiques, la voix de ses parens est méconnue; les conseils de l'amitié sont méprisés; l'éloignement, le temps, l'absence feront ce que ni l'autorité, ni les conseils n'ont pu faire.

Quelle est cette maniaque ? les yeux caves & hagards; le regard fixe, la respiration courte & précipitée, les traits du visage tantôt concentrés, tantôt épanouis, elle parle avec volubilité; les noms d'amour, de trahison, de jalousie, de bonheur sont tour-à-tour sur ses lèvres tremblantes. C'est une femme dont les idées amoureuses ayant entraîné toute l'activité des facultés intellectuelles altèrent la raison; elle voit par-tout son idole, elle lui parle; son amant est caché dans les murs, dans les réduits de son appartement, il est à ses côtés elle lui prodigue les expressions les plus érotiques & les caresses les plus amoureuses, elle éprouve avec lui des jouissances extatiques, ou bien elle provoque tous ceux qui l'approchent & qu'elle prend pour son amant; ou bien tous les autres hommes sont des séducteurs, toutes les femmes sont des monstres qui veulent lui ravir l'objet de sa passion délirante; le sommeil n'appesantit plus ses paupières, elle est dévorée d'une soif ardente, elle maigrit, elle se dessèche. Les conseils sont pris pour des injures, & dans les écarts de son imagination elle peut s'abandonner à tous les

désordres , & à tous les excès. La nymphomanie est-elle autre chose que le désordre des sens dont nous trouvons souvent le modèle dans la société ?

La peinture que les moralistes ont tracée de l'orgueil offre les mêmes traits que la manie ou la mélancolie orgueilleuse. L'homme dévoré de cette funeste passion affecte une grandeur qui trompe & qui en impose ; il juge & décide tout sans discrétion & sans prudence. Tout ce qui est en opposition avec ses idées , est injuste ou déraisonnable ; la résistance l'aigrit & ne fait que l'affermir dans ses sentimens. Il est rare qu'il cède aux remontrances à moins qu'elles ne flattent son amour-propre ; si on le contrarie il met en œuvre la colère & la vengeance. Plein de lui-même , de son mérite & de ses perfections , il croit être seul digne de l'estime qu'on fait de lui , du rang qu'il tient dans le monde , du respect qu'on lui porte , des louanges qu'on lui donne , de la soumission qu'on lui témoigne ; tout son être s'anime , il compose son front & ses yeux , il modifie le ton de sa voix , il règle sa démarche , ne paraît qu'avec ostentation , il ne marche qu'avec bruit , il ne se confond point avec le vulgaire , il exige la première place ; tous les moyens lui conviennent pour atteindre son but. S'il fait quelque chose de bien il appelle de toutes parts des spectateurs ; il veut à tout prix être quelque chose de remarquable & de distingué. Les aliénés bouffis d'orgueil présentent les mêmes nuances , leur démarche est fière & hautaine , leur ton est important ; ils vivent retirés & restent seuls avec eux-mêmes ; à peine osent-ils adresser la parole à ceux qui les

abordent; ils ne se confondent point avec leurs compagnons malades; ils se rient de leur bassesse, de leur soumission, de leur docilité; ils ne parlent qu'avec mépris aux domestiques qui les servent. Celui-ci n'est occupé que de ses hautes destinées; il se croit un être privilégié, un envoyé du ciel, un roi, un empereur; il ordonne, il commande en maître, entend être obéi; s'irrite, devient menaçant & furieux si on lui résiste, si on le contrarie. Celui-ci croit posséder toutes les connaissances, disserte avec prétention sur chacune d'elles & s'applaudit de ses discussions délirantes; ou bien il se croit possesseur de tout ce qu'il voit, & en dispose au gré de son caprice & de sa bizarre générosité. Entrent-ils en fureur? ils ne cèdent qu'à l'adresse qui fait faire servir leur délire pour les ramener au calme. M. Pinel, rapporte que trois aliénés de Bicêtre, se croyaient autant de souverains & prenaient chacun le titre de Louis XVI. Ils se disputent un jour les droits de la royauté, & les font valoir avec des termes trop énergiques. La surveillante s'approche de l'un d'eux & le tirant un peu à l'écart; pourquoi, lui dit-elle, d'un air sérieux, entrez vous en dispute avec ces gens-là qui sont visiblement fous? ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XVI? Ce dernier flatté de cet hommage se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second, & c'est ainsi qu'en un instant il ne resta plus de trace de dispute.

Dans la mélancolie triste, le visage est pâle, les traits de la face concentrés, la physionomie doulou-

reuse; les yeux caves, abattus; le regard soupçonneux, les mouvemens lents. Ce ne sont que des plaintes sourdes, des gémissemens, des soupirs entremêlés de monosyllabes qui s'échappent sans but; quelquefois un douloureux silence qui va jusqu'aux dernier degré de l'obstination. Ces malades recherchent la solitude, aiment à rester seuls, & ne se livrent qu'avec la plus grande répugnance à la compagnie; ils éprouvent des douleurs hypocondriaques & épigastriques; ils ont les membres comme brisés, ne peuvent supporter de longues courses; ils ne transpirent point, suent facilement; toutes leurs fonctions languissent; ils ont des rêves affreux. Qui ne reconnaît-là les caractères du chagrin & de l'état de l'homme que les revers, les malheurs & l'injustice de ses semblables poursuivent, accablent de leur poids?

L'homme arrivé au dernier degré du désespoir & le mélancolique ne s'occupent que de leurs infortunes vraies ou imaginaires. Ils ne songent à leurs famille & à leurs amis que par élans ou bien pour s'en plaindre, ou pour se reprocher à eux-mêmes leurs prétendus torts. La vue des personnes les plus chères, loin de les arracher à leurs sombres idées, aggrave leurs maux, aigrit leurs chagrins & ils ne se portent au dernier acte du désespoir, qu'après avoir contemplé ceux qui devaient les retenir à la vie, & avoir savouré au sein de leurs embrassemens le plaisir de se délivrer de ce pèsant fardeau.

Cette aliénation morale a ses analogues jusques dans les passions les plus viles & les plus honteuses. Il est

dans la société des individus entraînés au vol par un penchant irrésistible que la crainte ni la rigueur des lois ne peuvent vaincre. Mr. Pinel observe qu'il est des aliénés d'ailleurs d'une probité rigoureuse, durant les intervalles lucides, qui, pendant leurs accès, sont portés par une détermination involontaire à voler & à faire des tours de filouterie. C'est, suivant la remarque du même auteur, (1) par des visions extatiques durant la nuit que préludent souvent les accès de dévotion maniaque; c'est aussi quelquefois par des rêves enchanteurs, & par une prétendue apparition de l'objet aimé sous les traits d'une beauté ravissante que la manie par amour éclate quelquefois avec fureur, après des intervalles plus ou moins longs de raison & de calme.

Ainsi de la situation la plus calme, l'homme qui fait le mieux maîtriser ses passions, ses déterminations, s'élève par des nuances insensibles à la passion la plus impétueuse, aux déterminations les plus violentes, pour arriver à la manie la plus furieuse, ou à la mélancolie la plus profonde.

Dans l'exposition très-succincte que nous venons de faire des circonstances qui disposent le plus à la manie & des causes qui la déterminent, nous avons distingué les points de ressemblance & établi le degré de relation qui existe entre l'aliénation mentale & les affections de l'ame. Maintenant si nous voulons jeter un nouveau jour sur le développement & la nature de cette maladie,

(1) Nosograph Med. tom. 2 p. 31.

maladie , il suffit d'opposer les résultats divers des traitemens employés pour la combattre & de comparer de nouveau l'insuffisance & même le danger d'une dégoûtante polypharmacie & d'une fastidieuse routine , aux succès qu'obtiennent chaque jour les soins bien entendus du traitement moral que dictent une médecine sage & une philosophie éclairée.

H Y S T É R I E.

Cette maladie n'est pas l'appanage exclusif des villes ; mais la corruption des mœurs & la perversion des lois de la nature ont su l'y rendre si fréquente , qu'on a lieu de craindre que bientôt elle ne soit commune à toutes les femmes opulentes qui habitent les grandes cités , tandis que si on rencontre quelquefois cette affection dans les campagnes , elle est toujours due au trouble du flux menstruel , ou à une sagesse trop austère.

Une complexion délicate , un tempérament lâche , une susceptibilité nerveuse originelle , ou acquise par une vie sédentaire ou d'autres causes susceptibles de la produire , sont les circonstances prédisposantes à l'hystérie. Les causes qui peuvent ensuite en déterminer le développement sont la suppression ou la rétention du flux menstruel , une chasteté rigoureuse , le veuvage ou une séparation momentanée dans les premiers temps du mariage , (1) l'amour , les desirs impérieux , la jalousie ou toute autre passion forte & contrariée.

(1) Hoffman rapporte l'histoire d'une jeune personne qui n'ayant pas été unie à un jeune homme qu'elle aimait fut affectée d'hystérie & ne put être guérie malgré les traite-

La puissance de ces causes sera sur-tout bien augmentée par les lectures érotiques, les rêveries amoureuses, & toutes les habitudes qui, favorisant le travail de l'imagination, hâteront le développement de la puberté & le rendront plus orageux.

Des mouvemens convulsifs joints au sentiment de l'ascension d'un globe qui semble partir de la matrice & s'élever vers le col, où il produit une espèce de strangulation sont les caractères essentiels de l'hystérie; mais dans cette maladie, comme dans toutes les affections nerveuses, une foule d'anomalies du système sensitif vient encore se joindre aux caractères fondamentaux.

Quelquefois lorsque les accès sont légers on éprouve seulement, à la place des convulsions, une simple tension spasmodique des muscles de l'abdomen & une constriction de la poitrine avec le sentiment d'un cercle qui semble rapprocher les fausses côtes, & diminuer la capacité inférieure du thorax. Lorsque les accès sont plus graves ils sont quelquefois annoncés par des vertiges, la pâleur du visage, l'engourdissement des membres, des pandiculations & une anxiété précordiale plus ou moins grande. La respiration devient ensuite difficile, les palpitations, les battemens des ca-

mens les plus variés & l'abus même des médicamens de tous les genres que lorsqu'on eût consenti à satisfaire son inclination.

(Frédéric Hoffm. *Medicina. ration. systemat.* 1718.)

Le docteur Villermay en donne une autre d'une hystérie déterminée par un amour concentré.

(*Recherches sur l'Hypocond.* p. 41.)

rotides & des temporales deviennent précipités & convulsifs, le col & la face se tuméfient, la roideur tétanique de la mâchoire annoncent les convulsions, & celles-ci sont bientôt générales.

Quelquefois aussi les accès présentent une aberration momentanée des facultés intellectuelles, les malades versent des pleurs involontaires auxquels succèdent souvent un rire immodéré; ils poussent des sons plaintifs, & portent leurs mains vers la poitrine comme pour indiquer la gêne qu'ils éprouvent & la suffocation qui les menace. Enfin lorsque la maladie est au *summum* la perte de sentiment vient compliquer ces divers états, le pouls devient irrégulier, petit & vermiculaire & les extrémités sont froides; souvent même l'immobilité la plus absolue persiste, la respiration & la circulation sont entièrement suspendues ou s'exécutent d'une manière insensible & les malades accablés sous un sommeil profond présentent l'image de la mort.

Quelquefois la fin des accès est annoncée ou par l'excrétion d'une humeur muqueuse à travers le vagin, ou par un écoulement abondant d'urine limpide; d'autres fois on la procure, comme par enchantement à l'aide d'une odeur fétide, ou du pouvoir séducteur de la musique; mais convenons aussi que les affections morales les plus légères, une nouvelle fâcheuse, une sensation pénible, une faible contrariété, l'absence de l'objet aimé suffisent pour en occasionner le retour.

L'hystérie n'attaque les femmes qu'à deux époques bien susceptibles d'éclairer sur le siège du mal, la nature des causes qui le produisent & celle des moyens

propres à le combattre. La première de ces époques est celle de la puberté qui se caractérise par l'apparition des règles , le réveil & le développement des parties sexuelles , & le tumulte des desirs ; la seconde est celle de l'âge vulgairement appelé critique qu'annoncent ordinairement des irrégularités dans les fonctions , des altérations dans la santé , & qui donnent quelquefois naissance à des combats orageux dans lesquels la nature n'est pas toujours triomphante.

Si les causes de l'hystérie sont sagement combattues ou que la nature se suffise à elle-même pour en triompher , bientôt la maladie disparaît & le rétablissement de la santé s'opère. Si au contraire ces causes persistent , si même on augmente leur influence par des écarts de régime , bientôt l'affection acquiert de nouvelles forces , les accès se rapprochent & souvent sont rappelés par la plus petite cause. D'un autre côté les parties contractent par la force de l'habitude un tel penchant à répéter les mêmes actes , que cette propension devient une cause suffisante , soit pour entretenir la maladie , soit pour la changer en une véritable épilepsie.

Les parties génitales de la femme en raison de leur sensibilité extrême sont sur-tout essentiellement soumises à l'influence de l'habitude ; c'est ainsi qu'on explique pourquoi les femmes grosses , qui , par accident , sont accouchées avant le terme de la grossesse , sont si sujettes aux accouchemens prématurés , lorsqu'on ne prend pas toutes les précautions pour éloigner ce qui pourrait troubler le repos de la matrice , & déterminer une irritation sur cet organe ; on fait même que , malgré

les précautions les plus scrupuleuses , le phénomène de l'avortement a souvent lieu sans autre cause que celle de l'habitude de l'utérus à se contracter à telle ou telle époque.

Le traitement de l'hystérie offre les mêmes considérations que celui de l'hypocondrie & de la mélancolie. Traiter & combattre la cause est toujours la principale indication. Lorsque l'exaltation morale & la susceptibilité nerveuse ne disposent pas au retour des accès & que la maladie est seulement due à la suppression des règles , ou à une sagesse rigoureuse jointe à un tempérament lascif , on guérit radicalement , tantôt par le mariage , tantôt en rétablissant l'évacuation menstruelle d'une manière régulière & constante ; mais lorsque l'affection dépend d'un désordre du système sensitif qu'on ne peut rapporter à l'une ou l'autre de ces causes , il faut étudier ce désordre , rechercher la cause qui l'a pu produire , soustraire le malade à l'empire de cette cause & employer principalement les ressources de l'hygiène. C'est au moins ce que la saine raison indique , & ce que confirme l'expérience des médecins que l'esprit de système n'a pas corrompus & que l'observation seule a dirigés. Après le traitement de la cause ou plutôt de la maladie elle-même , l'hystéricisme présente une indication particulière ; c'est le traitement des accès.

Il est impossible de rapporter tous les moyens conseillés & mis en usage pour remplir ce but ; mais on peut facilement s'en consoler en pensant que l'inconstance de la plupart de ces moyens rend impossible

l'établissement de règles générales & positives sur leur emploi , puisque ce qui réussit chez une personne , produit quelquefois chez une autre un effet absolument contraire.

Il résulte néanmoins de la pratique des médecins les plus sages & les plus justement célèbres , que dans les accès très-opiniâtres , le bain tiède , une musique douce , le son d'un instrument & l'emploi des odeurs vireuses ou fétides , telles que les substances animales brûlées sont les moyens les plus prompts. Les deux derniers sur-tout conjointement avec tous ceux propres à impressionner vivement les organes sensoriaux , conviendront également dans les syncopes profondes de l'hystérie & de l'hypocondrie & dans l'état automatique de la catalepsie ; car si nous observons que les sens en général & l'odorat en particulier correspondent avec le sensorium de la manière la plus prompte & la plus immédiate ; qu'ils sont , comme on l'a fort bien observé , les sentinelles vigilantes chargées de lui transmettre ce qui se passe au dehors , nous conviendrons que dans les cas d'asphixie , de syncope , de léthargie , &c. Les irritations produites sur ces organes devront être considérées comme les moyens les plus efficaces pour réveiller l'ame de l'espèce de sommeil auquel elle s'abandonne , & par conséquent rétablir les fonctions vitales auxquelles elle préside.

Il faut aussi éloigner des malades ce qui pourrait les contrarier , & par conséquent exaspérer leur accès , leur fournir de l'air pour faciliter le jeu de la respiration & s'opposer à la violence des mouvemens con-

vulnifs dans lesquels ils pourraient se bleffer. Ces précautions indispensables dans tous les cas font le plus souvent fuffifantes pour remédier au plus grand nombre.

S P A S M E S.

ÉPILEPSIE.

L'épilepfie eft produite par-tout ce qui peut exciter extraordinairement la fufceptibilité nerveufe, comme le vin, le café, l'abus des liqueurs spiritueufes & des plaifirs de l'amour & fur-tout l'ufage criminel des jouiffances folitaires; les travaux littéraires, la fixité de la vue long-temps continuée fur un objet, le vice vénérien, l'abus ou l'emploi mal ordonné du mercure peuvent auffi la faire naître, mais elle eft principalement déterminée par les paffions de l'ame brufquement débilantes telles que la crainte & la terreur.

Les diverfes caufes que nous venons d'énumérer déterminent l'épilepfie idiopathique, c'eft-à-dire celle dans laquelle le cerveau & le fyftème nerveux font principalement affectés, mais une infinité d'autres agens peuvent donner lieu à l'épilepfie fympathique dans laquelle le cerveau ne réagit que fécondairement, & ne le fait que par fuite d'une irradiation nerveufe partie du point fur lequel s'eft paffée l'irritation première. Ainfi les corps étrangers qui compriment un rameau ou un ganglion nerveux, la diftenfion de l'uterus par la groffeffe, l'irritation de cet organe par la rétention des règles ou le befoin du coït, celle de l'eftomac ou des inteftins produite par le féjour de fubftances vénéneufes, de vers ou de gaz ayant acquis certaine expansion;

enfin la répercussion d'une humeur dartreuse ou vénérienne sur une partie quelconque sont susceptibles de la produire, mais dans ce cas même des affections fortes de l'ame suffisent pour en déterminer & rapprocher les accès.

Dans l'épilepsie quelquefois les accès sont légers, les convulsions se bornent à quelques membres & alors les phénomènes peuvent se passer tous dans la partie frappée de spasmes; d'autres fois les convulsions sont générales, le désordre est universel; tous les organes partagent l'affection & tous concourent à fournir une série de symptômes plus effrayans encore par leur nature que par leur multiplicité. Alors contraction spasmodique de tous les muscles, roideur tétanique des mâchoires, grincement des dents, bouche écumante & contournée, altération hideuse du visage, roulement convulsif des yeux; tantôt ces organes sont entrouverts & fixes, tantôt ils se dirigent en haut, la paupière supérieure recouvre la prunelle, ne laisse voir que le blanc & augmente ainsi l'expression effrayante, de tous les traits; la face est vultueuse & pourprée, le col est tuméfié, la respiration est stertoreuse, sanglotante & précipitée; des soupirs fréquens ou des cris aigus s'échappent de la poitrine, des palpitations tumultueuses peignent le trouble de cette cavité, les forces musculaires sont portées à l'extrême, les membres supérieures contournés dans la pronation, les poignets ou seulement les pouces fortement contractés, & l'abdomen & le thorax dans un état de constriction douloureuse accompagné d'un sentiment de suffocation

extrêmement pénible. La perte de sentiment se joint à tous ces symptômes & vient, comme pour alléger la peine du malheureux épileptique, lui dérober, avec une partie de ses douleurs physiques, le spectacle effrayant & douloureux de son horrible situation.

Dans l'épilepsie idiopathique tantôt les accès ne sont annoncés par aucun signe précurseur, tantôt des vertiges, des étourdissemens, une oppression pénible, une pesanteur de tête ou une céphalalgie plus ou moins violente les précèdent.

Dans l'épilepsie sympathique les signes précurseurs sont plus constans, mais ils varient suivant la nature de l'irritation & celle de la partie sur laquelle cette irritation est produite. Le plus souvent néanmoins, les accès sont annoncés par un sentiment de froid, de stupeur, d'engourdissement, de fourmillement ou même de divulsion qui se propage de la partie irritée jusqu'au cerveau & que, pour cette raison, on a désigné sous le nom d'*Aura Epileptica*.

Mais quelle que soit la nature de l'épilepsie, qu'elle soit idiopathique ou sympathique, les affections vives de l'ame n'exerceront pas moins l'influence la plus puissante pour rapprocher les accès en irrégularisant les mouvemens du système nerveux, & en rappelant ainsi le rythme de vibratilité pathologique. Aussi tous les auteurs & tous les praticiens conviennent-ils de cette importante vérité, & assignent-ils comme causes déterminantes & immédiates de l'épilepsie la frayeur, la terreur, le chagrin, une forte antipathie, une haine profonde, &c. &c. Quelques observations prouvent

encore qu'un violent accès de colère ou une joie vive , & inattendue peuvent avoir les mêmes résultats & l'on conçoit que ces dernières affections, quoique du genre des excitantes, deviennent indirectement débilantes & jettent le système nerveux dans un degré de *collapsus* très-propre au développement des convulsions épileptiques.

Ne peut-on pas supposer que les convulsions de l'épilepsie qu'amènent un accès de colère ou un sentiment profond de terreur sont le résultat d'une irradiation nerveuse excessive qui se porte aux muscles, irradiation qui ne se trouve pas en rapport avec la force de ces organes, & qui ayant été une fois établie peut être rappelée par la plus petite cause. Delà les retours des accès.

On a vu des individus effrayés dont les forces musculaires avaient été doublées & chez lesquels les mouvemens avaient conservé leur régularité, parceque le système nerveux, quoique vivement excité, avait trouvé dans les muscles un fonds de résistance & de contractibilité susceptible d'entretenir la conservation de l'équilibre. Les convulsions qui surviennent à la suite d'hémorrhagies considérables qui ont principalement affaibli les organes de la locomotion semblent venir à l'appui de cette hypothèse; ici l'équilibre est rompu par la faiblesse absolue des muscles; dans l'épilepsie à la suite d'une affection morale leur faiblesse ne serait que relative.

La vue de malheureux en proie à des convulsions effrayantes a suffi très-souvent pour propager l'épilepsie

soit par la frayeur que ce spectacle cause sur des personnes délicates, soit par une force bien singulière, mais unanimement reconnue qui foumet certains individus à un penchant irrésistible à l'imitation. L'épilepsie imitative des enfans de l'hôpital de *Harlem*; l'histoire des religieuses de Londun & celle des convulsionnaires de St.-Roch & de St.-Medard démontrent ce que l'on doit craindre de cette influence, & de celle d'une imagination fortement ébranlée.

Il serait superflu sans doute de rapporter ici les observations nombreuses d'épilepsies causées par affections morales dont fourmillent tous les auteurs; car il n'est pas de médecin auquel la pratique n'en ait fourni quelques exemples.

HYDROPHOBIE SPONTANÉE.

Ce que nous venons de dire de l'épilepsie en particulier est applicable à tous les spasmes, au tetanos, & à toutes les maladies convulsives (1) générales ou locales & sur-tout à l'hydrophobie

Qui ne fait par exemple le rôle que joue l'imagination & la frayeur pour activer le développement de l'hydrophobie communiquée?

Qui ne fait aussi que la colère suffit seule pour donner naissance à cette cruelle maladie & constituer ce que l'on appelle l'hydrophobie spontanée?

(1) Tourtelle, (Elem. d'Hyg. tom. 2, p. 299.) dit avoir vu périr deux femmes l'une dans les convulsions au bout de six heures; l'autre de suffocation dans l'espace d'un jour pour s'être livrée à des transports furieux.

Nous avons vu, si l'on en croit Lecat, un coq irrité donner la rage par un coup de bec ; un cheval également animé & très-sain d'ailleurs, déterminer par sa morsure les accidens les plus violens & les plus analogues à cette affection ; enfin un joueur en colère se mordre lui-même, & mourir ensuite dans des convulsions hydrophobiques que l'altération de la salive avait seule déterminées.

Si des individus mordus par des animaux enragés ont après plusieurs années été frappés brusquement des symptômes de l'hydrophobie, soit en passant par les mêmes lieux où ils avaient été mordus, soit en entendant parler des accidens de la rage, soit enfin par quelque circonstance que ce soit qui leur rappelât leur funeste accident, n'est-on pas en droit de reconnaître ici le résultat d'une commotion morale très-forte, & du travail d'une imagination vivement effrayé plutôt que de soupçonner le développement instantané d'un virus dont l'existence devient bien hypothétique ?

Pouteau (1) rapporte qu'un maître de pension devint hydrophobe un quart d'heure environ après un violent accès de colère. On voit dans les mémoires de la société de médecine (2) deux observations semblables, l'une d'un laboureur qui, ayant essuyé des reproches & des menaces de la part de son frère & s'étant querellé pendant qu'ils étaient à table, fut tellement sensible à ses mauvais procédés qu'il perdit l'appétit, fut frappé de tous les symptômes qui carac-

(1) Essai sur la Rage, p. 7.

(2) Année 1783, p. 57.

térifent l'hydrophobie & succomba dans les convulsions le 5^e. jour ; l'autre d'un porte-faix qui devint enragé à la suite d'une profonde impression de crainte & d'un violent accès de colère, & périt également au bout de six jours.

A N O M A L I E S.

LOCALES DES FONCTIONS NERVEUSES.

Anaphrodisie , priapisme , érotomanie , &c. &c.

Quoi de plus propre à fournir de nouvelles preuves de la relation étroite qui unit le moral & le physique, que l'influence des passions sur les organes de la reproduction ? Qui ne connaît tout le pouvoir de l'imagination dans l'anaphrodisie ? Qui ne connaît aussi tous les contes vulgaires auxquels a donné lieu, cette affection qui le plus souvent est due à la faiblesse morale & physique des individus & quelquefois même à leur seule crédulité ou au dérangement de leur imagination ?

Les médecins instruits ont souvent guéri cette espèce de paralysie locale à l'aide de moyens moraux propres à imprimer une secousse salutaire ou à causer une distraction avantageuse. Montaigne, (1) comme il le raconte lui-même dans ses essais, parvint par une adroite supercherie à rendre tous les droits de la virilité à un nouveaumarié que l'imagination avait ainsi dégradé.

Le priapisme, le satyriase & la nymphomanie ne

(1) Tom. 1^{er}. p. 94.

sont ils pas le plus souvent encore déterminés par les desirs de l'amour & les tourmens d'une jalousie érotique. Cabanis (1) cite un étudiant en médecine qui dans un violent accès de jalousie éprouva pendant plusieurs heures le priapisme le plus invincible & le plus douloureux accompagné tour à tour de l'émission de la semence & d'un sang presque pur.

Combien la lecture des romans sera susceptible de nuire dans ces maladies & dans l'érotomanie sur-tout si l'on observe qu'ils sont toujours propres à exciter le travail de l'imagination en transportant le lecteur dans le champs des chimères , & en lui peignant les individus sous les couleurs les plus séduisantes & qu'en outre ce sont les personnes les plus faibles , celles par conséquent sur lesquelles leur lecture a le plus de pouvoir qui s'y livrent avec avidité. Ils seront encore doublement pernicieux si malgré le besoin (2) de sommeil cette lecture a lieu de nuit , ce qui arrive fréquemment chez les jeunes personnes , qui choisissent cet instant pour se soustraire à la vigilance de ceux qui les entourent , & même quelquefois pour être plus libres de se livrer aux mouvemens que ces lectures déterminent. Par cette conduite , outre l'excitation nerveuse que la lecture produit , on perd au préjudice du corps un temps précieux qui devrait être consacré à en réparer

(1) Rapp. du Phys. & du Mor. de l'Homme , T. 2 , P. 563.

(2) Les femmes ont particulièrement besoin de sommeil ; car sa longueur nécessaire peut se mesurer sur la quantité des sensations autant & plus que sur celle des mouvemens. (Cabanis ouv. cité , tom. 1 , page 196.)

les forces. » Une fille qui à douze ans , lit des romans ,
 » dit Tiffot , sera une femme à vapeurs à vingt. « (1)

Ici une autre cause que nous ne devons pas omettre & dont les suites sont quelquefois effrayantes , c'est le développement précoce de la puberté , rendu plus orageux encore par la permanence des causes qui l'amènent ; en effet les spectacles obscènes , la corruption des mœurs , les indiscretions imprudentes , les lectures fournissent des couleurs à l'imagination & celle-ci fortement exaltée a bientôt éveillé tous les sens. C'est ainsi que presque tous les jeunes gens des villes s'exténuent avant d'être formés ; que la plupart des filles les imitent en se livrant à l'abus des plaisirs solitaires , & que ce qui reste est souvent consumé de désirs ou desséché d'ennui.

D'ailleurs chez les femmes la sensibilité est excessive , & l'imagination très active la devient encore d'avantage par la vie sédentaire à laquelle se livrent la plupart d'entr'elles ; il n'est donc pas étonnant que leurs passions soient vives & facilement excitées ; & comme il est reconnu qu'elles se confondent presque toutes chez elles dans celle de l'amour , dès lors à quels accidens ne doivent pas donner lieu les affections érotiques chez les femmes qui , retenues par la décence & la pudeur , & soumises aux règles de la bienséance , sont brûlées de désirs qu'elles n'osent satisfaire , ni même découvrir , combattent au contraire pour les étouffer & paraissent toujours ce qu'elles ne sont pas !

(2) *Quod licet ingratum est , quod non licet acrius urit.*

(1) Malad. des Gens de Lettres.

(2) Ovid. Lib. 2 , éleg. 19 , v. 3.

Les passions ainsi concentrées à l'intérieur ne doivent-elles pas par une réaction forcée établir un désordre manifeste dans l'économie ? Et les effets de ce désordre ne doivent-ils pas être graves & funestes en raison même de la délicatesse du système dont ils tirent leur origine, & sur lequel ils réagissent ? (1) *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia irritata deinde emissa.*

Les passions n'agissant sur nous qu'en raison de la mobilité plus ou moins grande du système nerveux il est naturel qu'elles produisent chez les femmes des effets toujours très-sensibles & fort souvent fâcheux ; aussi doit-on soigneusement soustraire à leur influence les femmes grosses chez lesquelles la sensibilité est excessive, les sensations dépravées & toutes les fonctions du système nerveux comme interverties. A part tous les résultats funestes des passions qui sont à craindre chez elles en raison directe de la faiblesse & de la susceptibilité nerveuse, on doit redouter sur-tout l'avortement, les pertes, les convulsions dont on a de si nombreux & de si pénibles exemples.

V O M I S S E M E N T.

Outre les vomissemens causés & entretenus par l'état sabural des premières voies, la présence d'une substance qui les irrite ou l'étranglement d'une partie du canal alimentaire, &c. &c. Il en existe d'autres dont la cause se trouve placée dans le travail de l'imagination & de la mémoire ou dans le jeu si difficile à expliquer des sympathies.

Si

(2) Tit. liv. l. 34, c. 3.

Si l'imagination nous présente un corps comme désagréable au goût ou comme susceptible de nous nuire par ses effets, ou si, par le secours de la mémoire, nous nous rappelons une sensation qui ait péniblement affecté le palais & troublé l'ordre des digestions, bientôt le spasme de l'estomac est excité, il se contracte dans un sens contraire à son mouvement habituel & rejette avec d'autant plus de force les substances qu'il contient que l'impression ou imaginaire ou rappelée aura été plus vive. L'idée qu'on se fait d'un médicament qu'on va prendre suffit quelquefois pour déterminer le vomissement, même avant d'avoir avalé le remède ; le souvenir d'une médecine, d'un émétique, d'un aliment désagréable, &c., rappelle le même phénomène. Par le jeu des sympathies la vue d'une chose dégoûtante ou les émanations répugnantes de quelque corps fœtide ou putréfié, déterminent encore le vomissement. Un gentilhomme, (1) ayant traité chez lui une bonne compagnie se vante trois ou quatre jours après de leur avoir fait manger un pâté de chat. Cette plaisanterie inspira tant de dégoût à une demoiselle qui avait été du festin qu'elle fut affectée tout-à-coup de vomissements, de fièvre & de dévoisement & qu'il fut impossible de la sauver.

ASTHÉNIE MUSCULAIRE.

A la tête de ce genre de maladie se présente d'abord la paralysie. Tous les ouvrages abondent en observa-

(1) Montaigne. (Essais, &c.)

tions qui démontrent évidemment l'influence des affections de l'ame sur son développement & tous les auteurs s'accordent pour placer parmi celles propres à la produire, une joie vive, une frayeur subite, un emportement de colère & en général toutes les affections qui peuvent soit directement, soit indirectement, jeter tout-à-coup dans le collapsus, le système nerveux de certaines parties. Dans ce cas la paralysie sera brusque & suivra immédiatement l'affection morale qui l'aura produite; tantôt elle sera directement causée par elle, si celle-ci est essentiellement débilitante; tantôt au contraire, si la passion est du genre des excitantes, la paralysie sera le résultat de l'affaissement qui suit ordinairement cette sorte de passions, affaissement qui, comme nous l'avons déjà dit, est toujours proportionné à l'excitation première. La médecine clinique de Mr. Pinel, offre l'histoire d'une femme qui tomba en hémiplégie à la suite de convulsions déterminées par la frayeur. Robert Bayle en a cité une autre qui fut frappée de la même maladie pour avoir vu noyer son fils.

Les affections de l'ame vives & débilitantes que nous venons de désigner, la peur, la frayeur, un violent chagrin, le désordre nerveux qui accompagne la colère ou la débilité qui la suit, peuvent encore sans causer la paralysie, donner naissance à des tremblemens, à la danse de St.-Guy & à une foule d'anomalies nerveuses.

La vie sédentaire, l'ennui, l'apathie, le découragement, l'inquiétude, l'envie, l'ambition, les tourmens de la jalousie, en diminuant peu-à-peu la tonicité fé-

brillaire, amènent plus ordinairement la débilité graduée des mouvemens volontaires, & ensuite disposent à la paralysie, à l'apoplexie séreuse, à la consomption, à l'anorexie & à toutes les maladies de langueur.

La même passion peut sans doute produire des effets absolument différens. Néanmoins le mode d'agir des affections morales du même genre est toujours essentiellement le même & la diversité des résultats ne dépend que de l'idiosyncrasie des sujets, de leur disposition à l'instant où ils sont affectés, & enfin de la situation physiologique où se trouve la sensibilité de certaines parties. C'est ainsi qu'on peut concevoir comment une frayeur subite, un sentiment de terreur, une joie vive, & un accès de colère que nous venons de considérer comme cause de la paralysie, peuvent quelquefois la faire cesser tout-à-coup. L'empereur Téophile fut tellement frappé de terreur dans une bataille qu'il perdit contre les agarénes, qu'ayant perdu toutes ses forces il resta immobile sur la place quoiqu'il eut la meilleure volonté de se sauver, & la même cause qui lui avait ôté l'usage de ses forces les lui rendit lorsque Manuel, un des principaux chefs de son armée, l'ayant secoué inutilement, comme pour le tirer d'un profond sommeil, parvint à lui faire prendre la fuite en le menaçant de le tuer.

La violente secousse, la profonde commotion qu'une passion vive fait éprouver à l'ensemble du système nerveux suffit pour changer l'ordre actuel des fonctions, réveiller des organes depuis long-temps endormis, lever des obstacles qui s'opposaient à la libre circulation des

fluides, en un mot remettre en activité tous les ressorts & rétablir l'harmonie de toutes les fonctions, alors disparaissent subitement les catalepsies, les paralysies, la manie, l'hypocondrie, la mélancolie, &c. &c.

Il existe encore beaucoup d'anomalies locales du système nerveux qu'il n'est pas nécessaire d'examiner plus en détail pour reconnaître & expliquer l'influence qu'elles exercent sur les affections morales. Peut-on rapporter par exemple à autre chose qu'au travail de l'imagination l'efficacité de certains procédés que le vulgaire emploie contre le hoquet, les crampes, &c. &c.

Ne fait-on pas que le principal caractère de la colère est de déterminer l'état convulsif des organes de la voix & de la parole & qu'ensuite la débilité qui la suit, ou même l'excitation extrême qui l'accompagne amènent pour résultats la paralysie de ces organes & l'aphonie ? Enfin ignore-t-on que le trouble que produit la frayeur sur une imagination faible suffit pour donner lieu à des erreurs d'optique les plus bizarres, & à des névroses acoustiques non moins singulières ?

G O U T T E.

La goutte est sans contredit une des maladies sur l'origine & les retours de laquelle les affections vives de l'ame exercent l'influence la mieux constatée.

Les divers auteurs sont tous d'accord pour ranger au nombre de ses causes, les affections vives de l'ame telles qu'un accès violent de colère ou une joie excessive, & chacun rapporte des observations propres à consta-

ter l'évidence de ce principe. Mr. Pinel (1) fournit deux observations qui démontrent que de violens accès de colère firent disparaître les symptômes gouteux chez deux malades & donnèrent naissance chez l'un à une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac & de la tunique péritonéale de tout le canal alimentaire qui fut suivie de la mort du sujet; chez l'autre à une péripneumonie dont les accidens se dissipèrent après le retour de l'affection gouteuse aux articulations. Enfin le même auteur rapporte l'observation d'une femme chez laquelle la naissance de la goutte fut déterminée par la frayeur.

Nous avons vu à l'article paralysie que les mêmes affections morales susceptibles de produire cette dernière maladie l'avaient quelquefois subitement guérie & nous avons cherché à donner l'explication de ce phénomène. Les réflexions que nous avons faites à ce sujet sont très-applicables ici, car on a souvent vu des gouteux guéris par un accès de colère, un sentiment de terreur, ou une joie excessive & inattendue. Haller cite l'observation (2) d'un gouteux qui fut débarrassé de sa goutte après s'être mis dans une violente colère.

Vanswieten (3) rapporte l'histoire de deux autres individus dont un fut guéri par une vive frayeur; l'autre par une joie excessive en recevant sa grâce à l'instant même où il allait subir la peine capitale à laquelle il était condamné.

(1) Méd. Clinique.

(2) Phyc. vol. V. p. 517.

(3) Vol. IV. p. 307.

AFFECTIONS COMATEUSES.

EXTASES.

L'extase présente un tableau différent de l'épilepsie. Dans cette dernière tout se perd en mouvement, dans l'extase tout se passe en sensation; l'ame (qu'on me passe cette manière de m'exprimer) semble avoir abandonné la matière, les impressions extérieures ne la touchent plus, mais elle sent par elle-même, elle crée pour ainsi dire ses plaisirs, & dans son effor sublime, ou plutôt dans son recueillement profond elle trouve en elle même la source de voluptés si enivrantes que la superstition les a fait regarder comme surnaturelles & comme les images encore faiblement esquissées des délices qui attendent ces esprits bienheureux. Ce n'est pas tout encore, cette espèce d'isolement, cette concentration profonde de l'ame n'augmente pas seulement la vivacité des sensations qui en résultent, elle permet encore, avec la jouissance du souvenir, la pénétration prétendue des choses futures, & si quelquefois dans son délire ardent & convulsif l'extasié conserve l'usage de quelques uns de ses sens, alors il trouve dans l'exaltation de ses facultés intellectuelles la chaleur & l'énergie propres à peindre ce qu'il éprouve, & l'éloquence entraînant susceptible de persuader & le divin de son état & la vérité de ses prédictions; delà cette foule d'enthousiastes, de réformateurs, de prophètes, d'oracles & de Sybilles qui n'étaient point des missionnaires célestes, mais bien des fourbes ou des insensés. Cette dernière épithète ne contredit point ce que nous

avons dit de l'exaltation des facultés intellectuelles; au contraire rien n'approche tant de la folie que l'effor fougueux d'une imagination ardente, & suivant l'expression de Sénèque, *non est magnum ingenium sine mixtura dementiæ*.

Dans l'extase les yeux peignent une admiration profonde & stupide, le regard est fixe le plus souvent tourné vers le ciel, la suspension de la vie animale extérieure ou plutôt la concentration de l'ame tellement prononcée que toute relation avec les objets devient interrompue, les membres sont immobiles, l'insensibilité extérieure absolue, la respiration diminue au point de n'être plus apperçue; quelquefois des expirations fortes, des soupirs profonds & nombreux succèdent, les traits se changent, la face devient vultueuse & convulsive; les cheveux se hérissent, la respiration se précipite, la voix est altérée & une fureur prophétique s'empare des individus & les exalte. Tels s'agitaient dans leur antre ces oracles & ces sybilles dont la fable nous amuse.

Quelquefois suivant le caractère primitif des individus ou la nature des causes, l'extase est plus tranquille; ce n'est plus ce délire & cet enthousiasme prophétique; c'est une concentration profonde, l'ame est toute entière aux émotions douces qui la captivent, & rien ne peut la distraire de l'objet de sa contemplation, telles sont les rêveries extatiques & les visions imaginaires de Ste.-Thérèse & de quelques pieux anachorètes; d'autres fois enfin l'extase à son premier degré ne paralyse point les organes des sens, mais elle change leur

mode d'action, elle modifie les impressions qui les parcourent & bientôt l'individu ne les reçoit plus comme elles sont par elles mêmes, mais comme elles sont par rapport à lui; delà ces fanatiques de toutes les sectes & cette foule de martyrs de toutes les religions dont la constance n'a paru surnaturelle & miraculeuse qu'aux yeux des esprits faibles & crédules. En effet doit-on s'étonner qu'un individu éprouve sans plainte & sans murmure des impressions que la concentration de sa pensée ne lui permet pas de sentir, ou que l'exaltation de son imagination lui présente comme les moyens les plus sûrs d'arriver à la félicité suprême? Toutes les religions d'ailleurs ont eu leurs martyrs & fournissent encore des exemples nombreux de gens qui ont souffert les tortures les plus cruelles sans abandonner leur croyance & sans manifester qu'ils éprouvassent aucune douleur. Mais sans recourir à d'autres preuves la révolution sanglante dont nous avons été les témoins prouve assez que les passions humaines fussent pour enfanter ces prodiges.

D'un autre côté ne fait-on pas que les sensations des extatiques sont causées par le travail d'une imagination délirante, & qu'elles sont toujours en rapport avec l'objet sur lequel le délire est fixé. On en a vu qui prétendaient avoir eu pendant leur délire des révélations divines & qui, ainsi fondés, se croyaient en droit de prophétiser; mais on en a vu aussi délirer avec l'objet d'une passion amoureuse qui n'avait rien de divin. Socrate avait un génie familier qui se plaisait à l'éclairer; Numa conversait avec la nymphe Egérie;

& le Tasse était sans cesse effrayé par un esprit malin, qui le poursuivait partout.

Difons donc que l'extase est une maladie nerveuse, une fièvre avec délire dans laquelle l'esprit est troublé & l'imagination fortement ébranlée par une dévotion excessive ou un fanatisme outré de quelque nature qu'il puisse être, & qu'elle peut encore être le résultat d'un chagrin déchirant & de toute affection morale pénible & profondément concentrée.

C A T A L E P S I E.

La catalepsie est une maladie à-peu-près semblable à l'extase sous le rapport & la concentration de l'âme & de la nature des causes qui la produisent, mais qui en diffère seulement par les symptômes qu'elle présente; ainsi, comme dans l'extase, la contemplation profonde, les études abstraites (1) de la métaphysique & de la théologie, la dévotion & le fanatisme outré, les impressions de terreur, une douleur accablante, une joie brusque & inespérée, l'amour (2) concentré & violent, une antipathie (3) contrariée, peuvent donner lieu à cette maladie heureusement aussi rare que singulière. Les mémoires de l'Académie des sciences (4) fournissent l'observation d'une femme qui dans des accès de

(1) Fernel, Pathol., lib. V, cap. 2.

(2) Voyez dans ce Mémoire à l'art. *Amour*, l'observation de *Tulpius*.

(3) Voyez à l'art. *Antipathie*, celle de Rondelet.

(4) Année 1737.

catalepsie rendait un compte très-détaillé d'un procès considérable qui lui donnant une inquiétude continuelle, avait lui-même causé sa maladie.

Une fille de cinq ans éprouva (1) une contrariété, étant à table, & fut saisie tout-à-coup d'une sorte de roideur universelle en conservant sa position & un regard d'indignation fixé sur sa sœur qui avait provoqué sa colère. On lui crie à haute voix & elle n'entend rien; ses bras conservent la position qu'on leur donne; elle ne peut remuer les lèvres : en la conduisant par la main & en la forçant elle marche, on l'eut prise pour une statue de cire. Pendant le paroxysme elle était froide comme un marbre; une heure après, rétablissement de la chaleur avec des pandiculations, des borborygmes & des soupirs profonds, ce qui fut suivi de sueurs copieuses. Dionis (2) rapporte qu'un soldat âgé de 40 ans eut tant de chagrin d'être entré au service militaire qu'il tomba en catalepsie.

Il y a quelque analogie entre la catalepsie & le sommeil & de même que dans celui-ci tous les organes des sens peuvent bien ne pas être endormis, ce qui constitue en partie le somnambulisme; de même il est arrivé quelquefois que dans la catalepsie toutes les fonctions de ces organes ne sont pas entièrement suspendues, & qu'ainsi quelques-unes des sensations, soit de la vue, soit de l'ouïe pénètrent isolément jusqu'au *sensorium commune*; c'est par cette raison que quelques catalep-

(1) Pinel Nosog. Philos., 2 vol., p. 137.

(2) Traité de la Mort subite & de la Catalepsie, p. 21.

tiques ont pu rendre compte de ce qui s'était passé autour d'eux pendant leur accès, & que d'autres en ont été tirés par la vue de personnes chères, ou par l'impression salutaire de quelques paroles consolantes.

On s'oppose ordinairement aux retours de la maladie lorsqu'elle dépend d'une affection de l'ame à l'empire de laquelle on puisse soustraire le malade ; mais suivant la susceptibilité du sujet , la prédominance nerveuse , le vice de ses habitudes & la profondeur des impressions morales reçues , la catalepsie peut devenir plus grave & ses accès plus fréquens se changer en accès d'épilepsie. On concevra aussi que si le malade se livre sans retenue aux travaux littéraires (1), la contention soutenue de l'esprit & l'activité permanente du cerveau détermineront la turgescence sanguine vers cet organe , & qu'à son tour celle-ci disposera fortement à l'apoplexie qui dans ce cas ne peut manquer d'être mortelle. Au rapport de Mr. Pinel (2) un magistrat outragé au milieu de ses fonctions publiques en conçut tant d'indignation qu'il resta immobile , sans parole & dans un véritable état de catalepsie. L'impression en fut même si profonde qu'il fut bientôt après frappé comme d'un coup de foudre d'une apoplexie mortelle.

(1) *Familiaris est doctis, apoplexia sandifort Thesaurus, Dissertat., tom. 2.*

(2) Pinel *Nos. Philos., tom. 2, p. 138.* Morgagni, de *sedibus & causis Morb. Epist. 3.*

A P O P L E X I E.

L'apoplexie est la plus promptement funeste de toutes les affections comateuses. On en peut distinguer trois espèces caractérisées par la nature de leurs causes & de leurs symptômes. *L'apoplexie sanguine*, *l'apoplexie séreuse* & *l'apoplexie nerveuse*.

La première, ainsi que son nom l'indique, est le résultat de la compression de l'organe cérébral par l'abondance du sang; ainsi la colère, (1) la joie vive si propres à diriger le sang vers la tête avec impétuosité pourront la déterminer instantanément.

La seconde, ou l'apoplexie séreuse, est causée par l'affaissement du cerveau, soit que cet affaissement soit produit par la propre débilité de l'organe, soit par le séjour d'un surcroît de sérosité qui le comprime ou enraye ses mouvemens. Toutes les passions débilitantes susceptibles de produire directement ou indirectement ces deux états, peuvent donner naissance à cette seconde espèce; ainsi pourront agir la douleur, le chagrin, l'inquiétude, la crainte, &c. &c.

(1) Duo sunt pathemata quæ apoplexiam sæpè generarunt sedulò cavenda, ira nimirum & profusum gaudium. Rara hæc beatitudo quæ subito gaudio necat; frequentissimæ vero irascendi occasiones & irascibiles sæpè apoplectici; sedulò ergo sibi prospiciant; turgent medicorum libri observatōnibus quæ narrant apoplexiam iram excipientem.

(Sandifort; Thesaurus, Dissert. tom. 2.)

Multos conspeximus tam viros quàm mulieres ex irâ vehementiore & animi percussione apoplexiam incurrisse.

(Forestus, Lib. 10, Obs. 70.)

La troisième enfin , ou l'apoplexie nerveuse , paraît être le résultat de la concentration nerveuse dans l'épigastre qui jette le cerveau dans l'impossibilité d'irradier vers les agens qui lui sont soumis , la somme de vitalité nécessaire à leur action ; l'envie , la jalousie , & la haine sont essentiellement propres à amener cette dernière apoplexie.

Convenons toutefois que les passions produisant des effets différens suivant l'idiosyncrasie des sujets qu'elles affectent , & la position où ils se trouvent , les mêmes affections morales pourront tour-à-tour causer les trois espèces d'apoplexie que nous venons de reconnaître. Convenons aussi que la colère & la joie vive que nous avons assignées comme causes ordinaires de l'apoplexie sanguine , déterminent très-souvent la séreuse par la débilité qui les suit , & qui se trouve proportionnée à la longueur & au degré de l'excitation première.

FIÈVRES.

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Tous les agens susceptibles de nuire à la divergence ou à la juste distribution de l'action vitale , soit en concentrant la vitalité dans quelques foyers , soit en paralysant le système cutané & en diminuant ainsi la transpiration , seront très-propres à produire la série des fièvres intermittentes , qui peuvent être & ont été en effet regardées , comme des efforts de la nature pour triompher des obstacles qui s'opposaient au libre exercice de toutes les fonctions. Le frisson qui suit

la digestion n'est que le résultat de la concentration dans le centre épigastrique de la sensibilité & de la chaleur si nécessaires au travail des organes digestifs ; la fréquence des fièvres intermittentes dans les pays marécageux n'est due qu'à la mauvaise nature des eaux & , avant tout , à l'absorption pulmonaire & cutanée des miasmes marécageux dont la propriété sédative détruit la tonicité , débilité le système nerveux & diminue la transpiration. Les chagrins lents , l'ennui , la crainte , l'inquiétude , les regrets que cause l'éloignement de son pays natal , le dégoût qu'inspire un autre séjour & toutes les passions débilitantes sont également propres à faire naître ces effets & doivent par conséquent produire aussi très fréquemment les fièvres dont il s'agit , tandis que les passions agréables & amusantes , peuvent au contraire les prévenir ou même les combattre avantageusement. Suivant Mr. Pinel , (1) la fièvre quotidienne succède souvent aux chagrins profonds & la fièvre quarte vient fréquemment compliquer l'hypocondrie & la mélancolie.

Ici , comme dans beaucoup d'autres maladies principalement celles périodiques , comment certains secrets de commerce si vantés , & en effet quelquefois efficaces , peuvent-ils , soit chasser l'humeur morbifique , soit rétablir le juste équilibre dans les solides & l'action régulière de tous les organes , si ce n'est ou par l'ébranlement que cause la répugnance qu'inspire une potion quelquefois repoussante , ou par le degré d'excitation

(1) Nosog. Philos.

que produit dans toute la machine l'espoir d'une guérison regardée déjà comme certaine, degré d'excitation propre à amener des évacuations critiques par toutes les voies naturelles, & sur-tout par celle si importante de la transpiration ?

D'un autre côté la tension nerveuse que causent certaines affections de l'ame ne suffit-elle pas pour entretenir un mode d'action, ou un rithme particulier de mouvement qui s'oppose au développement de tout autre acte organique, & par conséquent au retour des accès périodiques des maladies ?

Ainsi peuvent être guéries les fièvres intermittentes, les accès de manie, d'hypocondrie, de mélancolie, d'hystéricie, ceux de goutte, de sciatique, de rhumatisme & de névralgies quelconques. Au rapport de Pline, (1) Quintus Fabius Maximus, fut guéri d'une fièvre quarte en se livrant aux travaux de la guerre avec une application forte & soutenue.

FIÈVRE BILIEUSE.

Tous les auteurs s'accordent pour ranger parmi les causes de la fièvre bilieuse un accès de colère, le chagrin, la frayeur, l'envie, la jalousie, &c. &c. Et l'on fait aussi d'après les observations qu'ils rapportent & celles que fournit la pratique que les mêmes affections morales donnent très-souvent lieu au cholera morbus, à l'hépatitis & à l'ictère. Hoffman, (2) cite une femme

(1) Hist. Nat. lib. VII, cap. 50.

(2) De Febre Ardente.

délicate & sensible qui, après un accès de colère eut sur-le-champ un cholera morbus caractérisé par des anxiétés extrêmes, des vomissemens, des déjections répétées pendant 24 heures avec des agitations continues & le refroidissement des extrémités.

FIÈVRE MUQUEUSE.

Nous avons déjà vu que suivant le degré de susceptibilité de certaines parties ou suivant les prédominances organiques, les mêmes causes exerçant leur influence sur des parties différentes, produisent des effets divers, tandis que d'autres fois par la même raison des causes diverses & souvent opposées amèneront des résultats semblables; ainsi les causes que nous venons d'énumérer pour la fièvre bilieuse sont encore susceptibles de déterminer la muqueuse; mais ce genre est moins souvent occasionné par la colère, & l'est au contraire plus directement & plus communément par les passions essentiellement débilitantes, tristes & pénibles. J'ai vu un père de famille de 50 ans infiniment respectable chez lequel plusieurs chagrins réunis avaient permis le développement de cette maladie, & l'avaient fait se compliquer de symptômes d'ataxie ou de malignité dont la violence triompha de tous les moyens. Son fils, seul soutien d'une famille éplorée put concentrer sa douleur jusqu'au moment où 8 mois après, la conscription menaca de l'enlever à une mère & à des sœurs qui n'avaient plus que lui pour appui; dès ce moment la même fièvre se développa, les mêmes symptômes s'accumulèrent, & quoique le 5e. jour eut commencé de

la

la manière la plus rassurante par l'espoir qu'on avait fait naître d'obtenir un certificat propre à faciliter l'exemption, ce jour fut le terme fatal, & la mort fut au bout d'une heure le résultat d'une mal-adresse qui donna au malade des doutes sur l'obtention de ce certificat. Ræderer & Wagler observent que dans l'épidémie des fièvres muqueuses qui régnèrent à Gœttingue en 1760 lors du blocus de cette ville, la tristesse, les ressentimens concentrés, les inquiétudes du siège & les terreurs sans cesse renaissantes en furent les causes les plus ordinaires.

FIÈVRE ANGIOTÉNIQUE,

OU INFLAMMATOIRE.

Si cette fièvre n'est, ainsi que son nom l'indique, que le résultat de l'augmentation du ton des vaisseaux & de la diminution de leur calibre ce qui produit une pléthore relative, il n'existe aucun doute que la colère & toutes les passions qui augmentent la tonicité des gros vaisseaux & causent le spasme des capillaires, soient susceptibles de la produire, j'ai eu à traiter un jeune homme qui à la suite d'une querelle fort vive fut subitement frappé d'une fièvre inflammatoire des plus intenses à laquelle il manqua de succomber.

FIÈVRE PUTRIDE.

Quand on fait que le signe patognomonique de la fièvre putride consiste dans la prostration absolue des forces, & que pour cela certains nosographes lui ont donné la dénomination de fièvre adynamique on aura

peu de peine à concevoir que les passions tristes & débilitantes telles que l'ennui, le chagrin, la tristesse disposent singulièrement à cette fièvre, & on en sera tout-à-fait convaincu si l'on étudie son caractère, & ses principaux effets & que l'on rapproche les traits qu'impriment à la face les diverses affections de l'ame que nous venons de désigner de ceux qu'elle détermine elle même, & qui se maintiennent & augmentent pendant sa durée, depuis le premier degré de la langueur & de l'abattement, jusqu'à cette expression de la figure connue sous le nom de figure hippocratique.

F I È V R E M A L I G N E.

Un auteur moderne a défini la fièvre maligne ou ataxique une hypocondrie aigue. Sans rien prononcer sur la justesse de cette définition on doit convenir qu'il existe beaucoup d'analogie entre ces deux affections, tant sous le rapport de leurs causes que sous celui de leurs effets. Le professeur Pinel dit avoir plusieurs fois observé que l'hypocondrie dispose à la fièvre ataxique ou maligne & à la fièvre lente nerveuse. Le médecin Villermay (1) rapporte l'observation d'une hypocondrie survenue à la suite d'affections pénibles & pendant laquelle se développa une fièvre maligne.

Au reste il n'est pas besoin de démontrer la relation étroite qui règne entre l'hypocondrie & la fièvre maligne pour prouver l'influence des affections de l'ame sur cette dernière. C'est sur le genre nerveux qu'elle exerce

(1) Recherches sur l'Hypocondrie, p. 166.

son action ou plutôt c'est la débilité & le désordre du genre nerveux qui la produisent, or quoi de plus propre à établir à la fois l'ataxie & la faiblesse nerveuse que les soucis rongeurs de l'envie, la soif ardente & insatiable des richesses, les tourmentes sans cesse agissantes de l'ambition & les contraintes pénibles & fréquentes d'une jalousie forte & concentrée.

FIÈVRE LENTE NERVEUSE.

Le professeur Pinel, dont les jeunes médecins reconnaissans se complaisent à citer le nom & les judicieuses observations, donne dans sa médecine clinique plusieurs histoires de fièvres malignes ou cérébrales causées par l'hypocondrie, la tristesse ou des chagrins profonds; il rapporte aussi dans sa nosographie (1) l'exemple d'une fièvre lente produite par la nostalgie chez une jeune fille âgée de 16 ans. Elle était à la dernière extrémité lorsque ses parens, qui la rappelèrent auprès d'eux, lui rendirent en peu de temps, avec la tranquillité de l'ame, la santé la plus parfaite. Chambon cite également (2) une jeune fille qui mourut de cette espèce d'affection déterminée chez elle par un amour vif & malheureux. Elle fut forcée par un mariage inattendu & contraire à ses desirs d'abandonner sa patrie pour passer dans celle de son mari; elle y porta son amour, son chagrin & ses larmes. Accablée par les rigueurs de l'absence elle faisait par-

(1) Nos. Philos., 2^e. édit., tome 1^{er}., p. 269.

(2) Traité des Malad. des Filles, tome 2, p. 290.

venir les marques de son désespoir à l'homme qu'elle idolâtrait. En vain elle cherchait en lui écrivant à supporter son martyre ; les lettres quelle recevait de lui augmentaient encore les regrets de sa perte. Malheureuse par l'éloignement qui la séparait de son amant ; malheureuse par un lieu funeste qui la fixait sans retour dans une terre étrangère , rien ne pouvait modérer sa douleur. Bientôt une fièvre dangereuse porta dans ses veines un feu destructeur ; une langueur mortelle lui annonçait le terme de sa vie & de ses souffrances ; mais jusqu'à la mort , toujours occupée du souvenir de celui qu'elle chérissait , elle employa ses derniers momens à lui donner des motifs de consolation. Elle mourut en l'assurant encore de sa tendresse , & voulut qu'on lui envoyât ces tristes preuves de son attachement.

La nostalgie qu'on peut regarder comme une fièvre lente nerveuse , n'est-elle pas d'ailleurs toujours causée par l'influence morale ; & chaque hôpital ne fournit-il pas de nombreux exemples de jeunes conscrits que les inquiétudes des dangers de la guerre & les regrets que leur inspire l'absence de leur famille , font succomber à cette maladie ?

FLÈVRES CONTAGIEUSES.

La crainte en affaiblissant les nerfs les rend plus mobiles & plus impressionnables & augmentent ainsi l'influence des miasmes épidémiques & pestilentiels qui sont en effet d'autant plus puissans qu'on les craint d'avantage ; & lorsque la crainte ou l'inquiétude ont

une fois permis le développement d'une maladie épidémique quelconque ; ces affections concourent encore par la coïncidence de leurs effets avec ceux de la maladie elle-même , à rendre celle-ci beaucoup plus grave , & bien plutôt & plus souvent funeste ; car l'influence qu'exerce dans l'économie la lutte continuelle des passions & le degré de vivacité des impressions produites par les agens extérieurs sont toujours en raison directe de la faiblesse des individus. Un sujet robuste n'est pas ébranlé par les mêmes causes qui suffisent pour un être plus faible , & lors même que le premier se trouve vivement impressionné il lui reste presque toujours assez de force pour résister à la secousse , ou pour triompher de la concentration ou de l'anéantissement qu'auront produit les affections morales & les causes diverses qui l'auront frappé ; delà les effets funestes des passions vives chez les vieillards , chez les femmes & chez les malades ou convalescens ; & delà également l'influence nuisible de la crainte dans les règnes épidémiques & contagieux.

Dans les diverses épidémies combien de méthodes prétendues prophylactiques n'ont réellement été telles qu'en entretenant l'individu (1) dans une sécurité constante , & en le soustrayant ainsi à l'empire de la crainte si susceptible de faciliter d'un côté l'absorption

(1) *Amuleta contra pestem præstantissima esse remedia non novum , sed in vulgus notum est. Non verò alio modo operantur quam quod magnâ fiduciâ præditi non timeant pestem unde ab ipsâ immunes degunt.*

(Hoff. de Origine & Naturâ Pestis.)

des miasmes , & de l'autre d'augmenter la malignité de leur influence , soit en enlevant au principe vital la force nécessaire pour en triompher , soit en affaiblissant le genre nerveux & le rendant ainsi plus mobile & plus impressionnable ?

Les médecins judicieux & instruits n'ont-ils pas dans tous les temps reconnu l'importante nécessité de tranquilliser l'esprit des malades pour s'opposer à la propagation des maladies pestilentiellles & diminuer l'intensité de leurs symptômes. Ecoutez Mr. Degenettes , dans l'histoire médicale qu'il donne de l'armée d'Orient , lors de la maladie dangereuse qui affligeait cette armée. (1)
 „ Sachant , dit ce médecin , combien le prestige des dénominations influe vicieusement sur les têtes humaines , je me refusai à jamais prononcer le mot *peste* ; je crus devoir , dans cette circonstance , traiter l'armée entière comme un malade qu'il est presque toujours inutile , & souvent dangereux déclarer sur sa maladie quand elle est critique

.....
 Ce fut pour rassurer les imaginations & le courage ébranlé de l'armée qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent , & que je me fis une légère piqure dans l'aîne & au voisinage de l'aisselle sans prendre d'autres précautions que celle de me laver avec de l'eau & du savon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspon-

(1) P. 51 & 88.

dants aux deux piqûres, & ils étaient encore très-sensibles, lorsqu'au retour d'Acre, je me baignai, en présence d'une partie de l'armée, dans la baie de Césarée. «

En effet en chassant la crainte, en lui substituant l'espérance ou la sécurité, & en augmentant ainsi la vitalité & l'énergie de tous les organes, il n'est point étonnant, qu'on mette le système cutané en état de repousser l'absorption des miasmes délétères ou de triompher de leur action ; comme il n'est point étonnant que dans une maladie chronique ou de langueur, dans un accouchement long & pénible, dans des hémorrhagies passives, &c. &c., des amulettes ou l'usage de quelque procédé inefficace par lui-même & souvent absurde, ayent produit d'heureux effets.

S C O R B U T.

Le Scorbut doit-être, à juste titre, placé parmi les maladies adynamiques puisque la faiblesse des vaisseaux, & la diminution de la tonicité générale en sont la principale cause, & que l'altération des fluides sur laquelle on a tant differté n'est évidemment qu'un accident consécutif. Il est donc encore juste de conclure que cette maladie peut-être souvent le résultat de l'action des affections tristes & lentement débilitantes. Aussi les plus célèbres pathologistes placent-ils parmi les causes du scorbut, la douleur, la crainte, la tristesse, la misère & les inquiétudes qui l'accompagnent.

GANGRÈNE, MÉTASTASE, &c.

Les mêmes circonstances qui amènent le scorbut doivent également faciliter le développement de la gangrène & disposer certains apostèmes à prendre ce mode de terminaison ; elles doivent aussi favoriser les métastases, soit en enlevant aux organes affectés l'énergie nécessaire pour élaborer & expulser la matière morbifique, soit en établissant sur d'autres points un degré d'excitation très-propre à appeler & fixer cette humeur comme il arrive dans les passions brusques & violentes telles que la frayeur, la colère, la jalousie qui produisent de fortes secousses, concentrent la vie, déterminent le spasme de tous les capillaires, & ont encore l'inconvénient de jeter tous les organes dans une asthénie consécutive.

SYNCOPE, DÉFAILLANCE, &c.

Ce sont encore les passions tristes qui amènent le plus ordinairement la syncope & les défaillances ; néanmoins très-souvent ces accidens surviennent à la suite d'un violent emportement de colère ou d'une joie excessive, mais comme nous venons de l'observer plus haut, la débilité qui suit ces fortes de secousses morales, est très-propre à occasionner des résultats analogues à ceux des passions débilitantes.

Sauvages raconte qu'il tomba en défaillance en voyant rompre un criminel & il n'est personne qui n'ait été à même de rencontrer de pareils exemples ; je connais un jeune médecin qui ayant pratiqué pendant quelque temps la chirurgie ne pouvait aider ses con-

frères dans une opération majeure sans courir le risque de tomber en défaillance , quoiqu'il put facilement opérer lui-même sans craindre d'éprouver un pareil accident.

HÉ MOR RH AG I E S.

Falconner fait judicieusement observer que dirigées par d'habiles mains , les passions peuvent être des instrumens très-efficaces pour arrêter les hémorrhagies. Cet auteur pense qu'il faut user de précautions lorsqu'on cherche à relever le courage ou à ranimer les esprits de ceux qui éprouvent une hémorrhagie dangereuse. L'abattement de l'ame & un certain degré de découragement servent , dit-il , à retarder l'impétuosité du sang & donnent au caillot le temps de se former , & dès-lors il ne faut pas trop se presser de donner au malade des assurances de salut , mais au contraire , il est à propos de lui laisser quelque doute & quelque appréhension. Sans doute cette règle est très-bonne à suivre dans les hémorrhagies actives , c'est-à-dire , dans celles dues à l'effort du sang sur les vaisseaux & à la tension de ces derniers sur le sang ; mais dans les hémorrhagies passives qui résultent de la perte du ressort des vaisseaux & de l'inertie vitale , on doit suivre une toute autre marche que celle indiquée par Falconner ; par exemple si à la suite d'une couche laborieuse la paralysie momentanée de la matrice entretenait une perte inquiétante , il faudrait bien se garder de faire naître chez la malade un découragement qui ne serait propre qu'à augmenter la cause du mal , & à en rendre les effets plus funestes ; les hémorrhagies scorbutiques ,

celle qui caractérise la maladie noire , & toutes celles qui suivent les affections adynamiques sont dans ce cas & réclament bien plutôt les passions gaies & légèrement stimulantes si propres à réveiller la vitalité des organes & à entretenir l'exercice de leurs fonctions.

En activant toute la circulation , & celle du ventre en particulier , les passions gaies & légèrement stimulantes sont susceptibles de faire disparaître les varices , de dissiper les obstructions de cette partie & toutes les maladies chroniques qui se présentent sous tant de formes & sont dans la plupart des cas le résultat de la langueur de la circulation abdominale ou de la faiblesse du système exhalant.

Mais d'un autre côté les passions vives & fortement excitantes sont extrêmement nuisibles dans les maladies des organes torachiques en rendant le cours du sang trop impétueux dans ces organes chez lesquels la circulation est déjà trop active en raison de leur faiblesse pathologique ; aussi l'hémophtysie est-elle souvent produite ou rappelée par une joie vive ou un accès de colère. Ces deux passions sont susceptibles de causer aussi toutes les espèces d'hémorrhagies actives. On a vu la colère déterminer la rupture des vaisseaux sous-cutanés , produire des ecchymoses sur toute la périphérie du corps & causer jusqu'au déchirement d'anciennes cicatrices. On a pu d'autres fois , avec beaucoup de fondement , rapporter à une joie excessive , ou à un violent accès de colère la naissance d'un anévrisme des principaux vaisseaux du cœur , & souvent même la rupture subite de tumeurs anévrismales.

Tourtelle , (1) rapporte l'histoire d'un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune veuve à côté de laquelle il se trouvait assis & chez lequel l'amour activa tellement la circulation , que la veine frontale se rompit & donna naissance à une forte hémorrhagie. Nous avons vu arriver le même accident chez un jeune militaire vivement offensé par un de ses chefs & qui , retenu par les lois de la discipline militaire fut obligé de concentrer sa colère & son ressentiment.

Qui ne connaît l'influence des affections morales sur le flux menstruel ? Qui ne sait combien toutes les passions tristes sont susceptibles de déterminer l'aménorrhée ? Suivant le docteur Royer-Collard , sur seize observations prises au hasard dans *Fabrice de Hilden*, *Hoffman*, les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, les *Essais & observations de médecine de la Société d'Edimbourg*, dix offrent l'histoire d'aménorrhées occasionnées par la frayeur & la terreur, une par la colère & les cinq autres par des chagrins profonds.

P H L E G M A S I E S.

C'est de l'irascibilité des gens bilieux & de l'influence qu'exerce la colère sur les organes sécréteurs de la bile que dérive le nom de colère, or on ne doit pas s'étonner que nous regardions, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette affection morale comme la plus propre à causer l'hépatitis ; & si l'on se rappelle les relations sympathiques & réciproques qui existent dans les affections pathologiques du foie & du cerveau, on

(1) Hygiène, tom. 2, p. 306.

ne doit pas balancer à reconnaître l'influence de la colère comme cause de la phrénésie; il suffit d'ailleurs de mettre en parallèle les caractères de l'une & de l'autre pour démontrer leur identité; mais outre que l'accord unanime de tous les auteurs sur cette vérité nous dispense sans doute d'entrer dans aucun détail à ce sujet, les conseils d'Arétée, de Cœlius Aurelianus & de plusieurs autres médecins célèbres prouvent que le traitement de cette maladie doit en partie reposer sur l'hygiène morale.

Si un emportement de colère ou un accès violent de jalousie peuvent déterminer l'inflammation des méninges, peut-on nier que ces passions ne soient également susceptibles de causer l'érysipèle de la face ?

MALADIES CUTANÉES, &c.

Tout ce que nous avons dit du mode d'agir des passions débilitantes & excitantes sur l'augmentation & la diminution de l'absorption & de la transpiration suffit sans doute pour démontrer quelles ne peuvent point être inactives dans les maladies cutanées & dans celles des glandes lymphatiques; mais enfin quand on est pénétré des principes d'une saine physiologie ne fait-on pas quelle doit-être l'action des affections morales dans les maladies éruptives. A l'instant d'une éruption critique ou essentielle combien doit-être nuisible par exemple une passion débilitante qui, en refoulant la vie à l'intérieur s'oppose à l'opération excentrique & salutaire de la nature !

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

SUR

LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'espérance.

DELILLE, *Poème de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine,
Chirurgien-major du 2^e. régiment de flottille impériale, membre
correspondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.*

Ire. PARTIE.

QU'IL est admirable cet ordre sublime qui règne dans toute la nature; comme tout y brille de la sagesse, de la prévoyance du Créateur! le philosophe est pénétré d'une émotion profonde quand il observe cet immense horizon, lorsqu'il analyse les différens objets qu'il y rencontre; pendant qu'il en recueille les résultats les plus merveilleux. C'est particulièrement dans l'étude des corps organisés & surtout dans celle des animaux; que nous avons continuellement lieu de remarquer cette sagesse ineffable, cet ordre de rap-

N

ports , cette harmonie suivant laquelle tout se lie pour tendre sans cesse à des vues conservatrices.

De même que dans le Ciel le mouvement des astres & sur la terre celui de tous les êtres inorganiques est réglé par cette grande loi dont la découverte a immortalisé Newton ; de même l'économie animale est régie par des lois immuables , dont la plus belle disposition est que , la nature , en donnant à l'animal des moyens de distinguer ce qui lui convient & ce qui lui est nuisible , lui fournit en même temps des résistances à opposer aux objets destructeurs auxquels il est continuellement en butte.

Les idées de *sensibilité* , de *plaisir* & de *douleur* , de *désir* & d'*aversion* , se présentent naturellement à nous ; & nous arrivons à l'établissement des passions comme conséquence nécessaire de la vie des animaux , comme principal moyen conservateur.

L'animal trouve parmi les objets qui l'environnent les moyens d'entretenir sa vie & de propager son espèce. Mais à côté de ce qui est propre à satisfaire ses besoins se trouvent une infinité d'êtres qui lui sont nuisibles. Il a donc fallu que l'animal fût doué de la sensibilité , de cette propriété précieuse au moyen de laquelle il reconnaît & distingue les substances qu'il doit admettre comme étant en rapport avec son économie & celles qu'il doit rejeter comme lui étant contraires.

Le plaisir nous indique que telle chose nous est avantageuse , la douleur que telle autre nous est funeste. Et selon que nous jugeons que l'objet extérieur est ou n'est point en rapport avec notre organisation ,

il s'élève en nous des mouvemens qui ont des directions différentes.

Dans le premier cas ces mouvemens tendent à nous porter au devant des impressions , à donner la plus grande extension aux organes de nos sens , à nous faire en quelque sorte épanouir toutes les extrémités nerveuses pour sentir par le plus de points possible. Dans le second cas , c'est-à-dire si l'impression est ou doit être douloureuse , toute notre économie reçoit subitement une impulsion contraire , tous nos organes sentans sont dans un état de constriction , présentent ainsi la moindre surface , pour éviter autant que possible les atteintes de l'objet nuisible. Et ensuite si nous nous en sentons capables , la réaction succède , les forces se reportent à l'extérieur , nous employons tous nos moyens pour combattre notre ennemi & le faire disparaître. Ces mouvemens intérieurs , nous les appelons les *Passions*. Elles sont une condition nécessaire de notre organisation. Elles sont les ressorts de notre machine. Sans passions nous sommes sans action. Les passions , dit *Voltaire* , sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau ; quelquefois elles le submergent , mais sans elles il ne pourrait voguer.

Voilà les passions primitives , elles nous sont communes avec les animaux. Mais l'homme a reçu de plus qu'eux les plus nobles facultés , celle de former des idées , de les réfléchir , d'en faire des abstractions , celle de transmettre ses pensées à autrui. Le rapprochement des hommes , la communication mutuelle de leurs idées , de leurs lumières , de leurs talens , de leurs

vices & de leurs vertus, le monde moral enfin est donc naturel.

La vie sociale tient à la nature de l'homme & est son apanage. Mais, par l'abus qu'il en fait, l'homme va puiser le malheur à la source qui ne devait lui procurer que les plus douces jouissances. Ce sont ces abus qui, en multipliant ses desirs à l'infini, produisent en lui une foule de besoins de convention, dont la satisfaction devient aussi nécessaire que celle des besoins réels. De-là naissent la plupart de ces passions factices qui sont en général si orageuses telles que l'amour moral, le désir insatiable des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richesses.

L'imagination, cette belle faculté qui seule nous met à une si grande distance des animaux; qui, si elle était constamment bien dirigée, ne procurerait à l'homme que du plaisir; l'imagination, dis-je, ne lui cause souvent que des souffrances. Elle lui représente sans cesse les objets qui ont donné naissance à ses passions, les lui offre avec des couleurs différentes, lui crée même des êtres qui n'ont jamais existé, le met ainsi dans l'erreur, lui donne de faux espoirs, produit en lui une infinité de desirs insensés qu'il ne peut satisfaire & qui par conséquent deviennent la source de chagrins sans nombre.

» Dans l'homme, dit Buffon, le plaisir & la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines & de ses plaisirs; son imagination qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour son malheur; car elle ne présente à l'ame que des fan-

tômes vains ou des images exagérées & le force à s'en occuper ; plus agitée par ces illusions qu'elle ne peut l'être par des objets réels , l'ame perd sa faculté de juger & même son empire ; elle ne compare que des chimères , elle ne veut plus qu'en second & souvent elle veut l'impossible ; sa volonté qu'elle ne détermine plus , lui devient donc à charge ; les desirs outrés sont des peines , & ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs , qui disparaissent & s'évanouissent dès que le calme succède & que l'ame reprenant sa place , vient à les juger. «

L'imagination est toujours en raison de la susceptibilité nerveuse , qui , elle même , est en général toujours proportionnée à l'activité de l'imagination. Tout ce qui développe l'une ou l'autre est cause de la plus grande violence des passions & de la plus grande fréquence de leurs accès.

Elle n'est point idéale , elle est approuvée par l'observation , cette théorie de Pythagore qui veut entretenir la salubrité du corps , en ayant soin de modérer toutes les passions de l'ame , par l'étude de la philosophie & des sciences spéculatives , par le spectacle paisible des solitudes agréables , & en général par tous les moyens qui portent le calme dans les sens extérieurs , & font passer jusque dans l'ame , les douces affections de nos yeux & de nos oreilles (1).

C'est avec raison que J. Jacques , (2) établit que

(1) Voyez Encycl. méth. art. *Hygiène*.

(2) Discours sur l'Inégalité.

l'accroissement de nos besoins & de nos passions suit toujours celui de nos connaissances. N'est-ce pas en proportion de la civilisation, que s'accroît cette vanité, cette émulation avec laquelle tous les arts sont cultivés ? N'est-ce pas chez les peuples les mieux civilisés, que se trouvent cette activité prodigieuse, cette tendance à de nouveaux plans, à de nouvelles entreprises ? L'imagination n'y est-elle pas sans cesse à la recherche de tout ce qui peut tendre au perfectionnement du genre humain ? On se forme de nouvelles relations, on s'impose de nouveaux devoirs, on se crée de nouveaux besoins. Des passions nouvelles s'allument continuellement. On veut sans cesse se répandre au-dehors pour courir bien loin après le bonheur qu'on trouverait sans peine si on le cherchait auprès de soi. St.-Evremond, a dit qu'il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs, & que si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'éducation, la manière de vivre, les différentes habitudes des habitans des villes sont bien propres à produire un excès de susceptibilité nerveuse & par conséquent à favoriser la naissance & la véhémence des passions. Aussi observe-t-on ces dernières sous toutes les formes dans les grandes cités. L'éducation morale y étant souvent opposée aux lois de la nature, contraire l'éducation physique. Le développement précoce des facultés intellectuelles se faisant aux dépens du physique, établit de très-bonne heure la prédominance du système nerveux, produit en conséquence l'exaltation

de l'imagination & donne ainsi naissance à une foule de désirs, avant que l'organisation physique de l'individu lui permette de les satisfaire. Dans l'âge mur, la différence des rangs & des fortunes l'expose continuellement à l'ambition, à la soif de l'or, à l'envie, &c.

L'état de repos dans lequel vivent la plupart des habitans des villes & auquel souvent les oblige la nature de leur profession, nuit singulièrement au développement du système musculaire & favorise celui du système nerveux. Cette inactivité physique, d'ailleurs, permet le travail de leur imagination & produit ainsi une activité morale qui, la plupart du temps, leur est pernicieuse.

Les époques des orages politiques sont les plus fertiles en passions. Chacun alors cherche à se donner une nouvelle sphère d'activité, chacun forme des désirs insensés; c'est alors que se développent les passions de toute espèce; c'est alors qu'elles font dans toute leur véhémence & qu'elles causent à l'économie animale les plus grands désordres. Nous avons vu récemment ces violentes agitations qui changent toutes les conditions, qui bouleversent toutes les fortunes. Aussi avons nous observé un grand nombre de maladies causées par les affections morales auxquelles chacun s'est trouvé exposé pendant la tourmente révolutionnaire.

Les différens organes dont l'assemblage constitue l'être organisé ont une structure, une situation déterminée. Leurs attributs, leurs propriétés, leurs fonctions sont établis de manière, que de leur correspondance, de leur influence réciproque, de leur harmonie enfin

résultent *la vie & la santé*. Mais tous les êtres ne sont point organisés de la même manière ; il y a une gradation, & l'animal le mieux organisé est celui dont la machine est la plus compliquée & en même temps la plus facile à déranger. L'homme, à une organisation très-compliquée joint cette sensibilité éminente, dont l'extrême étendue & la finesse le mettent, il est vrai, infiniment au-dessus des autres animaux mais ne rendent que d'avantage son économie singulièrement susceptible d'être troublée à la moindre occasion. Et les passions, qui, comme nous l'avons dit, dépendent de son organisation ; ces mouvemens intérieurs, que la nature suscite en lui dans des vues conservatrices, les passions, dis-je, offrent souvent chez l'homme une violence & une durée vicieuses qui altèrent les forces vitales, changent l'ordre & le mode des fonctions, & troublent ainsi cette harmonie qui constitue *la santé*. Tant il est difficile à l'homme de conserver cet équilibre qui devrait continuellement régner entre ses desirs & les facultés qui doivent lui servir à les satisfaire.

Les passions étant dans le cas de produire une impression fâcheuse sur l'homme en état de santé, on peut juger combien elles doivent lui être pernicieuses dans l'état de maladie, où presque toujours l'exaltation de la sensibilité rend les impressions extrêmement vives.

Il est très-difficile de déterminer exactement, d'une manière générale, cette influence des passions sur la constitution physique de l'homme. Car elle varie à l'infini. Mais remarquons cependant que toutes les affections vives de l'ame ont un effet commun qui est

de porter primitivement , sur les organes qui avoisinent le diaphragme , une impression qu'on ne peut décrire. Les autres effets , qui sont secondaires , offrent chez les différens individus , autant de différences qu'en présentent la disposition des forces vitales & par conséquent la sensibilité , dont les passions sont un des résultats.

Ainsi , pour que nous ayons des titres , des points principaux auxquels nous puissions rapporter les différens effets des passions , nous devons examiner l'état de la sensibilité dans les circonstances principales. Nous devons observer ses variétés dans les différens tempérammens , dans les sexes. Nous devons apprécier l'influence qu'elle reçoit des révolutions des âges , des climats , des saisons , de l'absence ou de la présence de la lumière & enfin de certains états pathologiques.

En présentant ainsi les principales variétés de la sensibilité , nous verrons quel est le caractère des passions qui en dérivent , à quelles affections chacune de ces variétés est sujette. Il me semble que c'est le seul moyen de parvenir à notre but ; la seule manière d'y procéder avec ordre. Nous nous garderons , dans cet examen , de nous laisser entraîner aux courants de notre imagination. Nous rejetterons toute hypothèse , quelque ingénieuse , quelque spécieuse , quelque attrayante qu'elle soit. Nous ne parlerons que d'après l'observation & nous tâcherons ainsi d'éviter l'erreur & d'arriver à la vérité.

TEMPÉRAMENS.

Pour peu que nous voulions comparer l'homme en état de santé à son semblable, nous voyons combien les individus de l'espèce humaine diffèrent entre eux, combien de traits les distinguent, nous remarquons cette grande diversité de rapports qui se trouve entre les parties qui constituent leur organisation. Nous trouvons des nuances multipliées à l'infini dans la disposition, dans la structure, dans le volume des organes. Nous observons surtout dans la répartition des forces vitales & particulièrement dans celle de la sensibilité, les différences d'où découlent celles qui règnent dans l'énergie des systèmes & même dans les fonctions de certains organes. Et la sensibilité morale tirant son origine de la même source que la sensibilité physique, nous reconnaitrons que la nature des penchans, le caractère des affections morales, en suivent presque entièrement les variétés.

En examinant d'abord les principales différences qui se trouvent dans les systèmes généraux dont se compose l'économie animale, nous verrons des hommes se faire remarquer par l'excès des solides sur les liquides, d'autres par celui des liquides sur les solides; chez les uns le système lymphatique en excès sur le sanguin, chez les autres une disposition contraire, & certains individus doués d'un mélange assez heureux de ces deux systèmes. Nous en trouverons chez qui le système musculaire sera extrêmement développé, d'autres chez lesquels il sera très-peu marqué.

Si nous portons ensuite notre attention sur les différences constitutionnelles que présentent les dispositions spéciales de diverses régions & même de certains organes, (ce qui est très-important à remarquer) nous observons que chez les uns la pléthore sanguine affecte les régions supérieures, que chez d'autres elle affecte la région pectorale, & chez d'autres la région lombaire. Nous voyons les uns avoir une disposition aux engorgemens lymphatiques dans les régions supérieures, d'autres dans la poitrine, d'autres dans l'abdomen. L'un nous offre la prééminence du cerveau, celui-ci la prééminence des poumons, celui-là la prééminence de l'estomac. Des individus ont des appétits vénériens excessifs, d'autres sont d'une chasteté peu ordinaire. On en voit qui ont une voracité étonnante. Il en est qui sont pris d'une diarrhée habituelle ; il en est qui sont affectés d'une constipation extraordinaire, quelques-uns éprouvent une excrétion habituelle d'une mucosité visqueuse gluante qu'on nomme communément *pîuite*. Quelques-autres, ayant une disposition qui n'est pas moins remarquable, sont de temps en temps sujets à ces évacuations bilieuses souvent excessives appelées *débordemens de bile*, évacuations indépendantes de cette manière d'être qui constitue le tempérament appelé bilieux.

Il serait trop long de donner la série de toutes les notions qui composent la connaissance complète du tempérament. Je viens d'exposer rapidement les titres des principales différences qu'on remarque chez les individus de l'espèce humaine en état de santé. J'ai

choisi les variétés les plus importantes, celles qui ont sur la vie & sur la santé une influence indubitable. Elles sont toutes déterminées par la manière dont est répartie la sensibilité, ce grand ressort de la vie. Et l'observation la plus authentique, la plus impartiale nous fait voir continuellement la correspondance qui règne entre les affections morales, & toutes ces différences constitutionnelles; aussi l'étude des tempéramens est un objet absolument nécessaire pour le développement de mon sujet.

La manière particulière dont, sous tous les rapports, sont organisés les différens individus, constitue donc pour chacun d'eux son tempérament, son idiosyncrasie. Cette organisation particulière établit donc aussi pour chacun d'eux sa condition morale en déterminant la nature de ses penchans & de ses affections. Et chaque homme ayant ainsi, au physique & au moral, une physionomie qui fait qu'aucun ne ressemble parfaitement à un autre, il règne dans les tempéramens une variété infinie, dont le médecin observateur acquiert chaque jour les notions dans l'exercice de son art, mais dont je ne puis, sans risquer d'être confus, exposer ici que les principales nuances. Pour faire cette exposition il me faut une méthode, j'ai besoin de classer les tempéramens comme on le fait pour la description des maladies dont aussi aucune ne ressemble parfaitement à une autre. Car la *nosologie* est la classification des différentes manières d'être du principe vital lorsqu'il est affecté morbifiquement, tandis que la classification des tempéramens est un

ordre que l'on établit pour examiner les différens modes du principe vital en état de santé.

Les classifications des tempéramens faites par les anciens, quoique regardées comme un des plus beaux monumens qu'ils nous aient laissé, n'en sont pas moins incertaines & hypothétiques. Quoi de plus vague en effet que cette distinction des tempéramens en *chauds, froids, secs, humides*? La dénomination de *sanguin, bilieux, pituiteux, mélancolique* qu'ils avaient aussi adoptée, en la fondant sur la prédominance de leurs quatre humeurs principales, doit être aussi rejetée d'après les connaissances que les modernes ont acquises en anatomie & en physiologie.

Ces différentes raisons m'ont déterminé à admettre la méthode du professeur *Hallé*. La distinction qu'il a adoptée pour les tempéramens me paraît établie sur des fondemens bien plus certains & nous fait connaître un grand nombre de variétés très-importantes, dont les caractères ne se trouvaient pas compris dans les grandes classes qu'on avait adoptées avant lui.

Examinons d'abord l'état de la sensibilité dans les individus, chez qui le système lymphatique est en excès sur le sanguin; ce qui répond à peu-près à ce que les anciens appelaient *tempérament pituiteux*. Ces individus ont l'habitude extérieure du corps molle, lâche, la peau d'un blanc de lait, douce, peu velue, les yeux grands, languissans, ordinairement bleus, les cheveux blonds ou châtains; ils ont souvent une espèce de bouffissure qui leur donne un faux embonpoint. Les muscles sont plongés dans un tissu cellulaire dont le

peu de ton , la laxité & la mollesse semblent paralyser le mouvement des organes musculaires & causer ainsi la lenteur dans les mouvemens qui caractérise ce tempérament. Ces caractères conviennent aussi en général à la surabondance des parties liquides sur les parties solides.

La somme de la sensibilité , des élémens de la vie est peu considérable dans les personnes de ce tempérament. Les fonctions s'y font avec peu d'activité , souvent même elles sont imparfaites. Aussi est-ce dans cette classe qu'on trouve ceux qui supportent le plus facilement la faim. Les fonctions du cerveau s'y font avec lenteur ; ces individus n'ont presque point d'imagination. Mais comme ils ont peu d'idées à comparer , ils ont ordinairement un jugement très-sain. Ils sont doux , paisibles.

Le caractère de leurs passions suit absolument la faiblesse de leur constitution physique. Les désirs même de l'amour sont aussi faibles chez eux que l'appétit des alimens ; aussi a-t-on dit que les femmes de ce tempérament n'étaient point nées sous la planète de Vénus. Ces individus n'ont pas de grandes jouissances , mais ils n'éprouvent point de grandes peines. Cette apathie , cette indolence , cette froideur de l'imagination , enfin cette tranquillité physique & morale fait qu'ils sont sans besoins , sans désirs , sans ambition. Ils sont tout par habitude , obéissent sans peines & suivent paisiblement les traces de leurs ancêtres.

Comme ils sont sans besoins , sans désirs , ils s'expatrient rarement & tiennent singulièrement à leur pays ; aussi sont-ils les plus disposés à la *nostalgie*.

Les passions lentes, la tristesse, la crainte habituelle sont les seules dont nous ayons à observer chez eux les effets morbifiques.

Avant de passer à la description d'un autre tempérament, qu'on me permette une remarque qui est, à la vérité, une anticipation sur ce que j'ai à dire pour le tempérament nerveux, anticipation que, cependant, il est essentiel de faire ici, parce qu'il s'agit d'une chose extrêmement saillante. Le tempérament que je viens de décrire est bien le tempérament lymphatique, le pituiteux des anciens. Pour qu'il soit absolument tel, il faut que le système nerveux ait très-peu d'activité. Car, si différentes causes telles que l'éducation, la manière de vivre &c. viennent à l'y développer, cette augmentation du système nerveux change totalement la partie morale, tandis que le physique, l'habitude extérieure du corps restent, à peu de choses près, dans le même état. Il en résulte une grande mobilité, un caractère versatile, inconstant, une vivacité & une promptitude extrême dans les sensations, dans les idées & les déterminations. Tel est le caractère de beaucoup de femmes des villes.

Les individus chez qui le système sanguin est en excès ont la peau sèche, d'un rouge sombre, olivâtre, couverte de poils noirs & rudes; les cheveux noirs, souvent crépus, les yeux noirs, vifs & perçans. Leurs formes saillantes & dures annoncent peu d'embonpoint: mais autant les hommes de la classe précédente sont faibles, autant ceux-ci sont forts. Autant chez les autres la vie est peu active, autant chez ceux-ci les fonctions

s'exécutent rapidement. L'excès de sensibilité dont ils sont presque toujours doués , produit en eux une vivacité extrême dans les affections & les met dans un état continuel de passion. Leur vive susceptibilité les rend très-disposés à la colère qu'ils portent quelquefois jusqu'à la fureur. Leur colère , dit *Clerc* , est celle d'*Achille* , leur haine est celle de *Coriolan*. L'amour les met dans un état voisin de la manie & s'accompagne facilement d'une jalousie souvent frénétique. L'ardeur de leur imagination fait qu'ils ont plus de génie que d'esprit. Ils conçoivent de grands projets & mettent souvent de l'acharnement dans leur exécution. Aussi les grands hommes d'état sont-ils presque tous de ce tempérament. Aussi l'ambition , l'amour-propre , l'orgueil , la haine sont-ils les affections qui leur sont propres & dont les excès produisent chaque jour la plupart des maladies dont ils sont atteints. Les individus de ce tempérament sont très-sujets à devenir mélancoliques quand ils se sont trouvés exposés à beaucoup d'affections morales.

L'état particulier du système nerveux peut aussi modifier ce tempérament. Ainsi , quelquefois l'influence nerveuse est peu considérable & produit des dispositions analogues à celle de la constitution athlétique , dont nous parlerons dans la suite. Si au contraire le système nerveux est en excès , il en résulte des effets moraux tout opposés.

Remarquons que le tempérament , que les anciens appelaient bilieux , offre presque tous les caractères que nous venons de tracer. Ils donnaient le nom de *sanguin* au

au tempérament que nous allons d'écrire, & que, de l'avis du professeur *Hallé*, nous ne regardons point comme tenant à une prédominence sanguine.

Ainsi, que le système sanguin & le lymphatique soient mélangés dans des proportions assez exactes ; nous avons l'habitude extérieure du corps fleurie, la peau d'une couleur agréable, vermeille, un embonpoint modéré. Des chairs qui ne sont ni trop fermes, ni trop molles, des formes assez bien proportionnées annoncent la souplesse & l'agilité des membres. Chez les personnes de ce tempérament, la sensibilité est ordinairement répartie d'une manière extrêmement favorable. Leurs fonctions, sans être trop vives ou trop lentes, se font avec facilité. C'est bien ici que nous voyons que *Stalh* a raison de dire que le caractère des affections morales dépend de la plus ou moins grande aisance avec laquelle s'exécutent les fonctions vitales. Car les individus de cette heureuse constitution sont dans un enjouement presque continuel. Ils passent très-promptement d'une sensation ou d'une idée à une autre, en leur donnant cependant une attention assez soutenue, pour porter un jugement sain. Leur imagination ne les porte pas comme ceux de la classe précédente aux grandes conceptions, aux sujets sublimes. Mais les idées les plus heureuses coulent chez eux comme de source & ils les expriment avec la même facilité. Ce sont enfin, comme on le dit, des gens d'esprit. Ils laissent à d'autres tout ce qui demande du génie, des méditations profondes, de la persévérance, de l'opiniâtreté ; tout cela leur est contraire, leur répugne. On peut les comparer à l'insecte qui ne

suce des fleurs que le miel. De tout ils ne prennent que ce qui est agréable & ne s'occupent plus du reste. Aussi l'amour leur est rarement funeste, ils en recueillent les plus douces jouissances & leur caractère heureux fait qu'ils s'arrêtent là où le danger commence. Ils ne sont point sujets à l'envie, à la jalousie. Ils n'ont point de ces passions haineuses dont la durée chez d'autres ne fait qu'augmenter la force & l'intensité. La colère qui est la passion qui les affecte le plus souvent, se calme ordinairement assez vite pour que son effet n'ait pas de suite fâcheuse pour leur économie.

Nous venons de considérer les tempéramens sous le rapport des systèmes lymphatique & sanguin. En les examinant sous le rapport de la masse musculaire & de la densité des fibres, nous aurons aussi des différences importantes.

La masse musculaire en excès, réunie à la densité des fibres, nous donne les élémens de la force la plus grande, jointe à une mobilité extrêmement lente, c'est la constitution athlétique, dont je ne puis donner une meilleure description qu'en copiant littéralement le professeur *Hallé*.

» Une tête petite, un col gros & fort sur-tout en arrière & presque aussi large que la tête, de fortes épaules, une poitrine étendue & saillante, la saillie des muscles du dos & des lombes, très-prononcée par le renfoncement de l'épine; les lombes arrondis, les hanches larges & solides; les extrémités supérieures & inférieures revêtues de muscles dont les attaches & les

intervalles sont fortement prononcées, les articulations bien exprimées & détachant bien la cuisse de la jambe, & celle-ci du pied, le bras de l'avant-bras, l'avant-bras de la main; le pied & la main peu volumineux en comparaison de la jambe & de l'avant-bras; le pied bien vouté & reposant bien sur le sol; les tendons qui, sur le dos de la main & sur la voute du pied, se distribuent aux doigts se faisant bien sentir à travers la peau qui les recouvre. En général le volume du corps est dû presque tout aux masses musculaires, & ne reçoit que très-peu d'accroissement du tissu cellulaire sous-cutané qui par-tout est ferme & tenace, à très-peu d'épaisseur & se resserre fortement autour des articulations & des parties où les os sont dégarnis de muscles ou ne sont couverts que par des ligamens ou des tendons. Telle est la belle statue de l'*Hercule farnèse*. C'est le contraire dans les hommes dont la masse est due à un embonpoint graisseux ou lymphatique. Leurs articulations sont empâtées & leurs muscles très-peu saillans. L'homme athlétique, outre cela, est en général lent à se mettre en mouvement, mais quand une fois il y est, on ne peut plus l'arrêter. La description que Virgile nous donne du combat d'Entelle & de Darès, est à cet égard bien étudiée d'après nature. (*Æneid.* livre 5. V. 387 & suivans.) «

Les individus athlétiques n'ont qu'une très-faible susceptibilité. Une foule d'objets les atteignent sans les affecter. Aussi sont-ils peu sujets aux passions. Le sentiment de leur force les dispense de la crainte & des affections qui en dépendent. La colère est la seule

affection qui leur soit ordinairement funeste. ils sont extrêmement difficiles à irriter :

» Entelle courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité. «

Mais si on parvient à exciter leur colère, elle est terrible. Ils emploient toutes leurs forces à repousser l'attaque & à punir l'injure qu'on leur a faites.

» Point de paix, point de trêve à son bouillant courroux. «

J'ai vu un homme de constitution athlétique mourir presque sur le champ d'un accès de joie subite.

Une disposition toute contraire, une masse musculaire très-faible & une mobilité extrême se rencontrent chez d'autres personnes & produisent une promptitude extrême dans les jugemens & dans les actions, une vivacité singulière dans l'imagination. Les objets font sur ces personnes une impression peu profonde, elles sont légères, versatiles, inconstantes. Ce tempérament nerveux plus ou moins modifié par les systèmes sanguin & lymphatique, est en général celui des femmes & particulièrement celui des femmes des villes. Leurs muscles grêles sont souvent en état de convulsion. De même que les muscles, les organes internes jouissent d'une irritabilité extrême ; aussi les affections nerveuses, les spasmes des viscères de la poitrine & de l'abdomen produisent des palpitations, des syncopes, des accès d'hystérie, d'hypocondrie, &c.... L'état de pusillanimité, de crainte continuelle dans lequel sont assez habituellement ces individus ; l'abattement & le découragement dont ils sont souvent affectés pour la moindre

cause , sont une suite de la conscience qu'ils ont , de leur faiblesse. Mais la nature prévoyante , qui a distribué à chacun des qualités en raison de ses facultés physiques , a donné à ceux-ci la finesse & la dissimulation. Ils ne sont point assez forts pour agir ouvertement ; ils emploient la ruse au défaut de la force , pour résister ou plutôt pour échapper à leurs ennemis.

Un objet digne des recherches & de l'attention des observateurs , est cette dégénérescence des tempéramens primitifs , que produisent souvent plusieurs circonstances , telles qu'un genre de vie peu conforme aux lois de la nature , l'effet long - temps soutenu des passions , &c. . . On peut regarder comme tel , cet état de la sensibilité que *Stahl* appelle sensibilité vicieuse , cette constitution très-sensible où l'on a plus d'esprit que de force , où l'on est sujet aux hémorragies & aux maladies de consommation. *Stahl* s'est assuré , par ses observations , que cette disposition ne pouvait se reconnaître par l'état physique extérieur , puisqu'elle a lieu non-seulement dans les sujets d'apparence délicate , mais encore dans des hommes robustes & chez qui la vigueur a été corrompue par une manière de vivre peu convenable. C'est cette constitution que *Huxham* rapporte à un troisième état de la fibre , qui n'est ni celui de la fibre sèche , ni celui de la fibre molle. La sensibilité particulière à cette constitution peut , suivant la remarque de *Barthès* , être utile dans divers cas d'exposition à des causes violentes de maladies auxquelles succombent des hommes robustes , des personnes d'une constitution vigoureuse. Car chez ces derniers ,

de grands & de soudains changemens font des impressions beaucoup plus fortes que sur les personnes délicates qui résistent aux effets de ces révolutions par l'habitude même des fréquentes altérations de leur santé.

Le tempéramment mélancolique ne doit-il pas être regardé comme un état vicieux de la sensibilité, état souvent produit par l'effet réitéré des passions. En effet pour reconnaître ce tempéramment, on doit moins s'attacher aux caractères physiques extérieurs, qu'à la disposition morale des individus; disposition qui est quelquefois primitive, mais bien plus souvent acquise. Ils n'est pas rare de voir une longue suite d'affections de l'ame, changer peu-à-peu l'état morale, tellement que l'homme le plus enjoué devient le plus sombre, le plus disposé à la mélancolie. J'ai vu il y a peu de temps, chez plusieurs personnes, cette altération lente & fâcheuse se terminer par une mélancolie dont il sera bien difficile de les délivrer.

Souvent, cependant, on remarque que les mélancoliques ont peu d'embonpoint, les membres allongés, la peau sèche & sombrement colorée, &c. Ces caractères physiques ont assez d'analogie avec ceux du tempéramment bilieux des anciens. Or c'est, comme nous l'avons dit, cette constitution dont les sujets sont le plus exposés aux affections morales. Souvent donc le tempéramment mélancolique doit être une dégénérescence du tempéramment bilieux des anciens & lui ressembler par quelques caractères physiques.

Nous verrons, à l'article des *tempéramens partiels*, que fréquemment, cette manière d'être au moral, qui

caractérise les mélancoliques, est due à une disposition particulière des organes abdominaux & quelquefois même à leur état pathologique. Cela n'étonnera pas, si l'on se rappelle que nous avons déjà établi en thèse générale, que les affections vives de l'ame portent toujours leur impression primitive sur les organes de la région épigastrique.

Les hommes disposés à la mélancolie se font remarquer par une démarche lente, soignée; par une physionomie où se peignent la tristesse, l'inquiétude & qui présente quelque chose qui intéresse. Ils recherchent la solitude pour méditer, plus à leur aise, sur les impressions profondes & tenaces qui les assiégent; & comme ils n'embrassent qu'une idée ou une série d'idées, ils ont une force singulière de mémoire. Chez eux, les affections & les déterminations prennent un caractère proportionné à la persévérance des impressions. Leur exaltation ordinaire les porte continuellement aux extrêmes. Si, *par hasard*, ils jouissent, ils sont heureux à l'excès; s'ils souffrent, ils sont malheureux à l'excès. La somme des souffrances est infiniment plus grande chez eux, que celle des jouissances. L'imagination ardente & erronée du mélancolique lui crée sans cesse de nouvelles peines. Elle ne lui présente que des images exagérées, des êtres qui n'ont jamais existé. Le mélancolique établit ainsi sur de faux principes, une série de jugemens très-bien suivis & malgré la justesse de ses raisonnemens, il en vient toujours à de faux résultats. Mais comme il n'a jugé que d'après l'analyse la plus sévère & les combinaisons les plus

multipliées, il tient fortement à son opinion. Il s'étonne qu'on puisse la lui disputer, il méprise ceux qui ne font pas de son avis, il s'irrite contre eux. Il cherche à vous convaincre de la réalité de ses malheurs & les peint avec la plus grande énergie, avec les couleurs les plus sombres. Il voudrait vous faire voir, comme lui, tout en noir; il voudrait étendre devant vos yeux, les crêpes de son imagination.

De la même source naissent cette aigreur de caractère, cet état continuel de défiance, de jalousie & de soupçons qui le portent à attribuer aux personnes les plus vertueuses & les plus franches, à ses meilleurs amis même, les projets les plus noirs, les actes de la lâcheté & de la perfidie la plus basse.

Cabanis dans son mémoire sur l'étude de l'homme, a fait du tempéramment mélancolique un tableau si brillant de vérité que je ne puis me refuser d'en rapporter ici quelques traits :

» Ces individus retournent un sujet de toutes les manières & finissent par y trouver ou des faits ou des rapports nouveaux, mais ils en trouvent souvent de chimériques : c'est parmi eux que sont les plus grands visionnaires; comme ils ont médité soigneusement, ils ont la plus grande peine à revenir de leur erreur. »

» Quand à leurs passions, elles ont un caractère de durée & pour ainsi dire d'éternité, qui les rend tour-à-tour très-intéressans & très-redoutables : amis constants, ils sont implacables ennemis; leur timidité naturelle les rend soupçonneux; leur défiance d'eux-même les rend jaloux. Ces deux dispositions se trouvent singu-

lièrement aggravées par une imagination qui retient obstinément & combine sans cesse les impressions les plus légères en apparence , & pour qui les moindres choses sont des événemens ; & lorsque la réflexion , qui les porte aux habitudes d'ordre & de règle , ne donne pas une bonne direction à leur sensibilité , ne les rend pas & meilleurs & plus moraux , elle en fait souvent des être dangereux. »

Le caractère de *Tibère* , tracé par le pinceau vigoureux de *Tacite* , nous fournit un exemple du tempérament mélancolique porté au plus haut degré.

Aristote (prob. sect. 30 ,) avait remarqué que tous les hommes qui avaient brillé par leur génie & qui s'étaient illustrés dans les sciences , la politique , la poésie & les beaux arts , étaient tous devenus mélancoliques. Il en cite pour exemples *Socrate* , *Platon* , &c. Son observation se rapporte bien avec celles de tous les temps , & nous mettrons au nombre des victimes de la mélancolie , les célèbres , *Huyguens* , *Pascal* , *Le Tasse* , *Zimmermann* , *Jean-Jacques Rousseau* , *Bordeu* , *Mozart* , *Colin d'Arleville* , &c....

TEMPÉRAMENS PARTIELS.

Je n'ai considéré jusqu'à présent les tempéramens que sous le rapport des systèmes généraux. Mais les observateurs ont remarqué que des systèmes particuliers d'organes & seulement même de certains organes se trouvaient dans des dispositions qui s'éloignent des dispositions générales. Ils ont vu en même temps que ces différences influent singulièrement sur toute l'éco-

nomie & principalement sur la partie morale. Ce sont ces variétés que nous appellons les *tempéramens partiels*, les *idiosyncrasies*. C'est en les examinant, que nous verrons plus particulièrement les passions produire des effets bien différens chez certains individus. Pour connaître ces tempéramens partiels, qu'ils soient naturels ou accidentels, il s'agit d'étudier les degrés de sensibilité de tels ou tels organes, de reconnaître le foyer que la sensibilité anime le plus. Car lorsqu'un organe jouit d'une activité supérieure à celle des autres, il devient, d'après les lois de l'économie animale, un centre d'action où les forces vitales affluent plutôt qu'ailleurs & sur lequel la moindre émotion physique ou morale porte particulièrement ses influences.

Des médecins célèbres ont observé que, dans chaque homme, il existe au moins un organe, qui, relativement aux autres, jouit d'un degré d'énergie supérieure à celle qu'il devrait avoir dans l'état de santé le plus parfait. *Zimmermann* dit, qu'il est parvenu à découvrir quel est dans chaque homme cet organe & qu'il a remarqué que c'est toujours la partie qu'affectent principalement les fortes émotions de l'ame. Si les bornes d'un simple mémoire ne m'arrêtaient pas, je rapporterais ici plusieurs histoires très-intéressantes de maladies organiques du cœur, des poumons & de l'estomac que j'ai vu produites par de violentes affections de l'ame. On avait long-temps avant observé l'organe dominant, aussi avait-on avec raison annoncé d'avance que la première cause occasionnelle ferait développer ces fâcheuses maladies.

Cette sensibilité particulière de certains organes n'a pas pour seul effet de les disposer plus que d'autres à des affections morbifiques, mais encore elle influe beaucoup sur le moral & détermine un genre particulier de penchans & d'affections. (1) Ainsi, par exemple, une chose très-fréquente & sur laquelle les observateurs ont porté leur attention, c'est cette activité excessive du foie, des organes biliaires, particulière à quelques hommes, qu'on ne rencontre pas seulement parmi les gens du tempérament bilieux des anciens, activité qui ne se manifeste pas toujours par des caractères extérieurs, mais bien par de certains mouvemens au canal intestinal, par des évacuations bilieuses qui se font de temps en temps & que le vulgaire désigne sous le nom de *débordemens de bile*. Cette disposition produit chez l'individu qui en est atteint un caractère sombre, fâcheux, irascible. Et les affections morales de ce genre ont quelquefois déterminé cet état physique.

On fait qu'en général un état morbifique du bas ventre, le dérangement des fonctions de quelques viscères abdominaux tels que le foie, la rate, l'estomac, produisent une imagination fort active, disposent à des

(1) » La pratique de la médecine, nous montre journellement que les affections des différentes parties influent de la manière la plus directe sur les goûts, sur les idées, sur les passions. Dans les maladies de poitrine, les dispositions morales ne sont point du tout les mêmes que dans celles de la rate & du foie. »

Cabanis, Mémoire sur l'Influence des Sexes sur le Caractère des Idées.

méditations opiniâtres & profondes , & sont presque toujours accompagnées des passions tristes. J'ai vu deux cas de mélancolie n'ayant pas d'autre cause qu'une constipation opiniâtre. *Voltaire*, avec son esprit & sa gaiété ordinaires a démontré tous les convéniens de la constipation, dans un conte intitulé , *les oreilles du comte de Chesterfield*.

Au rang des tempéramens partiels se trouve cette prédominance sanguine & lymphatique qui affecte des régions différentes suivant les âges. Ainsi dans l'enfance la pléthore sanguine existe aux régions supérieures & produit les hémorrhagies nazales : elle change de siège dans la jeunesse & procure les hémoptysies, dans l'âge mûr elle amènent les hémorroïdes, & dans la vieillesse les apoplexies sanguines. Il est d'autant plus essentiel de connaître cette disposition chez les gens qui l'éprouvent, que souvent elle n'est annoncée par aucuns signes extérieurs. C'est dans la région siège de la Pléthore, que sont les organes éminemment sensibles. Ce sont eux qui sont les premiers affectés par les causes morbifiques. C'est vers eux que se porte toute l'irritation dans les cas de suppression de transpiration, de disparition subite d'affection cutanée, de la goutte, &c. Ces organes n'en sont délivrés qu'en appliquant aussitôt que possible, un vésicatoire, un sinapisme, ou un autre moyen assez irritant pour rappeler l'affection à son siège primitif, ou dans une autre partie moins essentielle.

La prédominance du système lymphatique dans différentes régions, produit dans l'enfance le carreau mé-sentérique, ensuite les maladies lymphatiques de la

tête, les croûtes laiteuses, la teigne, &c. plus tard les engorgemens glanduleux de la région du col; dans la jeunesse le développement de tubercules dans les poumons; dans l'âge mûr l'engorgement du système lymphatique du bas ventre & les maladies cutanées.

Chez d'autres individus, & à de certaines époques les organes de la génération ne sont-ils pas le foyer où se portent toutes les impressions, & d'où ressortent toutes les déterminations. La sensibilité propre de la matrice peut modifier la sensibilité générale, au point de produire un ordre particulier d'idées, de penchans, de passions. *Monarchiâ singulari politur uterus*, dit *Vanhelmont*. Les époques des règles, le temps critique, l'état de grossesse, de nourrice, sont extrêmement essentiels à considérer sous le rapport de l'influence des passions.

L'état de grossesse produit des appétits, des goûts particuliers, des envies qui tiennent absolument à la sympathie de la matrice.

Dans les pâles couleurs on voit également cette action désordonnée de l'estomac. Cet organe affecté par les dérangemens de la matrice appête des matières terreuses, du charbon, &c....

Toutes les différences partielles dont nous venons de parler tiennent à la sensibilité inhérente à chaque organe. Mais le système nerveux, proprement dit, offre aussi des variétés, des irrégularités remarquables d'où naissent chez quelques personnes ces goûts dépravés, ces antipathies invincibles. » Eh pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui

dépendent des directions & des modifications particulières du système nerveux, ces dispositions nées avec quelques individus, impérieuses, souvent irrésistibles, qui les entraînent vers des objets pour lesquels ils ont une prédilection exclusive, & dont la connaissance plus parfaite nous donnerait peut-être aussi dans quelque cas, le secret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs & de nos crimes ? « *Hallé.*

A G E S.

Portons notre attention sur les révolutions qu'amène le cours des âges. Examinons les différences que ces révolutions apportent dans l'état de la sensibilité; voyons dans quelles proportions, à quelle époque de la vie, cette faculté est répartie dans tel ou tel organe, quelle région en est douée éminemment, quels sont enfin les centres d'activité. Le résultat de nos observations est que le moral suit absolument les révolutions physiques, que la nature en donnant à tel âge, à tel tempérament, tel genre de passions, lui a aussi donné le degré de force nécessaire pour en soutenir le choc. Ainsi, dans l'ordre naturel, les passions doivent changer de caractère avec les forces; mais nous l'avons déjà dit, l'homme en société intervertit sans cesse l'ordre de rapport sagement établi par la nature, & court ainsi continuellement à sa perte.

Dans sa belle dissertation sur les âges, *Stahl* observe que c'est principalement vers la tête que l'énergie vitale est portée dans l'enfance. En effet, l'organe cérébral jouit alors d'une grande activité; l'enfant éprouve

une multitude de sensations ; une foule d'objets nouveaux pour lui se présentent , & comme il veut tout connaître , il ne peut donner à chaque chose qu'une attention de peu de durée , d'où naît cette mobilité qui caractérise le premier âge. Cette rapidité habituelle dans la succession des impressions & des idées chez l'enfant , empêche le mal que pourrait produire la susceptibilité excessive. Les passions de l'enfance sont vives , mais aussitôt éteintes qu'excitées. La colère , la frayeur , la joie , sont les passions qui lui sont ordinaires ; mais leur courte durée fait qu'elles ont peu des effets fâcheux qu'elles produisent dans d'autres âges. Et si elles donnent naissance à quelques maladies , c'est aux affections convulsives. « Il y a quelque chose de convulsif dans les passions aussi bien que dans les maladies de l'enfant. »

Les forces vitales quittent peu-à-peu les régions supérieures qu'elles affectent dans l'enfance. C'est à la poitrine qu'elles viennent établir leur empire à l'âge de la puberté : alors aussi se forment les organes de la génération. La nature , qui , pour l'accomplissement de son œuvre , avait besoin de la chaleur & de la vigueur qui résultent d'une grande activité de la circulation & de la respiration , la nature , dis-je , a établi la plus grande sympathie entre les organes de la poitrine & ceux de la génération. Au moment de la puberté , il se fait dans l'homme un changement total , un ébranlement général. Il éprouve de nouvelles sensations , de nouveaux plaisirs , mais aussi de nouveaux besoins. L'amour arrive escorté de toutes ses jouissances , mais aussi de tous ses maux.

La jeunesse vient ensuite, c'est le complément de l'adolescence. Les organes de la génération ont toute leur énergie, l'homme est formé. La circulation & la respiration sont alors les fonctions les plus actives. Au physique comme au moral, l'action se porte de dedans en dehors. Les crises se font presque toutes par la peau. Le jeune homme semble toujours se porter hors de lui-même. La chaleur & la vigueur dont il jouit, lui donnent la plus grande confiance. Il se croit capable de tout. Il s'irrite aux moindres obstacles. Aussi le courage, l'audace, la colère sont ses affections ordinaires. Il se confie aux autres comme à lui-même ; & la crainte ainsi que la défiance le tourmentent rarement. La douce espérance porte presque toujours la sérénité dans son ame. (1) L'activité de son imagination donne naissance à une foule d'idées romanesques, le berce d'une multitude d'illusions ; mais ces erreurs d'imagination se succèdent ordinairement chez lui avec trop de rapidité pour qu'elles produisent sur son économie un effet fâcheux.

L'amour est un besoin impérieux qui le domine. Cette passion, qui, quand elle est satisfaite, lui procure

(1) Cette sérénité suit même le jeune homme jusques sur le bord de sa tombe. On ne remarque pas dans les maladies qui l'y conduisent ces terreurs invincibles, ces pensées lugubres. La phrysie pulmonaire qui affecte particulièrement les jeunes gens & qui en fait tant de victimes, est remarquable par cette tranquillité morale avec laquelle tous ces malheureux arrivent à leur dernière heure.

cure tant de jouissance , lui cause des peines à l'infini quand elle ne l'est pas. Toutes ses affections empruntent des traits à l'amour : & quand , dans l'enfance , l'imagination a été continuellement entraînée vers des idées religieuses , le jeune homme a pour la divinité les mêmes affections qu'il aurait pour sa maîtresse ; & cet amour ardent le conduit assez souvent à la mélancolie ascétique.

Mais à mesure qu'on avance en âge , les forces changent de direction. Elles quittent les organes qui sont au-dessus du diaphragme & gagnent ceux qui sont au-dessous. Le grand observateur *Stahl* a remarqué que les crises se faisaient alors par les intestins. La bile prend une qualité particulière. La pléthore veineuse succède à la pléthore artérielle , le système des veines du bas-ventre s'engorge ; alors naissent les maladies lentes du foie , de la rate , des intestins , maladies qui ont tant d'influence sur nos affections morales. L'action de la vie devient de plus en plus lente , les résistances sont plus grandes. Aussi le caractère de la jeunesse se modifie peu à peu. Dans l'âge viril tout se concentre au moral comme au physique. Les sensations de l'homme sont alors moins vives , moins rapides ; mais elles sont plus profondes : les passions sont plus lentes à se former , mais elles sont plus durables. C'est alors que la réflexion , la méditation , nous font connaître l'insuffisance de nos moyens ; de là cette sagesse , cette circonspection qui caractérise cet âge ; de là la crainte , la défiance , l'inquiétude pour l'avenir. Comme nous ne nous fions plus alors à nos moyens , nous

désirons les augmenter, nous recherchons les richesses, les amis, les places, les honneurs.

..... *Ætas animusque virilis*

Querit opes & amicitias, inservit honori

Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

Hor. Art. poët. ver. 166.

Nous sommes donc alors le plus exposés à éprouver les injustices des hommes; de là le mépris, la haine, les soucis, & toutes ces passions, qui, pour peu qu'elles soient exaltées, sont des sources si fréquentes d'affections morbifiques.

Les maladies lentes & aiguës des hommes de cet âge sont continuellement accompagnées d'inquiétudes, de craintes qui contribuent beaucoup à aggraver leur état & même à les conduire au tombeau.

Remarquons avant de finir cet article, la justesse de la dénomination de *viril* qu'on a donnée à cet âge; car c'est bien là l'âge de l'*homme* : la femme conserve long-temps le tempérament de l'enfance & de la jeunesse & passe presque de suite à celui de la vieillesse.

Très souvent le passage de l'âge viril à celui de la vieillesse est marqué par un court intervalle, pendant lequel arrivent assez ordinairement l'apoplexie, les affections rhumatismales, gouteuses. C'est ce temps qu'on a appelé retour de la jeunesse, parce qu'alors les passions sont beaucoup plus vives, plus mobiles, plus violentes. On sait que l'impatience, la colère caractérisent le gouteux. C'est sur-tout alors que les hommes d'un tempérament sanguin sont très-disposés

à l'apoplexie & que leurs passions ont un air d'assurance, de hardiesse digne du jeune homme.

Mais la véritable vieillesse arrive bientôt La susceptibilité diminue de même que la vivacité de l'imagination & la force des passions. La faiblesse du vieillard, qui s'accroît chaque jour, lui donne ce caractère de timidité, de défiance & d'avarice qui le fait remarquer.

S E X E S.

Il faut de l'attention & même de la pénétration pour appercevoir les différences morales qui existent à l'âge de l'enfance, dans les individus des deux sexes. Ce n'est qu'au temps de la puberté que de grands traits viennent les distinguer. Les organes de la génération se perfectionnent alors. Chaque sexe va remplir les fonctions spéciales dont la nature l'a chargé. Ainsi dans chaque sexe, toutes les parties de l'économie doivent se mettre en rapport avec le genre de fonctions qui lui est propre, les forces vitales doivent se répartir alors de manière à le favoriser de tout leur pouvoir. La femme ayant reçu le dépôt précieux de la conservation de l'espèce, toutes ses dispositions, ses goûts, ses habitudes doivent tendre à ce but. L'homme, a-t-on dit, doit attaquer, la femme se défendre. Il faut que l'homme soit fort, audacieux, entreprenant; que la femme soit faible, timide, rusée. Telle est la loi naturelle, au nombre des articles de laquelle se trouvent encore cette vive sensibilité, cette mobilité, cette inconstance qui caractérisent aussi la femme. Il fallait qu'elle fût éminemment sensible pour

qu'elle n'omit aucuns des soins qu'exige l'enfant ; qu'elle fût assez mobile pour voir d'un seul coup-d'œil dans ses petits gestes, dans ses traits même ce dont il a besoin, & y pourvoir sur-le-champ. Son inconstance ne lui était-elle pas nécessaire pour qu'elle prodiguât également à tous ses enfans sa tendresse & ses soins ?

Les hommes sont doués en général d'une sensibilité qui retient bien plus profondément les impressions des objets, ce qui détermine chez eux des passions bien plus durables. D'ailleurs quand la femme n'est occupée que des détails domestiques, qu'elle reste dans l'intérieur de la maison, l'homme se porte au-dehors, s'occupe de toutes les affaires extérieures, devient souvent l'esclave de l'ambition, de la soif de l'or, est exposé à tous les soucis qui accompagnent ces passions factices & en subit les atteintes funestes. Si les femmes au lieu de leur mobilité, avaient été douées d'une sensibilité aussi profonde que celle des hommes, si ces êtres faibles avaient été susceptibles de passions aussi durables, comment auraient-elles pu supporter toutes les révolutions auxquelles leur organisation sexuelle les assujettit.

L'amour, voilà la passion des femmes. Il faut qu'elles remplissent le vœux de la nature en s'y soumettant. Et si elles veulent lui échapper, des indispositions sans nombre les attendent & les punissent (1).

(1) Je connais une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui devint épileptique à la suite de la mort de son premier mari & en fut guérie par un nouvel hymen.

Nous avons déjà fait observer les rapports intimes qui existent entre le poumon & les organes génitaux; nous avons vu dériver de là la fréquence des phtysies pulmonaires chez les jeunes gens; nous avons dit aussi que les femmes conservaient le caractère de la jeunesse jusqu'à l'époque critique. D'après cela on explique facilement pourquoi les femmes sont plus sujettes à la phtysie pulmonaire. Les aiguillons de l'amour mettent la circulation & la respiration dans une activité souvent trop forte par rapport à l'organisation physique du poumon & la capacité de la poitrine. On voit quelquefois les femmes délivrées d'une affection de poitrine, d'un commencement de phtysie pulmonaire, mais c'est par une maladie de l'utérus dont les suites ne sont pas moins fâcheuses. Et si on rencontre quelques femmes attaquées de consomption d'un autre genre, ayant à souffrir de ces affections organiques qui, de même que la mélancolie & l'hypocondrie sont le partage de l'homme, ces femmes le doivent à un égarement de l'imagination, à un état vicieux de la sensibilité, à une morosité habituelle produite par une longue suite de passions tristes.

Les révolutions physiques auxquelles les femmes sont sujettes, influent singulièrement sur leur moral. Qui n'a observé cet état d'inquiétude, de tristesse, ces goûts bizarres qu'elles ont à l'âge de la puberté, aux différentes périodes menstruelles, qui sont une courte répétition de ce qui se passe lors de la puberté, & dans l'état de grossesse?

Lorsque la femme a passé l'époque critique, sa santé

est bien plus assurée que celle de l'homme. Alors elle n'a plus d'amour ; elle n'éprouve aucune des passions qui à cet âge tourmentent encore les hommes. Elle n'a d'effet fâcheux à redouter des passions que celui de la *peur*, qui affecte tous les êtres faibles, qui, comme elles, n'ont que peu ou point de résistance à opposer dans les cas périlleux.

C L I M A T.

Le climat produit des différences bien marquées dans la sensibilité, dans la forme & le caractère des passions, & dans leurs effets sur l'économie animale. La latitude d'un pays, sa situation sur un terrain bas ou élevé, sec ou marécageux, au sein des terres ou près de la mer, près d'une chaîne de montagnes, près d'une rivière ; son exposition à tel ou tel vent, la fertilité du sol, la nature des productions qui souvent déterminent le genre de vie, &c. Tels sont les élémens nombreux dont se compose le climat, telles sont les idées que nous devons attacher ici à la dénomination de *climat*. Cette multitude d'objets différens qui impressionnent les organes des sens, produisent des idées différentes & par suite des déterminations analogues. Et pour peu que cette influence soit soutenue, elle donne à la sensibilité un caractère qui lui est relatif. Un homme qui vit dans les lieux sauvages, agrestes, couverts de rochers escarpés, a devant les yeux des images bien différentes, doit éprouver des sensations d'une nature toute autre, que celui qui n'est affecté que par la douce impression d'un climat dont la ferti-

lité, la riante situation sur un coteau, près d'une rivière, ne lui offrent que les images les plus agréables.

Hippocrate & Galien ces grands maîtres de l'art ont bien vu cette influence remarquable du climat. *Galien*, dans son livre intitulé : *que les mœurs suivent le tempéramment*, en donne pour exemple les thébains comparés aux athéniens. Le livre, *de l'Air, des Lieux & des Eaux* suffirait pour rendre *Hippocrate* immortel. C'est-là qu'il traite en grand observateur, tout ce qui a rapport au climat. Suivons le lorsqu'il décrit les bords du *Phase*. Lieu marécageux, couvert de bois; pluies fréquentes & copieuses; le *Phase* fleuve remarquable par la lenteur avec laquelle il coule; habitations au milieu des eaux; saisons régulières, n'ayant point ces passages rapides & subits qu'on remarque dans d'autres climats; vents de sud continuels; telles sont les principales circonstances qu'offre la température chaude & humide. Son influence soutenue énerve continuellement les forces & donne aux habitans de cette région le tempérament déterminé par l'excès des fluides sur les solides, par celui du système lymphatique sur le sanguin, & caractérisé par la faiblesse & la lenteur des mouvemens, l'inertie, l'indolence & le peu d'énergie des passions.

Hippocrate détermine de même le caractère de l'habitant des montagnes, des lieux secs, des pays nus, ouverts de tous côtés, ayant des étés brulans & des hivers rigoureux; de l'habitant des régions où les saisons changent fréquemment & d'une manière très-brusque. Il regarde l'exposition d'un pays à l'Orient,

comme la plus favorable. En effet le froid & le chaud y sont modérés, l'action du soleil à son lever, légèrement excitante ne peut qu'être avantageuse. La sensibilité des habitans y est ordinairement au même degré, que chez les individus du tempérament sanguin des anciens, de celui que nous avons regardé comme venant d'un mélange assez bien proportionné des différens systèmes & dont le caractère morale est l'activité, la vivacité & le peu de durée des passions.

Hippocrate n'a point oublié de remarquer que les causes politiques peuvent modifier singulièrement les tempéramens qui sont l'effet du climat. Il a fait voir par exemple, que le gouvernement despotique rendait les hommes moins belliqueux & que l'état de servitude finissait par les dégrader & leur ôter tout le courage & l'énergie dont ils avaient été susceptibles. L'affertion d'*Hippocrate* a été confirmée par l'histoire de tous les peuples qui sont venus après lui, & nous met à même de répondre à la question par laquelle on demande, quelles sont les causes qui font changer les tempéramens nationaux; qui font que celui des environs de la Grèce a passé en France; qu'on le retrouve chez les suédois appelés pour cette raison, les français du nord & qu'il commence à devenir celui des russes.

Sous la même latitude, il y a des pays dont les habitans diffèrent infiniment sous tous les rapports. Pour traiter complètement tout ce qui est relatif au climat, il faudrait examiner tous ces rapports. La latitude seule est donc une considération trop générale, & comme nous allons parler de son influence, il est utile

d'avertir combien son effet peut être modifié par toutes les circonstances dont nous avons dit que se compose le *climat*.

D'après les observations des voyageurs & des médecins qui ont exercé leur art dans différens climats, on fait qu'en général la sensibilité, qui est à un degré très-médiocre sous les zones polaires, arrive à des degrés d'autant plus élevés qu'on se rapproche des régions équatoriales où elle est en excès. Les habitans des pays froids ont besoin pour résister à leur température, de faire beaucoup d'exercice, ce qui en favorisant considérablement l'accroissement de leurs organes musculaires, leur donne la force pour appanage. *Montesquieu*, qui a développé les principes d'Hippocrate relativement à la température des différens pays, dit que cette force produit plus de confiance, en soi-même, c'est-à-dire, plus de courage; plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de desirs de vengeance; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire, plus de franchise, moins de soupçons, de politique, de ruse.

Une température modérée produit le caractère heureux du tempérament sanguin des anciens, sur-tout lorsque le pays est situé dans des lieux riants, fertiles & qu'il est favorisé par les institutions sociales. La plupart des impressions qu'on y éprouve sont agréables & donnent naissance à des affections analogues.

L'habitant du midi cherche le repos par goût & par besoin. La faiblesse est son partage & cette faiblesse lui fait tout craindre, parcequ'il sent qu'il ne

peut rien. » Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont, ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens. «

C'est donc un fait d'observation qu'en général on pourrait distinguer les climats par les degrés de la sensibilité, comme on les distingue par les degrés de latitude. *Montesquieu* a vu les mêmes opéras, la même musique, produire en Angleterre & en Italie, des effets on ne peut plus différens. De cette sensibilité exquise dans les climats chauds, résulte la plus grande disposition à être ému par les passions & sur-tout par celles qui sont relatives à l'union des deux sexes. » L'amour, dit *Defèze*, est dans les pays chauds un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature ; dans les climats tempérés, c'est une passion douce, une affection réfléchie & souvent un produit de l'éducation ; enfin dans les pays froids, ce n'est plus une passion, c'est le sentiment tranquille d'un besoin urgent. » Ainsi dans le Nord, l'amour est un besoin tout physique, dépendant absolument de l'organisation. Dans les climats tempérés, il commence à être mêlé d'une infinité de choses qui ne tiennent pas à ce besoin, mais qui en rendent la satisfaction plus agréable. Dans les climats chauds l'exaltation de l'imagination le rend tout-à-fait un besoin moral, nous transporte entièrement au-delà de la nature.

Si la chaleur est excessive, elle énerve l'homme, elle l'accable. Le corps & l'esprit sont entièrement abbattus ; On est de la plus grande indifférence. A *Messine*, quand le *Siroco* règne, on est anéanti, on

est sans force, sans idées. La paresse fait le bonheur de l'indien ; le repos est sa félicité suprême. Mais la faiblesse & la timidité qui le caractérisent, sont jointes à une imagination , dont l'extrême vivacité le rend susceptible, d'être frappé à l'excès par tout ce qui se présente : ce qui, comme le pense *Montesquieu*, explique comment des gens sans courage commettent des actions atroces & supportent les pénitences les plus barbares.

La vive sensibilité des Méridionaux les rend donc très-irritables. L'imagination les trompe souvent & leur fait porter des jugemens faux & précipités. La faiblesse les rend défiants, soupçonneux & dissimulés. „ Vous trouverez , dit encore *Montesquieu* , dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité & de franchise. Approchez des pays du Midi , vous croirez vous éloigner de la morale même ; des passions plus vives multiplient les crimes ; chacun cherche à prendre sur les autres, tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstans dans leurs manières, dans leurs vices même & dans leurs vertus. Le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux mêmes. “

S A I S O N S.

La différence des climats établit celle des saisons. Tout ce que nous avons dit sur les effets de la température, du chaud, du froid, du sec, de l'humidité,

de , &c... donne raison de ce que produit sur l'économie animale la différence des saisons.

Les anciens faisaient correspondre les quatre humeurs qu'ils avaient adoptées, les quatre tempéramens, les âges, à chacune des quatre saisons. Cette opinion des anciens paraît être confirmée par l'observation, autant cependant que peut l'être une assertion aussi générale. Ainsi leur tempérament sanguin correspond au printemps. En effet tout à cette époque semble renaître dans la nature, prendre de l'activité, tous les tableaux sont rians , &c... L'été se rapporte à leur tempérament bilieux & produit assez ordinairement les affections qui en dépendent. Quand l'automne vient, la nature se rembrunit, prend une teinte plus sombre. Aussi les anciens rapportaient à cette époque le tempérament mélancolique. C'est dans l'automne qu'on voit bien plus fréquemment les affections hypocondriaques, & toutes celles qui sont la suite des passions tristes. L'hiver correspond à la vieillesse. Alors tout se resserre, tout rentre au dedans.

L A N U I T.

La nuit n'a pas comme le jour, un astre qui dispense le calorique & la lumière. Pendant la nuit, l'animal se trouve donc privé des qualités bienfaisantes de ces deux corps, qui en stimulant légèrement les forces vitales, favorisent l'exécution des fonctions, de la transpiration sur-tout. Or on sait que quand les fonctions internes ne s'exécutent pas avec facilité, on est pris d'une morosité involontaire, d'une tristesse qu'aucun

raisonnement ne peut dissiper. En réfléchissant un instant, nous voyons que cela devait être ainsi. La nuit nous a été donnée pour être le moment du repos : car si les forces avaient été continuellement en action, elles auraient été bientôt épuisées. La nature, en nous privant de la lumière pendant la nuit, suspend nos relations avec les objets extérieurs, fait succéder le repos au mouvement, le sommeil à la veille. Mais, nous le répétons encore, l'homme en société contrarie sans cesse les vues de la nature. Lors même qu'il ne prolonge pas le jour, à son détriment, au moyen des lumières artificielles, souvent il ne dort pas ou dort mal. C'est alors que son imagination le tourmente. Elle lui rappelle les sensations qu'il a éprouvées & lui présente de préférence les idées fâcheuses. Cet aspect sombre & lugubre, cet état de solitude, cette obscurité qui fait que, voyant mal ou ne voyant pas les objets qui l'environnent, l'homme s'imagine, être entouré de principes de destruction, tout cela le trouble; une tristesse générale s'empare de lui, il est saisi d'une frayeur, d'une terreur à laquelle même ne résistent pas beaucoup de gens éclairés, beaucoup d'esprits forts. (1)

Il semble que l'âme aille au devant des sensations pénibles, & que l'imagination si habile à se créer des fantômes, nous offre sans cesse des motifs d'épouvante. Dans ce silence de la nature, nous sommes en quelque sorte, livrés à nos propres forces, nous n'avons

(1) Mr. Richard de la Prade. Mémoire sur l'Influence de la Nuit sur les Malades.

de secours à attendre de personne ; on dirait que dans cet état de repos, chaque être ne vit que pour soi : cet isolement, cette espèce d'abandon dans lequel nous nous trouvons, les préjugés de notre enfance qui reprennent leur empire, ajoutent encore à nos raisons de craindre, & la moindre impression qui aurait quelque chose d'extraordinaire, est capable de nous glacer d'effroi. «

Si la nuit produit un effet aussi fâcheux sur le moral des personnes en santé, combien son influence ne doit-elle pas être plus sensible sur celui des malades. Le malade qui ne dort pas se regarde comme abandonné par tout le genre humain, rien ne le distrait de ses douleurs ; il pense à ses peines, il juge de son état au gré de son imagination & la plupart du temps il exagère son mal : de là la tristesse & le découragement, qui lui sont si funestes.

G E N R E D E V I E.

Ce que nous venons de dire sur les tempéramens, les âges, les sexes, les climats, nous a déjà fait voir que la nature a déterminé à chaque individu le genre de vie qui lui convient. Elle a dispensé à chacun son emploi d'après l'état de ses forces. Ainsi, par exemple, l'organisation générale des femmes les dispose à la vie sédentaire, aux soins intérieurs de la maison ; elle ne les rend pas propres aux travaux pénibles. Le climat froid commande à l'habitant du Nord de faire de grands exercices. (1) l'habitant des régions brûlantes serait

(1) C'est dans les pays chauds qu'est né le *monachisme* ; & *Montesquieu* observe qu'en Asie le nombre des derviches ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat.

incapable de se livrer à ces mêmes exercices , il serait accablé sur le champ : d'ailleurs la chaleur du climat supplée à l'exercice, sous ce rapport qu'elle attire , comme lui , les forces à l'extérieur & qu'elle entretient une transpiration abondante.

Mais les institutions sociales contrarient continuellement les institutions de la nature ; elles destinent tel individu à remplir tel emploi , à avoir telle occupation sans égard à sa capacité physique , à l'âge , au tempérament , au climat. Nous voyons une foule d'hommes s'écarter de l'ordre naturel au point de vivre abusement en femmes. La vie molle & inactive que mènent ces hommes *efféminés* , l'ennui qui souvent l'accompagne ; des alimens trop recherchés , l'abus des liqueurs alkoolisées & des narcotiques , altèrent leur sensibilité , donnent à leurs affections , à leurs penchans une direction toute autre que celle qu'ils auraient eue , s'ils eussent suivi les lois de la nature , & produisent une foule d'indispositions & particulièrement les affections hypocondriaques.

On sait que le repos est nécessaire au travail de l'imagination , que l'inactivité physique produit l'activité morale. Quand les bras travaillent , dit Rousseau , (1) l'imagination se repose ; quand le corps est bien las , l'esprit ne s'échauffe pas. Aussi remarque-t-on presque toujours , un excès vicieux de sensibilité chez les artistes ; aussi voyons nous devenir mélancoliques & maniaques beaucoup de peintres & sur-tout les poètes &

(1) Profession de foi du vicaire Savoyard.

les musiciens , chez qui une imagination exaltée , en leur présentant les objets sous une expression trop vive & trop forte , fait naître souvent des passions analogues aux couleurs qu'elle donne à ces objets. (1) Joignez à cela l'amour-propre de l'artiste , le désir de la gloire & de la célébrité. L'attention qu'ils donnent exclusivement à leur sujet , leur fait oublier tous les autres. La seule ambition du poète est de cueillir des lauriers au parnasse. Combien ne voit-on pas de métromanes oublier les besoins les plus pressans , fuir la société des hommes , même celle de leurs amis , s'enfoncer dans une épaisse forêt , s'arrêter au léger bruit d'une fontaine qui murmure & tomber dans une profonde rêverie.

Constriction générale , yeux fixes , membres immobiles , langueur de toutes les fonctions ; tels sont les phénomènes qui accompagnent les fortes tensions d'esprit , & qui disposent les hommes de lettres aux affections nerveuses de l'estomac & des intestins , à l'hypocondrie enfin.

Parmi les gens du peuple , ceux dont les métiers les forcent à rester assis , sur-tout dans des endroits renfermés où ils sont privés d'un air pur , & du stimulus avantageux de la lumière & de la chaleur solaire , tous ces hommes ont en général le système musculaire
peu

(1) *Spinello* , fameux peintre toscan , ayant peint la chute des anges rebelles , donna des traits si terribles à *Lucifer* , qu'il en fut lui-même saisi d'horreur , & tout le reste de sa vie , il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir présenté sous une figure aussi hideuse. *Tissot* , de la Santé des Gens de Lettres.

peu développé, leur tempérament tient du lymphatique & du nerveux, & ils sont sujets aux maladies & aux passions qui dépendent de ces tempéramens.

Le genre & la nature des objets qui nous entourent, influent singulièrement sur le caractère de nos penchans. Ainsi les bouchers sont généralement enclins à la férocité. Les personnes qui se livrent continuellement à la chasse, contractent un caractère de rudesse, de dureté, de cruauté même.

Le commerce produit bien l'activité physique nécessaire pour entretenir la santé, mais la soif de l'or, *auri sacra fames*, en est l'aiguillon & donne à tous les commerçans un esprit d'égoïsme remarquable. Les revers dont le commerce est souvent accompagné, causent à ceux qui s'en occupent, des chagrins violens & par suite les maladies les plus fâcheuses.

Les femmes, avons nous dit, ne sont pas capables de faire de grands exercices en raison de leur faiblesse musculaire. Mais cette vivacité qui les caractérise, cette finesse, cet esprit de détail qui leur est naturel, les rendent propres à toutes les occupations que demandent les soins domestiques. La nature les a donc destinées à être nos ménagères. Leur santé est intéressée ainsi que leur fortune à ce qu'elles ne restent pas dans l'inaction, à ce qu'elles remplissent bien leur emploi. Qu'on observe celles qui s'en éloignent; qu'on fasse attention dans les grandes villes à toutes ces femmes que la richesse invite à l'indolence, à la paresse, à la mollesse, au plaisir. Tous ces abus donnent naissance chez elles, à ce tempérament où les forces

vitales sont réparties d'une manière tout-à-fait inégale, où le système nerveux est dans un excès tel, qu'elles sont dans un état continuel de spasme, de vapeurs, de convulsion, ou de faiblesse extrême. La moindre cause physique ou morale les affecte à l'excès & met continuellement leur santé dans un état d'incertitude & d'irrégularité remarquable.

Les occupations qui exigent un exercice modéré ou plutôt mesuré sur l'état des forces, offrent beaucoup d'avantage pour l'économie animale. Un léger développement du système musculaire diminue d'autant la susceptibilité nerveuse; les fonctions internes se font avec plus d'activité; la transpiration est plus considérable; l'appétit meilleur; la digestion plus facile & la lassitude qui en résulte à la fin de chaque journée procure un bon sommeil.

Quel est le genre de vie qui mène le moins à toutes ces passions dont la vivacité ou la ténacité, produisent, ou des émotions sans nombre, ou des affections profondes, dont les suites sont également fâcheuses pour l'économie animale? Quelles sont les gens qui vivent le mieux dans les vues de la nature? Ce sont certainement ceux qui restent où la nature les a mis, qui en suivent les indications. Ce sont les habitans aisés de la campagne, ceux qui cultivent paisiblement le champ de leurs pères. Ils ont peu de passions. Leur ambition ne s'étend pas au delà de leurs récoltes. Leurs occupations leur donnent l'exercice nécessaire, pour que leurs fonctions s'exécutent de la manière la plus favorable à leur santé.

Mais les habitans des villes, les hommes instruits, les gens sensibles, ne seraient jamais étrangers au bonheur, si la sagesse présidait toujours à leur éducation, s'ils étaient sur-tout bien dirigés dans la culture des sciences & des arts, si leur manière de vivre enfin, était toujours déterminée par la saine raison. Ainsi, en excitant & en entretenant convenablement une diversité continue dans les sensations, une grande variété dans les goûts; on éviterait la naissance de toute passion dominante, on l'arrêterait dans sa marche, on dissiperait même ces affections concentrées sur un seul objet, ou sur une seule série d'objets, qui, chez les personnes sensibles, causent l'exaltation & l'aberration de l'imagination, &, par le trouble intérieur & l'agitation qu'elles produisent, causent les plus grands désordres à l'économie animale.

L'étude que nous venons de faire sur l'état de la sensibilité dans les différens tempéramens, âges, sexes, climats, genres de vie, &c. . . nous a donné en quelque sorte l'histoire des passions; elle nous a mis à même de juger du genre de passions qui affectent différentes personnes & de l'effet différent que la même affection produit sur l'économie animale des différens individus. En passant tous ces objets en revue, nous avons eu occasion de remarquer combien de modifications, les institutions sociales, les vices de notre éducation, & les erreurs de notre imagination, font éprouver à notre organisation naturelle; combien de besoins de convention nous avons continuellement à satisfaire.

Nous allons maintenant parler d'une manière particulière des passions principales. Nous tâcherons de les examiner sous toutes les formes , dans leur état de simplicité ou de complication , dans leur état de faiblesse ou d'énergie. Nous verrons quel changement produit sur le tempérament cette durée interminable de certaines passions , combien est dangereux le passage subit ou rapide d'une affection à une autre , même celui de la douleur au plaisir : nous indiquerons quelle différence il y a dans l'action de certaines passions , selon qu'elles sont libres ou contraintes ; car l'homme infortuné qui ne peut épancher ses peines dans le sein d'un ami , qui lutte violemment contre le besoin pressant d'exprimer le sentiment qui le surcharge , obligé souvent de feindre un sentiment contraire , est bien différemment affecté que celui qui peut se plaindre & pleurer en liberté.

2^{me}. PARTIE.

LES PASSIONS EN PARTICULIER

Plaisir & douleur, tels sont les élémens du sentiment ; tels sont les deux chefs auxquels se rapporte en dernière analyse le résultat de toutes les impressions produites sur nos sens par les objets extérieurs. Désir & aversion, ou amour & haine, telles sont les deux manières d'être générales de toutes nos affections.

Nous éprouvons du plaisir, & il y a désir ou amour, toutes les fois que nous jugeons que l'objet impressionnant est en rapport avec notre organisation & qu'il nous est avantageux. Nous éprouvons de la douleur & il y a aversion ou haine, toutes les fois que nous jugeons que cet objet n'est point en rapport avec notre économie, qu'il nous est funeste.

Nos passions se divisent donc naturellement en deux classes générales (1) 1^o. Toutes celles qui se rappor-

(1) Plusieurs philosophes n'ont admis qu'une passion, l'*amour*, à laquelle ils ont rapporté toutes les autres. Leur opinion revient absolument à la nôtre, car la haine est l'amour de soi qui repousse ceux qu'elle regarde comme ses ennemis.

Et le traducteur de Pope a dit :

L'amour-propre dans l'âme enfante le désir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir,

.....
.....

Que sont les passions ? L'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait & cherchant ce qu'il aime.

tent au plaisir , à l'amour , au désir ; 2^e. Toutes celles qui se rapportent à la douleur , à la haine , à l'aversion.

Un objet quelconque nous plaît , nous l'aimons. S'il est présent & que rien ne s'y oppose , nous en jouissons. Quand nous ne l'avons pas , nous le désirons ; notre imagination nous fait jouir d'avance. Si nous tardons à l'avoir , l'espérance prolonge notre désir , elle nous anime , nous fait pressentir que nous pourrions surmonter les difficultés , vaincre les obstacles qui s'opposent à notre bonheur. Voilà en quoi consistent les affections de la première classe. Mais si nos desirs ne sont pas satisfaits , si l'espoir cesse , nous sommes affectés d'une manière toute contraire ; & la crainte , le chagrin , la haine , la colère , sont les passions que nous éprouvons , & qui composent la seconde classe.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT AU PLAISIR.

Les affections qui se rapportent au plaisir produisent , en général , une influence avantageuse.

Quelquefois cependant , chez certaines personnes , les jouissances excessives font le plus grand mal , & peuvent causer la mort subite.

La gaieté & la joie modérée , accélèrent la circulation , mais c'est par un mouvement doux , égal & facile ; le corps est dans un état d'activité & de vigueur , la face est plus colorée , plus animée ; les fonctions de l'estomac & des intestins sont plus actives , les sécrétions & les excrétions sont augmentées.

La joie excessive accélère la circulation , mais par secousses , & s'exprime souvent par des sanglots de

même que les peines violentes. Elle produit un état de spasme extrême, l'insomnie, des syncopes, des palpitations, le délire. L'émotion peut être portée à un point tel, que les fonctions en soient totalement troublées & que les forces vitales portées en un instant au plus haut degré d'exaltation, soient frappées sur le champ d'une foiblesse extrême.

J'ai vu mourir ainsi subitement un fort de la halle, de la joie d'avoir gagné une somme considérable à l'oterie. Des exemples de cette sorte sont malheureusement assez fréquens, & l'histoire nous en fournit de célèbres. *Pline* (liv. 2, cap. V.) nous apprend que *Sophocle* est mort du plaisir d'être couronné pour une tragédie; & *Aulugelle* (Noct. attic., liv. 3. cap. XV) que *Diagoras* a eu le même sort, de la joie extrême qu'il éprouva en voyant couronner ses enfans vainqueurs aux jeux olymptiques. La nièce de *Leibnitz* est morte subitement de joie, en voyant ouvrir les coffres de son oncle qui étaient remplis d'or. Notre *Daubenton* a été enlevé aux sciences par une apoplexie causée par un sentiment de joie très-vive.

Quand ces fortes émotions ne sont pas assez violentes pour donner la mort, le trouble de la circulation & de la respiration qui en résulte, n'est ordinairement que momentané & le calme est bientôt rétabli. Quelquefois cependant des affections spasmodiques & maniaques en ont été les suites funestes.

Un mouvement de joie inattendu a souvent tiré des mélancoliques de leurs profondes rêveries. J'ai vu guérir de cette manière heureuse, un mélancolique

pour qui on avait employé inutilement une foule de moyens. L'agitation vive qu'il éprouva, bouleversa son économie & la changea en bien, tellement que sa raison a repris en entier son empire.

Dans la classe des passions que nous traitons, se trouvent l'amour de la gloire, de la célébrité, des honneurs, des richesses, toutes les fois que les desirs, qui sont les fondemens de ces passions, sont satisfaits.

Rangeons ici particulièrement, l'*amour*, cette passion universelle qui a pour objet l'union des deux sexes, celle à la satisfaction de laquelle la nature a dû attacher tant de voluptés, dont elle a dû faire un besoin impérieux, puisqu'elle l'a instituée pour réparer & perpétuer l'espèce. Les convenances sociales, les lois, les mœurs, les préjugés, les rangs, les fortunes, les religions, les fougues de l'imagination surtout, ont dégradé l'amour, en ont fait une passion toute morale. Les variétés infinies de l'amour qui tiennent à toutes ces circonstances, & plus encore à la différence des climats & des tempéramens, rendent impossible une description générale de cette passion. Toutes celles qu'on a données, sont des abstractions toujours éloignées de la véritable nature.

Amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi pathematum confusa atque turbulenta coacervatio.

L O R R Y.

- » La vanité, l'orgueil, l'espérance & la crainte,
- » Le regret, le désir, c'est l'airain de Corinthe
- » Où par un feu brûlant, l'un dans l'autre fondus,
- » Tous les métaux roulaient & brillaient confondus.

L'amour est un composé de toutes les passions , il en produit tous les effets sur notre économie.

Tout ce qui a rapport aux jouissances de l'amour , est du ressort de la classe des affections que nous traitons maintenant. Les soucis, les craintes, les inquiétudes , le désespoir , qui accompagnent si souvent l'amour , sont de l'autre classe. Ainsi nous rapportons aux effets de la joie , en général , l'influence qu'exercent sur notre organisation , les voluptés que nous procurent les jouissances de l'amour & même l'espoir de jouir. Ces effets sont toutefois modifiés par l'influence particulière des organes génitaux. Observons un amant tout près de satisfaire une violente passion ; il a le plus grand espoir de jouir , son amie est présente , il la voit , ses yeux sont étincellans , il est tout feu , *musculorum contentio ingens vires viribus addere videtur*. C'est dans un état à-peu-près semblable , que se trouvait ce jeune homme , qui , épris de l'amour le plus véhément pour M^{lle}. *Gaussin* , tomba à ses pieds & y expira de plaisir & de fureur. *Dionis* a connu plusieurs jeunes gens qui sont morts dans les bras des femmes dont ils étaient passionnément amoureux.

On voit à quel excès de plaisir peut nous conduire l'amour. Cette passion l'emporte peut être sur toutes les autres par sa violence. L'insatiable ambition lui a cédé quelquefois , & *Cléopâtre* a fait oublier à *Marc Antoine* , la gloire & l'idée sublime de la conquête de l'univers.

L'amitié doit se ranger dans la série des passions agréables. Mais cette affection est douce & tranquille ;

elle n'a pas de jouissances excessives, elle ne produit pas de fortes émotions. Nous devons cependant la noter, comme ayant l'avantage d'adoucir nos maux & d'en prévenir quelquefois la naissance.

Je viens d'étudier les effets que produisent sur l'économie animale les affections qui ont le plaisir pour élément. Examinons maintenant celles qui se rapportent à la douleur. Pour peu qu'elles soient violentes ou prolongées, elles portent sur l'organisation une atteinte funeste, elles amènent une foule de maladies de tous les genres.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT A LA DOULEUR.

La nature, qui nous a donné le plaisir pour nous attirer vers le bien, vers ce qui est conforme à notre organisation, & par conséquent pour nous inviter à en jouir, a mis aussi la douleur en sentinelle pour nous avertir de la présence du mal, & nous mettre à même de nous en garantir, soit en le combattant, soit en le fuyant. Mais les suites de la douleur nous sont souvent plus funestes que le mal qu'elle tend à nous faire éviter. » Je veux bien, dit Delachambre (1), que la douleur serve de signal pour avertir du danger où l'on est prêt de tomber, mais c'est un signal qui donne plus d'effroi que de précaution. Et l'on peut dire que c'est une sentinelle timide qui donne souvent l'alarme sans sujet, & qui étonne l'âme au-lieu de l'assurer. «

(1) Caractère des Passions, tome IV.

Qu'un objet nuisible se présente , ou bien qu'un objet qui nous est avantageux , qui nous plaît , nous soit arraché ; que nous soyons privés de sa jouissance ; que nous perdions en un instant notre fortune , nos espérances. Qu'un père vienne à perdre son fils , un époux , sa compagne chérie , un amant , sa maîtresse , un ambitieux , son emploi ; ou seulement que des obstacles s'opposent aux désirs de l'amant , de l'ambitieux ; on a le cœur *saisi* (1), on éprouve à la région précordiale un resserrement subit , toutes les forces se portent sur le champ aux parties intérieures , elles abandonnent les extérieures , aussi le visage pâlit , la vue se trouble , souvent on tombe en défaillance. Revenu à soi , on se trouve dans un état de spasme général , on ne peut parler , (*curæ leves loquuntur ingentes stupent*) , on sent sur le cœur un poids très-pénible , le cœur palpite , le pouls est serré , fréquent , irrégulier ; les gémissements , les soupirs , les sanglots , annoncent dans quelle gêne sont les organes de la respiration.

L'homme affligé est plus ou moins long-temps dans cet état de spasme où tout est concentré à l'intérieur. Souvent il en sort par un mouvement de fureur qui le transporte hors de lui-même , le met dans un trouble extrême , lui fait pousser des cris horribles. Cette agitation fait bientôt place à l'abattement , au silence le plus profond ; des souvenirs amers viennent déchirer son ame , il réfléchit à son malheur , il recueille toutes

(1) Cette expression vulgaire marque bien la surprise , l'effet primitif de la douleur subite.

les circonstances qui peuvent exagérer sa perte, la rendre plus sensible. Le spasme cependant est moins considérable que dans les premiers momens de la douleur ; les fonctions reprennent un peu , les larmes viennent le soulager, la transpiration commence à se rétablir , la respiration devient plus tranquille & le pouls plus régulier.

Souvent alors il arrive que sa physionomie change tout-à-coup , & présente les traits de l'indignation & de la colère. L'agitation , que ces passions lui procurent, lui fait du bien, pourvu qu'elle ne soit pas extrême. Elle remet l'équilibre , elle reporte à la circonférence les fluides qui s'étaient portés au centre. Alors il forme des projets de vengeance contre les auteurs de son malheur. Il jouit d'avance de la satisfaction qu'il doit en tirer , & le plaisir intérieur qu'il en éprouve lui est avantageux. Mais bientôt la crainte vient faire cesser ce triste plaisir , elle arrive avec son appareil lugubre. Elle lui fait croire que le mal présent n'est que l'avant-coureur d'un mal futur. Et pour peu que son imagination exalte sa crainte , la défiance qu'il a en ses moyens & même en ceux de ses amis , amène un découragement extrême qui finit par l'accabler. C'est la nuit principalement qu'il en est tourmenté ; la solitude , l'obscurité , le silence de la nuit , tout dispose son imagination à lui présenter son état sous l'aspect le plus fâcheux.

Un chagrin violent peut produire subitement sur l'économie les effets les plus funestes , tels qu'une attaque d'apoplexie, de paralysie, d'hystérie, de manie,

sur-tout la suppression des règles, quelquefois même la mort subite. J'ai vu tout récemment un exemple de mort subite due à une cause de cette nature. Un marin était dans l'affliction d'avoir perdu sa femme depuis un mois. Il postula mais en vain, un congé pour aller arranger ses affaires. Il conçut un chagrin si violent de ce refus, qu'il mourut le lendemain.

Tous les phénomènes que nous venons de décrire ont lieu dans les premiers momens de la douleur. Si rien ne la fait cesser ; si les consolations de l'amitié, ne font pas renaître la douce espérance, si la philosophie n'arrête pas le cours de la douleur, ou plutôt si les causes qui l'ont fait naître continuent à exister, elle se prolonge & prend alors le nom de *tristesse*, *chagrin lent*, *crainte habituelle*. Ce mouvement subit par lequel tout s'est pour ainsi-dire précipité des extrémités du corps vers les organes internes, comme pour défendre le sanctuaire de la vie ; ce mouvement continue, mais d'une manière lente. Le cœur est dans un resserrement habituel ; les grandes inspirations, les soupirs viennent au secours de la respiration qui s'exécute avec difficulté. Les organes gastriques sont dans un état continuel de constriction, la circulation veineuse du bas-ventre est extrêmement ralentie ; les frissons continuels indiquent la faiblesse de la peau, son peu de chaleur. Les fonctions essentielles de la vie sont dans un état de gêne dont la durée doit altérer l'organisation de l'homme & ruiner sa santé.

Cette retraite continuelle des forces à l'intérieur, produit la faiblesse des organes des sens & du mouvement,

& fait naître la faiblesse morale d'où vient cette indolence, cette langueur, cette humilité de l'homme triste. Il ne se croit capable de rien, il ne se sent pas assez de forces pour agir, & l'accablement où le plonge le chagrin le met souvent dans une espèce de stupeur & d'immobilité. Ainsi la fable nous représente *Niobé* changée en rocher après avoir vu mourir tous ses enfans. La faiblesse des organes des sens se fait surtout remarquer dans le mouvement des yeux, qui s'exécute avec une lenteur & une espèce d'incertitude qui forment le regard languissant, le regard de l'amant languoureux, de celui qui est dans une crainte continuelle de perdre l'objet de son affection. Souvent cependant le regard de l'homme triste est immobile, ses yeux sont fixés sur la terre comme s'il ne voulait être distrait de sa douleur par aucun objet extérieur. Mais le sentiment intérieur de faiblesse qu'il éprouve, lui fait de temps en temps tourner les yeux au ciel comme pour implorer le secours de la Divinité.

C'est par suite des lois que la nature a établies pour la conservation de l'animal, que l'homme triste pense continuellement à l'objet de son malheur. Il doit porter sans cesse son attention vers le mal pour s'en garantir. Le resserrement, la retraite des forces vers l'intérieur qui existent dans la tristesse, montrent les efforts continuels que fait la nature pour le préserver de ce qui lui est nuisible. Aussi tout ce qui tend à le distraire brusquement de son chagrin, tout ce qui tend à changer subitement la direction des forces établies par la douleur, cause chez l'homme triste une

violence insupportable. Il a au contraire la plus grande inclination à se porter vers les choses qui peuvent produire sur son économie des mouvemens conformes à celui dont il est agité. Il recherche les lieux tristes, la solitude, l'obscurité. Il aime la compagnie des malheureux, il se plaît à entendre le récit de leurs infortunes & à leur raconter les siennes. Il semble voir avec avidité tous les objets qui lui rappellent ses malheurs. Il s'abreuve ainsi continuellement d'amertume, se nourrit de son propre venin, & ne s'aperçoit pas de l'état fâcheux dans lequel son organisation le plonge de plus en plus.

Nous avons observé que la faiblesse physique, & surtout la faiblesse morale, sont un des principaux résultats de la tristesse. D'après cette assertion on peut juger du genre de maladies qu'elle doit produire. Les affections nerveuses tiennent sans doute le premier rang. On fait, par exemple, combien souvent la tristesse mène à la mélancolie, à cette aliénation mentale dont le caractère spécial est un délire exclusif sur un seul objet. En effet l'homme triste pense sans cesse à son malheur, il porte continuellement toutes ses idées vers ce même point, & cette direction vicieuse finit par devenir une habitude qu'il est bien-difficile de détruire. La même cause, qui chez l'un aurait donné lieu à la mélancolie, produit dans un autre tempérament les différentes espèces de manies, l'hypocondrie, l'hystérie.

Des chagrins violens causent les convulsions habituelles, la paralysie, le tremblement, l'amaurose &

différentes autres maladies nerveuses. Une femme ayant vu son enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée sur-le-champ d'une paralysie incurable.

Il paraît qu'un profond chagrin peut déterminer l'hydrophobie spontanée. On en trouve un exemple dans les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, année 1783. On lira avec le plus grand plaisir, dans un mémoire que Mr. *Gorey* vient de publier (Journal de Médecine, février 1807), une observation très-intéressante d'hydrophobie spontanée, dont la principale cause paraît être un chagrin profond, d'une longue durée & presque toujours contraint.

Une foule d'observations nous prouvent que la tristesse tend singulièrement à augmenter les accidens qui n'accompagnent que trop souvent l'époque critique des femmes.

On trouve dans *Hofmann* plusieurs histoires de *Melæna* causés par la tristesse.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le scorbut ont regardé avec raison les affections tristes, comme une des causes prédisposantes du scorbut. Quelques-uns même les ont regardées comme les seules causes de cette maladie. Ces derniers sont certainement allés trop loin.

Pendant la tristesse le cœur éprouve un état continu de spasme & d'oppression. Ces impressions fâcheuses long-temps continuées sur le principal organe de la circulation, finissent très-souvent par en altérer le tissu & produire des affections organiques. Il est peu de médecins qui n'aient eu à observer, pendant les

les dernières années , de ces maladies de cœur qui ont mené au tombeau leurs malheureuses victimes.

La riche collection que vient de faire publier le professeur *Corvisart* , renferme une foule d'histoire de ces maladies observées sous toutes les formes.

Nous avons déjà dit que c'est dans la jeunesse que le système pulmonaire est dans la plus grande activité. Qu'à cette époque la moindre cause vienne troubler la respiration , la phtisie pulmonaire se déclare dans les tempéramens qui y sont disposés. Les passions tristes & surtout les chagrins de l'amour , déterminent cette affection qui , depuis quelques siècles , est devenue si funeste au genre humain.

Dans un âge plus avancé , les organes susceptibles sont ceux de l'abdomen. Or , nous savons combien dans la tristesse , l'estomac est affecté. La constriction de cet organe , entretenue surtout par les chagrins concentrés , produit d'abord des affections de l'estomac. Mais , à la fin , les parties organiques qui le composent s'altèrent : il se forme des squirres ; les squirres s'ulcèrent & les malades meurent au milieu des douleurs les plus cruelles.

Les malheurs inséparables de la révolution ont produit , une foule de maladies organiques du cœur & de l'estomac. Ce grand nombre d'affections du même genre , à Paris , a éveillé l'attention des observateurs , & leur a donné des matériaux presque neufs à étudier.

Chez d'autres personnes les impressions prolongées de la douleur portent leur fâcheuse influence sur les fonctions de la nutrition & par conséquent sur la vie

de tous les organes. Les sujets se traînent lentement à leur fin, ils s'épuisent peu-à-peu & meurent de consommation. Parmi les maladies aiguës, les fièvres muqueuses, adynamiques, ataxiques sont celles que le chagrin occasionne, suivant les circonstances, & qu'il rend funestes quand il vient à les compliquer.

Rien ne dispose mieux aux maladies épidémiques & contagieuses qui font un si grand nombre de victimes que la tristesse, qui produit la faiblesse & un état de spasme habituel.

N'oublions pas de rappeler ici combien, dans les cas graves de chirurgie, les affections tristes sont pernicieuses, quel soin un médecin opérateur habile doit prendre, pour écarter de son malade tout ce qui peut produire sur lui une impression fâcheuse.

CHAGRINS DE L'AMBITION.

Les obstacles qui s'opposent aux désirs de l'ambitieux, la perte de ses espérances, mettent sa vanité & son orgueil dans l'humiliation la plus pénible, lui causent une foule de chagrins, remplissent ses jours d'amertumes. Voyez l'homme en place, continuellement entraîné par l'ivresse de l'ambition, accoutumé aux honneurs, aux flatteries, au plaisir de dominer, de commander. Tombe-t-il du faite éclatant où il était élevé, rentre-t-il dans l'obscurité ? Quel changement dans ses facultés physiques & morales ! Cet abandon de la part de ceux qu'il croyait ses amis, mais qui ne l'étaient que de sa fortune ; ces regrets qui le tourmentent & l'accablent ; les remords qui le rongent ; ces ennemis qu'il

redoute, & contre lesquels il est maintenant sans défense ; ce passage d'une vie occupée au loisir d'une vie retirée & solitaire ; toutes ces causes, si la philosophie ne le soutient pas, s'il n'a pas en lui-même des ressources contre l'infortune, des moyens de remplir ses momens, toutes ces causes, dis-je, peuvent produire des affections multipliées. C'est ce qu'on a appelé ingénieusement, *ambition rentrée*.

CHAGRINS DE L'AVARE, DU JOUEUR.

Si je ne craignais d'outrepasser le bornes d'un mémoire, ce serait ici le lieu de parler des chagrins de l'avare & du joueur. Cette funeste passion du jeu, à laquelle entraînent presque toujours le désœuvrement & le besoin de l'agitation, & qui, pour certaines personnes, devient un besoin qu'il faut absolument satisfaire, aux dépens même de sa fortune, à combien de maux n'expose t-elle pas ses malheureuses victimes ? J'ai vu plusieurs maladies graves causées par des revers éprouvés au jeu. *Dionis*, (1) nous rapporte l'histoire d'un musicien passionné pour le jeu, qui périt subitement de la douleur d'y avoir fait une grande perte.

CHAGRINS DE L'AMOUR.

Sur les pertes du cœur nous pleurons chaque jour

Mais quels chagrins pareils aux chagrins de l'amour.

(Delille.)

Les peines occasionnées par l'amour produisent presque les mêmes effets que les chagrins qui tiennent à

(1) Traité des Morts Subites.

une autre cause. La différence qui existe, tient toutefois à ce que l'amour est un besoin particulier dont l'empire, déterminé par notre organisation, est plus ou moins étendu, suivant le degré de notre sensibilité & d'exaltation de notre imagination. Il serait trop long de parler en détail des peines de l'amour. Elles sont d'ailleurs décrites par tout. Parmi les nuances infinies qu'elles présentent, je choisirai seulement quelques traits principaux. Ainsi, par exemple, les commencemens de l'amour produisent une légère mélancolie, une langueur dans laquelle l'amant, tout occupé de son objet, repousse tout ce qui pourrait l'en distraire. Cet état cause absolument les mêmes effets qu'un léger degré de tristesse, la perte de l'appétit, la diminution de la transpiration, l'insomnie. Dans d'autres cas, des contrariétés s'élevant sans cesse contre les desirs de l'amoureux, s'opposent à la satisfaction de ces desirs, éloignent même l'espoir de la jouissance, occasionnent ainsi un état de chagrin, de crainte continuelle, dont les effets sont plus funestes. Dans les cas les plus fâcheux, les obstacles sont insurmontables, & si la philosophie ne peut nous faire vaincre le mal, le chagrin est à son comble. L'amant n'a plus l'espoir de jouir. Ses desirs semblent s'accroître en raison des difficultés, & le rendent le plus malheureux des hommes. Souvent alors l'infortuné se donne la mort ; c'est ainsi que périt *Lucrece*, réduit au désespoir de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait.

L'aménorrhée, l'hystérie, la manie & quelquefois même la nymphomanie sont, chez les femmes, les

affections qui résultent de la privation des plaisirs de l'amour, de la non-satisfaction d'une passion trop ardente. Les mêmes causes, chez l'homme; produisent le plus souvent la mélancolie & quelquefois le satyriasis.

Nous avons déjà dit que les peines de l'amour sont une des causes de la phtisie pulmonaire.

Les chagrins de l'amour long-temps prolongés peuvent aussi produire une véritable consomption, & cela surtout chez les individus épuisés par les abus de la masturbation. Les auteurs ont fait de cette consomption une espèce particulière, qu'ils ont appelée *febris hectica amatoria*.

LA CRAINTE.

La crainte est la passion qui s'empare de nous, quand nous croyons qu'un malheur doit arriver. Une foule de circonstances la font varier à l'infini. Les mots *peur*, *frayeur*, *effroi*, *horreur*, *terreur*, ont été employés pour déterminer ces différens degrés. A la première idée du danger, au premier moment que l'individu est frappé de crainte, il éprouve à-peu-près les mêmes effets, que lorsqu'il apprend subitement, qu'un événement malheureux vient de lui arriver : *saisissement*, *tremblement*, *pâleur subite du visage*, *sueurs froides*, *battement de cœur extraordinaire*, *le pouls extrêmement petit & irrégulier*; on éprouve à la région epigastrique *un sentiment douloureux d'anxiété, d'oppression*, & surtout *de plénitude*. Les forces, les mouvemens, les humeurs, tout se dirige subitement vers le centre, tout semble se presser vers le centre, pour éviter le danger. L'affaiblissement des organes des sens & du

mouvement est à un point extrême. On veut fuir, on en est incapable ; souvent alors on tombe en syncope. C'est alors surtout que la crainte produit des accidens subits, le cours de la bile suspendu à l'instant, la jaunisse déterminée tout-à-coup, les cheveux blanchis subitement, & quelquefois la mort subite. Un officier de marine, qui jouissait d'une grande considération & avait donné, dans diverses occasions, des preuves non équivoques de courage & de bravoure, étant en pleine mer à bord d'un bâtiment qui fut assailli par une tempête affreuse, fut tellement effrayé du danger qui le menaçait, que tous ses cheveux blanchirent en un instant.

Une dame vaporeuse périt au moment qu'on lui donnait un coup de lancette pour la saigner, avant même qu'il fut sorti une goutte de sang. (Encyc. Méth. art. mort subite). La révolution nous a présenté plusieurs exemples de mort subite causée par un accès de frayeur ou de terreur. On en trouve différentes histoires dans les auteurs. (*Voy Marcellus Donatus*, de Med. Historiâ, p. 102.) *Zacutus*, de Med Princ. Historiâ, &c.

Dans les degrés les plus légers de la crainte, il y a toujours à la région épigastrique un resserrement notable ; il y a un état de spasme général ; le resserrement, la petitesse & l'irrégularité du pouls annoncent que la circulation est troublée & ralentie ; l'espèce de gonflement de la poitrine indique que la respiration est interceptée, qu'elle est comme retenue ; la concentration des forces au-dedans se fait aussi remarquer par la pâleur, le frisson, la sécheresse de la peau. Mais le plus

souvent alors l'effet n'est que passager , l'espérance & la confiance reviennent , le spasme cesse , la circulation , la respiration & la transpiration se rétablissent , le pouls se développe , la peau reprend sa couleur naturelle ; toutes les fonctions enfin s'exécutent , comme dans l'état de santé.

Aux articles tempéramens , âges , sexes , climats , &c. , nous avons dit quels sont les individus les plus sujets à la crainte , quelles sont les circonstances qui la font naître le plus ordinairement. Nous avons observé que tout ce qui développe le système nerveux , qui rend l'imagination très-vive & qui produit la faiblesse , dispose à contracter facilement la crainte , aussi les femmes , les enfans , les habitans des pays chauds , en sont-ils très-susceptibles. Nous avons aussi remarqué que la nuit , que la nature a donnée à tous les animaux pour le temps du repos , est souvent pour l'homme le temps des inquiétudes. Nous avons vu que le silence & les ténèbres qui l'accompagnent , la rendent singulièrement favorable à la naissance de la crainte.

La faiblesse morale y dispose autant que la faiblesse physique. Ceux qui n'ont point de richesses , de dignités , & par conséquent peu d'amis y sont exposés. Ils ont toujours peur de manquer , ils n'osent rien entreprendre , ou s'ils font quelque'entreprises , ils sont dans des trances continuelles , le moindre échec leur fait désespérer de les conduire à terme. C'est cette raison qui fait , en grande partie , que les maladies sont plus longues , plus tenaces chez les misérables , & que ces individus sont plus susceptibles de contracter les maladies éminemment contagieuses.

Les *amoureux*, les *ambitieux*, les *avares* sont souvent atteints de cette faiblesse morale qui produit chez eux un état continuel d'anxiété, d'inquiétude, de crainte (1).

Un grand nombre de maladies nerveuses sont la suite de la passion de la crainte.

On observe très-fréquemment des convulsions & des mouvemens convulsifs, causés par cette affection. Lors de la malheureuse explosion de plusieurs bâtimens de la flottille, qui eut lieu l'année dernière, un enfant de huit ans qui se trouvait près de là, fut saisi de la plus vive frayeur. Cette violente émotion résulta, non-seulement du bruit terrible de la détonation, mais encore de la forte secousse qui accompagna l'explosion, & de ce que l'enfant vit tomber tout autour de lui, de nombreux éclats des bâtimens qui venaient de sauter. Depuis cette époque il éprouve de temps en temps des mouvemens convulsifs, il a le sommeil extrêmement léger. Au moindre bruit qu'il entend, il se lève & éprouve la plus grande agitation.

Un matelot fut mordu par un chien qu'il crut être

(1) Dirai-je enfin comment, dans leurs ardeurs brûlantes,
Des vives passions, les fougues turbulentes,
Viennent aiguillonner & la crainte & l'esprit,
Soit que sur nous la gloire exerce son pouvoir,
Soit que l'ambition tyran des grandes ames,
De l'amour des grandeurs alimente les flammes;
Soit que plus inquiète & plus avide encor,
S'allume dans un cœur l'ardente soif de l'or?

enragé. La crainte de le devenir lui-même le saisit vivement, & depuis ce temps, cet homme souffre des douleurs très-fortes dans toutes les parties de la tête & est sujet à de fréquens mouvemens convulsifs dans les paupières.

Tiffot (Traité des Nerfs, tome 4, p. 45) rapporte un fait non moins intéressant. Un paysan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé qu'il se réveilla en sursaut, & que son bras est resté depuis, sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour.

La peur est celle des passions qui occasionne le plus souvent la paralysie. *Pinel* (Méd. Clin. p. 82) cite l'exemple d'une femme tombée dans l'hémiplégie, du côté droit, à la suite de convulsions produites par la peur.

Zimmermann dit que les plus habiles médecins conviennent unanimement, qu'une frayeur considérable, peut causer une apoplexie mortelle.

La frayeur a souvent été suivie d'un délire mélancolique & même de la manie. On fait que *Pascal* manqua d'être précipité dans la Seine, un jour que les chevaux de sa voiture prirent le mors aux dents. Il en éprouva une frayeur si vive & si profonde, que la sensation de ce malheureux événement était sans cesse retracée dans son imagination, & que croyant toujours voir un précipice à son côté gauche, il y faisait placer un siège pour se rassurer.

(1) Mr. *Maugra* actuellement médecin en chef du septième corps de la grande armée, fut un jour

(1) Journal de Médecine, février 1807.

appelé pour un jardinier qui avait rêvé, qu'un grand chien noir s'était introduit dans la chambre où il couchait avec sa femme, & l'avait mordu. Ce rêve l'avait vivement frappé, quoiqu'il ne put indiquer le lieu de la morsure. Sa femme eut beau se lever & lui faire voir que les fenêtres & la porte étaient exactement fermées, & que le plus petit animal n'avait pu pénétrer jusqu'à eux, à plus forte raison un chien de la taille dont il le dépeignait : elle fit devant lui les perquisitions les plus minutieuses, pour le convaincre qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Le mari parut persuadé, mais c'était plus un effet de sa complaisance que de sa conviction. Il ne peut plus fermer l'œil, quoique cette scène se soit passée au milieu de la nuit. L'idée du gros chien est toujours présente à son imagination troublée, tant l'impression avait été forte; il le voit sans cesse.

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée.

Le dérangement de ses fonctions suit le trouble de son ame. Il ne va à son ouvrage que machinalement; il devient triste, rêveur, morose, perd l'appétit & les forces. Sa mélancolie va tous les jours en croissant; son regard est fixe & souvent hagard. Le médecin voyait ces symptômes empirer continuellement, malgré les moyens physiques & moraux qu'il avait employés.

Pour surcroît d'embarras, la femme qui jusqu'alors avait toujours été raisonnable, & avait fait tous ses efforts pour distraire son mari & le guérir de son erreur, voyant qu'il devenait tous les jours plus ma-

lade, commença à croire qu'il y avait quelque chose de réel dans la cause de la maladie de son mari ; qu'il était possible que , puisqu'elle était auprès de lui , elle ait aussi été mordue. Cette idée la frappe ; elle éprouve bientôt des symptômes précurseurs de l'affection de son mari , tels que lassitude , abattement , sentiment de la crainte , & ce fut alors que le médecin jugea que les secours de la médecine , échoueraient dans le traitement de cette maladie d'imagination , & en habile homme , il changea de plan de conduite. Il paraît persuadé que la cause de la maladie de l'un & de l'autre pouvait être celle qu'ils accusaient & leur dit , avec le ton très-affirmatif d'une confiante croyance , qu'il fallait qu'ils allassent à St.-Hubert. Il ne perd pas de temps , va chercher un homme qui avait déjà fait le voyage , pour leur donner ce qu'on appelle *répit*. Cet individu avait été à cette abbaye des Ardennes pour la même affection , y avait trouvé sa guérison , & en avait rapporté le pouvoir de faire cette cérémonie .

Depuis ce moment ces deux crédules personnes sont plus tranquilles , elles sont , avec confiance , leurs dispositions pour aller à St.-Hubert , y vont subir les cérémonies & le traitement usité , & reviennent parfaitement guéries.

J'ai rapporté en entier cette observation , parce qu'elle est fort intéressante , qu'elle montre quelle espèce de désordres la crainte peut produire sur l'esprit de certaines personnes , & sur-tout parce qu'elle indique la manière la plus sûre de remettre une imagination erronée , dans le chemin de la vérité.

Il n'est pas je crois de cause plus fréquente de l'épilepsie, que la passion que nous traitons maintenant. C'est à-peu-près l'avis d'Hoffman (Méd. Rat., tome 3, sect. 1, cap. 1). » *Porro inter causas idiopathicæ epilepsiæ, animi affectus maximè ira atque terror, haud ultimum sibi vindicant.* «

On voit si souvent des cas d'épilepsie causée par la frayeur & la terreur, que je n'en rapporterai ici aucune observation.

Mr. *Bosquillon* est sans doute allé trop loin en rapportant dans tous les cas, la cause de l'hydrophobie à la passion de la crainte, ou à la manière dont l'imagination est frappée. L'hydrophobie communiquée, offre tous les symptômes des maladies contagieuses; elle survient presque toujours immédiatement après la morsure; & d'ailleurs le virus hydrophobique peut être détruit par la cautérisation. Mais plusieurs histoires bien constatées, prouvent que la frayeur peut déterminer l'hydrophobie spontanée.

(1) Une femme étant à laver sous un pont à l'approche de la nuit, fut abandonnée par les personnes qui travaillaient près d'elle; alors effrayée de se trouver ainsi seule, elle s'imagina voir une lueur sortir de la voûte & le torrent augmenter, se déborder & couler avec impétuosité. De retour chez elle, elle ne put boire ni eau, ni bouillon, ni aucun autre liquide. Leur vue même la faisait frissonner; & quand on les lui mettait dans la bouche, elle respirait avec bruit & difficulté, comme une personne qui est sur le

(1) Félix Platerus, lib. 1, obs. p. 90.

point de suffoquer. La moindre agitation de l'air renouvelait les mêmes symptômes ; elle parlait avec douceur & d'une manière sensée ; elle dormait peu & ne pouvait manger que des nourritures solides ; enfin le huitième jour après l'invasion , la diarrhée se manifesta , ses forces s'affaiblirent de plus en plus , & elle périt après avoir annoncé elle-même , que sa fin était prochaine.

(1) Deux frères ayant été mordus par un chien enragé , l'un d'eux mourut hydrophobe. L'autre partit , dans l'intervalle , pour la Hollande & ne revint que dix ans après. Ayant à son retour appris le genre de mort de son frère , il mourut bientôt lui-même enragé , de la peur de l'être.

(2) Un soldat du 3^e. régiment de ligne , âgé de vingt-deux ans , était ennuyé de l'état militaire pour lequel il ne se sentait pas né. Dans le courant de brumaire an 8 , il apprit la mort d'une tante qu'il aimait beaucoup ; il en conçut un tel chagrin , que pendant les deux jours qui précédèrent l'invasion de sa maladie , il n'eût point d'appétit , rechercha la solitude & ne put conserver plus long-temps le talent de feindre une tranquillité d'ame , qu'il n'avait pas encore éprouvée depuis son séjour aux armées. Ses camarades ignorant la cause d'un changement aussi brusque , l'accusèrent de poltronnerie , quoiqu'ils eussent été

(1) Mémoire de la Société Royale des Sciences de Montpellier , an 1730.

(2) Voyez la Dissertation sur l'Hydrophobie , par M. Prault.

plusieurs fois témoins de sa bravoure , lui firent de mauvaises plaisanteries ; mais les voyant toujours sans effet , ils les poussèrent plus loin , & le 26 du même mois , ils entrèrent à minuit dans sa chambre , précédés d'un tambour qui battait la charge , lui dire que les autrichiens venaient de passer le Rhin , qu'ils massacraient tous ceux qu'ils rencontraient , & qu'ils allaient eux-mêmes subir le même sort. Au même instant ce jeune homme , sans chercher à se lever , entra dans des convulsions terribles : ses yeux étaient ouverts , son regard furieux ; il jetait des cris horribles , & malgré divers moyens qu'on tenta pour le calmer , il ne revint à lui qu'au bout d'un quart d'heure & ne put se rappeler ce qu'on lui avait dit pendant l'accès. Mais seulement ce qui l'avait précédé. Il se plaignait alors d'une grande chaleur & d'une grande constriction à la gorge & demanda à boire : mais à peine lui eut-on présenté de l'eau & du vinaigre , que de nouvelles convulsions , avec expuition d'une salive écumeuse très-abondante , se manifestèrent , durèrent autant que les premières & furent encore suivies d'un sentiment de constriction & de chaleur à la gorge , de pesanteur de tête & d'une grande lassitude. Quelque temps après la lumière devint insupportable & on le fit mettre dans un cabinet peu éclairé. Il eut aussi à la fin des envies de mordre les personnes environnantes. Les accès hydrophobiques devinrent de plus en plus violents & il expira. L'ouverture de son cadavre n'offrit rien de particulier. Cette histoire fort intéressante , nous offre une hydrophobie bien caractérisée , qui a eu pour cause disposante , la tristesse

& le chagrin, & pour cause excitante, un accès de terreur.

La frayeur détermine quelquefois la goutte, quand les sujets y sont disposés. Ou bien si cette passion survient quand les articulations sont déjà prise par la goutte, elle peut faire transporter cette affection sur les organes internes. *Pinel*, (Med. Clin., p. 42) donne l'histoire d'une goutte déterminée par la peur.

Au commencement de l'hiver dernier, j'ai eu occasion d'observer une maladie de ce genre due à la même cause, chez un jeune homme qui depuis six mois, avait quitté la vie active de la campagne pour la vie sédentaire du bureau. Le huit octobre, à dix heures du soir, une bombe tomba, près de ce jeune homme, dans la maison qu'il habitait. Il fut vivement saisi, comme on peut bien se l'imaginer, & quelques jours après, il eut à souffrir les douleurs atroces d'une affection arthritique.

Les médecins de Lyon ont vu se développer beaucoup d'affections gangreneuses à l'époque du bombardement & de la désolation de cette ville.

La passion de la crainte cause aussi une foule d'affections de l'utérus. Rien n'est plus fréquent que de voir un accès de frayeur, donner lieu à la suppression des règles, & même occasionner l'avortement des femmes enceintes. La suppression des lochies, chez les femmes en couches, est un accident dangereux qu'elle cause aussi quelquefois. La peur augmente le nombre ou l'intensité des affections qu'éprouvent souvent les femmes à l'âge critique.

Hunter a vu un cas où la rétroversion de la matrice fut la suite d'une grande frayeur.

L'influence de cette passion sur les enfans dans le sein de leur mère est aussi bien remarquable. Chacun fait que Marie Stuard, mère de Jacques I^{er}., portant encore ce prince dans son sein, ayant vu assassiner à ses côtés un de ses plus fidèles amis, fut saisie de la plus vive frayeur; & que son fils ne put jamais soutenir la présence d'une épée nue.

J'ai été consulté pour plusieurs enfans dont les mères ont été saisies de frayeur, quand, au mois d'octobre dernier, les anglais sont venus jeter des bombes & des fusées incendiaires sur la ville & dans le port de Boulogne. Ces enfans, qui pendant cet événement étaient dans le sein de leurs mères, éprouvent depuis leur naissance différens mouvemens convulsifs & des réveils en sursaut très-fréquents.

La plupart des fièvres peuvent être aussi produites par tous les degrés de la crainte.

Qu'on consulte la description de l'épidémie de Tœlembourg par *Finke*, & l'on verra que cet auteur met la crainte au nombre des causes de la fièvre bilieuse.

Dans l'histoire de la fièvre muqueuse épidémique de Gottingue, décrite par *Rœderer* & *Wagler*, nous trouvons la terreur panique qui régnait à Gottingue; regardée comme une des principales causes de la fièvre.

Il n'est point de médecin qui n'ait observé, combien la crainte est favorable à la naissance des fièvres adynamiques & ataxiques, & sur-tout la manière fâcheuse dont elle vient les compliquer.

Un des effets de la crainte les plus pernicioeux à l'espèce humaine est d'en rendre les différens individus singulièrement susceptibles de contracter ces maladies terribles, qui accablent un grand nombre de personnes en même temps, la peste & toutes les fièvres contagieuses. Il paraît que cela est dû, en grande partie au moins, à ce que la crainte, de même que les affections tristes, attire toutes les forces de dehors en dedans, les concentre à la région epigastrique, & en prive ainsi l'organe cutané qui n'a plus aucun moyen vital pour repousser son ennemi le plus cruel, la contagion.

Pour ces maladies, les magistrats peuvent faire plus que les médecins, non-seulement par les réglemens de police qui empêchent la communication, mais bien encore, en employant tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour dissiper la crainte, les terreurs paniques & maintenir parmi le peuple l'espérance, la confiance, & par conséquent le bonheur.

Ce n'est pas seulement en produisant des maladies, que l'influence de la crainte est funeste. Elle est encore plus à redouter quant elle survient pendant leurs cours. Elle en trouble la marche, elle dérange les crises, elle produit une foule de phénomènes ataxiques & même souvent au tombeau, celui qui naguères avait une maladie bénigne, une maladie que la nature dirigeait & conduisait sagement à une fin heureuse. Aussi je pense que le point le plus essentiel, dans le régime des malades, est d'employer tous les moyens que la prudence exige ou conseille, pour éloigner ce qui pourrait

donner naissance à cette passion de la crainte, à laquelle l'état morbifique dispose si éminemment. (1)

Ainsi, on doit recommander dans les hôpitaux de ne point rapprocher deux malades semblables, parce qu'ils comparent leurs peines, que l'un s'aperçoit des maux de l'autre, s'imagine les sentir & que la seule crainte peut en produire d'analogues.

(1) » Dans le cours d'une longue maladie, on a souvent
 » à consoler, à encourager un malade; il faut toujours le
 » diriger vers d'heureuses espérances, mais ne pas lui en
 » donner de trop flatteuses, quand on redoute ou qu'on
 » attend quelque danger; car il en coûte trop de passer
 » d'une douce sécurité à de nouvelles alarmes; il vaut mieux
 » l'y conduire par des craintes adroitement ménagées & qui
 » descendent dans son ame sans secousse & sans déchirement.
 » Si le danger s'aggrave, ne lui témoignez pas subitement
 » un intérêt plus marqué que de coutume. Il devine bientôt
 » que cet intérêt naît du péril plus grand où il se trouve;
 » & l'effroi s'emparant de lui, vient troubler les efforts heu-
 » reux que préparait la nature, & ajouter aux causes de
 » sa destruction. Un homme légèrement blessé au doigt,
 » n'avait fixé l'attention particulière de personne : tout-à-
 » coup il fut saisi d'un violent tétanos, & cette épouvan-
 » table maladie rassembla bientôt autour de lui tout ce que
 » la maison renfermait de chirurgiens. A cet intérêt extraor-
 » dinaire, le malheureux connut l'extrême danger où il se
 » trouvait, toutes les idées de la mort vinrent l'entourer
 » à-la-fois : & quand, au défaut des ressources de l'art,
 » nous voulûmes lui présenter le charme des trompeuses
 » espérances, son cœur ne put s'ouvrir à l'illusion; & cet
 » infortuné, père d'une nombreuse famille, périt, en cal-
 » culant avec une amertume affreuse, toute l'horreur de
 » ses derniers momens. « *Petit. Discours sur la manière*
d'exercer la bienfaisance dans les hôpitaux.

Pour peu qu'on ait observé avec attention les grandes plaies des organes externes , on a dû voir combien l'influence morale pouvait en modifier la marche. *Petit*, chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon , a remarqué qu'elles devinrent promptement mortelles à la funeste époque du bombardement de cette ville. Les plaies de tête , d'articulation , les fracas par armes à feu accompagnés de grandes commotions ou qui avaient nécessité l'amputation d'un membre , lui en fournirent les plus fréquens exemples. Les espérances les mieux fondées , à en juger par l'aspect de la plaie , se soutenaient jusqu'à la naissance d'une fièvre pernicieuse qui conduisait promptement tous les malades au tombeau , si l'on ne se hâtait de bonne heure de donner le quinquina.

Une femme avait été opérée de la hernie : sa plaie fraîche & vermeille marchait rapidement à la cicatrice , lorsqu'elle fut subitement frappée de gangrène par l'effroi causé par la journée du 29 mai.

Je dois rapporter ici un fait bien intéressant & qui prouve combien , en inspirant la douce espérance , on contribue à la terminaison heureuse des plaies extrêmement graves. Dans un engagement qu'une division de la flottille a eu avec la station anglaise , *Pierre Pie* soldat du 28^e. régiment de ligne , fut très-grièvement blessé aux deux jambes par un éclat de bombe. Malgré le désordre qui existait dans les plaies , on conçut l'espoir de conserver les deux jambes & l'on ne fit point d'amputation.

La continuité & la violence des douleurs qui résultaient de ces énormes blessures , rendaient le système

nerveux extrêmement irritable ; la moindre affection morale , la moindre contrariété qu'éprouvait le malade le mettaient aux portes du tombeau. *L'Empereur*, dans ce temps vint visiter l'hôpital, parla au blessé, lui prodigua toutes les consolations dues aux braves & lui dit : *si tu restes estropié, je te nomme capitaine des invalides*. Le prince *Joseph* (aujourd'hui Roi de Naples) vint le voir plusieurs fois depuis , & l'entretint dans cette espérance. Ces différentes visites produisirent l'impression la plus avantageuse sur le malade qui, depuis cette époque, fit des progrès rapides vers la guérison.

Le malade a toujours les yeux fixés sur le visage de son médecin. C'est là qu'il cherche à deviner son sort. Il faut donc que le médecin tâche de n'inspirer par sa physionomie que la confiance & l'espérance. Si on a l'air de s'occuper du malade d'une manière trop empressée, de s'intéresser trop à lui, il en conclut que son état est dangereux & le trouble où le met cette idée finit par réaliser ses soupçons.

Le chirurgien qui fait les grandes opérations, doit bien étudier le caractère des sujets qu'il a à opérer. Il doit, par exemple, surprendre les gens faibles, les enfans, les femmes. Autrement la crainte leur ferait mille fois souffrir la douleur de l'opération pendant le temps qui la précéderait. Quand au contraire on les surprend, ils n'ont pas le temps de penser au danger, & l'imagination n'a pas le temps de le leur exagérer.

Je viens de donner des preuves nombreuses de la malheureuse influence, de la crainte, je remarquerai

cependant qu'on rencontre quelques cas où cette passion produit de bons effets. Il est certaines maladies qui n'attendent pour tout secours qu'une surprise vive ; une forte commotion , des moyens extraordinairement perturbateurs. On a vu des maladies causées par des affections morales être guéries par le même genre de passion qui les a fait naître. L'épilepsie causée par la terreur a été guérie par la terreur. J'ai vu une frayeur vive faire cesser sur le champ une fièvre intermittente qui avait été occasionnée par la frayeur. Une dame sourde depuis cinq ans , revenant de Pantin , fut assaillie sur le Boulevard du Temple par un gros chien qui s'élevant sur ses pattes de derrière , lui plaça brusquement les pattes de devant sur la poitrine sans avoir intention de la mordre ; & en effet il ne lui fit pas d'autre mal ; mais elle en eut une telle frayeur , qu'elle fut renversée & qu'elle s'évanouit. En revenant à elle-même , elle entendit parfaitement tout ce qu'on disait autour d'elle & s'aperçut , à sa grande joie , que sa surdité était totalement dissipée.

Je citerai encore à cette occasion le docteur *Petit* qui , dans son discours sur l'influence de la révolution sur la santé publique , parle d'une jeune fille de 18 ans , qui longtemps tourmentée par les pâles couleurs , était restée sujette à des palpitations de cœur qui devenaient insupportables , au plus léger mouvement , & dont l'excès amenait souvent la défaillance. Cette affection fut combattue sans succès , & cette jeune personne abandonnée de l'art , vivait en se confiant à la nature , lorsque , dans la terrible journée du 29 mai 1793 , elle

se trouva en traversant le quai du Rhône exposée au feu de deux colonnes ennemies : Une allée dans laquelle elle se précipita, la garantit du danger, mais ne lui sauva pas cet effroi, ce trouble profond de l'ame, qu'elle dut éprouver pendant une heure que dura le combat. Dans une position aussi cruelle pour son état, elle ne tomba point en défaillance, mais elle éprouva dans toute la poitrine une chaleur brûlante qui fut suivie d'un vomissement abondant de matières glaireuses. Transportée chez elle, elle eut un mouvement de fièvre qui dura trois jours, finit par des sueurs copieuses, & laissa la malade complètement délivrée de ses palpitations, & de toutes les autres incommodités qui les accompagnoient.

Un fait non moins intéressant, est la guérison d'une hydropisie générale chez une femme de 50 ans. Le premier jour du bombardement, l'enflure disparut tout-à-coup ; on crut cette femme perdue. Mais bientôt les forces que la frayeur avait concentrées dans le centre des organes, se déployèrent avec rapidité, la fièvre s'établit, & sous son influence heureuse, une diarrhée salutaire, un flux abondant d'urines, vinrent rendre aux sécrétions toute la masse du liquide résorbé.

Le docteur *Brion* a vu s'arrêter tout-à-coup une perte utérine qui durait depuis trois ans, chez une dame qui éprouva toutes les agitations de la crainte pendant la proscription dont elle fut frappée sous le règne de la terreur.

En feuilletant les écrits des observateurs on trouve un assez grand nombre d'histoires de paralysie, de

convulsion , de rhumatisme , de goutte , guéris brusquement à la suite de violentes frayeurs. On montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monstrueuse. Le bruit se répand que cet animal s'est échappé. Un gouteux qui entendait la messe dans une chaise à porteur se lève tout-à-coup , & , courant va monter sur un autel d'où il grimpe dans une niche. A l'époque du bombardement de Lyon , on a vu un paralytique effrayé se sauver dans une cave pour se mettre à l'abri du danger.

Le docteur *Alibert* dans son excellent traité de matière médicale , rapporte le fait suivant : une jeune dame d'un caractère très-aimable & d'un esprit très-distingué , avait une propension singulière à des accès de convulsion , qui se renouvellaient presque tous les trois jours , sans qu'aucun des remèdes qu'elle avait tentés eut pu apporter la moindre amélioration dans un état vraiment déplorable. Se trouvant à Lyon dans le sein de sa famille , à l'époque désastreuse du siège de cette ville infortunée , les ébranlemens imprimés à son système nerveux par les bruits épouvantables des canons qui se répondaient de toutes parts , la frappèrent d'une telle commotion , qu'elle n'a plus éprouvé de semblables symptômes.

Les bains froids de surprise , conseillés par *Vanhelmont* pour le traitement de la mélancolie , & avec lesquels il dit avoir opéré plusieurs guérisons , agissent en produisant une impression vive & subite , une grande frayeur. Nous avons dernièrement ici commencé à traiter de cette manière , un malheureux jeune homme atteint d'une profonde mélancolie. Nous l'avons fait

précipiter plusieurs fois dans la mer. Son état s'améliorait beaucoup quand des circonstances imprévues, qui le firent partir sur-le-champ, nous empêchèrent de continuer le traitement & nos observations. (1) Une dame était attaquée depuis long-temps d'un mélancolie, qui n'avait pu céder à aucun des remèdes que lui avaient administrés différens médecins. On l'engaga à aller à la campagne, on la conduisit dans une maison où il y avait un canal, & on la jeta dans l'eau sans qu'elle s'y attendit. Des pêcheurs étaient disposés pour la retirer promptement. L'effroi lui rendit la raison qu'elle a conservée pendant sept ans.

Les sollicitudes continuelles de l'amour, les peines de la jalousie surtout, dépendent en grande partie de la passion de la crainte, & produisent sur l'économie à-peu-près les effets que nous venons de décrire, modifiés, toute fois, par l'influence particulière des organes génitaux.

La crainte est aussi l'affection principale d'où dérivent les soucis, les soins dévorans, les tranfes continuelles de l'avare, du joueur & de l'ambitieux, *Swift* était maigre & décharné tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition. Dès qu'il eut perdu l'esprit il reprit son embonpoint. *Zimmerman*.

Au nombre des passions factices dont le principal élément est la crainte & qui par conséquent peuvent produire des effets fâcheux sur l'économie, n'oublions pas de ranger la *superstition*, cette passion aveugle qui

(1) Voyez les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, 1783.

asservit la religion aux caprices de l'imagination, qui remplit l'esprit d'inquiétudes continuelles, de fausses terreurs, de désespoir; qui consume en quelque sorte les hommes vivans, avec les flammes de l'enfer qu'elle leur fait appréhender continuellement; qui souvent fait commettre des actions ridicules, injustes & cruelles, non seulement sans honte & sans remords, mais encore avec une sorte de joie & de consolation (1). C'est sur-tout chez les personnes d'une imagination vive, mais d'un jugement borné, chez les jeunes gens, dans les pays méridionaux, qu'elle exerce ses ravages.

Les terreurs superstitieuses peuvent donner lieu à des affections spasmodiques de tous les genres & surtout à la manie & à la mélancolie. On pourrait citer une infinité d'histoires de mélancolies, les plus fâcheuses produites par la superstition. *Sauvages* nous parle d'une femme qui, désespérant de son salut, se pendit à une des poudres de sa chambre, après avoir fait sortir ses domestiques. *Lorry* (2) en a vu plusieurs exemples, entr'autres celui-ci : un acteur célèbre dans la tragédie, tourmenté continuellement par la funeste idée qu'il devait être damné, tomba dans une profonde mélancolie & se croyant sans cesse poursuivi par les diables, il termina sa malheureuse existence en se précipitant d'une fenêtre.

(1) La crainte fanatique à la reconnaissance
Arracha l'encensoir, & son culte odieux
Par le sang des humains sollicita les dieux.

Delille. Poëme sur l'imagination.

(2) De Melancholiâ, part. 1, cap. 6.

Ce qui rend cette passion encore plus dangereuse , c'est qu'aucune ne se communique plus facilement. L'enthousiasme d'un seul peut quelquefois exercer sur la multitude qui le voit , qui l'entend , un empire étonnant. On connaît l'histoire des convulsionnaires de St.-Médard.

Les impressions trop fortes que produisent les fougueuses déclamations de certains prédicateurs , les craintes excessives qu'ils donnent des tourmens de l'autre vie , font dans des esprits bornés & crédules des révolutions surprenantes. On a vu à l'hôpital de Montelimart , plusieurs femmes attaquées de manie & de mélancolie , à la suite d'une mission qu'il y avait eue dans cette ville. Elles y étaient sans cesse frappées des peintures horribles qu'on leur avait inconsidérément présentées ; elles ne parlaient que de désespoir , de vengeance , de punition , &c. une entr'autres ne voulait absolument prendre aucun remède , s'imaginant qu'elle était en enfer & que rien ne pouvait éteindre le feu dont elle prétendait être dévorée. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on vint à bout d'éteindre les prétendues flammes.

L A H O N T E.

La honte est une crainte légère. C'est la crainte de l'humiliation. Nous n'en dirons pas d'avantage parce que ses effets sur l'économie ne sont pas ordinairement fâcheux. Observons cependant qu'on rapporte des morts subites causées par la honte.

L A C O L È R E.

La nature a donné aux animaux la colère pour les exciter à se défendre contre leurs ennemis, repousser toute agression injuste de leur part, les punir & les mettre aussi dans l'impuissance de nuire. Et comme la colère est la passion la plus importante, la plus nécessaire à la conservation de l'individu, c'est aussi la plus commune. Elle est de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les pays, en variant toutefois, de fréquence & d'intensité, suivant toutes ces circonstances.

Mais l'homme abuse des plus utiles présens de la nature, son imagination le trompe continuellement. Les effets de sa colère sont souvent très-injustes, elle a fait commettre à l'homme les plus grands crimes, elle a fait couler le sang innocent, elle a porté le carnage dans les villes, le désordre dans les empires. Aussi est-elle de toutes les passions la plus à craindre; & dans l'état de société, avons-nous été obligé de la réprimer en réservant aux lois la punition des injures.

Observons un homme qui se laisse emporter par les excès de la colère, remarquons le changement subit qui se produit dans ses idées, ses traits, ses gestes, ses actions, & nous verrons combien est violente l'agitation quelle lui cause. » La colère, dit *Lachambre*, n'est pas de ces passions qui s'influent doucement dans l'ame, qui la flattent d'abord & qui, par de faibles commencemens lui ôtent le soupçon de leur violence. Elle y entre avec impétuosité & à force ouverte; ou, pour mieux dire, elle n'y entre pas,

elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'imprévu, & qui ne met point de temps entre sa chute, & l'embrâsement qu'elle cause. Car sitôt qu'un homme en est atteint, il se sent enflammé de dépit & de dédain; la vengeance ainsi qu'un torrent de feu se répand en toutes ses pensées, la fureur gagne sa raison & son jugement, &, comme une flamme dévorante, elle court & bruit dans ses veines, elle pétille dans ses yeux, elle éclate en ses paroles. Ce ne sont que menaces, qu'imprécations & que blasphêmes; & plus il y a de douceur & de faiblesse en son naturel, plus sa passion est aigre & impétueuse, plus elle est criarde & insolente. Il n'y a point de respect ni de considération qui le puissent retenir; il ne connaît plus de maîtres, d'amis, ni de parens; le silence l'irrite, les excuses l'outragent, souvent même l'innocence ne lui est pas moins insupportable que l'injure. «

L'idée de vengeance est donc la seule qui occupe l'homme en colère. Elle est peinte sur son visage hagard & farouche, elle est annoncée par toute son expression extérieure. Il ne peut se retenir & bientôt ses projets de vengeance se découvrent; alors il éclate en cris, en menaces, il invoque même le ciel & l'enfer, pour suppléer à son impuissance. La rougeur extrême de son visage & l'extrême vivacité de ses mouvemens, annoncent la plus grande agitation. Tel est à-peu-près l'état de l'homme en colère, quand son ennemi est absent ou plus faible que lui. Mais si cet ennemi est présent & surtout lui est supérieur au physique & au moral, sa colère est contrainte, elle est

concentrée , il se tait , son visage est pâle , son œil sec & terne. Cet état , s'il dure , est terrible & produit un tremblement insupportable , le cœur est extrêmement resserré , la respiration interceptée , au point quelquefois de produire la suffocation. Mais heureusement pour lui , la fureur vient succéder à cette colère concentrée , l'état de l'économie change , toutes les forces qui étaient au centre se portent à la circonférence avec une explosion d'autant plus forte , que la contrainte a été plus longue. Le visage devient très-rouge , les vaisseaux de la cornée sont injectés , les yeux sont étincellans , l'action & la force musculaires sont portées à un point extrême. Sur la fin de son accès , s'il pense avoir satisfait à sa passion , il traite son ennemi avec insolence , il l'outrage ; la joie qu'il en ressent intérieurement se peint sur son visage & lui procure un grand soulagement. Mais s'il s' imagine le contraire , s'il n'a pas pu avoir une satisfaction suffisante , il tombe dans la tristesse & le désespoir.

La colère , comme toutes les autres passions , présente une foule de nuances & varie de degrés à l'infini , suivant les circonstances. Mais , dans tous les cas cependant , elle est remarquable par la force & la violence avec laquelle elle agit , & l'on a plusieurs exemples d'accès de colère suivis de mort subite.

Tourtelle , (Elémens d'Hygiène , tome 2) dit qu'un transport furieux a occasionné chez une femme des mouvemens convulsifs qui se sont terminés par la mort au bout de six heures.

Chez une autre la colère a causé un état de suffocation qui l'a menée à la mort.

Tous les auteurs sont pleins d'observations d'apoplexie, d'épilepsie, de convulsions, de cholera morbus de vomissemens bilieux, d'hématémèse, de mélena, d'ictère subit, de suppression de règles, de perte, d'avortement, de fièvres inflammatoires, bilieuses, &c. causés par la colère.

J'ai été consulté pour une lésion organique du cœur, qui, évidemment, a été la suite d'un emportement de colère. J'ai vu des hémorroïdes accidentelles dues à la même cause : la fréquence des accès de colère produit l'hémophtysie, & favorise le développement de la phtysie pulmonaire, chez ceux qui y sont disposés.

Souvent un accès de colère fait rentrer la goutte, & produit ainsi les affections les plus dangereuses. *Pinel* (Med. Clin. p. 259,) nous fournit deux exemples de gouttes rentrées par emportement de colère & ayant causé l'une l'inflammation de l'estomac, l'autre l'inflammation de l'organe pulmonaire.

Les observateurs ont signalé l'influence de la colère sur la sécrétion de certains fluides, dont elle change & la quantité & la qualité. On dit vulgairement que la colère met la bile en mouvement, en effet l'influence de cette passion sur la sécrétion de la bile est remarquable. Celle qu'elle exerce sur le lait des nourrices n'est pas moins importante. *Boerhave*, dit qu'une nourrice ayant fait teter son nourrisson pendant un accès de colère, l'enfant eut aussitôt une attaque d'épilepsie & fut épileptique toute sa vie. L'expression

commune, *écumer de colère*, prouve combien la quantité de la salive est augmentée, mais la colère n'influe pas seulement sur la quantité de la salive, elle change la nature de ce fluide & l'altère d'une manière particulière. *Lecat* (*Traité des Sensations*, p. 154, tom. I.) rapporte des observations qui tendent à prouver, que le virus hydrophobique n'a le caractère vénéneux, que parce que l'animal qui le lance est en colère; que la morsure de l'animal le moins venimeux, comme l'homme, le cheval, la devient presque autant que celle de la vipère, si on met ces animaux dans le même degré de passion. *Lecat* a observé lui-même la morsure d'un homme en colère, laquelle morsure avait tous les caractères des morsures venimeuses.

(1) On a vu un coq en colère donner la rage par un seul coup de bec.

(2) Un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un transport de colère, avait le lendemain tous les symptômes de la rage, & en est mort.

J'avais oublié de dire plus haut qu'il y avait plusieurs exemples d'hydrophobie spontanée, causée par la colère, Voyez les mémoires de la Soc. de Méd. de Paris, an 1783, & *Pouteau* (*Obs. sur la Rage*, p. 7) qui rapporte l'observation d'un maître de pension qui devint hydrophobe, un quart d'heure environ après un violent accès de colère.

La colère ne produit pas toujours des effets funestes.

(1) *Transact. Philos.*

(2) *Mix. Cur. Nat.*, an 1706.

La vive commotion qu'elle cause a été très-avantageuse dans certains cas. Des paralytiques ont recouvré la santé après un accès de colère. Plusieurs mélancoliques ont été tirés de leurs profondes rêveries & même guéris radicalement par le changement violent qu'elle amène dans toute l'économie. Lors même qu'elle ne guérit pas les mélancoliques, la colère produit chez eux un changement momentané qui leur est avantageux; elle donne pour l'instant plus d'activité à certaines fonctions de leur économie, & ils en éprouvent un soulagement manifeste. *Boerhave*, rapportait à ses élèves l'histoire suivante : un homme très-savant, était devenu mélancolique; l'objet de son délire exclusif était de croire qu'il avait les cuisses de verre; il demeurait, en conséquence, toujours assis dans la crainte de les casser. Une servante avisée donna, en balayant, un tel coup dans les cuisses du pauvre mélancolique, qu'il se mit dans une colère violente, au point qu'il se leva & courut après la servante pour la frapper. Lorsqu'il revint à lui, il fut tout surpris de pouvoir se soutenir & de se trouver guéri.

L A H A I N E.

La haine dont la nature a muni l'homme dans de si bonnes intentions, cette passion qu'elle lui a donnée comme le principal moyen conservateur de son être, puisque la haine devait servir à l'éloigner de ses ennemis, la haine, dis-je, est devenue au contraire entre ses mains une des principales causes de sa destruction : tellement l'homme entraîné par son imagination &

corrompu

corrompu par les vices de la société, a bouleversé les lois de la nature !

Je ne dirai point tout le mal que la haine a causé au genre humain. L'histoire de tous les peuples est remplie des horreurs qu'elle fait commettre ; par-tout on trouve des traces du sang qu'elle a fait couler injustement.

Dans mes considérations sur les tempéramens, sur les climats, &c., j'ai indiqué quels sont les individus les plus susceptibles de cette passion. J'ai fait voir que dans les climats brulans (1) elle y est très-commune & que surtout elle y présente souvent une durée interminable. En effet c'est en Italie qu'on rencontre de ces passions haineuses que le temps même ne peut effacer, qui sont héréditaires dans les familles. C'est dans ces contrées que la haine implacable de quelques particuliers, a donné naissance à des factions rivales qui ont porté la désolation dans les villes, en y commettant des excès de tout genre. C'est dans ce pays que la torche permanente de la discorde, a entretenu si long-temps ces fameuses querelles des Guelfes & des Gibelins.

(1) La mémoire nourrit les passions terribles,
 Sur-tout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,
 Ainsi que les poisons exaltent les fureurs.
 Là, par l'homme superbe une injure endurée,
 Descend profondément dans son ame ulcérée.
 Pour lui plus de plaisir ; sa barbe, ses cheveux
 Croîtront jusqu'au trépas d'un mortel odieux.

Delille. Ouvr. cité.

La haine produit des effets bien différens, suivant la force physique ou morale de celui qui éprouve ce sentiment. Car les moyens de vengeance varient en raison de sa force ou de sa faiblesse, de son courage ou de sa lâcheté. S'il a la force & le courage en partage, il éclate ouvertement, il insulte publiquement son ennemi, il le provoque s'il est présent, la colère l'agite, il ne s'occupe que d'exécuter sa vengeance au moyen de ses propres forces, il jouit d'avance du plaisir que doit lui faire éprouver la punition de l'injure. Mais s'il est faible, ou timide, ou lâche, il craint de faire connaître ses sentimens; c'est dans les ténèbres qu'il cherche à assouvir sa passion; les moyens les plus bas, les plus vils sont ceux qu'il emploie pour nuire à son ennemi : & s'il ne peut y parvenir, il est rongé par un chagrin mortel.

On sent combien la haine peut offrir de nuances, de variétés, & par conséquent combien il est difficile d'en décrire les effets sur l'économie animale. Cependant, en général, la haine est une passion qui se forme lentement & qui cause un chagrin sombre. L'homme haineux s'exagère continuellement les torts de son ennemi; son imagination lui fait voir toutes les actions de l'homme qu'il hait à travers un verre enfumé; & le trompant ainsi, elle lui fait former, sur les plus légères apparences, des soupçons qui deviennent bientôt pour lui des certitudes, & le persuadent souvent de la réalité d'une injure imaginaire. La passion pousse des racines de plus en plus profondes & la haine finit par devenir éternelle. Alors pendant tout le reste de sa vie

il ne pense qu'à nuire à son ennemi & cherche toutes les voies qui peuvent le mener à son but. Heureux ses enfans, s'ils n'héritent pas de la passion de leur père !

D'après le peu que je viens de dire sur la haine, on voit que cette passion donne naissance à la douleur, à la tristesse, à la crainte, à la colère, & même à la joie, & que par conséquent, elle est dans le cas de produire sur l'organisation de l'homme, les effets divers de toutes ces passions.

La mélancolie est je crois, la maladie qu'elle cause le plus fréquemment. Le chagrin que la haine fait éprouver, la direction continuelle des idées vers l'objet odieux, finissent par donner au système nerveux une habitude vicieuse.

D'ailleurs on fait que les hommes les plus disposés à la mélancolie sont aussi les plus disposés à la haine.

Remarquons aussi que la haine porte une influence spéciale sur les organes biliaires, & que des états particuliers de ces organes, rendent l'individu très-susceptible des passions haineuses.

L'ENVIE, LA JALOUSIE.

L'envie & la jalousie produisent sur l'homme les effets mixtes des différentes passions dont elles se composent & particulièrement de la haine, que souvent elle fait naître & qu'elle entretient. En effet, il suffit de voir dans le bonheur la personne dont on est envieux pour la haïr, pour taxer la nature entière d'injustice & d'ingratitude, éprouver la plus grande peine, & si cet état est prolongé, se consumer de chagrins.

Au contraire , si elle éprouve des malheurs , l'homme envieux éprouve une jouissance , un sentiment de joie intérieure.

Lui souhaiter encore plus de mal , désirer la voir dans la détresse & même expirer dans les tourmens , sont les derniers déréglemens de l'envie & de la jalousie.

Je termine ici brusquement mon mémoire. Le service très-actif dont je suis chargé maintenant m'empêche de m'en occuper d'avantage , & ne me laisse pas même le temps de faire un résumé qui devrait être la fin naturelle de mon travail.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

SUR

LA PRODUCTION DES MALADIES.

Ce que j'opine, quelqu'il soit,
C'est pour déclarer la mesure de ma vue,
Non la mesure des choses.

MONTAIGNE.

Par HYPPOLITE BILON, *docteur en médecine, &c.,*
à Grenoble.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMME.

CONSERVER l'individu, multiplier l'espèce, former, maintenir & perfectionner la société; tel est le triple but des fonctions de l'homme. S'il se conforme à leurs lois, il en est récompensé par le plaisir; s'il y manque il en est puni par la douleur; en sorte que l'espoir & la jouissance du plaisir, la crainte & la souffrance de la douleur, sont les deux balanciers qui font mouvoir l'homme physique & l'homme moral.

Mais cette douleur & ce plaisir diffèrent suivant celui des trois buts désignés que la nature les charge de faire atteindre : à la conservation de l'individu,

elle attache les jouissances du goût & les tourmens de la faim ; pour la multiplication de l'espèce , elle nous presse de l'aiguillon du désir & nous enivre des délices de la volupté ; quant à la formation , au maintien & au perfectionnement de la société , elle nous donne le sentiment pénible de notre faiblesse , apperçu quand nous sommes isolés , & elle nous fait jouir de la confiance de notre force , reconnue quand nous sommes réunis.

Fonctions relatives à l'individu.

Les fonctions relatives à la conservation de l'individu , commencent au moment de la conception ; mais ne sont dans toute leur activité qu'à l'époque de la naissance. Le cœur , le poumon & l'estomac en sont les organes principaux.

Comme sans l'individu rien ne serait , la nature employa pour le conserver les mesures les plus efficaces. Ainsi les fonctions qui y sont destinées n'ont que ce seul objet à remplir ; leur durée mesure toute la vie , leur suspension instantanée causerait aussitôt la mort ; les plaisirs du goût qui y sont attachés , sont ceux de tous les âges , ils indiquent à l'estomac ce qui lui convient ou ce qui lui nuirait ; & les douleurs de la faim qui y sont également liées sont les plus impérieuses dans ce qu'elles commandent , comme les plus cruelles dans ce qu'elles font ressentir.

Fonctions relatives à l'espèce.

Après la conservation de l'individu ce qui est le plus important pour la nature , c'est la propagation de l'espèce ; aussi les organes sexuels servent presque

exclusivement à la reproduction. Ils ne sont pas même indispensables à la vie , car leur action ne commence qu'à la puberté & finit à la décrépitude , & loin que leur mutilation cause la mort , elle accroît au contraire la vie de l'individu , de tout ce que vient de perdre la vie de l'espèce

Ne pas satisfaire les besoins que ces organes sont éprouver , n'est jamais une privation mortelle , mais devient souvent une contrainte nuisible : d'un autre côté abuser des délices qu'ils procurent entraîne toujours les plus grands maux.

Fonctions relatives à la société.

Plusieurs individus de l'espèce humaine s'étant réunis , ils ont formé les premières associations en vertu de certaines facultés dont le cerveau de l'homme est seul doué. Mais quoique cet organe soit celui de la société , il ne lui fut pas départi d'une manière exclusive , il sert à la vie avant de servir à la pensée ; au point même que quelques maladies peuvent altérer & presque détruire l'intelligence , sans que pour cela la vie s'éteigne. Les apoplexies , l'hydrocéphale ; la manie , le crétinisme nous en fournissent des exemples.

Parmi les besoins qui naissent de l'exercice des fonctions cérébrales relatives à la société , aucun n'est le résultat nécessaire de l'organisation , & cependant soit par l'empire de l'habitude , soit par la force de nos institutions , ces besoins créés par l'homme , sont ordinairement plus impérieux que ceux nés avec l'homme. C'est ainsi que la société se soumet l'individu en armant

sa main des instrumens du suicide , & c'est encore ainsi que la société se soumet l'espèce par les vœux de chasteté qu'elle autorise , par les mutilations atroces qu'elle commande.

Si nous sommes entrés dans de si longs détails sur les fonctions ; c'est que c'est sur elles que nous allons établir notre division des passions , les distinguant en effet suivant qu'elles appartiennent à l'individu , à l'espèce , à la société. Une pareille base étant posée , il nous deviendra facile d'indiquer la source de chaque passion , l'organe avec lequel elle est le plus en rapport , & l'influence de toutes sur la production des maladies. Cette marche tracée par les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer nous paraît devoir conduire par la route la plus directe & la plus sûre à la solution d'une question aussi importante en métaphysique qu'en médecine , & qui fait l'éloge le plus vrai de la société qui l'a proposée.

ORIGINE ET CLASSIFICATION DES PASSIONS.

L'homme ayant été considéré comme individu isolé , comme portion de l'espèce , comme membre de la société ; il s'ensuit que les impressions qu'il reçoit doivent être relatives à l'une de ces trois manières d'être. Or , l'on sait que les impressions reçues par les sens , transmises par les nerfs & perçues par le cerveau sont comme une source unique , qui se divisant en trois branches donne naissance aux idées , aux sentimens & aux passions.

Je m'explique : 1°. Toute la vie se passe à recevoir des impressions dont tous les objets sont la cause. 2°. Les idées sont le résultat premier & nécessaire des impressions. 3°. Les sentimens (1) sont l'effet de certaines idées que nous nourrissons depuis quelque temps, ou qui de suite nous affectent avec intensité. 4°. Enfin, les passions ne sont que l'exagération de certains sentimens qui vont retentir avec force & continuité dans un organe particulier, susceptible de les alimenter par son action & de les modifier par son influence.

Ainsi, l'on voit l'impression faite par les objets extérieurs produire en nous les idées; les idées donnent lieu aux sentimens, les sentimens engendrent les passions, & c'est là ce qui constitue tout le moral de l'homme.

Appuyons maintenant le raisonnement sur les faits.

L'homme vient de naître, son premier sentiment ne peut être relatif qu'à sa première impression. Ainsi, il souffre de l'air qui le frappe & du froid qui le saisit : bientôt après il jouit par comparaison quand on le préserve de l'influence de ces causes : il connaît donc déjà la douleur & le plaisir. Sa mère lui donne le sein, & le lait lui paraît agréable; on l'en prive & il en ressent le besoin : aussitôt il désire par le double motif du plaisir qu'il va trouver & de la douleur qu'il évitera; alors il a une passion, il a connu la gourmandise.

(1) *Les sentimens* sont pris ici dans le sens que chacun y attache. Cette expression, *les sentimens*, ne désigne ni les sensations, ni la sensibilité; mais le résultat de la sensibilité, des sensations & des idées.

Sa nourrice tarde encore une fois de lui présenter ce vase où il suce ses alimens, où il boit ses jouissances : & soudain il crie, s'agite, se tourmente : avoir refusé de satisfaire à-la-fois ses besoins & ses plaisirs, c'est avoir provoqué l'impatience, & l'impatience ne peut tarder de produire la colère.

Plus formé l'enfant voit un être dont la couleur est noire, la forme hideuse & le geste menaçant : à l'aspect de ces choses contraires à celles qu'il observait ordinairement & qui étaient en possession de lui plaire ; il recule, s'étonne, frémit ; il a ressenti la crainte, il a éprouvé la terreur.

Plusieurs fois on a sorti l'enfant de son berceau lorsque le besoin du sommeil ou celui du repos se faisaient encore sentir & il a fini par connaître la paresse.

Telles sont la plupart des passions relatives à l'individu & qui forment notre première classe. D'abord elles ne sont que de simples sentimens, résultats des premières impressions. Mais bientôt les motifs de ces impressions se multiplient, les organes qui en sont susceptibles acquièrent du développement & des forces, & alors ces sentimens deviennent des passions qui dominent certains hommes, durant toute leur existence ; & d'ailleurs elles sont influencées par la société qui centuple les causes qui les excitent comme les moyens qui les satisfont.

2^{me}. CLASSE. — *Passions relatives à l'espèce.*

Les quinze premières années viennent de se terminer & il semble qu'alors, comme l'a dit M^{me}. de Staël, la nature vienne ajouter une nouvelle vie à la vie.

La jeune fille éprouve un embarras timide, une curiosité incertaine, des sentimens indécis, des desirs inconnus. Le jeune homme sent une activité dont il s'étonne, s'anime d'un feu qu'il ne soupçonnait pas. Ces deux êtres si intéressans se rencontrent & soudain l'amour leur a tout expliqué. Entraînés par le besoin qui les agite ils ne tardent pas à s'enivrer de plaisirs d'autant plus doux & plus vifs qu'eux-mêmes en sont à la fois & la source & l'objet; & cette fièvre de desirs qui meurt par la volupté, cette fièvre de volupté qui renaît par le désir, durent encore pendant une longue suite d'accès. L'amour maternel, l'amour paternel lui succèdent & leur douceur ramène le calme en même temps que leurs délices assurent le bonheur.

Les effets de l'amour sont en général peu marqués sur l'ensemble de l'économie, parce que les organes générateurs s'isolent jusqu'à un certain point de ce *consensus unus* qui lie toutes les parties, de ce *consentientia omnia* qui unit toutes les fonctions.

Que si cependant ces mêmes effets sont quelquefois terribles; la cause en est dans le rôle immense que la société fait jouer à l'amour, tandis que naturellement il ne produit qu'une exaltation physique & morale très-momentanée & dont le danger n'est que dans l'abus.

3^{me}. CLASSE. — *Passions relatives à la société.*

L'homme vivant en société, s'apperoit bientôt que ses premières impressions s'affaiblissent, que ses premiers sentimens s'éteignent, que ses premières passions se métamorphosent : & des sensations, des désirs, des besoins nouveaux, deviennent dès-lors ses dominateurs & ses tyrans.

L'orgueil, l'ambition, l'avarice naissent avec la distinction des rangs, la prééminence des fortunes, & les avantages que procure l'or. Une préférence que nous désirions nous fait connaître la jalousie. L'envie est la suite du succès qu'un autre obtient. La haine ne tarde guères à les suivre, & la soif de la vengeance l'accompagne toujours. Mais l'homme est loin d'être méchant, on lui rend un service, il éprouve la reconnaissance & l'amitié console la terre !

Ces passions enfantées par la société & qui constituent notre troisième division, semblent sortir l'homme du cercle primordial que la nature lui traça, en lui inspirant des désirs que son organisation ne supposait point. Aussi ont-elles pour effet très-remarquable, de donner une prédominance sensible à certains organes que chacune d'elles affecte spécialement, & d'en faire comme un centre particulier d'où partent des irradiations qui vont influencer toute l'économie.

En suivant la classification que nous venons d'adopter, il devient facile de rendre compte des effets locaux des passions, c'est-à-dire de la tendance que chacune d'elles peut avoir d'affecter un organe, un système

ou un appareil de fonctions. Mais l'influence générale des passions, leur pouvoir sur l'ensemble de l'économie, ne serait expliqué que d'une manière obscure ou imparfaite.

Passions gaies & Passions tristes.

Pour résoudre cette seconde partie de la question, il faut partir de ce que nous avons dit sur le plaisir & la douleur, & on verra que les passions ne sont elles-mêmes qu'une modification de la douleur & du plaisir, qu'en dernier résultat elles font toujours éprouver l'une ou l'autre de ces deux sensations, que sous ce rapport on les désire ou on le redoute. Or, c'est en conséquence de ces considérations qu'on a fait cette division si naturelle des passions en gaies & en tristes. Les premières, comme le plaisir, dilatent les organes, excitent les fonctions, épanouissent la physionomie, & à cet égard ont été nommées excentriques & sont regardées comme stimulantes. Les secondes, ainsi que la douleur, resserrent les parties intérieures, rallentissent les phénomènes vitaux, froncent les traits de la face, & pour ces motifs ont été appelées concentriques & sont considérées comme débilitantes.

Telle est donc la double base sur laquelle nous nous étayerons pour parvenir à faire connaître l'influence des passions sur la production des maladies. D'un côté, la division des passions en passions relatives à l'individu, à l'espèce, à la société, nous fournira les moyens de les étudier comme causes des maladies locales : de l'autre leur distinction en tristes & en gaies, nous met-

tra dans le cas de les signaler comme l'une des sources des maladies générales.

DES PASSIONS EN PARTICULIER.

DES PASSIONS RELATIVES A L'INDIVIDU.

La gourmandise , la colère , la frayeur , la paresse & leurs modifications , telles sont les passions relatives à l'individu. Comme elles diffèrent entre elles , & dans leurs causes & dans leurs effets , on ne saurait généraliser leur influence sur la production des maladies.....

Nous allons en conséquence nous occuper de chacune d'elles en particulier.

DE LA GOURMANDISE.

La gourmandise est la plus commune & la plus ténace des passions Elle étend son empire sur tous les hommes & sur toute la vie. Elle existe sous deux formes importantes à distinguer. Chez certains individus elle n'exige que la quantité des alimens & elle se présente avide , insatiable sous le nom repoussant de gloutonnerie. Chez d'autres elle ne convoite que la qualité des mets , & alors délicate , raffinée , elle est la gourmandise proprement dite.

GLOUTONNERIE.

Lorsque l'on mange des alimens peu variés & quant à leur nature & quant à leurs apprêts , les maux que l'on doit se donner par les excès auxquels on se livre , ne sont jamais que des indigestions par surcharge de

l'estomac , & celles-ci sont de toutes , les moins dangereuses , parce que la cause qui les produit est aussi celle qui les fait cesser. Le ventricule trop plein se contracte sur ce qui l'embarasse ou l'irrite , & bientôt le vomissement expulse ces causes d'embarras ou d'irritation.

Ce n'est pas que ces vomissemens ne puissent à la longue altérer les propriétés vitales de ce viscère , le rendre plus foible & plus susceptible ; mais ils ne vont que très-rarement jusques à faire naître des maladies organiques. Les effets les plus fâcheux qui puissent en résulter , sont la lenteur des digestions , quelques douleurs de colique , souvent des rapports nidoreux , des renvois acides , une force dans l'haleine qui approche de la fœtidité , & par intervalle le sentiment du soda qui a lieu , lorsque l'estomac étant vide , la bile agit plus vivement sur lui en raison de sa plus grande susceptibilité.

A la preuve rationnelle de ce que nous avançons vient se joindre la preuve expérimentale. Les romains après leurs repas faisaient un usage très-commun de l'instrument connu sous le nom de *vomitorium* , & ni les historiens , ni les satiriques n'en ont rapporté des suites fâcheuses. De notre temps un prince malheureusement trop fameux , dînait souvent plusieurs fois par jour , au moyen des vomissemens qu'il se procurait & sa santé n'en était pas éminemment dérangée : toutes fois sa figure annonçait ses débauches par les bourgeons dont elle était couverte.

Il y a des exemples de gloutonnerie qui sont en quelque sorte effrayans. Mr. *Percy* cite dans le journal

de Médecine , Chirurgie & Pharmacie de Paris, l'histoire d'un Poliphage nommé *Tarare* qui est bien dans ce cas. Il dévorait des animaux vivans , avalait des matières inorganiques , buvait le sang des saignées , se repaissait de la chair même des cadavres humains. Mort de consomption à vingt-six ans , l'ouverture du corps laissa voir son estomac & ses entrailles qui étaient en quelque sorte réduits en putrilage. Mais on sent que ce fait n'implique point contradiction sur tout ce que nous avons dit.

J'ai vu moi-même un homme réformé par le ministre de la guerre pour cause de gloutonnerie. Un jour il mangea devant moi un chat & un pigeon vivans & c'était là ses moindres prouesses. Il préférait à tout la viande crue. Il était atteint du ténia dont il avait rendu plusieurs fragmens & cependant sa maladie ne paraissait pas l'incommoder davantage que sa poliphagie. A la pâleur près il semblait se porter fort bien.

G O U R M A N D I S E.

La gourmandise a des effets bien plus fâcheux que la gloutonnerie , parce que les mets nombreux dont elle se nourrit , les apprêts compliqués qu'elle invente , les mélanges bisarres qu'elle exige vont stimuler l'estomac de toutes les manières , le placent à-la-fois entre les extrêmes les plus opposés , en titillent les propriétés jusques à les élever à l'excitation la plus vive & les faire descendre ensuite à la débilité la plus absolue. De plus la gloutonnerie ne porte dans le sang qu'un chile pur & nourrissant , résultat d'alimens naturels &

simples. Au contraire, la gourmandise fait un chile vicieux, tantôt excitant, tantôt relachant & toujours chargé de parties hétérogènes à l'organisme, qui ne manquent pas de léser certains organes, de dépraver certaines forces, de nuire à l'ensemble de l'économie. C'est ce qui faisait dire à *Adisson* » quand je vois ces
 » tables à la mode couvertes de toutes les richesses des
 » quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte,
 » l'hydropisie, la fièvre & la plupart des autres maladies cachées en embuscade sous chaque plat. «

Les effets de la gourmandise doivent être examinés en suivant l'ordre des parties sur lesquelles elle les exerce. D'abord sur la bouche, ensuite sur l'estomac, enfin sur toute l'économie.

La bouche est prise ici pour le siège du goût, & la gourmandise excite ce sens de tant de façons le met en rapport avec des saveurs si opposées entr'elles ou si peu faites pour lui, qu'elles le déprave ou l'use avant qu'un long-temps se soit écoulé. Alors il n'est plus cette sentinelle vigilante de l'estomac qui lui signalait les substances qui pouvaient lui convenir, qui lui mesurait la quantité qu'il devait en admettre : il pervertit sa fonction, il devient un conseiller perfide qui l'induit à ce qui ne manque pas de lui nuire.

La gourmandise agit sur l'estomac & nous avons vu qu'elle détériore ses propriétés, altère son organisation & consume sa vie. Elle le met dans un état habituel d'indigestion qu'elle combat elle-même par des excitans qui vont chercher les forces jusques dans leur dernier azile; & par la suite elle est obligée de donner à ces

stimulans une telle énergie que des skirres, des cancers au pylore, des inflammations, des ulcérations locales, finissent par être le résultat de leur pernicieuse action.

Enfin la santé générale étant liée à l'intégrité de l'estomac elle ne tarde pas à se détruire. Un chile rare & vicieux ne porte dans les organes qu'une nourriture insuffisante & mal-saine, les forces languissent, les fonctions se troublent, le marasme commence, & la mort n'arrive que précédée d'une foule de maux qui ne lui laissent à frapper que l'ombre d'une victime.

Une preuve que ces suites funestes appartiennent trop souvent à la gourmandise & jamais à la glotonerie, c'est que tout les animaux sont gloutons & ne sont point affectés de ces maux.

IVROGNERIE.

A la gourmandise il faut joindre l'ivrognerie, qui bien qu'elle soit née après la formation des sociétés, n'en est pas moins une passion entièrement relative à l'individu.

Il en est des boissons comme des alimens, certains hommes en aiment la quantité, certains autres en préfèrent la qualité & de-là la distinction des ivrognes & des gourmets : les ivrognes veulent avaler le vin plutôt que le goûter, les gourmets désirent le savourer plutôt que le boire.

Le gourmet se nuit beaucoup moins que l'ivrogne, en ce qu'il raisonne son goût, étudie son estomac & ne boit qu'autant qu'il le peut sans s'incommoder. De plus comme il connaît les vins, il est sollicité par son propre plaisir à n'en choisir que de naturels & de bien-

faisans. Au contraire l'ivrogne à force de s'exciter par des quantités considérables de boissons, devient à la longue si susceptible d'ivresse, par l'affaiblissement successif de ses organes, qu'une dose très-légère suffit pour la provoquer & qu'il finit par s'abrutir au point de devenir presque imbécille.

Les effets de l'excès du vin, ou plus généralement des boissons spiritueuses, sont relatifs à l'estomac & au cerveau; mais pour bien les apprécier il faut distinguer l'ivresse de l'ivrognerie : l'ivrognerie est la maladie morale dont l'ivresse n'est que l'accès.

I V R E S S E.

L'ivresse étant produite par une quantité de vin plus considérable que nous ne pouvons la supporter; l'estomac devient le siège d'une indigestion dont la cause se trouve à la-fois dans la masse & dans la nature du liquide que contient ce viscère; ce qui explique les vomissemens si communs en pareil cas. Bientôt la partie alcoolique du vin est absorbée dans les intestins grêles, le sang s'en surcharge & s'élance vers le cerveau avec d'autant plus d'énergie qu'il stimule plus vivement le cœur & que les alkools ont pour l'encephale la même affinité que les diurétiques pour les reins, les mercuriaux pour les salivaires, &c. Alors toutes les fonctions cérébrales sont troublées : les sensations sont obtuses ou fausses, les idées sont confuses & bizarres, la langue balbutie des mots sans suite, ou se livre à la loquacité la plus exhubérante; les mouvemens sont incertains, vacillans, mais quelquefois vifs & énergiques.

Enfin quand l'excitation est passée , il succède à la secousse que les forces ont reçue une débilité dont le sommeil est bientôt la suite.

Quelquefois l'ivresse se montre sous d'autres formes , ce qui dépend d'une part du temperament & du caractère de l'homme qui en est atteint & de l'autre de l'espèce de boisson qui en est la cause. Ainsi *Tibère* dans ses débauches de caprée égorgeait jusques à ses amis ; & *Horace* sous les bosquets de Tibur soupirait auprès de sa *Lydie* , demandant en vain à *Venus* des forces que *Bacchus* lui avait ravies. Ainsi l'ivresse des eaux-de-vie est souvent furieuse & marquée dès son principe par un grand accroissement de forces ; tandis que l'ivresse de la bière est en quelque sorte apathique & altère l'individu par l'impuissance la plus absolue.

I V R O G N E R I E.

L'ivrognerie agit également sur l'estomac & sur le cerveau. Les excitations repetées qu'elle leur fait éprouver , les usent avant le temps & à la longue. L'ivrogne pense aussi faiblement qu'il digère mal. Je connais un homme d'esprit , auteur de plusieurs ouvrages , que l'abus du vin a plongé dans un état tel qu'il ne peut assembler deux idées & qu'il a habituellement une indigestion par jour. L'ivrognerie causa la mort d'*Alexandre* ; & *Marc Antoine* , dut sa perte autant à son amour pour le vin qu'à sa passion pour *Cléopâtre*.

Il est cependant des ivrognes assez heureusement organisés pour résister aux influences pernicieuses du vin. Tel ce *Cimber* qui tua *César* & qui disait : » Aurais-je

« pu supporter un tyran , moi qui ne pouvais supporter le vin. »

Un adage très-répandu assure que quiconque vit pour le vin , ne manque guères de mourir par l'eau. C'est-à-dire que les ivrognes deviennent hydropiques. Le fait est vrai pour un grand nombre ; mais il ne tient qu'à la faiblesse locale & générale produite par la répétition fréquente des excitations les plus vives ; sans qu'il y ait aucune liaison nécessaire avec la nature de l'excitant.

Les efflorescences du visage appelées rubicondes , sont encore un effet du goût pour le vin ; elles tiennent d'une part à ce que l'ivresse porte & fixe , pour un certain temps , le sang vers les parties supérieures ; & de l'autre à ce que les vaisseaux capillaires sont plus multipliés à la face que par-tout ailleurs.

J'ai remarqué que ce sont moins les ivrognes que les gourmets qui sont affectés de ces rougeurs , & le raisonnement est ici d'accord avec l'expérience. Car la débilité générale que produit l'ivrognerie , ne doit pas être marquée par un signe local de force. Tandis au contraire que les gourmets s'excitant doucement , entretiennent dans une molle activité les ressorts de la machine , maintiennent dans une agréable hilarité leurs pensées & leurs sentimens , & sont ainsi le contraste parfait des ivrognes qui perdent tout à-la-fois la force de leur corps & la vivacité de leur esprit.

DE LA COLÈRE.

Il faut distinguer dans la colère les effets de son accès & ceux de son habitude : car il y a entre l'homme

colère & l'homme en colère la même différence qu'entre le caractère & les actions, ou pour citer un exemple, qu'entre l'ivrognerie & l'ivresse.

ACCÈS DE COLÈRE.

Ovide donne la description d'un accès de colère, & dit :

» Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,

» Lumina gorgoneo sæviùs igne micant.

Mais ici tout est confondu & ce qui suffit au poète ne satisfait pas toujours l'observateur. Il convient de reconnaître deux sortes de colère, & elles sont si bien marquées que le vulgaire a désigné l'une par l'épithète de blanche.

Dans cette dernière le visage est d'une pâleur livide, les yeux jettent un feu sombre, les traits sont froncés, les lèvres tremblent, la poitrine laisse échapper un mugissement sourd ; tout le corps vacille & semble hésiter entre les mouvemens les plus défordonnés & l'immobilité la plus fixe..... Quand ce moment de rage est passé, il laisse après lui le désir continu de la vengeance.

Dans l'autre espèce de colère, les veines se gonflent, la figure s'enlumine, l'œil étincelle, la bouche écume, la voix éclate, les forces se centuplent ; mais cette fureur cesse aussitôt que son objet est rempli, elle ressemble, comme le dit *Senèque*, à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent.

On voit par le premier tableau que tout présente l'aspect de la débilité la plus marquée, tandis que le second montre au contraire l'excès des forces.

COLÈRE CONCENTRÉE.

La première espèce de colère, la colère concentrée qu'on pourrait encore appeller asthénique ou adynamique : est surtout l'apanage des tempéramens mélancoliques. C'est celle de *Tibère* & de *Louis XI*. Elle intervertit la marche du sang, elle le refoule sur lui même, & lui interdisant pour ainsi dire l'entrée dans le cœur, qu'elle resserre au dernier point, elle le fait rétrograder dans la veine cave & séjourner dans le foie. Aussi voit-on l'ictère être quelquefois l'effet subit d'un pareil accès, & souvent il donne lieu à des embarras gastriques qui exigent peu après l'administration d'un vomitif.

Si cette colère était assez forte pour déterminer la mort subite; celle-ci commencerait par une syncope que l'asphixie ne tarderait pas de suivre. En effet le cœur ne recevrait plus assez de sang pour entretenir ses contractions & de là la syncope; par suite il n'en arriverait pas au poumon la quantité qu'il doit en rougir, pour suffire à l'entretien de la vitalité dans tous les organes, & de là l'asphixie & la mort.

COLÈRE EXPANSIVE.

La seconde espèce de colère, la colère expansive, qu'on pourrait dénommer sthénique; ou angio-ténique, s'observe spécialement chez les tempéramens sanguins. C'est la colère d'*Achille*. Ses effets sont comme le dit très-bien *Charron*, „ de faire bouillir le sang en notre „ cœur & de lever de furieuses vapeurs en notre es-

» prit. « Les inflammations, les hémorragies par le nez sont les maladies qui en résultent quelquefois d'une manière soudaine. J'ai vu un pareil accès être suivi pendant un jour d'un délire furieux & de convulsions effrayantes. On sait combien cette colère influe promptement sur les humeurs de celui qui en est atteint, on connaît à cet égard l'histoire de cette femme dont le nourrisson périt dans une attaque d'épilepsie, pour l'avoir tété pendant qu'elle se livrait à la plus violente colère. La morsure des vipères est bien plus dangereuse quand on les a excitées & qu'elles sont en fureur. Une seule est plus vénimeuse lorsqu'elle mord pour attaquer, que deux ne le seraient quand timides, elles mordent en fuyant.

Les effets de cette colère se fixent d'abord sur le cœur, & ils le font battre avec la dernière violence : puis ils se portent au cerveau ; mais celui-ci n'est affecté que parce qu'en raison de l'excitation du cœur, il reçoit, dans un temps donné, une quantité plus considérable de sang, & que ce sang lui arrive avec plus de force que dans l'état naturel. C'est par suite de cette manière d'agir que cette colère produit si souvent l'aberration complète des facultés intellectuelles, & c'est à elle qu'il faut appliquer ce mot d'*Horace*, *Ira furor brevis est*.

La fureur provoquée par une demi ivresse rentre encore sous ce rapport dans ce genre de colère, puisqu'elle porte au cerveau & cause une sorte de démence. Ainsi *Alexandre* excité par les boissons & emporté par la colère, expose ses amis *Lisimache* & *Clitus*, l'un à la fureur d'un Lion, l'autre à la sienne. Le premier ne mourut pas !

Enfin c'est d'après ces observations qu'on peut expliquer certaines apoplexies dont un accès de colère est la seule cause; elles ont lieu parce que les veines jugulaires ne sont pas dilatées pour le retour du sang, dans les mêmes proportions que les carotides pour son arrivée, & en outre, parce que l'agent d'impulsion agit très-fortement sur ces dernières & n'a qu'un faible pouvoir sur les premières.

De tout cela il faut conclure que dans la colère concentrée, les effets sont surtout relatifs à la vie intérieure & que la mort générale est la suite de celle du cœur. Tandis au contraire que dans la colère expansive les effets apparens portent spécialement sur la vie extérieure & que la mort de tous les organes dépend de celle du cerveau.

HABITUDE DE LA COLÈRE.

Tels sont les effets de la colère, autant qu'on n'a égard qu'à ses accès. Si maintenant on considère son habitude, on concevra naturellement que les premiers organes sur lesquels elle agit, doivent être ceux même sur lesquels ont porté les principaux résultats des accès. Ainsi le cœur, le cerveau, le poumon & le foie, sont ou lésés dans leurs propriétés, ou altérés dans leur texture.

Les anévrysmes du cœur reconnaissent parmi leurs causes, l'habitude de la colère expansive. On les a vu plusieurs fois se rompre dans le moment de l'accès : ce qui rend bien évidente la puissance de cette passion pour produire cette maladie : car elle doit pouvoir

commencer la dilatation d'un organe, puisqu'elle peut déterminer la rupture de cette dilatation.

J'ai observé plusieurs fois des palpitations de cœur très-violentes qui ne tenaient point à un vice organique. L'histoire de la maladie m'a prouvé que la cause en était dans des accès de colère fréquemment répétés : Aussi ont elles résisté à tous les moyens, tant que l'individu s'est laissé aller à cette passion.

L'habitude de la colère concentrée est bien loin de provoquer les anévrismes du cœur, puisqu'elle resserre fortement cet organe. Elle tend plutôt à y développer des ossifications. Monsieur d'un tempérament nerveux jusques à la sécheresse, d'un caractère entier jusques à la ténacité, de mœurs loyales jusques au scrupule; était par opinion d'abord, & par entêtement ensuite, l'ennemi irréconciliable de la révolution française. Mais aussi bon citoyen qu'honnête homme il se bornait à exhaler son humeur avec ses amis. Les progrès des principes nouveaux l'irritèrent à un tel point que je puis assurer qu'il fut en colère pendant toute la révolution. Enfin il ne put plus tenir à un état aussi violent & aussi contraint : une maladie cruelle se développa, elle était marquée par des accès d'asthme convulsif, dans chacun desquels on croyait le voir étouffer, & il rendait alors une quantité de crachats spumeux & sanglans. Hors de ces momens il ne pouvait dormir que la tête fort haute, était essoufflé par le moindre exercice, mais n'avait aucune palpitation. Il mourut après plusieurs mois de souffrances & s'étant affaibli graduellement. A l'ouverture du corps on trouva

toute la membrane interne du tronc de l'aorte ossifiée, ainsi que quelques points des valvules tricuspides. Le foie était plus dur & plus gros qu'il ne devait l'être & tous les autres organes étaient parfaitement sains.

Il est difficile de trouver une observation plus concluante en faveur des distinctions que nous avons proposées, des faits que nous avons établis & des explications que nous avons données.

Le cerveau influencé à son tour par l'habitude de la colère, s'affaiblit à la longue soit qu'il ait été trop excité par la colère expansive, ce qui use sa vitalité, soit qu'il ne l'ait pas été suffisamment dans la colère concentrée, ce qui empêche le déploiement de ses forces. Alors les sensations dont il était le centre deviennent moins vives & moins fidèles. Les contractions musculaires dont il était le moteur ont lieu quelquefois malgré lui, & de là les convulsions, les danses de St.-Gui, &c. J'ai vu chez un homme très-colère le bras droit perdre peu-à-peu de sa force & s'émacier enfin sans autre cause connue.

Le cerveau n'est que rarement frappé d'apoplexie chez ceux qui ont l'habitude de se mettre en colère; parce qu'il s'accoutume à déployer assez de forces pour réagir avec efficacité sur l'excès de sang que le cœur lui lance.

Mais ceux qu'une circonstance quelconque met dans une extrême fureur pour la première fois de leur vie, sont exposés à l'apoplexie, parce que leur cerveau est comme suffoqué par la quantité de sang qui lui arrive : ses forces n'étant point en rapport avec cet état qui est pour lui contre nature.

Ce que nous venons de dire de l'apoplexie suite de la colère expansive, il faut l'appliquer à la syncope, effet de la colère concentrée.

Si l'on nous objectait que d'après notre exposé le premier accès de colère serait toujours mortel, nous répondrions qu'il suffit de supposer ce premier accès faible ou médiocre : ce qui est d'ailleurs en rapport avec ce qu'on fait de toutes les passions qui n'acquièrent de la force qu'en raison de leur durée, & qui de même que l'homme ont leur naissance, leur accroissement, leur état & leur déclin.

Le poumon n'est que très-modérément influencé par les répétitions de la colère ; quelquefois cependant elles provoquent les difficultés de respirer, & toujours elles ont une action marquée sur la foule de maladies dans lesquelles ce symptôme existe.

Un accès de colère qui coïnciderait avec un accès d'asthme, ferait presque indubitablement périr le malade par l'asphixie, soit qu'il y eut défaut de sang comme dans la colère concentrée, soit qu'il y en eut excès comme dans la colère expansive. Dans le premier cas le poumon mourrait par affaïssement, dans le second il périrait par suffocation.

La colère concentrée est la seule, qui comme nous l'avons vu, produise des effets bien sensibles sur le foie. Renouvelée souvent elle y trouble la sécrétion, la circulation, & l'excrétion de la bile ; elle l'engorge d'un triple fluide, celui de la veine porte, celui des artères hépatiques & celui des conduits biliaires. De là la production possible de cette quantité de maladies

organiques dont cet organe est quelquefois le siège , comme le gonflement , les obstructions , l'obésité , les granulations , les stéatomes , les hydatides , les skirres & les calculs. De là aussi le pouvoir extrême de la colère pour causer les maladies qui n'affectent que les propriétés vitales du foie , comme l'hépatite , l'ictère , les fièvres gastriques , les diarrhées bilieuses , les coliques hépatiques & les flux atrabillaires. De là enfin les complications bilieuses ou gastriques qui manquent rarement d'intervertir la marche des maladies aiguës chez les sujets qui sont dans de pareilles circonstances.

D E L A P E U R.

La timidité , est au moral ce que la débilité est au physique , & l'une & l'autre se rencontrent d'ordinaire chez le même individu.

La faiblesse de la constitution ôte à l'homme la confiance qu'il pourrait avoir en lui-même , & de là la crainte , qui est la peur du mal à venir ; la frayeur & la terreur , qui sont les deux extrêmes de la peur du mal présent.

Ce n'est pas que la force du jugement & du caractère ne se rencontre quelquefois chez des individus en apparence très-faibles ; mais on peut affirmer que ce sont là des exceptions , les faits & les opinions sont d'accord à cet égard : & l'histoire nous montre le courageux Mithridate , *armé d'une grande taille* : comme la poésie nous peint le lâche *Thersite* , avec un corps frêle & débile.

L'homme qui ressent la peur nous offre un tableau

dont chaque trait décèle la faiblesse de tout son être. D'abord faiblesse du corps, ainsi *Virgile* s'écrie....

Osbtupui steterunt que comæ & vox faucibus hæsit.

Ensuite faiblesse d'esprit, ainsi *Cicéron* dit....

Pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.

Enfin *Lucrece* dessine l'image complète, en disant :

Sudorem itaque & pallorem existere toto corpore ,
& infrigi linguam , vocemque aboriri , caligare oculos ,
sonere aures , succidere artus , denique concidere , ex
animi terrore vidimus.

On dit d'un homme timide, *il a le cœur faible* ,
on dit d'un homme qui a peur , *il manque de cœur* :-
& l'on employe les mêmes phrases quand on parle de
quelqu'un qui tombe en défaillance, on dit *le cœur*
lui faiblit, *le cœur lui manque*. Hé bien ces expres-
sions vulgaires rendent un compte exact de l'effet
instantané de la peur qui ralentit & suspend même
la circulation. Aussi produit-elle souvent des syncopes ;
& leur force & leur durée sont quelquefois si con-
sidérables qu'on a vu la mort les terminer. Cet homme
qui, au rapport de *Montaigne*, mourut sur la brèche
sans avoir été blessé, dut périr de cette manière.

Si les effets subits de la peur se transportent ainsi sur
le cœur pour déterminer les évanouissemens & débilitier
tout le corps , si le sang qui parvient alors au cerveau
ne lui arrive qu'avec trop de lenteur & en trop petite
quantité, ce qui produit l'affaiblissement de toutes les
fonctions cérébrales : il doit s'ensuivre que les effets
locaux & gradués de cette passion , dont les accès se
répètent ou dont la cause se continue , porteront sur

le cerveau & sur le cœur dont les fonctions éprouveront un trouble manifeste.

La peur est une des sources des anévrismes du cœur, & *Desault* avait observé que cette maladie se multipliait singulièrement à l'époque où la France mourait sous le règne de la terreur.

Ici nous croyons devoir observer que les anévrismes du cœur sont produits par deux ordres de causes dont la manière d'agir est opposée. Les unes sont excitantes & déterminent une dilatation active, les autres sont débilitantes & sont suivies d'une dilatation passive.

Les premières, comme la colère expansive, augmentent l'action du cœur; ses contractions alors plus fortes & plus étendues, accroissent la rapidité de la circulation; & les parois du cœur sont dilatés outre mesure, d'abord par l'excitation que l'organe lui-même a ressentie, ensuite par la masse & l'impulsion du sang qui sont devenues plus considérables.

Les secondes ont une action contraire; ainsi la peur qu'il faut ranger parmi elles, affaïsse les parois du cœur, diminue les moyens de réaction & le sang a de cette manière beaucoup plus de facilité pour distendre des parties qui flasques & sans ressort, ne lui laissent à vaincre que la seule force d'inertie.

Le cerveau influencé par un état habituel de timidité, par une crainte soutenue, par des frayeurs répétées, ne tarde guères à perdre de son énergie. Et les fonctions relatives aux sensations, à l'entendement, aux mouvemens & à la voix, ne manquent pas de languir par une suite nécessaire de sa propre faiblesse.

Mais pour cela l'organe n'est point modifié dans sa texture : & il est digne de remarque que les causes morales , les passions , n'altèrent presque jamais la substance de l'encephale , mais seulement sa vitalité : tandis qu'au contraire ces mêmes causes produisent presque toujours dans le cœur & dans le foie des lésions organiques très-notables. Toutes fois l'ébranlement qu'éprouve le cerveau par une violente terreur est dans certains cas si violent , qu'on l'a vu déterminer sur le champ , la manie , l'épilepsie & la catalepsie , & par contre il a guéri ces mêmes affections dans plus d'une circonstance. On connaît la manière dont *Boërrhave* arrêta cette épilepsie imitative , qui faisoit des progrès si effrayans parmi les enfans de l'hôpital de Harlem.

En resserrant le cœur & ralentissant la circulation , la peur doit étendre son influence sur le foie , & sous ce rapport elle a des effets très analogues à ceux de la colère concentrée , soit pour produire subitement l'ictère & l'embarras gastrique , soit pour déterminer à la longue les affections organiques de quelques parties du système digestif.

Je ferai cependant saillir une différence entre les effets de ces deux passions : savoir , que la colère concentrée les porte du foie à l'estomac , & que la peur les dirige du foie aux intestins. Aussi les vomissemens sont-ils plutôt le résultat de la première , & les selles celui de la seconde. La colère concentrée provoque sur-tout les embarras gastriques , & la peur les embarras intestinaux. Les fièvres bilieuses ou méningo-gastriques ont souvent parmi leurs causes des accès de

colère concentrée ; les fièvres muqueuses où adénoméningées ; reconnaissent communément parmi les leurs , la terreur forte ou la peur long-temps continuée. Quelques auteurs ont parlé d'une crainte héréditaire qui tient à une impression forte reçue par la mère , de celui qui en est atteint , durant le temps de la gestation. Ils citent *Jacques premier* qui éprouvait une terreur invincible toutes les fois qu'il voyait tirer une épée. Cette terreur tenait selon eux à ce que *Marie Stuart* avait vu assassiner dans ses bras , son amant le musicien *Rizzo*.

Les anciens ont encore écrit sur une terreur panique qu'ils croyaient envoyées par les dieux , & dont l'effet était de produire une démence si généralement épidémique ou si rapidement contagieuse , qu'elle s'emparait à la fois de toute une ville. Telle fut celle qui regna à Carthage & dans laquelle les habitans se prenaient pour des ennemis & s'entre-tuaient réciproquement.

Mais de pareilles distinctions ne peuvent éclaircir la question que nous avons à résoudre , elles conduisent à l'erreur & nous cherchons la vérité.

DE LA PARESSE.

Au lieu de ranger la paresse parmi les passions , il me semble qu'on pourrait plutôt la considérer comme n'étant que leur absence. La nonchalante apathie qui la caractérise , la continuité d'inaction qui la constitue , n'autoriseraient-elles pas suffisamment cette opinion ? Mais en général comme on est convenu d'appeler passion tout désir soutenu & exclusif d'un objet quelconque ; que d'après cette manière de raisonner la paresse est le

désir du repos, comme l'avarice est celui de l'or, l'ambition celui des honneurs, l'amour celui de la volupté ; il s'ensuit que la paresse est une passion & même une des plus universelles. Et ne l'a-t-on pas divinisée par cet adage italien qui la définit *il divino far niente*.

Pour que nous nourrissions un désir, il ne faut pas qu'il y ait dans notre propre organisation une impossibilité physique de le satisfaire. Or, d'après cela la paresse ne peut porter que sur cette moitié de l'homme dont les organes & les fonctions sont sous l'empire de la volonté, & j'entends désigner les sens, l'intellect, les mouvemens & la voix, dont l'ensemble compose ce qu'on appelle la vie extérieure.

Les fonctions de la vie intérieure, au contraire, ne sont pas non plus soumises à la paresse, le désir du repos ne pouvant concerner que les organes qui peuvent en jouir.

La paresse en action n'est donc que l'état actuel d'inaction, le repos plus ou moins prolongé & plus ou moins complet des organes & des fonctions de la vie extérieure. Ce qui tient à ce que les sens, le cerveau, les muscles manquent de susceptibilité pour l'impression des objets, ou de forces pour la réaction sur ces mêmes objets.

Cette manière de considérer la paresse lie sa théorie avec celle du sommeil, elle les appuie l'une sur l'autre : & on ne pourrait en effet les séparer, ni en métaphysique, ni en physiologie sans commettre une erreur fondamentale. Mais ce n'est pas ici le lieu de montrer leurs rapports, & de faire leur histoire.

Le repos d'un organe, long-temps continué, lui enlève toujours une partie de ses forces & diminue souvent son volume. Le strabisme le prouve pour les yeux, la paralysie pour les membres, &c. Le cerveau est sujet à cette même loi & par la suite l'effet devient cause. C'est-à-dire que la paresse augmente chaque jour cette inaptitude de l'encéphale, d'où résultent le défaut de mémoire, la lenteur d'imagination, l'incertitude du jugement, qui sont dans ce cas de véritables maladies acquises; & puisqu'elles sont causées par la paresse, on pourrait les guérir par le travail. C'est-là ce qui a fait dire aux poètes que l'ignorance naquit de la paresse

Il est une stupide & lourde déité

Le Tmolus autrefois fut par elle habité

L'ignorance est son nom, la paresse pesante

L'enfanta sans douleur au bord d'une eau dormante:

(L E M I E R R E .)

De plus la paresse diminue chaque jour la force des muscles & l'adresse des mouvemens; change de même le timbre de la voix & la vivacité de l'élocution. Le tout parce qu'elle exerce sur les organes moteurs & vocaux le même pouvoir que sur le cerveau. Ainsi la débilité la plus marquée, voilà son influence sur la vie extérieure, influence qui modifie à son tour & à sa manière toutes les maladies qui attaquent cette moitié de nos fonctions.

Mais en général quand un organe s'affaiblit, un autre augmente de forces. Ici cette observation se réalise dans sa plus grande latitude : & tous les organes de

la vie intérieure redoublent effectivement d'activité en raison de celle qui manque à ceux de la vie extérieure.

La nutrition de l'individu étant le but final des fonctions intérieures elle doit alors devenir chaque jour plus marquée & plus facile ; Aussi l'embonpoint le plus fleuri, l'obésité la plus riche viennent bientôt à la suite de la paresse qui provoque d'un côté autant de mouvement & d'énergie, qu'elle demande de l'autre de repos & d'apathie.

Sous ce rapport encore la paresse agit comme le sommeil & on peut appliquer à l'une ce qu'*Hipocrate* disait de l'autre :

„ *Somnus labor visceribus.*

„ *Pigritia labor visceribus.*

Il faut remarquer d'après ce que nous venons de dire, 1°. que l'inaction des organes extérieurs déterminant l'énergie des organes intérieurs, la paresse devient ainsi la cause de la gourmandise ; 2°. que l'activité des organes intérieurs amenant la faiblesse des organes extérieurs : la gourmandise se trouve par-là une des sources de la paresse. De cette manière ces deux vices sont le principe l'un de l'autre & les poètes eux-mêmes les font marcher de concert. *Boileau* nous dit que.....

.... Des chanoines vermeils & brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue & sainte oisiveté....

.... Veillaient à bien dîner.....

Mais l'excès de repos dans un ordre entier de fonctions & l'excès d'action dans un autre, font à la longue une révolution dans toute l'économie dont la faiblesse générale

générale est le résultat, & l'on sait que la débilité est une source commune à la plupart des maladies.

Or c'est d'après ces apperçus qu'on peut concevoir l'influence de la paresse sur une foule de maux, soit pour les produire, soit pour les modifier. Ainsi sur la mélancolie, la nostalgie, l'idiotisme, l'hypocondrie qu'elle occasionne quelquefois & qu'elle aggrave toujours. Sur le carreau des enfans, sur les engorgemens abdominaux des vieillards, sur la chlorose des jeunes filles, qu'elle concourt constamment à produire & entretenir. Sur les affections vermineuses, sur les fièvres adénoméningées dont elle est une des causes prédisposantes. Sur les scrophules dont elle provoque le développement, multiplie les symptômes & accélère les progrès. Sur le scorbut qui semble respecter le marin actif & qui frappe mortellement le matelot paresseux. Enfin & sans entrer dans de plus longs détails, autant le repos est utile comme précaution d'hygiène & comme moyen de thérapeutique; autant son abus est nuisible comme cause de maladie.

DES PASSIONS RELATIVES A L'ESPECE.

On pourrait distinguer les passions relatives à l'espèce en celles qui se rapportent à l'union des deux sexes, & en celles qui ont pour objet le produit de cette union. L'amour, proprement dit, formerait seul le premier genre; la tendresse maternelle, la pitié filiale composeraient le second. Mais on ne trouve pas dans ces derniers sentimens le caractère des passions, communément même on ne les range pas parmi elles, &

d'ailleurs, leur influence est à-peu-près nulle pour la production des maladies. D'après ces motifs nous devons nous borner à parler de l'amour.

Une femme d'esprit disait : » L'amour malheureux est la source de tous les maux, l'amour heureux en est le remède. « Elle n'était pas fort loin de la vérité. L'amour heureux est une passion gaie, excitante, & celles-là sont rarement nuisibles. L'amour malheureux est une passion triste, débilitante, & celles-ci ont presque toujours des résultats fâcheux. De cette manière l'amour produirait sur l'économie des effets opposés mais généraux & sous ce point de vue nous devons renvoyer ce qui le concerne à l'article des passions gaies & des passions tristes considérées en général.

Mais l'amour a un siège particulier en vertu duquel il agit sur certains organes plus volontiers que sur d'autres; & ceux-là étendent ensuite sur le système une influence plus ou moins marquée. Or pour présenter cet autre rapport dans les détails qui lui conviennent, & montrer toutes les faces sous lesquelles il peut être envisagé; nous sommes obligés de nous livrer à quelques considérations physiologiques sur l'amour, lesquelles nous sont indispensables soit pour éclaircir ce que nous avons à dire de son influence sur la production des maladies, soit pour lier sa théorie à la doctrine générale que nous cherchons à établir.

DE L'AMOUR.

Nous avons vu qu'il fallait considérer dans l'histoire général de l'homme, l'individu, l'espèce & la société :

& que le cœur , les parties de la génération & le cerveau , étaient les organes centraux d'où résultait l'ensemble des fonctions relatives à la société , à l'espèce & à l'individu. Or l'amour s'emparant de l'homme , sous l'un comme sous l'autre de ces rapports , dans l'une comme dans l'autre de ces circonstances ; nous devons lui appliquer toutes ces données & nous sommes ainsi conduits à le diviser en trois genres ; agissant pour lui seul en particulier de la même manière que pour toutes les autres passions en général.

Ainsi nous distinguons un premier amour qui a son siège dans le cœur & qui porte son action sur les phénomènes relatifs à l'individu. Un second dont le foyer est dans les organes reproducteurs , & dont le pouvoir s'étend sur les fonctions propres à l'espèce. Enfin un troisième dont le trône est dans le cerveau , & qui tient sous son empire les actes qui , dérivant de ce viscère , ont pour fin la société.

AMOUR DU CŒUR.

C'est dans le cœur qu'on voit s'allumer la première étincelle de la vie ; c'est dans le cœur que vient briller le premier rayon de l'amour. Chez la jeune fille qui éprouve cet amour du cœur , il existe plutôt parce qu'elle a senti que parce qu'elle a jugé , aussi sa raison n'en apprécie point les motifs & ses sens n'en devinent point le but.

Le cœur n'étant pas soumis à la volonté , il s'en suit que son amour est aussi involontaire que ses battements , & que nous ne devons exprimer cet amour que

par des phénomènes dépendans du cœur que la volonté n'a le pouvoir , ni d'empêcher ni de produire.

Une jeune amante voit son amant , & soudain une rougeur timide colore ses joues , une flamme douce brille dans ses regards , son cœur est agité par de molles palpitations , sa poitrine laisse échapper de légers soupirs. Tous les traits de ce tableau sont fournis par le cœur , ils tiennent à ce que la circulation est accélérée par le mouvement d'expansion qu'imprime à son organe central , le plaisir qui naît de la présence de l'objet aimé. Et cet effet particulier , se lie à ce fait général que tous les organes se dilatent par les sensations agréables , comme pour multiplier la surface qui jouit.

Mais l'amant vient de s'éloigner , & aussitôt le cœur se resserre , la poitrine s'opprime ; le soupir devient presque l'angoisse , les lys remplacent les roses & des larmes involontaires éteignent le feu du regard. Ces phénomènes opposés aux précédens , doivent dépendre d'une cause contraire. C'est-à-dire de la contraction du cœur , de la concentration générale , résultats nécessaires de la peine éprouvée. C'est également ce qui a lieu pour toutes les parties organisées qui dès qu'elles souffrent , se retirent sur elle-mêmes comme pour se dérober à l'impression de la douleur.

Si cet amour était toujours heureux , il produirait peu de maux chez les jeunes filles. D'ailleurs comme elles sont bientôt mieux instruites , elles ne tardent guères à ne pas le ressentir seul , ce qui empêche d'observer les effets qui lui seraient exclusifs.

Toutes-fois l'inquiétude que causent des sensations dont on méconnaît la nature , l'agitation que provoquent des désirs dont on ignore le but ; procurent ordinairement ce mal-aise pénible , cet état d'indécision entre la santé & la maladie , que l'on remarque si souvent chez les jeunes filles.

Le développement de l'amour du cœur coïncide presque constamment avec l'époque de la puberté , & de-là son influence si grande sur la menstruation , qu'il accélère ou retarde , augmente ou diminue , suivant qu'il est heureux ou malheureux , & que comme tel , il précipite ou ralentit la circulation.

Le plus souvent néanmoins c'est en éloignant , diminuant ou supprimant les menstrues , que cet amour agit sur l'organe utérin ; & si l'on ne parvient à y remédier , cet état traine toujours à sa suite , les pâles couleurs , les engorgemens au foie , la perte de l'appétit , la dépravation du goût , le gonflement des glandes mésentériques , les bouffissure œdémateuses , l'infiltration des jambes , les taches scorbutiques , la débilité générale & outre ces maux physiques , l'indolence , l'apathie , la tristesse , la morosité & le plus invincible ennui.

Les remèdes qu'on administre dans cette circonstance ne sont emménagogues qu'autant qu'ils fortifient tout le système ou qu'ils attirent une fluxion vers la matrice. Le fer , le safran , par exemple , sont dans le premier cas : les aloétiques à l'intérieur , les sangsues au fondement sont dans le second. Mais de tous les moyens le mariage est sans contredit le meilleur : ce qui tient 1^o. à ce que ses actes excitent la circulation générale ,

2°. à ce qu'ils sollicitent la fluxion utérine, 3°. à ce qu'ils satisfont toujours les désirs & souvent la passion, 4°. à ce que fréquemment l'amour du cœur finit où commence celui des sens.

Si j'ai appliqué à une jeune fille tout ce que j'avais à dire de l'amour du cœur, c'est que les femmes en sont bien plus susceptibles que les hommes, & que d'ailleurs les effets sont chez elles bien plus marqués : indépendamment de ce que la nature nous fournit une nombreuse suite de considérations auxquelles sur-tout il faut avoir égard.

AMOUR DU CERVEAU.

L'amour du cerveau étant fondé sur la raison il est sur-tout l'apanage de l'homme & de la maturité commençante. Il est sous l'empire de la volonté comme l'organe duquel il dépend, c'est-à-dire que si l'on n'est pas libre de le faire naître à son gré ; on est au moins le maître de le faire cesser à la longue : n'acquérant toute sa force que par une suite de jugemens qui tous s'appuyent les uns sur les autres, on doit pouvoir s'opposer à ses progrès en évitant l'objet dont les perfections ne feraient que l'accroître.

La voix, soumise au cerveau & conséquemment volontaire, est seule chargée d'exprimer cet amour, aussi peut-on le feindre avec toute l'apparence de la vérité.

Calme & raisonnable, il ne produit de maux que lorsque poussé très-loin, il effuye des contrariétés multipliées, il rencontre des obstacles invincibles. Ces contrariétés l'animent, ces obstacles le découragent,

le cerveau passe ainsi de l'excitation à l'affaiblissement & par suite la pensée est sans cesse exaltée ou abattue. Ces secousses réitérées, ces contrastes instantanés altèrent bientôt la vitalité & les fonctions de l'encéphale ; & le délire fugace, les vésanies plus ou moins prononcées ; enfin la manie complète, sont le dernier terme d'un pareil état.

Et remarquons que cette folie est une de plus difficiles à guérir ; d'abord parce qu'il n'est pas possible de produire un ordre de mouvemens contraires à ceux qui l'ont occasionnée ; ensuite parce que la maladie est un jour sténique & l'autre jour asténique, semblable en cela aux causes qui l'ont préparée ; enfin parce qu'on ne saurait satisfaire la passion qui fut le premier principe du mal : ordinairement on n'en a pas les moyens ; & quand même on les aurait, l'individu étant en démence, il ne serait plus apte à reconnaître l'objet & les qualités qui le rendirent amoureux.

A cette manie se lient souvent beaucoup de maux ; mais comme ils ne dépendent de l'amour que d'une manière médiate ; n'étant que le résultat de la correspondance & des sympathies du cerveau avec tous les autres organes, nous ne devons que noter la possibilité de leur existence & le mode de leur production. Terminant par citer à cet égard une sentence de *Platon*, qui se rattache parfaitement à notre objet. » Non solum » in animum impetum facit amor, verum & in corpus » sæpè numero tyrannidem exercet ; vigiliis, curis, » macie, dolore, tabitudine, & mille affectibus lethalem noxam inferentibus corpus vexat. «

AMOUR GÉNÉRATEUR.

Entre les amours précédens & l'amour générateur, il y a pour ainsi dire l'infini, puisqu'il y a toute la distance qui sépare le physique du moral. C'est de lui qu'*Horace* a dit : » In nos tota ruens venus cyprum deseruit. « Et c'est *Horace* que *Racine* a imité, lorsque Phèdre consumée de son amour incestueux s'écrie :

C'est Venus toute entière à sa proie attachée. —

Cet amour se compose d'une sensation brulante dont la cause est le besoin, d'une passion impérieuse dont l'excitant est le désir, de phénomènes convulsifs dont la durée est l'instant.

Se refuser opiniâtement à le satisfaire, se livrer avec excès à ses plaisirs ; sont deux extrêmes qui entraînent de graves inconvéniens, soit pour la partie isolée soit pour toute l'économie. Et c'est ce que nous allons examiner.

Les effets locaux de la continence outrée, sont d'augmenter singulièrement l'activité des organes sexuels ; ce qui d'abord y appelle plus de sang dans un même espace de temps & ensuite rend plus âcres & plus abondans les fluides qui s'y sécrètent.

Ces causes produisent chez l'homme le spermatoçèle que j'ai rencontré malgré notre siècle, & que des observateurs plus anciens ont vu déterminer l'engorgement skirreux du testicule. Chez les deux sexes il survient des douleurs dans les lombes, des tiraillemens dans les aines, des pesanteurs dans les cuisses, des rougeurs, des excoriations dans les endroits où les organes générateurs sont sujets au frottement.

J'ai soigné un homme qui prenait une éréfipèle à la partie interne & supérieure de chaque cuisse toutes les fois qu'il restait plus d'un mois sans voir de femmes.

Le sang riche en matériaux & en quantité par le seul fait d'une chasteté outrée, va stimuler le cœur plus énergiquement qu'il ne le devrait, celui-ci le lance avec trop de force vers le cerveau & il n'est pas sans exemple que cette cause ait suffi pour produire l'apoplexie.

Lorsque la chasteté est le fruit des idées religieuses, & que l'individu se trouve d'une constitution qui le dispose aux plaisirs vénériens : le combat que se livrent les besoins naturels & les principes acquis; l'excitation qu'éprouve le cerveau & qui lui vient de deux sources opposées; déterminent quelquefois une folie passagère, durant laquelle le sujet se livre aux actes les plus terribles. J'ai connu un jeune abbé qui étant au séminaire se traita comme l'avait fait *Origène*. On a vu des hommes avoir un délire furieux qu'une évacuation de sperme suffisait pour dissiper.

Enfin ce sang chargé de principes trop excitans fait naître chez les personnes jeunes & sanguines des fièvres angio-téniques, des éruptions actives & vient compliquer les fièvres bilieuses de cet élément inflammatoire qui les transforme en caufus ou fièvre ardente.

L'excès de l'incontinence a des suites encore plus pernicieuses. Il porte dans la partie, d'abord, l'irritation la plus vive, mais bientôt après la débilité la plus absolue. Il provoque aussi le priapisme, le satyriasis, la nymphomanie; ou il frappe les organes d'une impuissance totale.

C'est ici le lieu de demander jusques à quel point on peut regarder les maladies vénériennes comme étant le fruit de l'amour générateur ? Cette question que nous nous faisons, suffit, je pense, pour répondre en ce point à celle que nous cherchons à résoudre.

Il existe une sympathie des mieux prononcées, une liaison réelle entre les organes de la reproduction & ceux de la respiration. La physiologie le montre dans une foule d'occasions, la pathologie le fait voir dans plusieurs circonstances. Et pour nous en tenir à notre sujet, nous nous bornerons à rappeler combien les phthifiques sont portés à l'amour générateur & combien l'amour générateur est nuisible aux phthifiques.

Pour ce qui est relatif à l'influence générale qu'exerce l'abus des plaisirs vénériens ; il est clair que son dernier terme doit être l'affaiblissement de tous les organes. Mais il faut remarquer que cet affaiblissement porte sur la vie extérieure avant de sévir contre la vie intérieure. On connaît ces gouttes sereines, ces surdités qui naissent de la masturbation. On fait les tremblemens musculaires qui en résultent également. On n'ignore pas qu'elle rend presque stupides les individus qui avaient annoncé l'esprit le plus vif. Et ce n'est qu'après avoir produit la plupart de ces effets qu'elle agit sur les viscères de la digestion, de la circulation, des sécrétions, dont elle consume toutes les forces, dont elle épuise toute la vie. Enfin qu'il nous suffise de dire que le physique & le moral privés de leur partie la plus nutritive, de leur stimulus le plus puissant, s'affaiblissent de jour en jour, dépérissent à chaque minute, & ne succombent cependant qu'après une infinité de maux.

DES PASSIONS RELATIVES A LA SOCIÉTÉ.

Les passions relatives à la société sont celles qui forment notre troisième classe ; on trouve parmi elles l'orgueil , l'ambition , l'avarice , l'envie , la jalousie , la haine , la vengeance , l'amitié.

Le cerveau étant l'organe central des fonctions sensitives , intellectuelles , motrices & vocales ; il est en conséquence l'organe d'où résulte tout ce qui établit , maintient & perfectionne la société. Aussi les passions dont nous commençons l'histoire ont en lui leur siège spécial & ne vont retentir dans les autres parties , qu'en raison des liaisons intimes de l'encephale avec tout le système. C'est de ce fait bien établi que découlent les nombreuses différences qui existent entre ces passions & les précédentes ; différences dont l'énoncé se lie au sujet que nous traitons comme au plan que nous avons suivi.

Les passions relatives à l'individu & à l'espèce sont le résultat de notre organisation & naissent par suite de nos besoins naturels.

Les passions relatives à la société ne sont que le fruit de ses institutions , ne tiennent qu'à des désirs factices.

Les premières se lient aux idées de matière , causent les maladies physiques , les lésions organiques & ont le plus souvent un type intermittent.

Les secondes se rattachent aux idées de spiritualité , produisent les maladies morales , n'altèrent point l'organisation & ont toujours une marche continue.

Enfin les passions relatives à l'individu & à l'espèce

sont plus du ressort du médecin que du moraliste ; & les passions relatives à la société sont plus du ressort du moraliste que du médecin.

Les passions qui nous occupent étant donc relatives à la société , il s'ensuit que leurs effets avantageux ou nuisibles , doivent se porter beaucoup moins sur la constitution de celui qui les éprouve , que sur les institutions de la société qui les créa.

Mais comme elles se prolongent pendant une longue durée de l'existence , comme leur action est toujours constante , comme elles redoublent souvent d'énergie , elles déterminent un ordre de mouvement contre nature , dont la continuité soutenue produit avec le temps des effets très-marqués sur l'économie.

Chaque homme est plus ou moins disposé à éprouver l'une ou l'autre de ces passions , ce qui tient au tempérament qu'il reçut & aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Cependant si l'on excepte l'orgueil & l'amitié , toutes les autres passions de cette classe , savoir l'ambition , la haine , la vengeance , la jalousie , l'envie , l'avarice , supposent en général le tempérament bilieux & quelquefois le mélancolique. C'est ce que *César* exprimait en d'autres termes lorsqu'il disait :

„ Je redoute ces gens haves & maigres comme *Cassius* ,
 „ mais il n'en est pas de même de ces *Antoine* , de
 „ ces hommes au visage vermeil , uniquement occupés
 „ de leurs plaisirs , leur main cueille des fleurs &
 „ n'aiguise point de poignards. „

Ce n'est pas au reste que ces passions ne se rencontrent chez tous les hommes quelque soit leur idiosin-

erisie; mais l'observation a confirmé que les bilieux y étaient plus enclins, & c'est de cette prédisposition que résultent dans la suite, les affections du foie & des fonctions qui s'y lient, par le seul fait de l'existence de ces passions.

Pour bien apprécier les effets physiques de ces affections morales, il faut distinguer ceux qu'elles occasionnent quand elles sont contrariées & ceux qu'elles produisent quand elles sont satisfaites. Les uns & les autres étant différens on ne pourrait en rendre un compte exact par des considérations qui leur seraient communes. Nous nous bornerons toutefois à quelques mots sur chacune de ces passions, parce que les dérangemens pathologiques qu'elles déterminent sont peu nombreux & peuvent à-peu-près être expliqués par les détails dans lesquels nous sommes déjà entrés.

De plus ces passions sont celles qui méritent réellement le nom de passions de l'ame & le médecin doit, sous peine de s'égarer, arrêter tous ses raisonnemens au point juste où l'homme paraît cesser d'être matière. *Sthal* a dit » la physiologie commence où la physique finit; « il faut ajouter la physiologie finit où la morale commence.

ORGUEIL.

L'orgueil coïncide assez ordinairement avec le tempérament sanguin, aussi lorsqu'il est offensé il fait battre le cœur avec force & porte à la figure cette rougeurâcre qui le caractérise. Ceci peut indiquer que cette passion est susceptible de contribuer jusques à un certain point, aux maladies dont le système circulatoire est le siège.

Comme l'orgueil est déjà un vice de la pensée, il dispose le cerveau à une démence plus complète, on la vu dans des cas où il avait été profondément humilié, s'irriter jusques à produire un délire furieux, jusques à déterminer le suicide. D'un autre côté n'est-ce pas une preuve de folie que de faire survivre son orgueil à soi-même, sans égard pour les moyens honteux par lesquels il s'est satisfait. Ainsi *Phryné* érige à *Vénus* une statue d'or & y fait graver cette inscription :

Fruit de l'Intempérance des Grecs.

A M B I T I O N .

L'ambition est comme le dit *Charron*, „ Une faim „ d'honneur & de gloire, un désir glouton & excessif „ de grandeur. „ Elle s'est rencontrée plusieurs fois avec un penchant outré pour les plaisirs de l'amour; l'exemple en est surtout frappant chez *César*, qui eut, outre ses quatre épouses, la reine d'Egypte, la femme de *Pompée*, la sœur de *Caton*, & qui mérita qu'on dit de lui „ C'est le mari de toutes les femmes; c'est „ la femme de tous les maris. „

Du reste on ne voit pas que les grands ambitieux fussent sujets à des maladies, fruits particuliers & immédiats de la passion qui les agissait. Celles qu'ils ont éprouvées ont été l'effet de leur tempérament & des circonstances comme l'ambition elle-même.

A V A R I C E .

D'après *Plutarque* il convient de distinguer deux espèces d'avarice : celle qui fait amasser pour conserver & celle qui fait recueillir pour prodiguer.

La première qui seule est la véritable suppose communément des hommes bornés, incapables de grandes choses. L'*Harpagon* de notre divin *Molière* n'a d'esprit que celui de la léfinerie & de génie que celui de l'avarice. Les anciens disaient : « *Apud sapientem divitiæ* » funt in servitute, apud stultum in imperio. «

Cette passion arrêtant l'effort de toutes les facultés de l'intelligence, enchaînant tout les sentimens de l'humanité, de l'amitié, de la compassion, tenant l'homme dans une crainte perpétuelle, l'excitant à se refuser le rigoureux nécessaire, doit produire à la longue un dérangement dans toutes les fonctions, par la langueur qu'elle leur imprime, par la faiblesse dans laquelle elle les jette. La vie sédentaire qu'elle suppose, les privations qu'elle exige, les soucis qu'elle entraîne, sont autant de causes d'hypocondrie, de mélancolie, de manie même, & de toutes les maladies par débilité. Mais ce n'est ici qu'une action médiate, & l'avarice augmente la série des preuves que nous avons données pour établir que les passions de la société sont des maladies morales d'où résultent peu de maladies physiques.

J E U.

On a prétendu que la passion du jeu était née de l'avarice; le fait n'est point constant; quelquefois l'ambition en est la véritable source; d'autre fois on ne joue que par désœuvrement, ennui, ou paresse & plus souvent encore c'est une passion *sui generis*, & quant à sa cause, & quant à ses effets.

Le joueur qui gagne jouit; le joueur qui perd souffre. Sous ce rapport l'influence du jeu pour produire des

maladies devra se trouver expliquée dans ce que nous dirons des passions gaies & des passions tristes. Ici nous nous bornerons à noter ce fait, que le tempérament du joueur détermine la nature des phénomènes particuliers dont toute sa machine devient le siège.

Ainsi chez un homme sanguin qui joue avec fureur, le visage est un feu, le pouls bat avec force, quelquefois des hémorragies par le nez surviennent à l'instant même ; d'autres fois on pourrait redouter une apoplexie. J'ai été moi-même témoin d'un épistaxis abondant dont fut pris un joueur qui gagnait une somme considérable.

Un individu bilieux, mélancolique, concentre ce que la perte & le gain lui font éprouver. Sa figure pâle & défaite, ses lèvres livides & tremblantes attestent que le sang est refoulé vers le foie & que c'est sur cet organe que se portent les effets principaux de la contrainte qu'il s'impose. Et de-là les ictères, les embarras gastriques, les déjections bilieuses, &c. &c.

On s'étonnait qu'un joueur fut calme malgré sa perte, tandis que ses compagnons d'infortune vociferaient des juremens ; il répond avec froideur ; « Chacun a sa manière de jurer. » Et il se découvre la poitrine ; le malheureux se l'était déchirée !

JALOUSIE, ENVIE, HAINE, VENGEANCE.

La jalousie, l'envie, la haine, la vengeance s'enchaînent presque nécessairement les unes aux autres. La différence entre les deux premières consiste en ce qu'on est jaloux de ce qu'on a, & envieux de ce qu'autrui possède. Quant aux deux secondes, l'abbé

Girard

Girard dit que la haine n'est reconnaissable de l'envie qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition. Enfin la vengeance n'est pour ainsi dire que la conséquence, le résultat, la crise de la haine.

Toutes ces passions ont pour effets physiologiques de resserrer l'homme en lui-même, de produire un état habituel de constriction dans les fibres des solides & de gêne dans le cours des fluides : ce qui est d'ailleurs facilité par les tempéramens roides, bilieux, nerveux, mélancoliques, avec lesquels ces passions coïncident ordinairement. De là résulte, pour suite pathologique, l'amaigrissement général, la prédisposition aux spasmes, aux fièvres malignes, biliolo-ataxiques. en un mot la tendance à toutes les affections du système nerveux lesquelles ont lieu par irritation, débilité ou perturbation de ses forces vitales. Voilà pour les maladies générales : quant aux locales on voit survenir celles qui portent spécialement sur l'abdomen comme le mœlena, les coliques nerveuses, les calculs hépatiques, &c. Il faut remarquer que c'est par rapport à ces passions que quelques auteurs avaient regardé tour-à-tour le foie, le pylore, le diaphragme, le plexus solaire comme le siège commun à toutes. Et si l'on parvient un jour à bien connaître le système nerveux des ganglions, peut-être sera-t-on alors beaucoup plus instruit sur la manière dont les passions influencent toute l'économie.

Pour conclure, nous ferons observer que le vulgaire exprime par un seul mot les effets funestes de chacune de ces passions. Ainsi l'on dit en parlant des hommes assez malheureux pour en être atteints, la jalousie les dessèche, l'envie les ronge, la haine les consume, la vengeance les dévore.

Il nous resterait encore à parler de l'amitié, mais elle qui repand le bonheur sur les sentiers de la vie, comment pourrait-elle y faire germer des maux ? Et quand cela serait ne devrait-on pas s'empressez de les taire ?

DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

Dès le commencement de cet essai nous avons fait sentir la nécessité de généraliser tout ce qui est relatif à l'influence des passions sur l'économie; & maintenant que nous sommes parvenus à l'époque où il convient de présenter ces généralités, nous nous trouvons tous les moyens de le faire, la route qui nous reste à parcourir ayant été tracée par les faits particuliers dans le détail desquels nous sommes entrés. Ce qui nous reste à dire ne sera donc qu'une conséquence de ce que nous avons dit & nous allons nous borner à réunir des traits qui pour avoir été considérés trop isolément, pourraient ne pas avoir toute l'expression qui appartient à chacun d'eux, toute l'harmonie qui résulte de leur ensemble.

En dernière analyse, toutes les passions ont pour effet de faire souffrir ou de faire jouir. A la jouissance se lie la gaieté & l'excitation, à la souffrance s'enchaînent la tristesse & l'affaiblissement. Donc il n'est que deux classes de passions : les passions gaies & les passions tristes; donc il n'est que deux effets des passions : l'effet excitant & l'effet débilitant.

Dans cette manière d'envisager les passions, il faut avoir égard à deux ordres de considérations qui se tirent 1^o. Du moment où on les observe. 2^o. De la durée qu'on leur prévoit. Et pour ces motifs on doit distinguer

1°. L'état actuel & momentané de plaisir ou de douleur.

2°. L'état habituel & continu de gaieté ou de tristesse.

Lorsqu'une passion cause sur-le-champ un plaisir très-vif ou une douleur extrême, il peut en résulter des accidens très fâcheux dont la source commune est dans le cœur, mais dont les effets opposés tiennent à ce que cet organe se dilate soudain par le plaisir, ou se contracte tout-à-coup par la douleur, au-delà des bornes qui lui sont prescrites pour l'intégrité de ses actes.

Lorsque le plaisir épanouit ainsi le cœur, le sang est lancé avec violence, il parvient au cerveau en trop grande quantité & avec trop de force; celui-ci ne peut suffisamment réagir, l'engorgement se fait & l'apoplexie a lieu. Ainsi meurent ceux qui succombent à une joie vive & imprévue : ainsi périt cette femme de Sparte, en embrassant son fils qu'elle croyait avoir été tué dans une bataille : ainsi périt *Sophocle*, en apprenant sa vingtième victoire aux jeux Olympiques.

La douleur au contraire en resserrant le cœur empêche à-la-fois la projection du sang & la circulation de la vie. La syncope en est aussitôt l'effet. Mais comme le cœur peut reprendre ses mouvemens, après les avoir un instant interrompus, & que pendant le temps que dure la défaillance la peine morale est suspendue : il s'ensuit que la douleur tue rarement d'une manière subite, tandis que le plaisir fait quelquefois périr sur l'instant, parce que le cerveau ne peut pas comme le cœur reprendre l'empire qu'il vient de perdre, le cœur continuant toujours de lui lancer le sang dont l'abondance le comprime déjà trop fortement.

C'est donc d'apoplexie que l'on meurt par l'excès

du plaisir, & de syncope que l'on périt par l'excès de la douleur & dans l'un comme dans l'autre cas le cœur est donc le premier organe affecté.

Il est une maladie rare & peu connue qui confirme ce que nous venons d'avancer & par ses causes & par ses effets. J'entends parler de cette affection singulière, nommée angine pectorale par *Héberden*, syncope angineuse par *Parry*, asthme arthritique vague par *Stoller*, asthénie ou paralysie du cœur par *Jahn*, & dont quelques accès provoqués par des peines morales suffirent pour faire périr *Hunter*.

L'affliction profonde qui cause le plus souvent cette maladie, les syncopes réitérées qui la caractérisent, la mort qui la termine avant le troisième jour, le traitement excitant qui seul a eu quelques succès, l'ouverture des cadavres qui a montré le cœur flétri ou quelques points ossifiés, les opinions des auteurs qui tous ont regardé l'affection comme inhérente à cet organe, les uns pensant que les artères coronaires étaient ossifiées, les autres imaginant qu'une humeur goutteuse s'y était fixée, *Jahn*, croyant enfin que l'énergie vitale y était épuisée. Tout cela ne forme-t-il pas un concours de preuves bien puissant en faveur de ce que nous avons établi sur les effets de la tristesse en général, comme sur ceux des passions tristes en particulier.

Mais outre ces effets subits & momentanés des passions gaies & des passions tristes, nous avons à étudier l'état habituel & continu de jouissance & de souffrance qu'elles produisent & qu'elles entretiennent.

L'état permanent de satisfaction qui résulte des passions gaies ne saurait produire immédiatement des maux réels.

Il entretient le physique dans une douce excitation , le moral dans une agréable hilarité qui durent d'autant plus qu'elles sont à-la-fois la cause & l'effet de la santé. C'est ce qui a fait dire à *Makenzie* que la joie modérée est la puissance tutélaire de la santé & l'antidote des maladies.

Si la continuité de pareilles passions peut faire naître quelques affections particulières , ce n'est que par l'excès même de la santé qui , comme le dit , *Hippocrate* , ne saurait rester à ce point extrême *Athletarum boni habitus , ad summum progressi periculosi , si in extremo constiterint : neque enim possunt in eodem statu permanere , neque quiescere ; cum verò non quiescant , neque ultrà possunt in meliùs proficere , reliquum est ut in deterius labantur , &c. &c.*

Remarquons en passant que c'est bien probablement dans cet aphorisme que *Brown* , a pris l'idée de cet état indécis entre la santé & la maladie , qu'il nomme prédisposition , *opportunitas* , & qui lui a fait tant d'honneur parmi ses disciples.

Sanctorius , appuye encore plus clairement notre opinion sur les effets d'une joie qui se soutient , il dit : *lætitiâ perseverans per multos dies , somnum impedit & vires dissolvit.*

Le rire est produit par la joie , & sous ce rapport on pourrait nous blâmer de n'avoir pas noté son pouvoir sur les maladies : ainsi l'on sait qu'il provoque les pertes utérines ; de graves auteurs ont assuré qu'il accélérât l'accouchement ; *Fabrice de Hilden* , l'a vu causer des convulsions à un blessé ; il guérit , dit-on , un médecin & un cardinal d'une vomique , dont il détermina la rupture ; & il avait été causé chez tous

deux , parce qu'un finge avait pris le bonnet de l'un , & le chapeau de l'autre. *Erasme* très-malade lit les lettres des hommes obscurs , il ne peut s'empêcher de rire & voilà encore une vomique rompue ! Enfin *Voltaire* , raconte l'histoire d'une dame qui voyant sa fille chérie presque agonisante s'écria : „ *Mon Dieu rendez-la-moi & prenez tous les autres.* „ Un de ses beau-fils s'avance & lui dit gravement : „ *Madame les gendres en font-ils ?* „ Le sang froid de l'interlocuteur , le comique sérieux de la réponse , font éclater de rire les spectateurs , la mère éplorée & la fille mourante ; & dès ce moment cette dernière marcha rapidement vers sa guérison.

C'est à cela que se borne ce qu'on peut dire de l'influence de la joie constante sur les maladies , & nous allons passer de suite aux passions tristes , dont la longue durée affecte gravement toute l'économie.

Interrogez toutes les fonctions de ce malheureux qui depuis long-temps est la proie d'une peine violente , & vous reconnaîtrez que ces expressions , „ les chagrins le rongent , la tristesse le consume , „ ne sont que des images trop réelles d'un état dont la physiologie va nous développer les causes & la pathologie nous montrer les effets.

La digestion est pénible & languissante , des rapports nidoreux l'accompagnent , une diarrhée débilitante la suit : les sucs mal préparés forment un chyle imparfait en lui-même , trop attendu par le sang & peu convenable à l'organisme ; ce sang n'ayant plus les mêmes principes , l'air a de la peine à le rougir & la respiration devient habituellement laborieuse & par fois haletante. La circulation ainsi lésée dans son fluide , qui est plus

terne & moins consistant, l'est bientôt aussi dans ses organes dont les mouvemens se précipitent ou se ralentissent outre mesure. Les capillaires portent à la peau une couleur terreuse ; on a vu les cheveux blanchir. La source commune à toutes les *sécrétions* étant dépravée, leurs produits ne peuvent manquer de l'être également ; ils sont ou plus abondans, ou plus rares, ou dénaturés. La même cause préside au dérangement des *exhalations*, la peau se couvre d'une sueur gluante & visqueuse, ou privée de transpiration elle est sèche, âpre & rugueuse. Le tissu cellulaire s'infiltré par la sérosité, ou s'affaisse sur lui-même. Les membranes séreuses séparent assez de fluides pour former de légères hydropisies, ou elles n'ont pas même le *halitus* nécessaire aux mouvemens des viscères qu'elles contiennent. Cette profonde débilité qui pénètre tous les organes, qui abat toutes les forces, rend *l'absorption* beaucoup plus facile, aussi l'homme de douleurs résiste bien moins à l'accès & à la puissance des miasmes contagieux. La *chaleur animale* participe au trouble général ; tantôt un feu brulant dessèche toutes les parties ; tantôt un froid rigoureux les crispe, plus souvent ce sont des bouffées de chaleur, ou des frissons erratiques qui les parcourent & ne durent que quelques instans.

Les fonctions des sens & celles de l'entendement, sont frappées comme les autres. Le *goût* & *l'odorat* se dépravent, *la vue* & *l'ouïe* s'affaiblissent. La *mémoire* ne se retrace que des maux, *l'imagination* augmente ceux qu'elle prévoit, *l'attention* ne se fixe que sur les peines, le *jugement* ramène tout à ces deux idées, souffrir & mourir.

Enfin *le sommeil* lui-même forme un anneau qui sert comme à lier les deux extrémités de cette chaîne de douleurs : les momens très-courts sont empoisonnés par des maux fantastiques, qui semblent doubler les maux réels, ils rappellent un passé douloureux, ils prédisent un douloureux avenir. Si celui qui jouit voit dans les songes la vie portée sur l'aile des plaisirs, celui qui souffre ne fait rêver que la douleur & la mort !

Enfin ces tourmens ont un terme ; chaque organe languissant, la nutrition devient pour ainsi-dire nulle, la peau se détache des muscles, des rides nombreuses la parèment, une teinte cadavéreuse la couvre, on la dirait déjà souillée par la poussière des tombeaux !... Toutes les forces sont épuisées, toutes les fonctions vont s'éteindre, la mort a tout touché ! mais la vie générale survit encore à l'extinction des vies particulières.

Tout affreux qu'il est, le tableau que nous venons de tracer n'est point exagéré & je connais un militaire d'un mérite très-distingué, qui à la suite de passions longuement douloureuses, éprouve des maux, peut-être plus terribles, en ce qu'ils lui laissent des momens de relâches, durant lesquels ses forces se réparent comme pour devenir aptes à de nouvelles souffrances.

Sa maladie sévit par des accès irréguliers dont le début est marqué par une chaleur dévorante dans la paume des mains & sous la plante des pieds, une coloration âpre des pommettes, un larmoyement pénible & un frémissement général. Bientôt après le malade est en proie à des ardeurs d'urine intolérables, il ne s'échappe que quelques gouttes de ce fluide & sa présence dans le canal y simule celle d'un charbon enflammé. Une

diarrhée muqueuse & très-abondante survient presque au même instant, elle s'accompagne des épreintes les plus vives. Mais le symptôme le plus cruel consiste en des douleurs qui se font ressentir sur le trajet de tous les gros troncs nerveux ; le malade les compare à l'action d'un corps obtus qu'on enfoncerait dans ses chairs à coups redoublés. Enfin, les forces épuisées par l'excès même des maux abandonnent toutes les parties, les muscles ne peuvent plus soutenir le poids du corps, la machine s'affaisse sur elle-même, une sorte de stupeur s'en empare & l'accès ne finit que parce qu'il semble avoir consumé toute la faculté de souffrir.

Mille remèdes ont été tentés, l'opium seul a eu des succès, il retarde toujours, prévient souvent & suffoque quelquefois les paroxysmes. Mais il faut en forcer les doses : le malade en prend maintenant de 12 à 20 grains par jour ; il peut aller beaucoup plus loin sans éprouver le narcotisme. Au contraire, l'opium excite le jeu de toutes ses fonctions, la circulation s'accélère, la chaleur s'accroît, la transpiration s'établit, la gaieté succède à la tristesse & les saillies les plus vives au silence le plus morne.

Si maintenant nous avons besoin de prouver qu'une longue tristesse suffit pour occasionner la mort ; les exemples se presseraient en foule : nous nous bornerons à un seul qui est convaincant.

Un peintre de Bologne nommé *Francesco Francia* bruloit de voir les productions de *Raphaël*, mais ne pouvait faire le voyage de Rome en raison de son âge avancé. Il se lie avec le grand homme par un commerce épistolaire, & ils deviennent de vrais amis.

Raphaël ayant terminé son fameux tableau de Ste.-Cécile , destiné à une église de Bologne , il l'envoie à son ami *Francesco Franeia* avec la prière de le placer lui-même & de le corriger en tout ce qu'il voudrait. Le bolognais va voir enfin ces ouvrages dont il s'est fait une si haute idée , il va jouir de toute la gloire de son jeune ami.... Le tableau est arrivé , *Francesco* l'a vu , mais à l'enthousiasme succède le désespoir , il reconnaît qu'il n'a travaillé toute sa vie que pour être un peintre médiocre. Il tombe dans une mélancolie profonde , & il meurt en admirant toujours , en chérissant encore , celui qui fut la cause de ses chagrins & de sa mort.

Les passions tristes & débilitantes ont outre ces effets généraux qui sont communs à toutes , des effets particuliers qui sont propres à certaines. C'est ainsi que les regrets , la crainte & le découragement sont des causes très-puissantes du scorbut ; au point qu'un médecin de l'expédition du capitaine *Baudin* , Mr. *L'héridon Crémenc* , a écrit une dissertation *sur les affections tristes de l'ame considérées comme causes essentielles du scorbut*. Il remarque qu'à toutes les époques où cette maladie s'est développée sur les vaisseaux de l'expédition , elle avait été précédée d'ennuis , de dégoûts , de mécontentemens , de regrets du passé & de craintes de l'avenir.

Cette même crainte lorsqu'elle est prolongée , dispose singulièrement aux fièvres adynamiques & ataxiques , en diminuant d'une part , la force du système musculaire , & augmentant de l'autre la susceptibilité du système nerveux. Dans une épidémie de fièvres

d'hôpital qui régna dans le pays que j'habite & qui fit une foule de victimes, on distingua un médecin & un chirurgien dont la maladie s'aggrava moins par sa marche naturelle, que par la terreur à laquelle ils étaient en proie, au point qu'ils périrent moins du mal qu'ils avaient que de la peur d'en mourir.

Certaines passions tristes sont le contraire de la précédente, elles entraînent après elles un dégoût de la vie, un désir de la mort qui provoquent très-souvent le suicide. J'ai vu récemment un homme dont la raison ne paraissait nullement aliénée qui tenta plusieurs fois de se tuer; il se jeta par la fenêtre, se coupa la gorge avec un rasoir & guérit des suites; mais il conserva son idée dominante & finit par se noyer.

Ce penchant au suicide est une maladie très-réelle; il faut le considérer comme une espèce de nostalgie, dans laquelle au lieu de désirer son pays natal, on désire celui où l'on espère couler une autre vie; ou comme une espèce de mélancolie dont le symptôme caractéristique est pour ainsi dire un besoin de mourir.

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que de l'homme isolé; peut-être est-il convenable maintenant de nous élever à des considérations plus générales en observant l'influence pathologique des passions sur une nation entière. Ce qui nous détermine à le faire, c'est que ce sont toujours les passions des hommes qui provoquent les révolutions politiques & qu'à leur tour les révolutions politiques exaltent au plus haut point les passions des hommes. On peut même dire que les révolutions sont aux peuples ce que les passions sont aux individus. Celles-ci comme celles-là naissent par

les causes les plus faibles & produisent les effets les plus terribles. Les passions n'affectent d'abord qu'un seul organe de l'économie; les révolutions n'attaquent dans leur principe qu'une seule institution du corps social. Mais bientôt les premières bouleversent les rapports qui lient les diverses parties de l'organisme; & les secondes détruisent l'harmonie qui tenait en contact tous les points du gouvernement. Enfin les unes & les autres usent toujours à la longue & rompent quelquefois brusquement les ressorts qui maintiennent le jeu de la vie, ainsi que ceux qui font mouvoir la chose publique.

Pour traiter convenablement de l'influence des révolutions sur la santé des peuples, il faudrait que le même homme réunît tout ce que l'histoire, la médecine & la philosophie peuvent fournir de faits & d'idées à la mémoire la plus heureuse & au jugement le plus sain. Une pareille tâche ne saurait être celle que je me propose : pour la remplir il me faudrait d'autres lumières, d'autres connaissances & d'autres talens. D'ailleurs cette question n'est contenue qu'implicitement dans celle que nous cherchons à résoudre; nous croyons donc devoir nous borner à citer quelques faits qui suffiront pour éclaircir & compléter sur ce point le sujet que nous traitons.

Pendant ces fortes agitations, ces longs ébranlemens qui caractérisent les révolutions des peuples; chaque homme ressent une partie de la secousse générale. La vivacité des impressions s'augmente, l'énergie des mouvemens s'accroît, le système nerveux est dans une sorte de tension habituelle, la circulation est presque constamment accélérée, tous les organes sont dans une exci-

tation permanente : on dirait que les individus comme la nation éprouvent un long accès de fièvre aiguë. Aussi toutes les maladies marquées par l'excès des forces & l'irritation des organes , se développent avec facilité , ou viennent mêler leurs élémens à celles qui sont d'une autre nature. C'est ainsi que les femmes affectées de maux de nerfs par débilité , ont vu cesser leurs crises , pendant celles de la révolution française. C'est encore ainsi que les fièvres bilieuses , fréquentes à cette époque , se compliquaient souvent d'une angio-ténie qui les rendaient ardentes.

Durant la révolution d'Amérique , le docteur *Rush* observa que plusieurs phthysies muqueuses guérissent spontanément ; que les maladies nerveuses & hystériques disparurent en presque totalité & qu'enfin les naissances furent beaucoup plus nombreuses ; ce qui a été remarqué de même en Angleterre & en France.

Mais si les révolutions donnent aux nerfs un accroissement dans leur vitalité ; elles leur font subir en même temps une perturbation dans leurs forces & de là les fièvres ataxiques qui ont été si multipliées dans notre révolution ; de là les accidens nerveux qui ont compliqué la plupart des maladies.

Après le siège de Lyon , un grand nombre des blessés qui remplissaient les hôpitaux , furent pris d'accès de fièvres pernicieuses qui les faisaient toujours périr , si l'on n'avait promptement recours au kinkina. Le professeur *Dumas* , a donné sur ce fait un très-bon mémoire.

A l'armée des Alpes , les habitans d'un petit village reçoivent l'ordre de l'évacuer. Trois jours après ils reviennent & trouvent leurs chaumières incendiées.

Plusieurs tombent malades presque aussitôt, & le docteur *Parat*, eut à traiter dix-huit fièvres pernicieuses. Je tiens ces détails de lui-même.

Lorsqu'après des bouleversemens de tout genre, les révolutions arrivent enfin à leur terme; l'excitation des individus tombe comme l'exaltation du peuple, les forces se sont usées parce qu'elles se sont trop exercées, le ressort s'est affaibli parce qu'il fut trop long-temps tendu. Aussi les maladies par faiblesse naissent en foule, les anomalies nerveuses sont marquées au coin de l'atonie & tout se ressent de la chute de cette excitation dont l'existence était elle-même morbifique. Le docteur *Petit*, de Lyon, cite plusieurs maladies chroniques comme asthme, phthysies, hémoptysie, pertes utérines, hémorragies passives qui avaient semblé s'améliorer durant la révolution, & qui depuis le calme ont fait des progrès rapides, sont devenues promptement mortelles.

Mortiz a noté que la révolution anglaise a décidé des lésions graves dans les facultés intellectuelles & affectives; & des maladies nerveuses qui se terminaient brusquement par la mort.

Après la chute des billets de *Law*, *Mead* a remarqué un grand nombre de manies & plusieurs apoplexies. A la suite du règne de la terreur, le professeur *Pinel*, fit la même observation, il vit également un plus grand nombre de fièvres adynamiques & ataxiques intermittentes.

Si les affections hystériques ont augmenté depuis la révolution française, cela tient à ce que la puberté a été très-accélérée; on dirait qu'à cette époque terrible on a vécu davantage dans un temps donné.

On a pu voir d'après ce que nous venons de dire

que le cerveau, & plus généralement le système nerveux, ont été le siège principal des maladies produites par les révolutions politiques. Cela tient à ce que ce sont les passions relatives à la société qui provoquent les révolutions, & que les révolutions exaltent ces mêmes passions qui furent leur cause. Or comme, ainsi que nous l'avons dit, ces passions ont pour centre le cerveau, pour domaine le système nerveux, il s'ensuit que les révolutions doivent agir sur les mêmes organes & de la même manière.

Nous sommes toutefois bien loin de prétendre avoir évalué toutes les causes qui dans les révolutions ont fait naître des maladies, nous ne croyons pas non plus avoir désigné toutes ces maladies; nous sentons au contraire que les faits que nous avons cités, que les conséquences que nous en avons déduites, sont comme nuls pour répondre à la grande question de l'influence des passions sur la santé publique. Mais nous osons espérer qu'ils sont suffisans pour concourir à la solution de celle de l'influence des passions sur la production des maladies. Or comme nous ne devons ni ne pouvions nous proposer un autre but, ces notions superficielles étaient nécessaires, une digression plus étendue aurait été déplacée : heureux si nous avons évité de ne pas dire assez ou de trop dire.

Ici se terminent les développemens du plan que nous nous étions tracé & dont les chefs principaux se réduisaient à répondre à ces trois questions : comment s'engendrent, comment se divisent, & comment agissent les passions ?

Nous les avons vu naître avec l'individu, germer avec l'espèce, se développer avec la société; & nous

avons apprécié les effets de chacune d'elles, sur les organes & les fonctions relatifs à la société, à l'espèce & à l'individu.

Généralisant ensuite les faits que nous venions de particulariser, nous avons considéré les caractères & les effets qui sont communs à toutes les passions, & sous ce rapport nous les avons distinguées en gaies & en tristes, en excitantes & en débilitantes. Voilà pour l'ensemble.

Quant à l'exposé des détails nous avons constamment suivi une marche uniforme; ainsi pour chaque passion, nous avons dit : 1^o. De quelles maladies elle leur pouvait être la cause; 2^o. Par quel mécanisme elle donnait naissance; 3^o. De quelle manière elle agissait pour influencer celles qu'elle n'avait pas produites.

Nous avons sur-tout cherché à déterminer d'après le programme donné, *les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'ame & certaines affections physiques.*

Nous avons de plus rendu compte du mode par lequel les passions peuvent subitement frapper de mort; & de celui par lequel elles font périr lorsque leurs suites funestes s'enchaînent dans une longue série de jours.

Enfin nous avons succinctement indiqué, les effets morbifiques des passions par rapport à une nation entière : ce qui était rélater les maladies que traînent à leur suite les révolutions politiques.

Ainsi peut-être pouvons nous croire d'avoir compris dans notre réponse, toutes les parties renfermées dans la question. Mais quand on y a répondu, on est souvent bien loin d'y avoir satisfait.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Μία φύσις, Συμπαθία πάντα.

Par AMABLE GODEFROY, Docteur-Médecin de l'École de Paris, Membre correspondant de la société médicale de la même ville; de la société d'émulation d'Anvers; de la société de médecine d'Avignon, membre titulaire de l'académie de Rouen, &c. &c.

UNE société savante appelle l'attention des philosophes & des médecins, sur une question importante. Elle demande quelle est l'influence des passions sur la production des maladies; & les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'âme & la naissance de certaines affections physiques. C'est aux médecins plus particulièrement que s'adresse cette question. La société a jugé dans sa sagesse que le talent de celui qui se voue à l'honorable fonction de soulager l'humanité souffrante, ne doit pas se borner à étudier, connaître & diriger l'homme physique : qu'il est des maladies dont la pharmacie ne fournit pas le remède :

que le cœur aussi a ses maladies & qu'il n'appartient qu'au médecin philosophe de prévenir & soulager les maux que les passions mal dirigées entraînent à leur suite. Mais elle avait arrêté, qu'avant de s'occuper du remède, il était essentiel d'étudier & de connaître le jeu des passions & leurs effets, & sur l'ame & sur le corps : aussi propose-t-elle d'abord aux méditations des hommes qui se livrent à la plus noble comme à la plus difficile des fonctions, cette question : quelle est l'influence des passions sur la production des maladies ? Cette influence connue, elle demande quels sont les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'ame & la naissance de certaines affections physiques ?

Pénétré de l'importance de cette question, mais effrayé des difficultés qu'elle présente, je prends & laisse la plume, je commence & m'arrête, j'écris & j'efface. Mon cœur échauffé du noble désir de concourir au soulagement de l'être souffrant & malheureux me dit d'oser, mais la raison dissipe le prestige & glace mes doigts. J'oserai cependant descendre dans l'arène. Peut-être n'y ferai-je qu'un premier pas. Qu'importe ? il y a déjà quelque gloire à franchir la barrière, & c'est l'unique à laquelle j'ose prétendre.

I^{re}. P A R T I E.

Les passions sont à l'ame ce que l'exercice est au corps. Une froide apathie engourdit & éteint l'une ; l'autre s'affoupit & s'endort dans un repos trop prolongé. L'exercice entretient la souplesse & le jeu des

articulations, hâte dans leurs cours les divers fluides, soutient, augmente l'action musculaire. &, par cet heureux concours, maintient la vie. Les passions, semblables aux rayons bienfaisans de l'astre qui mûrit les moissons, échauffent, pénètrent, agitent notre cœur, y développent le germe des talens & des vertus : mais trop souvent les feux brûlans du midi appellent, grossissent ces nuages qui recèlent la foudre & la mort dans leurs flancs ; trop souvent aussi les passions exaltées brûlent & dévorent le sein que naguères elles pénétraient d'une chaleur vivifiante, & entraînent à leur suite les maladies & la mort.

Exista-t-il en effet, ou n'est-il qu'un beau rêve, enfant de l'imagination, cet âge heureux, où, voisin de son berceau, le genre humain, mariant à l'innocence les grâces de l'enfance, n'ouvrait son cœur qu'aux passions douces & aimantes ? L'aurore le rappelait à ses travaux paisibles. Il offrait au dieu des moissons, sur un autel de gazon, les prémices de ses fruits. Rendre grâce à l'auteur de la nature, aimer ses semblables, telle était sa religion. Reconnaissance, amour, vous remplissiez son ame toute entière, vous semiez de fleurs le chemin qu'il parcourait ; &, parvenu au soir de la vie, l'homme s'endormait sans remords & sans crainte. Emportés sur le fleuve de la vie, nous nous plaçons à jeter en arrière un long regard ; nous cherchons ce rivage heureux, paré des mains de la nature, où vécurent les premiers humains. Hélas ! chaque instant nous en éloigne. Semblables à des vents tumultueux, nos passions nous poussent & nous entraî-

nent, & nous tombons dans le vaste Océan, que nos yeux cherchaient? encore ce rivage fortuné. Si l'on nous demande quelle fut l'influence des passions du premier âge sur la production des maladies, nous répondrons que les passions tendres, affectueuses germaient seules & se développaient dans le cœur des premiers humains; que, semblables à la fleur des champs qui croît & s'épanouit dans une terre vierge encore, elles y répandaient la sérénité, la fraîcheur & la vie.

Peut-être ces beaux jours sont-ils à l'histoire du monde ce qu'est à la peinture, à la sculpture, le beau idéal! Voyons donc les hommes tels qu'ils sont, tels que nous les peint le crayon de l'histoire & que nous les offre le tableau de la société.

Passons rapidement sur l'histoire des premiers peuples; mais arrêtons un instant notre attention sur quelques époques de l'histoire des grecs & des romains. Elle ne nous dira pas précisément quelle fut l'influence des passions sur la production des maladies; mais nous y verrons que le nombre des médecins, la considération qu'on leur accorda furent toujours en raison du progrès des arts, des lumières & du développement des passions. N'est-ce pas dire que les maladies suivirent dans leurs progrès la marche de ces dernières.

Vainement chercherait-on à dissiper l'obscurité qui enveloppe le berceau des sciences. Qu'importe d'ailleurs au sujet que nous traitons que les sciences, les arts & les passions qu'ils mènent à leur suite, aient passé de la Syrie, de la Chaldée chez les phéniciens & les égyptiens? Prêtres, Rois ou Divinités, Anubis,

Osiris, Isis que font vos temples, vos colonnes, vos oracles & vos mystères à l'histoire des passions ? Comme vous Apollon fut inventeur & dieu de la médecine ; mais , comme vous, il n'inventa que des remèdes & ne parla pas des maux qu'enfantent les passions.

Ainsi que l'Egypte , la Grece reconnaissante éleva des temples à ses premiers médecins. Esculape , Machaon , Podalyre vous eûtes vos autels : & , compagnons des Castor, Pollux , Achille & Philoctète , comme eux vous eûtes part aux honneurs divins. Ils sentirent ces grecs , déjà grands à leurs naissances , qu'il n'y a point de différence entre le héros qui verse son sang pour son pays & le médecin qui sait en arrêter le cours. Le dieu d'Epidaure embrassant d'un vaste coup d'œil l'ensemble de la médecine , en traça les règles : mais , environné de héros , il ne connut sans doute , comme eux , que la passion de la gloire & ne parla pas de l'influence des passions en général sur la production des maladies. Dans ces temps héroïques l'homme tout entier au culte de ses dieux , au soutien de son pays , n'ouvrait son cœur qu'à des sentimens religieux & patriotiques. L'amour outragé , la fureur , la vengeance soulevaient , armaient un peuple entier ; mais cédaient dans le cœur du héros à la voix d'un Oracle , au nom sacré de la patrie. Bouillantes , tumultueuses , mais bientôt apaisées , ces passions devaient peu influer sur la production des maladies.

A ces siècles héroïques succédèrent des temps plus tranquilles. N'eut-on pas dit que le monde fatigué d'une longue lutte , épouvanté de la chute d'Illion , se taisait

& avait besoin de repos. L'histoire des siècles qui suivirent est confuse & defectueuse & la longue famille des Asclépiades garde le silence.

Pythagore , philosophe , législateur & médecin , peut-être le plus grand génie dont s'honore la Grece , rompit enfin ce long silence . Il sentit quelle devait être l'influence des passions sur la production des maladies ; qu'il est plus facile de diriger les affections de l'ame à leur naissance que de les arrêter dans leurs progrès & de les ramener dans leurs écarts . Aussi s'occupait-il de bonne heure des moyens de les diriger , & son attention se porta également sur l'homme physique & sur l'homme moral . Une grande sobriété , le choix des alimens , la promenade , l'exercice prévenaient chez ses disciples le trouble des sens qu'entraînent une table recherchée , le repos & l'inaction . Il n'établit parmi eux qu'une rivalité , ce fut celle de la vertu . Insensibles à l'ambition , à la vaine gloire , dépouillés de toute propriété , mais libres dans leurs engagements , ils coulaient des jours calmes & sereins . L'étude variée remplissait , sans fatigue , les instans du jour & la douce harmonie savait dissiper les nuages qui venaient quelquefois obscurcir la sérénité de leur ame . Honorer les dieux , aimer les hommes , était le sentiment unique qui remplissait leur cœur . Leur vie était calme & leur mort paisible comme le soir d'un beau jour . Ces efforts du philosophe de Samos pour garantir ses disciples du choc des passions tumultueuses , la retraite , l'isolement qu'il leur prescrivait , prouvent assez que déjà les passions exerçaient leur empire dangereux : mais ce qui prouve

mieux encore quelle était dès-lors leur influence sur la production des maladies, combien en altérant le calme de l'ame elles troublaient la santé, c'est que les philosophes, en se livrant à l'étude de l'homme moral, arrêtaient leur attention sur l'homme physique; c'est que Pythagore & la plupart de ses nombreux disciples furent philosophes & médecins : comme si la philosophie & la médecine eussent senti la nécessité de se réunir & de se prêter un appui réciproque contre les maux que les passions enfantent & nourrissent.

Zamolxis, disciple de Pythagore, philosophe & médecin, sentit quelle est l'influence du moral sur la guérison des maladies : n'était-ce pas la reconnaître sur leur production ? Laissons parler l'excellent auteur de l'histoire de la médecine, „ Le remède qu'il employait pour guérir l'ame, c'étaient les enchantemens, non pas tels, s'il faut en croire Platon, que ceux d'Esculape. Les enchantemens, dit ce philosophe, que Zamolxis entendait, ne sont autre chose que les discours & les entretiens honnêtes. Ces discours produisent la sagesse dans les ames, laquelle étant une fois acquise, il est aisé après cela de procurer la santé & à la tête & à tout le corps. „

Hippocrate, dont le nom rappelle l'idée de ce qu'il y a de plus grand en médecine, enrichi des connaissances de ses ayeux, de celles des philosophes, fondateur de la secte des dogmatiques, éclaira l'expérience par le raisonnement & rectifia le raisonnement par l'expérience. Il initia l'homme à l'étude de la médecine par la connaissance des objets qui l'environnent, l'air,

les vents , les eaux , & les climats. Il démontra leur influence sur l'homme physique & même sur l'homme morale. » Longè enim pulchriora uberioraque omnia in asiâ gignuntur; regioque ipsa hac nostrâ mitior & hominum mores humaniores & benigniores. « Ailleurs il attribue à l'intempérie de nos climats, aux fréquentes & brusques variations de l'atmosphère, la force, le courage & l'audace des européens. » Ferocia, asperitas & audacia hujusmodi natura innascitur; frequentes enim mentis emotiones morum ferociam inducunt; lenitatem autem & comitatem evellunt. Quôcirca eos qui europam incolunt, magnanimos magis quàm asiaticos esse censeo. « Plus loin il parle de l'influence des pays bas, aquatiques, couverts, sur l'esprit de leurs habitans. » Quin etiam agnes sunt & somnolenti & ad artes crassi, neque subtiles neque acuti. « Regretons que l'homme auquel son génie médical mérita le titre de Prince de la médecine; que la Grece place à côté des Pythagore, Socrate & Platon; qui traita d'une manière si lumineuse de l'influence des vents, des eaux, des climats, des lieux & des gouvernemens sur la stature, les forces, la santé, l'esprit même des différens peuples, n'ait pas dit un mot de l'influence des passions sur la production des maladies : il l'a connu cependant cette influence des passions. Laissons encore parler le savant auteur de l'histoire de la médecine, (Le Clerc.) C'est de Soranus qu'il emprunte l'anecdote suivante : » Un jour entre autres Hippocrate fut appelé conjointement avec Euryphon, autre médecin qui était plus âgé que lui, auprès de Perdicas, fils d'Alexandre roi.

de Macédoine , que l'on croyait atteint d'une fièvre lente , il connut que l'esprit de ce jeune prince était plus malade que son corps , & , comme il observait attentivement toutes les actions de son malade , ayant pris garde qu'il avait changé de couleur en regardant Phila , qui avait été maîtresse du Roi son père , il jugea que le prince en était amoureux , & trouva moyen de le guérir en faisant savoir à cette belle le mal qu'elle causait.

Esculape , le premier des Asclépiades , fondateur de la médecine , en avait été regardé comme le dieu. Il devait partager sa gloire & ses autels avec un de ses descendans. Par son vaste génie , ses rares talens , son dévouement à sa patrie , sa candeur , Hippocrate honora son siècle , illustra son art & mérita le titre de divin. Mais semblable à l'astre brillant qui pénètre de ses rayons les astres qui l'entourent , le divin vieillard réfléchissait sur ses nombreux disciples , sur son art , l'éclat qui l'environnait. De son temps la médecine s'assit avec Denys sur le trône de Syracuse ; fut placée , dans la personne d'Aristote , auprès d'Alexandre , à la cour de Philippe ; & , ce qui lui fait plus d'honneur sans doute , elle entra à l'académie avec Platon.

Platon disserta , écrivit sur la médecine & dit un mot de l'influence des passions sur la production des maladies. Le temps de la vie de chaque animal est réglé , dit-il , par le sort , dès l'instant que l'animal vient au monde , & ce temps ne peut être avancé ou retardé que par les passions. (Histoire de la Médec. , Le Clerc , p. 266.)

Je m'arrête à cette époque de l'histoire de la Grece.

Et pourquoi poursuivrais-je ? Philippe la menace , il médite , il va opérer sa conquête : mais avant de quitter les rives de l'Attique , jetons sur la Grèce un dernier coup-d'œil. Sur l'aile de la pensée , franchissons l'intervalle des temps & rapprochons les siècles de Solon , de Thémistocles , de celui de Périclès.

Echappé à la barbarie des siècles héroïques , une seule passion agitait alors ce grand corps. L'amour de la patrie absorbait , confondait les intérêts , les passions particulières. Encore à son berceau , presque naissante , la médecine s'exerçait sur-tout au camp. Les maladies étaient simples , leur traitement facile & leur cure presque toujours heureuse ; & ces premiers succès de l'art méritèrent des autels à son inventeur. Paisible , heureuse sous les Lycurgue , les Solon , bientôt menacée par toutes les forces de l'Asie , la Grèce devint guerrière , triompha avec Miltiade à Marathon , avec Léonidas arrêta l'armée de Xercès aux Thermopyles , & , sous Thémistocles , défit & mit en fuite le Grand-Roi à Salamine. Périclès , pour les asservir , amollit les athéniens. Sophocle , Euripide brillaient sur la scène , excitaient les passions & faisaient couler les larmes d'un peuple avide de sensations. Le pinceau d'Apelles , le ciseau de Phydias savaient également trouver le chemin de leur cœur , l'émouvoir , y attiser le feu des passions. Les courtisanes se multipliaient dans l'Attique & se répandaient dans toute la Grèce. La philosophie , direz-vous , devait réprimer les écarts de l'imagination , maîtriser le trouble des sens & mettre un frein aux passions. Avez-vous oublié , qu'objets de la haine & du mépris ,

les philosophes osaient à peine confier leurs dogmes à quelques disciples fidèles, & que Socrate fut condamné à boire la cigüe. Aspasia couronnait de fleurs la coupe de la volupté. Eh ! comment la repousser quand les grâces elles mêmes la présentent ? Alcibiade étendait la licence en la rendant aimable. L'amour sacré de la patrie n'était plus qu'un vain nom : l'intérêt personnel avait pris sa place & les sources de la corruption s'ouvraient & se répandaient de toutes parts. Les passions exaltées ne connurent plus de frein ; elles trainèrent à leur suite mille maladies inconnues jusques alors & le ciel, qui toujours place le remède à côté du mal, fit naître Hippocrate.

Un siècle, a-t-on dit par une métaphore hardie, mais vraie, porte dans son sein celui qui le suivra. Le siècle de Périclès enfanta celui de Philippe, & la Grèce, esclave des passions & des maux qu'elles traînent après elles, fut enfin asservie.

Rome alors nourrissait dans son sein le germe de toutes les vertus, l'amour de la patrie, & jetait les fondemens de sa gloire & de sa puissance future. Pourquoi ne conserva-t-elle pas ce feu sacré comme elle entretenait celui des Vestales ? Il s'éteignit. Mille passions diverses s'allumèrent à sa place, & la maîtresse du monde Mais n'anticipons pas sur la marche des événemens & n'oublions pas que nous n'invoquons la muse de l'histoire que pour apprendre d'elle, quelle fut l'influence des passions sur la production des maladies.

Pauvre, d'abord par nécessité, bientôt par principe,

toujours vertueuse, Rome étrangère au luxe, à l'ambition n'ouvrit long-temps son cœur qu'à l'amour de la liberté. Cette passion, dans ses écarts, compromit plus d'une fois la tranquillité de l'état & alluma dans son sein une fièvre qui, trop souvent, exposa son salut ; mais cet amour sacré de la liberté défendit les particuliers contre l'invasion de mille passions diverses & des maladies qu'elles enfantent. A cette pauvreté, à cette tempérance, sources fécondes des vertus du citoyen, de la puissance de l'état, succédèrent tout-à-coup, après la prise de Carthage, l'amour des richesses, le luxe & la mollesse. Rome eut ses palais, ses amphithéâtres ; on buvait le Phalerne dans des coupes d'or couronnées de fleurs. Les oiseaux du Phare étaient servis sur des tables d'argent & l'on introduisit dans les festins les plus élégantes danseuses. La corruption des mœurs, leur dépravation, les maladies leur cortège ordinaire, entrèrent dans Rome, & les médecins grecs, parmi lesquels il faut distinguer Asclépiade, y furent de nouveau accueillis. Q. Cincinnatus, Camille, Scipion, la tombe vous renfermaient tout entiers ! Un Crassus, un Lucullus, César même, avaient pris vos places & figuraient, pour le malheur des hommes, sur la scène du monde. La liberté, les vertus fuyaient éplorées. Elles cherchaient un abri ; elles le trouvèrent auprès de Caton. Son ayeul pressentait-il les maux qui fondraient un jour sur sa patrie, lorsqu'il conjurait le Sénat de renvoyer promptement à Athènes Carnéades & Diogènes, ambassadeurs & philosophes grecs. Il craignait, pour me servir de l'expression de

Plutarque , que les jeunes romains ne tournassent aux lettres grecques leur affection & leur étude ; ne quittassent la gloire des armes & de bien faire , pour l'honneur de savoir & de bien dire. Mais Caton , continue le même auteur , n'avait pas seulement en haine les philosophes grecs , mais avait aussi pour suspects ceux qui faisaient profession de médecine à Rome. Il voulait que les romains conservassent la pureté de leurs mœurs , leur primitive simplicité ; & la médecine simple & facile , dont lui-même traçait les préceptes , devait suffire à des romains toujours vertueux. Il est étranger à mon sujet de rappeler les victoires de César , la défaite de Pompée à Pharsale & la liberté romaine expirant avec Caton ; mais il ne l'est pas de dire que , sous les empereurs , les passions excitées par tous les genres de séduction , ne connurent plus de frein , que les médecins se multiplièrent à Rome & y jouirent de privilèges , de titres , d'une considération qu'ils durent moins sans doute aux rares talens des Asclépiades , Antonius Mura , Aretée , Celse & Galien qu'à la nécessité où , les romains asservis par le luxe , l'intempérance & toutes les passions , étaient d'invoquer les secours de la médecine.

Galien , jeune encore , & sous les yeux d'un père , pénétré lui-même des maximes de la plus saine philosophie , étudia les leçons des Stoïciens , de Platon , des Péripatéticiens & d'Epicure. Médecin & philosophe , qui mieux que lui devait connaître les rapports qui lient l'homme physique à l'homme moral ? Qui mieux que le médecin qui exerça long-temps son art dans la capitale du monde , que ses talens portèrent à la cour

de Marc-Aurèle, Commode & Sévère, pouvait étudier le jeu des passions & observer leur influence sur la production des maladies ? Il approcha de la question, mais il ne la traita pas. Dans son livre, de *Dignoscendis Curandisque animi morbis*, il insiste sur la nécessité de réprimer les accès de la colère, de s'occuper, chaque jour & de bonne heure, d'imposer un frein aux desirs honteux, de s'aguérir contre la crainte & de dissiper le chagrin ; mais il ne dit pas un mot de l'influence de ces diverses passions sur la production des maladies. S'il eût traité ce sujet, il ne lui eût pas été difficile d'appuyer sur des faits précieux ses observations, ses préceptes & de les puiser même chez les Césars. Je me bornerai à ce seul exemple. Il n'ignorait pas sans doute que Germanicus, conquérant, pacificateur, plus jaloux de mériter le trône que de s'y asseoir, l'idôle de tous les peuples, était mort de chagrin, victime de la jalousie de Tibère. Les savans & nombreux écrits de Galien lui ont acquis des droits à la reconnaissance de la postérité. Nous n'en sommes que plus disposés à regretter qu'il n'ait pas traité l'importante question ; de l'influence des passions sur la production des maladies.

Un vieillard septuagénaire demeurait dans une petite rue voisine d'un collège très-suivi. Depuis vingt ans, chaque jour, matin & soir, notre homme, appuyé sur sa croisée, regardait passer & repasser les écoliers. Ne croyez pas qu'il y manquât une seule fois. On s'informe du motif d'une curiosité si extraordinaire & des remarques qu'il a pu faire. J'ai du plaisir, répondit-il,

à voir courir ces petits polissons, jeter leurs livres, faire voltiger leurs chapeaux, s'entredonner des tapes : & j'ai observé que, depuis vingt ans, c'est tous les ans & chaque jour même chose, comme si c'étaient toujours les mêmes écoliers.

L'histoire de nos écoliers est celle du genre humain. Si je parcourais les différentes nations du monde, je trouverais que chez toutes & dans tous les temps, la pauvreté, la sobriété, la pureté des mœurs les garantissent d'abord de l'invasion des passions ; que bientôt les richesses, le luxe, l'intempérance ouvrent toutes les sources de la corruption ; que les passions, semblables à un torrent impétueux, roulèrent avec elles cent maladies, jusques alors inconnues, & que les unes suivirent dans leur accroissement le progrès des autres. Je ne puis cependant encore fermer le livre de l'histoire. Franchissons les distances des lieux & des temps. Arrêtons-nous un moment sur les dernières pages de la monarchie & les premières de la révolution française.

La France entière était encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance sous l'un de nos derniers rois. Richelieu avait cherché à dissiper cette longue obscurité, mais la nation retomba bientôt dans les troubles d'une minorité orageuse. Lorsque les factions ébranlent le corps entier de l'état, il est difficile à l'histoire de rendre compte des passions qui agitent & troublent chaque membre en particulier. Dans les secousses violentes qui ébranlent, entraînent la masse entière, il est impossible de distinguer le mouvement imprimé à chaque partie. D'ailleurs, dans les secousses révolutionnaires,

les chefs , leurs partisans obéissent tous à une même impulsion. Une seule passion agite ces grands corps , & l'intérêt personnel est toujours le levier qui remue ces masses effrayantes. Mais qu'un homme de génie se lève , qu'il en impose à la multitude par sa fermeté & ses talens ; que sa voix , comme celle d'Eole , commande aux vents mutinés , aussitôt la tourmente s'apaise , le peuple se tait , écoute & suit l'homme né pour lui commander. La mort avait fermé les yeux de Mazarin. Ceux qui avaient travaillé sous ce premier ministre demandent au jeune roi à qui ils doivent s'adresser désormais : à moi , répond Louis , & il tint parole. Ce mot décèle l'homme fait pour commander , lors même qu'il serait né dans un rang subalterne.

Un prince jeune & beau , environné , à vingt ans , de tout l'éclat de la souveraine puissance , montra bientôt qu'il ambitionnait toute espèce de gloire , & qu'en régnant sur ses sujets , il voulait forcer la considération de ses voisins. La nature avait mis dans son cœur le germe de tout ce qui est grand & beau. Il saisit d'une main novice , mais ferme , des rênes trop long-temps abandonnées à des mains subalternes. Le goût des arts , la passion de la gloire échauffaient le cœur de Louis , mais l'amour l'embrasait de ses feux ; & le conquérant de la Flandre était l'amant secret de la tendre Lavallière. Qui peut sans attendrissement se rappeler ces jours de gloire & d'amour ! toutes les passions , filles du repos & de la félicité , avaient établi leur séjour à la cour , & Versailles était devenu l'élysée de

de l'Europe. Paris, toutes les villes du royaume avaient les yeux fixés sur le grand homme qui commandait l'admiration de l'univers, & chaque français, lui élevant un autel dans son cœur, l'encensait & cherchait à l'imiter.

La voix des passions parle le même langage à tous les hommes. Lorsqu'ils ne peuvent imiter celui qu'ils ont pris pour modèle dans ce qu'il fait de grand, ils le copient, hélas! trop souvent, dans les faiblesses. Tout à la cour du grand roi encensait les passions. L'amour était un Dieu : la gloire & l'ambition avaient leurs autels. La peinture, la sculpture, la poésie, la musique les célébraient les défiaient. Racine, Quinault, Lulli versaient dans les cœurs le poison de leur art. La veuve éplorée d'Hector, l'amante criminelle d'Hyppolite, l'enchanteresse armide attiraient un peuple aimant, avide de sensations & lui arrachaient des larmes. Paris, les villes les plus marquantes de la France admiraient, cherchaient à imiter une cour galante & voluptueuse, & elles eurent leurs spectacles. Le peuple y accourut en foule. Il éprouva des sensations jusques alors inconnues, & se surprit versant des pleurs trop réels pour des maux imaginaires. Il éprouva bientôt tous les maux qu'enfante une sensibilité exaltée, & dès-lors on connut l'influence des passions sur la production des maladies.

L'amour, la gloire, l'ambition se parent à leur naissance des plus riantes couleurs. L'illusion en relève l'éclat. L'homme séduit vole au devant d'elles, les reçoit dans son cœur & croit l'ouvrir au bonheur. Le

tems dissipe le nuage , l'illusion s'évanouit , & des maux trop certains remplacent un vain songe. Revenez à ce pompeux Versailles , naguères le séjour de la gloire , de l'amour & des plaisirs. Quel crêpe sinistre enveloppe ce superbe palais ! ces jardins , jadis si rians , ont perdu leur éclat. Le laurier se sèche & meurt sur sa tige tremblante , la rose ferme son calice aux approches du rigoureux Aquilon , & les sources du plaisir sont toutes taries. La France , veuve de ses héros , gémit & s'inquiète. Les amours , les plaisirs ont déserté la cour. La tendre La Vallière expie , dans les rigueurs d'un cloître , les faiblesses d'un cœur trop aimant. Déjouée dans ses projets , la superbe Montespan ne peut même , dans son exil , accuser l'amour des fautes d'une ambition sans bornes. Maintenant , ambitieuse & dévote , essaie de se consoler à St. Cyr des vaines jouissances de la grandeur : & l'épouse de Louis redemande quelquefois à la veuve de Scarron ses années d'obscurité & de bonheur. Telle dans ces bassins qui environnent de leurs eaux limpides nos superbes châteaux , la Tanche captive regrette ses étangs & leur bourbe. Une noire mélancolie a précipité , avant le tems , dans la nuit éternelle la dauphine de Bavière. Victime d'un amour contrarié , épouse en secret du comte de Lauzun , malheureuse à la cour , malheureuse chez elle , effet trop ordinaire des passions , la petite-fille de Henri est descendue dans la tombe ; & le chagrin a mis au tombeau l'auteur d'Athalie : enfin Louis , subjugué par un jésuite , s'occupe de disputes théologiques. Il voit le précéder dans la nuit éternelle tout ce qui lui est

cher, malheureux au dehors, plus malheureux au dedans, il est atteint de convulsions qui précèdent & hâtent sa mort.

Louis ne s'était pas borné à encourager, honorer & récompenser les arts & les sciences dans son royaume : sa générosité, ses bienfaits avaient été chercher dans les autres pays les artistes & les savans distingués. On eût dit que le grand roi réclamait pour ses sujets tout ce que l'Europe comptait de grands hommes. Le tableau d'une cour galante & voluptueuse, livrée à des passions d'autant plus séduisantes qu'elles se paraient du voile de la décence, fixaient les regards, excitaient l'envie des autres cours, & Versailles était devenu leur modèle. Avec les arts & le luxe se répandirent toutes les passions, & l'on connut alors quelle étoit leur influence sur la production des maladies. Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que jeter les yeux sur la foule des auteurs qui, en Europe, dans l'espace d'un siècle & demi, ont écrit sur les maladies nerveuses. Je me bornerai à rappeler les noms de quelques uns.

Charles Piron écrivit un des premiers, en France, sur les affections nerveuses. A Rome, Paul Zacchias traita de l'hypocondrie. A Londres, Willis en fit le sujet de ses méditations & de ses écrits. Le médecin dont s'honore le plus l'Angleterre, Sydenham, adressa à un de ses confrères, une dissertation sur l'hypocondrie & l'affection hystérique. A Hall, Stahl consacra plusieurs articles de son immortel ouvrage, *Theoria medica vera*, à l'étude de l'une & l'autre de ses affections pathologiques. Boerhaave, son savant commen-

tateur, traitèrent l'un & l'autre sujet. Hoffman, Mead, Haller & Tissot moissonnèrent dans ce vaste champ qu'avaient défriché leurs devanciers ; & cependant, après eux, Whitt à Londres, à Paris Raulin, Lorry & Pomme y firent encore une ample moisson. J'omets, à dessein, les noms de plusieurs autres auteurs. Ceux que j'ai cités sont en assez grand nombre, & prouvent combien les maladies nerveuses se multiplièrent dans les 17 & 18^e. siècles.

Mais le trône des Louis s'ébranle & s'écroule. Sa chute a retenti dans le monde entier ; & la France, agitée jusques dans ses fondemens, a fait craindre un moment pour sa ruine. Qui de vous, Messieurs, n'a pas été témoins des orages affreux qui ont long-tems bouleversé ma malheureuse patrie ! Des Alpes aux côtes de l'Océan, des rives du Rhône à celles de la Seine, le génie de la discorde agitant ses torches funèbres soufflait le feu des dissensions civiles, & embrâsait les cités & les campagnes. Dans ces convulsions horribles, vous le savez, l'état fut à deux doigts de sa perte, & les déchiremens affreux qu'il éprouva, se firent ressentir dans chacun de ses membres. La crainte, le chagrin, l'ambition trompée, l'amour malheureux précipitèrent plus d'une victime dans la tombe, & l'on connut sur-tout alors l'influence des passions sur la production des maladies. On vit se multiplier les fièvres ataxiques, adynamiques, les affections scorbutiques, les lésions du cœur, les névroses & les vésanies. Je m'arrête, car le rapport de telle affection de l'ame avec telle affection physique, doit faire le sujet de la seconde

partie de ce mémoire : mais avant d'y passer , qu'il me soit permis d'opposer à ce tableau des cours , des grandes villes , des révolutions , le simple dessein d'un site paisible , où , loin des cours & des cités , à l'abri des passions tumultueuses , riche de fruits , d'innocence & de joie , l'homme coule des jours sereins sous un ciel presque sans nuage. Cette image de la vie patriarchale , jeune encore , frappa mes sens ; charma mon cœur & s'y grava pour jamais. C'est chez le bon peuple savoyard que je rencontrai cette terre fortunée. Au pied des Alpes , sur les rives de l'Yser , est un modeste village , séjour de la paix & du bonheur. Cultiver ses champs , son verger , faire paître ses troupeaux , filer leur laine ; voilà l'emploi du temps. Respecter , aider , soigner la vieillesse , s'entre-aimer , honorer Dieu ; voilà ce que recommande un pasteur vertueux & dont chaque habitant trouve le précepte gravé dans son cœur par la main de la nature. Là , je vis deux époux octogénaires consacrer une seconde fois au pied des autels , une union dont le temps leur avait rendu les liens plus chers : une jeune fille promener son père aveugle ; & , vertueuse Antigone , soulager dans ses disgrâces un Œdipe sans remords : là je vis un jeune homme verser en secret des larmes sur une tombe presque effacée par le temps & que l'herbe couvrait en entier ; c'était celle de sa mère. Je crus qu'un si long chagrin avait altéré sa santé : mais je remarquai avec satisfaction dans ses traits toute la fraîcheur de son âge & de la santé. C'est que les passions douces & aimantes qui germent dans cette terre comme dans leur sol natal y

répandent autour d'elles leur douce sérénité, & que le chagrin lui-même y est mêlé d'un sentiment qui en tempère l'amertume. J'ai, pendant six mois, habité cette terre bénie du ciel : je n'y ai vu aucune maladie produite par une affection morale & très-peu de maladies sporadiques. Si je ne craignais de sortir des bornes que je me suis prescrites, d'abuser de l'indulgence de mes juges, avec quel délicieux sentiment je terminerais ce dessein dont je n'ai ébauché que quelques traits & je leur offrirais le tableau de cette heureuse colonie qui coule des jours sereins à l'abri de l'orage des passions : mais, loin d'oser continuer, je vous prie, Messieurs, de me pardonner cette digression. Elle n'est pourtant pas tout-à-fait étrangère au sujet que je traite. Elle était sur-tout nécessaire à mon cœur. Un tendre souvenir, la reconnaissance m'ont rappelé cette terre où je vécus heureux, & ma main n'a pu résister au plaisir de l'écrire.

2^{me}. PARTIE.

Elle est belle, elle est grande cette idée, qui, réunissant les diverses parties qui constituent l'homme, les compare aux différens points d'un cercle. Le principe qui leur communique la vie siège & préside au centre du cercle. De-là il jete des filets de communication d'un point à l'autre, fait disparaître les intervalles, rapproche les distances & établit entre toutes les parties une correspondance immédiate : *Μία φύσις, Συμπάθεια πάντα*. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffit de réfléchir un moment aux

nombreuses sympathies qui lient entre eux les divers systèmes, les organes différens, les organes symétriques.

Les yeux, les reins, les bras se correspondent. Une ophthalmie passe brusquement de l'œil malade à l'œil sain. L'inflammation, le calcul d'un rein paralysent l'action du rein correspondant & y établissent quelquefois le siège de la douleur la plus aigue. Le fait rapporté par Theden ne laisse aucun doute sur la correspondance d'un bras à l'autre. Qui ignore les rapports sympathiques qui existent entre les organes de la génération & ceux de la voix; entre la matrice & les mamelles & le col ? Le cerveau, l'estomac se correspondent. Une Dame de cette ville reçut, il y a dix ans, un coup à la tête. Elle garda le lit pendant quelques jours & se crut guérie. Depuis cette époque cette Dame éprouve une migraine périodique dont les accès se manifestèrent, d'abord tous les deux mois, ensuite tous les mois; ils se répètent maintenant tous les quinze jours. Le jour de l'accès, Madame est forcée de garder le lit. Un vomissement de matières bilieuses a lieu. Le soulagement suit, la migraine se dissipe & Madame reprend ses occupations. Une plaie de tête est suivie de dépôts au foie. Une lésion, même légère, de l'orteil, a déterminé une affection mortelle du cerveau & de ses membranes. Des vers, des matières dans l'estomac donnent lieu à la toux, à une douleur vague de la poitrine. Un rapport sympathique lie l'estomac à l'œil, au poulmon, au tein, à la vessie, à la peau & aux extrémités. Les coliques de poitou ou des plombiers occasionnent la paralysie des extrémités. Le Journal de Médecine,

pour le mois de vendémiaire an 14, rapporte l'observation d'une cardialgie causée par des vers dans la vessie. Les divers systèmes se correspondent. Une hémorrhagie nasale, utérine cède à l'application d'un corps froid : c'est que la sympathie lie le système cutané au muqueux. L'action du froid sur la peau produit la plupart des catarrhes. L'estomac, les intestins sont sous la dépendance de la peau. La sympathie s'établit d'un point à l'autre du même système. Une pierre dans la vessie détermine le prurit, la douleur du gland. La démangeaison du nez décele l'irritation de la membrane muqueuse de l'estomac & des intestins causée par des vers. Une dentition pénible donne lieu à un cours de ventre : enfin la sympathie s'établit dans un seul côté du corps & l'inflammation du foie donne lieu souvent à une hémorrhagie par la narine droite. Tout est donc correspondance chez l'homme physique & l'harmonie la plus intime règne entre les différens systèmes qui le composent. Mais cette correspondance, cette harmonie n'existent-elles que chez l'homme physique ? Le médecin philosophe n'a-t-il pas remarqué, plus d'une fois, les points de contact multipliés qui unissent l'homme physique à l'homme moral ; l'influence réciproque qu'ils exercent l'un sur l'autre ? L'âme n'a-t-elle pas aussi ses maladies ? Ces maladies ne déterminent-elles pas certaines maladies du corps ? Enfin quels sont les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'âme & la naissance de certaines affections physiques ?

Telle est la question à laquelle il faut essayer de

répondre avant que de parler des rapports qui lient certaines affections de l'ame à certaines affections physiques ne conviendrait-il pas d'étudier les caractères des passions ; de saisir leurs différences & leurs points de contact & d'assigner ensuite à chacune d'elles le rang qu'elle pourrait occuper dans un cadre méthodique ? Quel fil guidera mes pas dans ce dédale obscur ? Invoquerai-je les lumières de l'antiquité ? Les grecs indiquent la route, montrent le but & ne le touchent pas. Les romains dont les conquêtes s'étendirent dans tout le monde connu ne découvrirent rien dans le champ de la philosophie. Avicenne , Averroës , médecins & philosophes arabes , conservèrent par leurs traductions , étendirent par leurs commentaires le dépôt des sciences que les arabes conquérans avaient recueilli parmi les ruines de la Grece ; mais peut-on espérer de retrouver Aristote après tant de versions différentes ? Enfin un rayon de lumière a dissipé de trop longues ténèbres. Galilée a deviné le mouvement de la terre. Descartes , au milieu de ses tourbillons ingénieux apprend à douter. Toricelli , a pesé l'air. Pascal , sur les Monts de l'Auvergne calcule & mesure la pesanteur & la hauteur de l'atmosphère. L'analyse devient entre les mains du chancelier Bacon , l'instrument à l'aide duquel l'homme doit apprendre à penser & à raisonner. Newton , devine le vrai système du monde. Locke , pour éclairer le mécanisme de l'entendement humain ; Condillac , pour développer l'art de raisonner ont l'un & l'autre recours à l'analyse. L'analyse seule peut donc guider mes pas dans la route difficile où je m'engage.

Etudier, connaître, rapprocher les caractères propres aux individus : des individus remonter aux genres ; & , suivant cette méthode abstraitive, établir des ordres & former des classes ; telle est la marche analytique que suivent les botanistes, les zoologistes, les minéralogistes, &c. &c. Cette méthode est-elle applicable à l'étude & à la classification des passions ?

On a distingué les passions en convulsives, en oppressives & en expansives. Cette classification établit-elle des sections bien distinctes, & peut-on, d'après ces caractères, ranger chacune d'elles dans son cadre particulier ? prenons pour exemple l'amour. L'amour appartient-il aux passions expansives ? les passions oppressives ou convulsives ne le réclament-elles pas ? l'homme dont le cœur s'ouvre à l'amour éprouve une joie, un bien-être qu'il cherche à faire partager à tout ce qui l'environne. Il veut que tout ce qui l'entoure soit heureux du bonheur qui le pénètre. Il court au devant de l'indigent, & sa main bienfaisante lui présente l'aumône qu'il n'a pas encore demandée. Sa bouche, avec cet accent qui pénètre jusqu'au cœur, dit si bien au malheureux le mot qui le console. La sérénité de son ame se réfléchit dans ses yeux. Un incarnat plus vif colore ses joues. Son sang plus animé parcourt plus rapidement ses vaisseaux. On dirait que son cœur ne peut suffire au torrent de félicité qui l'inonde & qu'il cherche à le répandre. Sur ce tableau qui ne rangera l'amour parmi les passions expansives ? Mais un amant long-tems abusé par le manège de la coqueterie, ou plaint & congédié par cette fille sage &

vertueuse dont la main est promise, éprouve l'amour le plus vif. Un poids énorme pèse cependant sur son cœur, le serre & l'opprime. Son sang circule avec peine. Ses yeux éteints, ses joues caves, ses forces abattues, son esprit sans ressort décèlent le mal qui le tue. Il va périr, la mort est déjà dans son cœur; & l'amour a causé tous les maux. Dispensez-moi de vous parler des fureurs de l'amour outragé. Dans ce dernier cas, l'amour est une passion convulsive; dans l'autre, il doit être rangé parmi les passions oppressives. Ainsi l'amour, tantôt expansif, oppressif ou furieux, n'appartient exclusivement à aucune des trois classes indiquées. Cette classification purement arbitraire n'est pas admissible.

L'auteur des réflexions morales, Larochefoucault, réduit toutes les passions à une seule, & l'amour-propre est le grand mobile de toutes nos actions.

Helvetius conclut que l'amour de soi engendre le désir du bonheur, le désir du bonheur celui du pouvoir; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition, & généralement à toutes les passions factices qui, sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguité.

Pour réfuter ces philosophes je n'aurai besoin que d'opposer l'homme privé à l'écrivain; leur conduite à leurs écrits. Le premier vécut dans les tems orageux du ministère de Richelieu & de la minorité de Louis XIV. Cette époque fut celle des intrigues, des révoltes & des factions. Dans ce flux & reflux de dis-

sentions civiles, de tourmentes populaires, les passions surnagent & l'intérêt personnel qui les commande & les fait agir est le plus en évidence. La Rochefoucault a donc peint les hommes comme il les a vus un moment & non pas comme ils sont; & lui même donna l'exemple de toutes les vertus dont il paroissait contester l'existence: ainsi, ami tendre, fidèle & désintéressé, il écrivit, « l'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

Plaisir, douleur physique, voilà, selon Helvetius, les grands mobiles. La sensibilité physique est l'unique moteur de l'homme, la cause unique de ses passions. Amour, amitié, vous n'existez que par les sens! je m'arrête & m'interdis toute autre réflexion. C'est Helvetius, époux, père, ami, bienfaiteur de ses vassaux, & rompant les fers du malheureux braconnier, que j'oppose à l'auteur de l'esprit & de l'homme. Un trait de sa vie privée est la plus forte objection à son système.

La Chambre, médecin de Louis XIII, est auteur d'un ouvrage portant pour titre: « des Caractères des Passions. » Les passions humaines, dit-il, soit qu'elles s'élèvent dans la volonté, soit qu'elles se forment dans l'appétit sensitif, sont de deux sortes: car les unes sont simples, qui ne se trouvent que dans la partie concupiscible ou dans l'irascible. Les autres sont mixtes, qui procèdent des deux ensemble. Cette division sent trop le jargon de l'école & me dispense de toute réfutation. Quoique médecin, il ne dit pas

un mot de l'influence des passions sur la production des maladies & leurs rapports entre elles.

Sans doute , en traçant son programme , l'académie a senti la difficulté d'établir une bonne classification des passions : aussi s'est-elle bornée à demander quels sont les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'ame & la naissance de certaines affections physiques. Remplissons donc , autant qu'il est en nous , ses intentions. Prenons successivement quelques passions. Eclairés par le flambeau de l'analyse & par tant de faits bien observés , suivons les dans leur marche , étudions leurs effets , indiquons leurs différences , & si nous ne pouvons pas établir une classification des passions , fixer les rapports de tel genre de passions avec tel genre de maladies , donnons au moins les caractères de quelques espèces & disons quelle est leur influence sur la production de certaines maladies.

Il est une passion dont tous les hommes apportent le germe en naissant , que les années développent , qui fème de fleurs le printems de la vie , qui prépare pour son été des fruits délicieux , qui jamais ne tromperait l'homme dans son attente , si toujours la raison présidait à son développement : mais , hélas ! trop souvent elle couvre de sombres foudres la jeunesse & ne réserve pour l'âge mûr que des fruits amers : cette passion , c'est l'amour. L'amour qui devrait être le consolateur , le réparateur du genre-humain n'en est plus , au sein de nos sociétés , que l'ennemi & le bourreau : & , c'est des maux qu'il enfante que je dois vous entretenir ! Qu'il me serait agréable de vous le peindre paré des

graces de la jeunesse, couronné de fleurs, embelli de l'incarnat de l'innocence, précédé de l'estime & suivi du bonheur : mais je dois vous le représenter dans ses erreurs & ses écarts ; tantôt en longs habits de deuil, tantôt le teint pâle & défait, les yeux caves, dévoré de remords, déchiré de chagrins, descendant, avant le tems, dans la nuit du tombeau, ou la main armée d'un poignard & le rougissant de son propre sang. Au moral comme au physique les scènes de douleur sont réservées au médecin. Qui le soutiendra dans ce rôle difficile ? qui le dédommagera de ses peines ? L'espoir de soulager l'être souffrant & malheureux rend sa tâche moins pénible, & sème quelques fleurs sur le chemin qu'il est obligé de parcourir.

Mademoiselle a reçu le jour de parens honnêtes. Ses premières années s'écoulèrent à la campagne dans une douce retraite. Jeune encore, elle vit descendre dans la tombe sa mère, qu'elle aimoit tendrement. Bientôt les orages révolutionnaires entraînent loin d'elle un père qui réunissait toutes ses affections. Elle se vit seule dans le monde, & ne donna des larmes qu'au fort de son malheureux père. La solitude, cette double séparation exaltèrent sa sensibilité & préparèrent peut-être les maux, qui plus tard, troublèrent la sérénité de son ame, & altérèrent un moment son excellente constitution. Un ciel moins orageux vint luire enfin sur la France ; & Monsieur échappé aux fers des tyrans, fut rendu à son agréable retraite & à son aimable fille. Le mérite modeste se cache, mais on le découvre ; & Monsieur . . . fut désigné pour remplir

une place honorable. Il vint dans cette ville un jeune homme , avec de l'esprit , des talens , des graces même , avait été le plus malheureux des époux. Il portait par-tout une teinte de mélancolie dont le reflet prêtait à ses qualités je ne fais quoi d'attachant. Il se plaignit de ses malheurs , & de cet accent qui retentit jusques au cœur. Monsieur l'accueillit avec bonté , & lui ouvrit sa maison. Mademoiselle écouta avec intérêt , s'attendrit sur son sort , & lui donna des larmes. Jamais pitié ne fut plus délicate & plus désintéressée. Disposée naturellement à la mélancolie , Mlle. . . . trouvait un charme secret à s'attendrir sur le sort des malheureux , & elle donna des larmes à l'infortune de ce jeune homme. Elle aimait à lui faire répéter le récit de ses malheurs. Le père de Mlle. . . . avait disposé de sa main. Elle le savait. Elle avait respecté son choix ; mais son cœur ? Il ne s'était encore ouvert qu'à la tendresse filiale. Aujourd'hui un sentiment qu'elle ne peut définir , qu'elle n'ose chercher à connaître l'occupe tout entier. Elle est distraite , pensive. Elle s'attriste , soupire & se surprend versant des larmes. Elle respecte la voix de son père ; mais aujourd'hui le son de cette voix l'intimide & l'épouvante. Ses leçons amicales , ses sages observations sont trop longues ou hors de propos. Elle prend un livre , le parcourt & n'y remarque rien. La musique , le dessein ? Ce dessein il le verra ! Cette romance il la chanta ! Et la musique , le dessein peuvent seuls dissiper ses ennuis. On ouvre c'est lui elle rougit , elle pâlit. Il parle son sein s'agite , elle respire à

peine & tout son corps a frémi. Triste & pensif, elle cherche la solitude, appelle le repos & porte partout le trouble qui l'agite. Mlle. . . . cherchait à se dissimuler l'état de son ame. Bientôt sa santé s'altère, ses digestions se dérangent. Elle perd son appétit, son embonpoint & sa fraîcheur. Une petite toux se déclare : enfin une péripneumonie nerveuse la met au lit & fait quelque temps craindre pour ses jours. J'avais soupçonné la cause de son mal. Je plaignis un cœur né sensible. L'amour, lui disais-je, est toujours, malgré les vains jugemens d'un monde qui le connaît peu, le père des sentimens les plus nobles, des procédés les plus délicats. On m'observe. Mon cœur était pénétré & ma figure ne démentit pas son langage. Je n'arrachai pas on me fit un aveu, & cet aveu fut suivi d'un torrent de larmes. Elle pleure, me dis-je, tant mieux. Elle sera soulagée. Les larmes sont la crise de la douleur. La meilleure éducation, les principes les plus honnêtes, la vertu la plus pure ne nous préservent pas de l'affaut des passions, mais ils nous donnent la force de les repousser. Je l'ai dit, le cœur de Mlle. . . . était le sanctuaire de la vertu. L'amour, sous le voile de la pitié avait pu s'y glisser. Mais la raison reprit bientôt sa place ; & Mlle. . . . devenue l'épouse de celui que son père avait choisi, mère aujourd'hui, a recouvré avec le calme de l'ame la santé la plus brillante.

J'ai sous les yeux la correspondance d'un jeune homme chez lequel le même amour produisit les mêmes effets. D'un tempérament nerveux, d'une constitution délicate, d'une sensibilité extrême, il avait une
 imagination

imagination vive qu'allumait encore le cœur le plus
 aimant. Il n'échappa long-temps aux maux attachés à
 cet état que par l'étude & les voyages. Le hasard lui
 fit enfin rencontrer dans la société une de ces femmes
 qu'un choix malheureux a condamnées à des pleurs
 éternels. Il la vit, s'attendrit sur son sort & mêla ses
 larmes aux siennes. Il le jura cent fois à lui-même ;
 il jura cent fois à cette femme intéressante & malheu-
 reuse, en tenant ses mains, en les pressant sur son cœur,
 de respecter son état & de ne pas l'aggraver par le
 remords. Il prit le ciel à témoin de ses sermens & le
 ciel n'eut pas à punir un parjure. Il ne se dissimulait
 pas que son cœur était embrasé des feux de l'amour le
 plus vif, mais il se flattait qu'un reste de vertu devait
 les épurer. Il commandait à ses sens & nouveau Thra-
 sonidez, il eut refusé le prix de son amour dans la
 crainte d'en altérer le charme & d'en attédir la viva-
 cité. Il ne suffit pas d'être vertueux, il faut le paraître.
 Eh! comment dans notre siècle, au sein d'une grande
 ville, croire à cet amour angélique? Un coup-d'œil,
 un geste, un mot, le silence même trahit l'amour &
 celui du jeune homme fut soupçonné. Il s'en apperçut:
 il eut préféré la mort au chagrin de compromettre,
 de rendre plus malheureuse celle qu'il aimait. Il se
 condamna au silence, à l'absence. Cet éloignement ne
 s'opéra qu'avec un déchirement affreux; & son cœur
 saigna de cette séparation comme si on lui eut arraché
 la moitié de lui-même. Honneur, vertu, devoir vous
 fûtes satisfaits : mais qu'il en couta à sa santé! son
 estomac souffrit, ses digestions furent troublées & dif-

ficiles. Des palpitations fréquentes se déclarèrent & la respiration gênée donna lieu à une toux habituelle. Le temps, quelques moyens hygiéniques ont triomphé de ces accidens. Je doute que le temps eut éteint un sentiment que la vertu n'eut pas craint d'avouer : mais il a tempéré ce qu'il avait de trop cuisant & a dissipé les maux physiques auxquels il avait d'abord donné lieu.

Il est donc un amour qu'enfantent le tendre intérêt, une vive pitié; que l'estime alimente; qui se soutient au sein d'une douce mélancolie; qui vit dans l'objet aimé, ne vit que pour lui; qui, loin de lui, se nourrit de souvenirs & de larmes; qui l'appelle dans l'ombre des nuits, & les jours entiers se repait de son image; qui s'il se plaint ne le fait qu'en secret. Un soupir, une larme troubleraient le repos de l'objet aimé : il se tait & n'ose arracher l'épine qui le blesse de peur d'effeuiller la rose : mais il souffre. C'est vers le centre phrénique que se font ressentir les premières atteintes de la douleur. Des palpitations, la toux, la suffocation ont lieu. La digestion, la respiration, la circulation sont troublées & l'amaigrissement se déclare. Telles sont les affections physiques qu'enfante cette affection de l'ame, que nous désignerons sous le nom d'amour mélancolique.

Son influence n'est pas toujours bornée, comme dans les deux observations précédentes, aux affections pathologiques que j'ai décrites; il la porte quelquefois plus loin & précipite dans le tombeau sa déplorable victime. Pour appuyer cette assertion, je pourrais rapporter l'intéressante observation consignée par Mr. Chambon dans l'Encyclopédie méthodique. On peut la consulter; je préfère en citer une dont j'ai été témoin.

Dans un village , voisin de cette ville , vivait une jeune fille sage & belle. Un jeune homme lui fit la cour , lui demanda sa main & fut accueilli. Ils s'aimèrent pendant plusieurs années. Une veuve moins belle , mais plus riche , tenta par l'éclat de l'or & séduisit le jeune homme. Il cacha quelque temps sa perfidie ; mais l'amitié clairvoyante instruisit son amante de sa conduite. Cette fille simple & franche ferma l'oreille à ce rapport & rejeta avec horreur un soupçon qui la blessait. Tout autour d'elle savait pourtant que son amant l'avait sacrifiée à une femme moins belle , mais plus riche , qu'elle doutait encore. Enfin l'autel reçut les sermens des deux époux : & la pauvre fille , témoin de la perfidie de son amant , faillit à mourir de douleur. Le dépit marque souvent l'amour outragé lorsqu'on croit qu'il lui survit. Elle affecte d'abord & pendant quelque temps un calme , une gaiété qui étaient loin de son cœur. Bientôt elle fuit ses compagnes , leurs jeux & leurs danses. Elle se promène seule & s'égare dans la solitude des forêts. Pendant le silence des nuits , assise au bord de l'Onde qui fuit & murmure , elle pleure & gémit en secret , ou fait redire à l'écho qui s'attendrit la romance plaintive. Le chagrin flétrit bientôt son teint , altère ses formes & ruina sa santé. Une phthisie nerveuse précipita dans la tombe cette jeune & intéressante fille. Elle mourut victime d'un amour mélancolique.

Si les organes contenus dans la poitrine éprouvent les funestes effets de l'amour mélancolique , ceux que renferme l'abdomen ne sont pas à l'abri de sa cruelle influence. Je fus , dans l'hiver de l'an dix appelé en

consultation dans un faubourg de cette ville pour une dame , âgée de 28 ans , malade depuis plusieurs années. Le ventre était tendu , douloureux. Les irradiations de la douleur partaient de l'abdomen , se portaient sur la région épigastrique & se terminaient sur les organes de la respiration & de la circulation. L'état d'épuisement était extrême , la maigreur affreuse. La malade touchait à son terme. L'opium , l'éther (ce dernier en inhalation) & d'autres moyens analogues furent conseillés. L'art jeta quelques pavots sur les bords de la tombe qu'il lui était impossible de fermer. Madame succomba à ses maux. L'examen de son corps ne découvrit aucune lésion organique dans le cerveau & la poitrine. Il n'en fut pas de même dans l'abdomen. Les glandes du mésentère étaient engorgées , dures & squirrheuses. C'était sur-tout sur la matrice que la maladie avait porté ses effets. Cet organe était d'un volume double , dur & squirrheux. Cette dame avait éprouvé une longue mélancolie qu'on ne pouvait attribuer qu'à l'amour.

Ainsi l'amour mélancolique exerce une influence plus ou moins prononcée sur l'estomac , les organes de la respiration , de la circulation , de la digestion ; enfin sur la matrice.

Nous venons de suivre les effets de l'amour mélancolique sur les organes que renferment la poitrine & l'abdomen. Un amour d'un autre espèce exerce son influence sur un organe , le siège de nos sensations , de nos facultés intellectuelles , le cerveau

Fidèle à la marche analytique que je me suis tracée , j'appuierai sur des faits les conséquences pathologiques

que j'établirai , & je ne citerai , autant que possible , que ceux que m'aura fourni mon expérience. Je pourrais dire que le sage Salomon oublia son Dieu , & sacrifia dans son délire amoureux à ses maîtresses : que le précepteur d'Alexandre brûla l'encens consacré au culte de la divinité aux pieds de la femme qu'il idolâtrait : que le Tasse , entraîné par le même charme qui enchaîna Renaud dans le palais d'Armide , & plus à plaindre que lui , ne rencontra pas un Ulbade qui détruisit le charme & dissipat le nuage qui couvrait sa raison. J'emprunterai mes exemples de personnages moins importants sans doute : mais j'ajouterai quelques faits à ceux qui sont déjà connus , & j'aurai eu le plaisir d'apporter quelques épis à la gerbe que formera sans doute quelque jour une main plus exercée que la mienne.

En 1804 , je fus appelé auprès de Madame , âgée de 28 ans. Voici l'état dans lequel je la trouvai. Elle était couchée sur le dos & immobile. L'œil était ouvert , fixe & dirigé vers le ciel. Les joues étaient pâles , livides & tirées. La bouche fermée , ne s'entr'ouvrait que pour donner cours à des soupirs profonds & entre-coupés. La respiration était rare & à peine sensible ; la peau sèche , le pouls petit & serré. Rien ne pouvait rappeler la malade à elle-même. Par fois elle prononçait un nom bien cher , soupirait & retombait dans son état de stupeur. Cette crise dura quatre jours. L'art & la nature parvinrent à calmer ces accidens. Madame pleura , répéta souvent le nom de son époux , qu'une mort brusque & prématurée lui avait enlevé , après un an d'un mariage contracté contre

le gré de sa famille. Une sombre mélancolie succéda à cet état. Les voyages, le tems en ont triomphé. Et Madame a recouvré la santé.

J'ai vu à l'hospice des Aliénés de Milan une jeune Allemande, belle encore, après deux ans de maladie & de captivité. Une mort subite lui avait enlevé son amant. Sa raison s'était aussitôt égarée, & rien n'avait pu la rappeler.

Un jeune chirurgien, exerçant dans une campagne voisine de cette ville, vient de perdre son épouse d'une maladie de langueur, bien qu'il dut s'attendre à cette mort, il n'a pu commander à son amour, & sa tête s'est aliénée. Il courait à travers les champs, demandant à ceux qu'il rencontrait sa chère épouse. Quelques éclairs de raison firent un moment espérer un retour complet. Ces espérances se sont évanouies, bientôt la manie ne connut plus d'intermittence, & le malheureux jeune-homme fut apporté dans l'hospice de cette ville destiné au traitement des fous.

Je ne puis résister au désir de rapporter ici ce que m'écrivait une femme aussi spirituelle que sensible, que j'avais engagée à aller passer sa convalescence à la campagne. » Un homme a perdu sa femme depuis vingt ans. Il n'existe que pour la pleurer. Il ne peut s'occuper que d'elle. Il passe des heures entières auprès de son portrait, fait mettre son couvert comme si elle était présente, lui parle, l'interroge, conserve tout ce qu'elle a touché, se sert de tout ce qu'elle a porté. Cet être intéressant est doux & sociable. On va voir cet homme. Il vous ouvre lui-même la porte de son

jardin. Il paraît la tête couverte d'un chapeau avec des plumes rouges , le corps ceint d'une robe bleue , le bout des pieds dans des souliers à talons ; & tout cela c'est de sa femme. Combien il est malheureux que le pathétique soit si voisin du ridicule ! »

Voilà quelques exemples d'un amour malheureux dont l'influence a porté sur le cerveau & a donné lieu à la manie. Il ne ferait que trop facile de les multiplier. Mais à quoi bon ? les pièces de rebut de l'espèce humaine sont, hélas ! toujours trop nombreuses , & leur énumération est toujours trop pénible à faire. Si nous faisons de cet amour une seconde espèce , ce sera un amour maniaque. *Amare non insanire vix diis concessum.*

L'amour mélancolique altère la santé , l'amour maniaque égare la raison. L'art heureux a quelquefois rétabli l'une & ramené l'autre. Mais il est un dernier amour dont les terribles effets sont au-dessus des ressources de la médecine.

Un jeune-homme d'un esprit cultivé , d'un caractère aimable , d'un tempérament marqué par la prédominance du système nerveux , connut une femme qui n'était qu'aimable & belle. Plus faite pour donner des fers que pour en recevoir , plus jalouse d'être aimée que sensible au plaisir d'aimer , elle vit avec une secrète joie un jeune homme sensible & bien fait toujours à ses pieds. Elle encouragea son amour , le nourrit d'espérances , & l'hymen s'offrit aux yeux du jeune homme embelli de graces , environné de plaisirs. Il ne vécut plus que pour la femme qui avait séduit sa raison ,

captivé ses sens , enchaîné son cœur. Ivre de joie , heureux du présent , plus heureux de l'avenir , il me répéta cent fois que l'amour & l'hymen couvriraient de fleurs le chemin de sa vie , & que son cœur ne pourrait suffire à tant de félicité. Cet éclair de bonheur fut , hélas ! bientôt dissipé ; & ses jours , naguères si sereins , se changèrent en une nuit éternelle. Soit prétexte , soit raison , on l'accueillit avec froideur. Réels ou supposés , on présenta à cet hymen tant souhaité des obstacles insurmontables. L'œil brûlant & égaré , le cœur brisé de douleur , le jeune homme resta muet & interdit : bientôt il atteste la terre & le ciel de la pureté de ses intentions , de la vivacité de son amour. Enfin il n'est plus maître de lui-même. Il soupçonne qu'un rival a pris sa place , & dans les transports de sa jalousie il éclate en reproches. On dédaigne d'y répondre. On l'excuse , on le plaint. L'excuse alors est un outrage & la pitié une injure. Son cœur ne put les supporter. J'abrege un récit que ma main ne trace qu'avec peine. Cet intéressant & malheureux jeune homme mit fin à sa vie & à ses maux. Après sa mort , dans l'examen que l'on fit , on trouva placée sur son cœur une lettre de celle qu'il avait aimée : comme pour lui dire que , malgré ses injustices , dans la nuit même du tombeau , elle lui était toujours chère.

Mon cœur & ma main se refusent à rappeler de semblables exemples. Hélas , ils ne furent dans tous les tems que trop communs ! le rocher de Leucade répète encore en gémissant les derniers adieux de Sapho à

Phaon. Lucrèce se tua désespéré de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait. Dans les orages révolutionnaires plus d'une épouse s'est donnée la mort, en embrassant le corps de son malheureux époux, égorgé par le fer des tyrans : & , naguères, au sein de cette ville, un homme distingué par son esprit & ses lumières, s'est tué sur le tombeau de sa jeune épouse.

L'amour, dans ces différens états, tantôt exalté, tantôt furieux, porte la susceptibilité nerveuse au-delà de son diapason, & lui fait éprouver un véritable état d'aliénation & de fureur. Si nous faisons de cet amour une nouvelle espèce, ce sera un amour furieux dont l'influence portera directement sur le principe des nerfs.

Le soupçon inquiet, la crainte pâissante, la sombre jalousie, le désespoir se confondent dans l'amour, & loin d'établir des espèces nouvelles, ne forment pas même des variétés. Je me bornerai donc aux trois espèces décrites.

Une affection de l'ame qui tantôt muette, concentrée, exerce brusquement son influence sur le principe de la vie; tantôt s'exalant en sanglots, en pleurs, en regrets, ruine soudainement l'existence, & conduit lentement sa victime au tombeau, le chagrin porte à la vie, à la santé les atteintes les plus marquées.

Montaigne, rapport le fait suivant : » Un gendarme fut particulièrement remarqué par chacun pour avoir excessivement bien fait de sa personne en certaine meslée : & incognu, hautement loué & plaint y estant demeuré : mais de nul autant que de Raisciac, seigneur allemand, esprit d'une si rare vertu, le corps estant

rapporté, celui-cy d'une commune curiosité s'approcha pour voir qui c'estait & les armes ostées au trespasé il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans : lui seul sans rien dire, sans filler les yeux se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusqu'à ce que la véhémence de la tristesse ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement en apprenant que les espagnols avaient été battus près de Plaisance. On l'ouvrit & on lui trouva le cœur crevé.

Un vieillard septuagénaire, assis dans son fauteuil, prêtait une oreille attentive au recit de nos dernières victoires. Le nom de son fils est inscrit parmi ceux des héros tués à la journée d'Iena. Ce nom a frappé son oreille. Il est aussitôt atteint d'apoplexie & meurt en quelques instans.

Ainsi le chagrin porte brusquement son influence sur le cerveau, sur le cœur & tue sur-le-champ. D'autres fois il produit des effets moins prompts à la vérité, mais également funestes.

Monsieur....., de cette ville, âgé de 29 ans, d'un tempérament marqué par la prédominance du système nerveux, tenait la conduite la plus régulière. Les qualités de son cœur, la douceur de son caractère lui conciliaient l'estime & l'amitié générale. Une mort subite frappa Mr. son père. Ce coup imprévu l'affecta vivement. Il se met au lit. Réclame de bonne heure les secours de la religion, dit que les ressources de l'art sont inutiles, qu'il est frappé à mort. Il tombe aussitôt

dans le délire. Les paroxismes de la fièvre sont marqués par un délire furieux. » Ils ont caché mon père, me disait-il, rendez le moi ; vous savez où il est. « Les joues inondées de larmes ; les mains suppliantes , avec l'accent plaintif de la douleur , il appelait son père : ou furieux , menaçant , l'œil en feu , il s'écriait : » les méchants , qu'ont-ils fait de mon père ? « Ni les efforts de l'art ni les soins de l'amitié n'ont pu sauver les jours de cet intéressant & malheureux jeune homme. Il est mort , victime de la tendresse filiale & du chagrin.

Deux époux de cette ville vivaient dans une union qui rappelait le bel âge d'Aslrée. Des talens agréables , des vertus , un nom , de la fortune , tout concourait à rendre leur existence plus agréable. Les mères les citaient à leurs enfans , les époux se les proposaient pour modèles. Au titre d'épouse Madame allait joindre celui de mère. Dans l'excès de sa félicité elle ne trouvait pas d'expression pour témoigner sa reconnaissance à l'être suprême. L'instant où elle devait être mère arriva. Hélas ! cette heure fatale sonna son agonie ! épouse infortunée , mère trop malheureuse , elle descendit après une courte maladie dans le tombeau. Son époux inconsolable ne lui survécut pas long-temps. Les jours entiers , retiré chez lui il rêvait à son épouse. La nuit , dans l'ombre , il se rendait au lieu où reposait la moitié de lui-même , tout son bien. A l'aide de quelque monnaie il se faisait ouvrir la grille du cimetière. Là , il se précipitait sur la fosse de sa bien-aimée & la couvrait de larmes , de baisers. Huit nuits il fut pleurer & prier sur cette terre sacrée. La fièvre alors

s'empara de lui & le conduisit rapidement au tombeau. il fut enterré auprès de son épouse. La mort même ne devait pas désunir ces tendres époux !

Monsieur , était sujet à un flux hémorrhoidal. Il reçoit une nouvelle fâcheuse. Il en est vivement affecté. Suppression subite du flux hémorrhoidal. Céphalalgie violente ; bientôt hémiplégie. Mort au bout de quelques mois avec tous les signes d'une lésion organique du cerveau. Le corps ne fut pas ouvert.

La rétropulsion subite d'une dartre fut la suite d'une nouvelle triste & imprévue. Combien de femmes ont éprouvé dans le moment de leurs règles, dans celui de leur grossesse la terrible influence du chagrin : des suppressions mortelles, des avortemens qui ont précipité dans le même tombeau l'être qui n'avait pas encore reçu le jour, celle qui, pour la première fois, allait devenir mère, ont été l'effet d'une nouvelle fâcheuse & imprévue.

Au moral comme au physique les extrêmes se touchent, se confondent, & l'extrême joie produit les mêmes effets que l'extrême chagrin. Je me plais à citer, à copier l'inimitable Montaigne, « la surprise d'un plaisir inespéré nous étonne de même. Outre la femme romaine, qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenant de la route de Cannes ; Sophocles & Denys le Tyran qui trépassèrent d'aise ; & Talva qui mourut en Corse, lisant les nouvelles des honneurs que le sénat de Rome lui avait décernés, nous tenons en notre siècle que le pape Leon X, ayant été averti de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie que la fièvre le prit & en mourut. »

Un jeune conscrit, atteint de la nostalgie, languissait & allait périr dans un hospice militaire, loin des lieux qui l'avaient vu naître. Le père sexagénaire, instruit du danger qui menace son fils, sollicite & obtient son congé. Il ne veut pas confier à une main étrangère ce papier si cher. Il oublie le poids des années. Il ne craint ni les fatigues ni les dangers d'un voyage long & pénible à travers les montagnes. Il se rend à la ville où est son fils. Il arrive, court à l'hospice, demande son fils, &, de si loin qu'il l'aperçoit, il l'appelle de son nom, lui présente son congé : bientôt il est dans ses bras. Le fils ne peut résister à l'excès de sa joie. Muet, immobile, il serre son père sur son cœur, le regarde, hélas ! pour la dernière fois, & meurt en l'embrassant.

Revenons aux effets du chagrin. Semblable à la foudre qui marche avec l'éclair, nous l'avons vu frapper brusquement ceux qu'il atteignait : d'autre fois il semble méditer, calculer ses coups. Il se plait à contempler sa victime & la promène lentement autour de l'autel qui l'attend.

Madame, jeune & belle, douée de beaucoup d'esprit, aimait son époux, chérissait ses enfans & vivait dans l'aisance. L'intérêt, père de la discorde, rompit les liens qui unissaient sa famille à celle de son époux. Dès-lors un sombre chagrin empoisonne tous les instans de sa vie. Elle le renferme dans son sein. Sa santé s'altère. Les digestions sont difficiles. Le sommeil est interrompu. Le reveil en sursaut se répète. Des palpitations violentes ont lieu. Le moindre exercice,

une nouvelle désagréable les font naître, les augmentent. Quatre années s'écoulaient : & l'on ne s'occupe que de l'estomac que l'on croit être seul affecté. Je fus appelé. L'abdomen était dans son état naturel. La poitrine percutée raisonnait du côté droit, il n'en était pas de même du côté gauche, sur-tout à la région du cœur. Je fis monter assez rapidement quelques marches à Mde. . . . la dyspnée devint extrême, & ma main posée sur la région du cœur avait peine à contrebalancer les efforts de cet organe. Les lèvres étaient injectées, les pommettes étaient d'un rouge violet. Les pieds, les mains restaient constamment froids. Je crus à l'existence d'un anévisme du cœur, & mon pronostic ne put qu'être très-fâcheux. Les secours de l'hygiène, quelques remèdes simples, les consolations de l'amitié soulagèrent la malade, mais ne firent que reculer le terme fatal.

Mr. . . . âgé de 45 ans, d'une stature athlétique, susceptible d'une forte contention d'esprit, se livrait à de grandes spéculations de commerce. La fortune lui avait long-tems souri. Un revers imprévu le force de manquer à ses engagements. Il trouve des ressources dans son courage, ses talens & la confiance publique. Mais sa santé avait souffert & ne s'était jamais bien rétablie. Je fus appelé en consultation. Mr. . . . était assis auprès du feu, quoique la chaleur de l'atmosphère fut très-vive. Les jambes, le scrotum étaient infiltrés, l'abdomen était plein d'eau. Le malade ne respirait qu'avec une extrême difficulté. Il ne pouvait rester couché; & s'il s'abandonnait un moment au sommeil

qui le pressait, il s'éveillait en sursaut, demandait de l'air & était sur le point de suffoquer. Je percutai la poitrine, elle raisonnait du côté droit, dans son tiers supérieur. Le côté gauche était plein : mais les mouvemens du cœur repoussaient fortement les parois de la poitrine, & la main avait peine à résister à leur effort. Je prononçai qu'il existait un anévisme du cœur, & je regardai l'anasarque comme la conséquence de cette maladie, la mort était inévitable. Elle eut lieu deux mois après la consultation. On fit l'ouverture du corps. On dirigea plus particulièrement ses recherches vers la poitrine. Elle était pleine d'eau, & le cœur était d'un volume énorme.

Le cœur n'éprouve pas seul l'influence du chagrin. Son effet porte également sur les gros vaisseaux; & l'on a remarqué que les anévismes avaient été plus communs dans les tems malheureux de la révolution. Chez les femmes, des aménorrhées, des ménorrhagies; chez l'un & l'autre sexe, les hémorrhagies, l'hémoptysie, l'hémathémèse, &c. &c., le melæna ont été l'effet d'un chagrin prolongé.

Un négociant de cette ville, père d'une nombreuse famille, avait toujours vécu dans l'aisance & joui de l'estime générale. Dans un âge avancé, il éprouva des revers de fortune & fut contraint de manquer à ses engagemens. Il regretait peu l'or : mais l'honneur ! mais ses pauvres enfans ! cette idée l'accablait. Il ne put y résister. Ses digestions devinrent difficiles, douloureuses. Bientôt éructations fréquentes. Sensation brûlante à la région du pylore, vomissemens. Les accidens

augmentent, les vomissemens se répètent. L'amaigrissement s'accroît, une fièvre hectique se déclare, & le malade périt dans le marasme & évidemment d'un squirrhe au pylore. Le corps ne fut pas ouvert.

Dans ce moment je donne des soins, disons mieux, des consolations, à une femme atteinte d'une tumeur squirrheuse dans la région de l'estomac. La tumeur est mobile, de la grosseur d'un œuf; sensible d'abord, aujourd'hui douloureuse au toucher, elle fait par fois éprouver des douleurs lancinantes à la malade. Perte d'appétit, digestions pénibles, constipation, dévoiement alternatifs, fièvre continue avec redoublemens irréguliers. La maigreur va croissant. Cette femme périra dans un état de marasme & d'une affection cancéreuse, suite de chagrins.

Plusieurs femmes, ex-religieuses, ont été atteintes de cancers au sein, qu'elles n'attribuaient qu'aux longs chagrins qu'elles avaient éprouvés.

J'ai vu, lorsque je suivais la clinique du professeur Pinel, des femmes que la révolution avait précipitées de l'aisance, de la fortune même dans la misère, atteintes du scorbut à divers degrés. Le chagrin était regardé comme une des premières causes de la maladie qu'elles éprouvaient. Qui ignore que les fièvres adynamiques, ataxiques se sont multipliées dans les tems malheureux de la révolution ?

L'enfance elle-même n'est pas à l'abri de l'influence du chagrin. Je ne puis passer sous silence l'observation d'un enfant au quel je donne dans ce moment mes soins, & que le chagrin a conduit aux portes du tombeau.

L'enfant

L'enfant , âgé de 4 ans , a reçu le jour de parens sains. Ses frères & ses sœurs jouissent d'une parfaite santé. Cet enfant est resté jusques à trois ans , à nourrice. A cette époque ses parens le reprirent. A peine arrivé à la ville , il perdit sa gaieté , cherchait la solitude , refusait de se livrer avec ses petits frères aux jeux de son âge & paraissait constamment triste. Le 1^{er}. décembre 1806 , accablement profond , somnolence continuelle , le soir paroxysme violent. Le 2 on m'appelle. L'enfant était couché sur le dos , l'œil était fixé & immobile , la pupille dilatée se contractait difficilement. On avait remarqué pendant la nuit des mouvemens convulsifs dans les muscles de la figure , des grincemens de dents , des convulsions dans les extrémités supérieures & inférieures. Le ventre était légèrement tendu. Point de selle , peu d'urine , peau sèche , pouls petit & intermittent. Je regardai le cerveau comme le siège de la maladie. Je crus nécessaire de lui communiquer une secousse , & dans l'intention d'agir , au moins sympathiquement , sur cet organe je prescrivis le tartrite de potasse antimonié dans des proportions relatives & à l'âge & à l'effet qu'on en obtiendrait. Vomissement de matières , écumeuses & blanchâtres , quelques selles , point de vers. L'enfant avait pris par cuillerées un grain de tartrite de potasse antimonié dissous dans une tasse d'eau. Le soir , malgré l'effet de l'émétique , son état était le même. Vésicatoires aux jambes : infusion de camomille édulcorée avec le syrop de quinquina , l'eau & le vin , &c. &c. Le 3 , la nuit a été plus orageuse que la précédente. La pupille ne se contracte pas à la

lumière artificielle L'enfant n'entend pas; les dents sont ferrées, la peau est sèche, le pouls à peine sensible & irrégulier. Plusieurs évacuations alvines, séreuses. Je fais raser la tête de l'enfant & appliquer un vésicatoire sur son sommet. Le 4, même état. Je lève le vésicatoire sans enlever l'épiderme & le replace sur l'occiput. Le 5, la pupille se contracte, l'enfant présente sa langue, les convulsions, le grincement de dents sont moins fréquens. Le 6, il sourit à son frère & l'appelle. Depuis, chaque jour amène un mieux marqué, & l'enfant est aujourd'hui 12 décembre en parfaite convalescence.

J'ai souvent vu à la salpêtrière, dans la salle des enfans, semblables accidens. Trop souvent la mort en était le terme & l'on trouvait à l'ouverture du corps, ou des hydalides, ou de l'eau épanchée dans les ventricules du cerveau. La plupart de ces enfans avaient été abandonnés de leurs parens & apportés à l'hospice vers l'âge de deux à trois ans.

L'ictère, les engorgemens du foie, l'hépatite chronique, les concrétions biliaires sont encore déterminés par le chagrin prolongé. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'appuyer par des observations des effets que confirme l'expérience journalière. Le chagrin prolongé semble même influer sur le produit de la conception.

Une Dame, de cette ville, de la véracité de laquelle je ne puis douter, me disait un jour : je vous fais un aveu que je taisais à tout autre : soyez persuadé que je n'accouche qu'au dixième mois révolu. Cette femme, malheureuse dans son intérieur, avait éprouvé pendant sa grossesse de mauvais traitemens de la part de son époux, jaloux & méchant.

Ainsi, il n'est point d'âge, de tempérament, d'état qui soit à l'abri du chagrin. Brusque ou prolongé, il porte ses atteintes funestes sur les divers organes, sur les différens systèmes : &, trop souvent, semblable au vautour de Prométhée, il ne prolonge les jours de sa victime que pour se repaître du barbare plaisir de la voir souffrir.

Une affection de l'ame qu'on remarque sur-tout chez ceux que le vulgaire appelle les heureux du siècle, produit souvent les mêmes accidens que le chagrin. Ainsi donc la loi fatale portée contre nos premiers parens est irrévocable ! Souffrir est notre lot, pauvres humains ! l'un rame tout le jour, lutte avec peine contre la vague en furie, dévore un pain noir, en accusant le ciel du funeste présent de l'existence. Qu'il se console ! Ce riche oisif, sous ses plafonds dorés, sur ses tapis élégants, à sa table somptueuse, est dévoré par l'ennui & souffre les maux sans nombre qu'il enfante. L'hypocondrie, ses dégoûts, ses langueurs, ses insomnies, ses angoisses ; la fièvre hectique, le marasme lui font éprouver leurs tourmens & le traînent par un chemin de douleur au caveau de ses pères.

Fixez un moment cet homme, qui s'approche à pas lents. Sa démarche est incertaine, son œil morne & hébété décèle l'état de son ame, son teint est pâle, son extérieur négligé ; c'est un être qui traîne le fardeau de l'ennui. A chacun incommode, à lui-même insupportable, sa présence fatigue les autres, & l'on dirait qu'il cherche à se soustraire à lui même. Il ne fait rien faire, & l'activité des autres est son supplice ; il ne

peut échapper à l'ennui , il n'évitera pas les maux qu'il enfante. Son sang circule avec peine dans ses canaux. La lymphe s'arrête & croupit dans les glandes lymphatiques. Les organes glanduleux s'embarrassent & s'engorgent. Déjà les viscères de l'abdomen s'obstruent. Des hémorrhagies passives se déclarent. Les digestions se dérangent , l'appétit s'éteint , toutes les sécrétions s'arrêtent ; & l'hypocondrie , la fièvre hectique empoisonnent & précipitent ses derniers instans.

Fils de l'ennui , comme lui le sombre dégoût de la vie s'attache à sa proie , la presse & la précipite dans la nuit du tombeau

Un homme vivait dans l'aisance. Une femme vertueuse , quatre enfans aimables concouraient à son bonheur. Il avait des amis , & il jouissait dans le public d'une considération qu'il devait à ses qualités sociales. Cet homme vint un jour consulter le professeur Monsieur , lui dit-il , ce n'est pas tout-à-fait pour ma santé que je sens pourtant s'affaiblir chaque jour , que je viens réclamer vos conseils. Je suis riche , époux & père : que de titres au bonheur ! Hé bien , je suis le plus malheureux des hommes ! Si je passe sur un pont , sur les quais , je suis tourmenté , pressé de l'idée affreuse de me jeter à l'eau. Depuis quatre années cette idée me poursuit. Je ne peux plus y résister ; & je viens réclamer auprès de vous un remède au mal qui m'assiège. Le médecin conseille un voyage dans le midi de la France , avec l'étroite injonction de s'arrêter dans les villes les plus marquantes & d'y prendre note des objets propres à

piquer la curiosité d'un voyageur ou à fixer l'attention d'un homme instruit. On conçoit aisément que la médecine pharmaceutique n'eut rien à indiquer, que l'hygiène seule seconda de ses moyens ces sages conseils. Deux années s'écoulaient. Le succès semble justifier l'attente du médecin & répondre aux vœux du malade. A son retour notre voyageur rend sa visite au médecin philosophe, auquel il croit devoir sa guérison. Hélas ! elle ne fut pas de longue durée. Six mois s'étaient à peine écoulés que Monsieur . . . se présente de nouveau à son médecin, qui le reconnut à peine. Tout votre art, lui dit-il, est inutile. La vie est un fardeau que je ne puis plus supporter. Il faut que je cesse de vivre. La mort seule peut mettre un terme aux tourmens que j'endure. N'insistez plus sur les voyages, les distractions. Ne me parlez plus de ma femme & de mes enfans. Que me direz vous que je ne me sois pas dit cent fois à moi-même ? Tout est inutile. Je gémiss, je succombe sous le fardeau de la vie & déjà la mort est dans mon cœur. Il part, il fuit, & quelques jours après on apprend qu'il a terminé sa malheureuse carrière. Qui ne reconnaît ici l'hypocondrie dégénérée en manie ? L'une & l'autre furent produites par une affection de l'ame qui, dans le principe, n'était qu'un simple ennui, un dégoût de la vie.

Je pourrais citer ici nombre de faits malheureux qui prouvent ce que peut le dégoût de la vie. Hélas, ils ne furent que trop communs dans les années déastreuses qui viennent de s'écouler ! Je me bornerai à l'exemple que j'ai rapporté.

Si j'invoquais le témoignage des historiens, celui des observateurs en médecine il prouverait qu'un sentiment opposé, la crainte, & particulièrement celle de la mort a précipité, avant le temps, un grand nombre de victimes dans la nuit éternelle. Je me bornerai à citer les faits que j'ai recueillis dans ma pratique. Ainsi je ne dirai pas que la frayeur produisit l'ictère dans telle circonstance; que dans telle autre elle fut suivie de l'épilepsie; qu'ici elle causa des convulsions & la mort; que là elle trompa l'espoir du médecin opérant & lui enleva en quelques instans l'objet de ses soins assidus; qu'un squirrhe dégénéra en cancer; qu'une hémorrhagie interne masqua le danger & trompa l'œil peu attentif. Ces faits déjà connus présentent sans contredit le plus grand intérêt. Ceux que je citerai ajouteront à leur nombre sans ajouter à leur importance : mais je les ai recueillis ; & les fruits que nos mains ont cultivés nous sont toujours si chers !

Un jeune militaire avait reçu un coup de feu à la cuisse qui n'intéressait que les parties molles. C'était en Italie & dans l'été de 1796. La chaleur était excessive. Les fièvres gastriques régnaient & nul n'échappait à leur terrible influence. Ce jeune homme en fut atteint. Un religieux, entraîné par un zèle que la prudence ne réglait pas toujours, s'approcha de ce malade. Il lui parla d'un Dieu vengeur, des peines réservées au méchant, &c. &c. Le soir, à la visite, ce jeune homme parut dans l'état de l'adynamie la plus profonde & la gangrène s'était emparé de ses plaies. Il ne m'entretint que de l'enfer & de la mort à laquelle il ne

devait pas plus échapper qu'au diable qu'il voyait au pied de son lit & qui n'attendait que le moment de saisir sa proie. Je ne dois vous entretenir que des effets de la crainte : je ne parlerai donc pas des moyens physiques & moraux que j'opposai à la maladie. Il me suffira de dire que j'eus la satisfaction d'enlever à la mort & au diable, ce jeune homme que la crainte avait mis à deux doigts du tombeau.

Un conscrit avait déserté ses drapeaux. Il était caché chez ses parens. Le moindre bruit le faisait trembler. Si l'on heurtait à la porte, c'étaient les gendarmes ; & la frayeur lui ôtait jusques à l'usage de ses jambes. Il passa dix-huit mois dans ces angoisses cruelles. Chaque jour sa santé s'altérait. On craignit pour sa vie. Ses parens réclamèrent les secours de la religion. L'honnête ecclésiastique insista sur la nécessité d'appeler un médecin. Il me nomma. Je vis ce jeune homme. Déjà les pieds & les mains s'infiltraient, une anasarque commencante avait lieu : mais il existait évidemment un anévrisme du cœur.

Un jeune homme atteint d'une fièvre bilieuse qui se compliqua d'adynamie me répétait dans les premiers jours de sa maladie, « vous m'assurez que je n'en mourrai pas. Je ne crains pas la douleur, la maladie Mais la mort Ah, la mort ! » Vainement fis-je tous mes efforts pour dissiper ses inquiétudes, ranimer son courage & soutenir ses forces : la peur de mourir lui donna la mort.

Un jeune homme s'était soustrait à la réquisition. Il resta deux années caché. Je ne dirai pas dans quelles

inquiétudes, dans quelles trances il passa ce temps. Enfin il est atteint d'une fièvre adynamique. Dès le début il est frappé de la crainte de la mort & en quelques jours il succombe à cette affection morale.

Si la crainte exerce une influence meurtrière sur ceux qu'elle atteint, souvent elle apporte une guérison inattendue à des maux jusques-là réputés incurables. Il n'est pas un homme de l'art qui ne connaisse l'observation des enfans de l'hospice de Harlem. On fait que la crainte du feu, de la mort a dissipé la goutte, guéri la paralysie, &c. &c. Ainsi la crainte porte son effet sur le centre phrénique, sur le système nerveux; détermine une secousse heureuse ou malheureuse selon que tous le système réagit plus ou moins puissamment contre cette affection de l'ame; & lorsque ses effets sont moins prompts elle produit certaines affections pathologiques qui résultent de l'adynamie.

Une affection de l'ame bien différente de celle qui vient de nous occuper, la colère produit pourtant à-peu-près les mêmes effets.

En octobre 1806, Monsieur....., d'un caractère doux, démêlait des affaires d'intérêt avec un de ses fermiers. soit entêtement, soit mauvaise foi, le fermier contestait l'évidence. Monsieur..... entre en colère. Son visage se couvre aussitôt d'une teinte jaune & sa langue d'un enduit saburral.

Un homme du peuple avait bu. Il se retire chez lui; querelle sa femme, entre bientôt dans une colère très-vive & tombe mort. Un de mes confrères, est appelé, mais inutilement. Après le temps voulu par la

loi, il fait l'ouverture du corps & trouve une rupture au ventricule gauche du cœur. Cet homme n'avait point reçu de coup, la colère seule avait causé la rupture du cœur & la mort. Cette observation m'en rappelle une semblable consignée dans l'immortel ouvrage de Sénac.

Des anévrismes se sont rompus dans un accès de colère. Le renouvellement d'une hémorrhagie; des ménorrhagies, des avortemens, des pertes utérines, la rétropulsion de la goutte, l'apoplexie, l'épilepsie, des convulsions, des syncopes, des morts subites ont été l'effet d'un accès de colère : mais aussi la colère a dissipé la paralysie, des convulsions habituelles, des fièvres intermittentes, des aménorrhées. Dans tous les cas la colère porte plus immédiatement son effet sur le système nerveux, sur l'organe essentiel de la circulation & le système artériel.

Une passion qui se rit des caprices de l'amour & brave ses rigueurs; qui affronte le danger & défie le trépas; qui calcule froidement sa marche & commande aux plus vifs transports de l'ame, l'ambition se fraye un chemin à la gloire, à la fortune & à la considération à travers mille dangers. Ne croyez pas que les glaces de l'âge refroidissent son zèle brûlant. L'ambitieux vieilli dans les agitations de la passion qui le possède, préfère la tourmente d'une vie agitée, orageuse au calme d'une vie tranquille. Il ne craint que de toucher au port où l'attend le malheur d'exister sans desirs; car alors il éprouvera tous les tourmens de l'ennui. Mais voyez le arrêté au milieu de sa course & précipité du faite brillant des richesses, de la considération publique.

dans la misère, l'obscurité & l'oubli. Hier encore il reçut un coup - d'œil de son maître : hier encore, traîné dans un char éclatant, il rêvait aux nouvelles distinctions qui l'attendaient; il étendait l'édifice de sa fortune. Aujourd'hui le songe s'est dissipé. Rang, honneur, fortune, faveur, un souffle de l'adversité a tout détruit. L'amour du moins un moment est heureux : l'ambitieux ne le fut jamais. L'espoir, la crainte, l'incertitude, le désir empoisonnèrent ses jouissances lorsqu'il était au comble des honneurs & des richesses. Précipité dans l'indigence, l'obscurité, couvert peut-être du mépris général, que de maux le menacent ! Les regrets amers, le sombre ennui, l'affreux dégoût de la vie, le chagrin, les remords peut-être, plus affreux encore, l'assiègent à-la-fois, & le traînent au tombeau par un chemin de douleur. Faut-il énumérer les maux physiques qui menacent l'ambitieux ? Dirai-je que le système nerveux, que celui de la circulation, que les organes digestifs éprouvent les atteintes funestes de l'ambition déjouée dans ses projets & trompée dans son attente ; que l'hypocondrie, la mélancolie, la manie même, ont été l'effet de cette passion ? Mais n'est-ce pas indiquer ces maladies que de citer les passions malheureuses qu'enfante l'ambition, lorsque j'ai décrit plus haut les affections physiques qui suivent la plupart de ces affections de l'âme ? Qu'on me dispense d'appuyer sur des faits ces tristes vérités. L'histoire de tous les peuples, celle de notre révolution, celle de tous les jours en fournissent un assez grand nombre : d'ailleurs relegué dans un coin ;

loin des grands, de la cour, théâtre orageux de l'ambition, je ne pourrais citer aucune observation qui me fut particulière. J'aime, je cherche l'obscurité. Paix & travail, voilà toute ma vie, & j'ai toujours un nouveau plaisir à me rappeler ce vers charmant :

S'il est beau d'être grand ; il est doux d'être heureux.

Il est une affection de l'ame qui suit de trop près l'ambition pour ne pas trouver ici sa place ; je veux parler de l'envie. Je ne la confonds pas avec la jalousie. Cette dernière appartient plus particulièrement à l'amour. Les succès, la prospérité des autres sont le supplice de l'envieux. Un regard de la fortune a distingué cet homme intelligent & actif. Le laurier du Pinde a ceint le front de ce jeune homme qui, pour la première fois, s'est élancé dans la carrière : l'envieux a été témoin de ce double succès, il en gémit & sèche de dépit en secret. Il est même fâché des triomphes de son pays. L'allégresse générale lui fait verser des larmes ; & il a pâli au nom du vainqueur de Jéna. Evitez, fuyez cet homme : vous le reconnaîtrez à ces traits. Son teint est pâle & livide. Son œil creux & sombre lance un regard farouche. Sa démarche est oblique & embarrassée. Circuit quærens quem devoret. Mais ne dirait-on pas que lui-même est dévoré du poison qu'il distille, qu'il circule dans ses veines & altère la vie jusques dans sa source ? Les organes gastriques éprouvent sa funeste influence, le foie s'embarasse & s'engorge. Ses sécrétions se font mal. Le sang surchargé d'un principe délétère, loin de porter dans les divers organes

un fluide réparateur , n'y laisse plus qu'un ferment dangereux. La peau livide & plombée décèle les ravages intérieurs. Toutes les fonctions sont troublées & la mort vient enfin terminer cette longue scène de douleurs.

J'ai déjà passé en revue deux passions qui isolent l'homme au sein de la société , l'ambition & l'envie. Il me reste à parler d'une troisième qui appartient au même genre : & ce sera par elle que je terminerai.

Il est une passion honteuse qu'on fait en sorte de dérober aux yeux du public ; qu'on se déguise , qu'on se cache à soi-même ; qui isole l'homme au sein de la société ; qui le rend étranger à ses concitoyens , à ses parens ; qui d'abord exerce ses rigueurs sur tout de ce qui l'environne ; qui bientôt s'attache à lui-même , l'agite , le tourmente & le tue. **A** ce portrait vous avez reconnu l'avarice. L'avare étranger à tout ce qui l'entoure , étranger à lui-même se refuse le pain que jamais sa main ne rompit pour le malheureux. Rongé de soucis , épuisé de besoins , son corps s'use & se dessèche. Bientôt la fièvre hectique dispute à la faim dévorante ses tristes restes. **A** peine couvert de quelques haillons , privé de tous secours , seul avec son or , l'avare meurt de besoins & de misère & sa mort est un bienfait pour la société.

O passions ! causes de tous nos maux , vous deviez l'être de tous les biens. Sources de vie , quel limon impur a fouillé vos canaux , empoisonné vos eaux limpides ? Les fils de l'homme en ont approché leurs lèvres avides. Ils sont tombés dans l'ivresse , & la mort circule dans leurs veines. Quelle main les ramenera à

la raison ? Quel remède détruira le poison qui les dévore ? Divine philosophie , dissipe le nuage qui couvre leurs yeux & présente à leurs lèvres desséchées le breuvage salutaire. Que le médecin devenu philosophe entende & suive tes oracles ! Appellé dans l'intérieur des familles , initié dans leurs secrets , qu'il étudie le jeu des passions ; qu'il calcule leurs effets ; qu'il prévienne ou corrige leurs écarts ; qu'il se pénètre de la grandeur , de l'importance de son rôle , & qu'il parle toujours à l'esprit & au cœur ! Si ce langage lui est étranger ; s'il ne fait que tracer froidement une formule , qu'il se retire , il n'a que l'habit & le masque de son personnage.

Que fais-je ? est-ce à moi de tracer des règles & de dicter des préceptes ! qu'il me fût d'agir & d'essayer de faire le bien en secret. C'est en m'arrêtant que je puis mesurer la distance immense qui me sépare du but. C'est en posant ma plume que je sens combien je suis au-dessous de mon sujet. Pour faire un tableau fidèle des passions , saisir le coloris qui les distingue , les nuances qui les rapprochent , indiquer leurs rapports avec les affections physiques , il fallait du talent. Je suis loin de prétendre à la palme qui lui est destinée. J'ai vu les maux affreux qu'enfantent les passions , & plus d'une fois j'en avais gémi en secret. J'ai senti de quelle importance il était pour l'humanité que la médecine philosophique vint à son secours ; & , sans prétendre à l'honneur d'être un médecin philosophe , j'ai osé dire mon mot. J'ignore quel est le succès qui m'attend : mais il est un prix qui ne peut me manquer , & c'est dans mon cœur que je le trouverai.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

Anima & corpus sunt duæ in homine partes
junctæ inter se concordia quâdam discordiæ.

Inst. Lips. lib. de Constant. cap. v.

MÉMOIRE ANONYME.

LA société libre des sciences physiques & médicales de Liege a proposé un sujet qui , plus qu'aucun autre , est susceptible d'être orné de toute la pompe de l'éloquence ; mais dans une question aussi essentiellement liée à nos intérêts & à nos facultés , de la précision & des faits font , sans doute , ce que comporte le mieux un travail académique de cette nature.

L'étude entière de l'homme offre , dans tous ses détails , des preuves multipliées de cette vérité : qu'il existe entre les phénomènes physiques de notre corps & les affections morales , une étroite connexion ; que les affections de l'ame agissent sur le corps & modifient diversément l'état de ses organes. Cette conséquence de

la nature de l'homme & de son organisation est connue depuis long-tems ; mais elle n'a pas encore été développée de manière à faire apprécier aux médecins tout le parti qu'ils peuvent en tirer dans la pratique de leur art.

La société des sciences physiques & médicales de Liege rend donc un grand service à la science en signalant cette lacune , & en assignant ce qui reste à faire pour la remplir le plus utilement.

Si l'on vouloit embrasser toute l'étendue des rapports réciproques de l'ame & du corps , il faudrait rappeler les causes qui agissent directement sur le cerveau , démontrer comment les actions de l'ame sont subordonnées à l'action des sens , & comment l'intermède du cerveau & des nerfs est indispensable à la réaction sur les organes ; il faudrait rapporter les conditions nécessaires ou reconnues les plus favorables de la part du cerveau au développement de cet échange d'action , soit qu'on le considérât isolément , ou dans ses rapports de distance avec certaines parties , telles que le cœur , de volume avec certaines autres , telle que le grand trou occipital , &c. &c. (1)

(1) L'intelligence & l'industrie décroissent , sur-tout chez les animaux , à mesure que l'angle facial devient aigu & que la cavité cérébrale se rétrécit. Camper , en déterminant cet angle facial , en a fait avec raison la mesure de perfection , non-seulement des fonctions du cerveau , mais de toutes celles de la vie animale qui y trouvent leur centre commun.

Gall a étudié les rapports constans entre la grandeur du trou occipital & le volume du cerveau , & il en a appliqué le résultat aux différens degrés d'intelligence dont jouissent les animaux.

Mais nous devons nous borner aux passions , modifications de l'ame dont l'action sur le cerveau est indirecte , sans en être moins puissante sur les opérations de l'intelligence & les fonctions de l'économie.

Les définitions des passions ne sont pas moins variées dans les auteurs que les explications qu'ils ont données de leurs effets. Il serait inutile & fastidieux de rapporter tout ce que les philosophes & les métaphysiciens ont débité la-dessus. Parmi les médecins, Sanctorius, qui toute sa vie s'occupa de médecine statique, attribuait tous les phénomènes des passions à la grande perte de fluide nerveux qu'entraînait une transpiration considérablement augmentée ; Gaubius, à une sorte de commotion, de secousse produite dans tout le système ; Haller désigne leurs effets comme une espèce d'apoplexie ; Cullen, comme un profond collapsus. On a été jusqu'à les attribuer à une rupture d'équilibre dans le fluide électrique, auquel les nerfs servent de conducteurs. Des physiologistes modernes (1) regardent les passions comme de simples modifications du système nerveux, dont les degrés d'intensité & d'influence peuvent être appréciés, mesurés & comparés à des effets analogues obtenus par d'autres

(1) Mr. Moreau (de la Sarthe), qui a professé cette opinion, parle d'un instrument particulier qu'il appelle *pathomètre*, au moyen duquel on pourrait mesurer les différents degrés des passions. Il cite, pour en donner une idée, ce fait connu des chasseurs ; que dans les grandes chasses, le piqueur distingue l'espèce d'animal dont le chien, dressé pour cet usage, a reconnu la trace aux différentes tractions de la corde par laquelle il le tient.

d'autres moyens. D'autres (1) ont appelé passions, des mouvemens communiqués au cerveau par le moyen du système nerveux, & provenant de l'action augmentée du cœur, des poumons, des organes de la génération, &c. Cette opinion s'explique par les affections diverses dont ces parties sont susceptibles, dépendantes des fonctions auxquelles elles sont destinées. Si ces affections sont faibles, dit-on, elles se passent tranquillement & à notre insçu : pour peu qu'elles augmentent d'énergie, elles se transmettent au cerveau qui réagit sur les viscères, lesquels réagissent à leur tour avec plus de force sur le cerveau.

C'est ainsi que, suivant les anciens, les passions trouvent leur siège dans les différens viscères : le courage dans le cœur, la joie dans la rate, la colère dans le foie, l'amour dans les organes de la génération, &c. Buffon avait adopté ce dernier système, & on lui a reproché d'en avoir déparé ses immortels écrits (2). Vanhelmont & Bacon établissaient ce siège dans l'estomac ; Lecat, dans les plexus nerveux, &c.

Mais comme un jeune physiologiste déjà célèbre l'a fort bien remarqué, on a confondu l'appétit avec la passion à laquelle il dispose (3). — Les appétits d'où naissent les passions, résident dans les organes ; ils ne supposent que des déterminations instinctives, tandis que la passion entraîne l'idée d'un travail intellectuel.

(1) Fodéré, Essai de Physiol. positive.

(2) Dumas, Principes de Physiologie.

(3) Richerand, Nouv. Elémens de Physiol.

Ainsi l'accumulation de la semence dans les poches qui lui servent de réservoir, excite l'appétit vénérien, bien distinct de la passion de l'amour, quoique souvent il en soit la cause déterminante. Les animaux n'ont guère que l'appétit, qui diffère autant de la passion que l'instinct de l'intelligence.

Toutes nos idées transmises par les sens impriment dans l'ame une affection déterminée; & cette affection provoque un acte de la volonté qui est toujours relatif au sentiment de plaisir ou de douleur que ces idées lui causent. Nous éprouvons en conséquence, du penchant ou de la répugnance, de l'amour ou de l'aversion pour les objets de nos idées, selon l'espèce de rapport qu'ils ont avec nous. De ces deux sources, l'amour & la haine, dérivent tous les sentimens dont l'ame est affectée lorsqu'elle passe par les nuances si variées de la joie, de la tristesse, de la crainte, de la colère, du désespoir, &c. De là naissent tous les genres de passions, qui n'ont été départies à l'homme que pour sa conservation, & dont il a abusé au point d'en faire l'agent le plus funeste & la source de toutes ses misères.

Presque tous les auteurs, & notamment les métaphysiciens, ont déterminé d'une manière trop vague, le sens qu'il faut attacher au mot *passion*. Les uns en ont fait un attribut exclusif de l'ame, avec abstraction de toute influence de l'organisme animal; d'autres, & c'est le plus grand nombre, trompés par l'association indispensable des sensations avec les affections de l'ame, ont confondu les unes avec les autres; tandis que les passions ne sont que le produit des sensations, & que

les sens, simples conducteurs, ne font que communiquer la cause des passions, sans avoir rien de commun avec les phénomènes qu'elles produisent. C'est ainsi qu'un physiologiste anglais, (1) range au nombre des passions, la faim, la soif, la fatigue, &c. Mais bien que cette façon de voir soit subordonnée au système dans lequel ce médecin considère les passions comme des phénomènes de l'économie, qu'il assimile aux autres résultats de l'organisme, il n'en est pas moins vrai que c'est confondre l'effet avec la cause, & que l'idée de passion tient essentiellement à celle d'un état moral dont il tente en vain de la dépouiller.

La *Passion* est un état de l'ame, dans lequel, par l'effet d'une sensation vive, elle se trouve modifiée de manière à intéresser sensiblement les fonctions de l'économie.

On ne peut, en effet, concevoir de passion sans une sensation qui l'ait précédée *Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu*. Sans le secours des sens & sans la présence des objets qui les affectent, les passions ne se développeraient certainement pas avec toute la violence qui les accompagne si fréquemment. D'un autre côté, pour qu'un état de l'ame mérite le nom de passion, il faut que la sensation entraîne de sa part une réaction telle sur le système de l'économie, que des effets sensibles en soient manifestés, soit qu'ils se passent en partie au-dehors, comme la rougeur, la pâleur, le tremblement, les larmes, &c. Soit qu'ils ne soient perceptibles que pour l'individu affecté, & se

(1) Crichton, on the mental derangement, &c.

passent alors au-dedans du corps, tels sont les anxiétés, les palpitations, &c. Soit enfin que ces différens effets se trouvent réunis, ce qui est le plus ordinaire.

La plupart des passions ont aussi plusieurs degrés dans leur développement. L'amour par exemple, n'est d'abord qu'un état indéfinissable d'inquiétude, de timidité, de désir vague, de bonheur, qui enfin se transforme en passion violente par la continuité de la présence de la personne aimée, & par les obstacles qui s'opposent à sa possession. Ces impressions une fois reçues, elles s'exaltent; l'objet de la sensation se revêt à nos yeux des formes & des perfections les plus ravissantes, de manière à ce que leur simple souvenir produit dans tout le système du corps, les mêmes effets que la présence même de celui ou de celle qui les possède.

Il en est de même de presque toutes nos affections vives : l'imagination de l'homme perpétue en lui les premières sensations; & celles-ci se multipliant avec les besoins sans nombre qu'entraînent l'état de société & les progrès de la civilisation & du luxe, deviennent une source féconde de passions de tout genre, qui, en parsemant sa vie d'illusions, l'entretiennent dans une activité continuelle à laquelle sa conservation & son bonheur sont attachés.

Un homme sans passions serait un être imaginaire. Notre organisation, notre nature, nos rapports indispensables avec tout ce qui nous environne, supposent une succession de désirs qui font de la vie entière un état continuel d'agitation. Des affections de tout genre, mais qui toutes dérivent de deux sensations principales,

la peine & le plaisir, se remplacent & se détruisent mutuellement. Celles qui se repètent le plus souvent, en raison des circonstances, ou qui font le plus d'impression par l'influence du tempérament, de la constitution individuelle, de la susceptibilité ou de certaines habitudes, que les moyens ordinaires d'éducation n'ont pu contrebalancer, finissent par donner aux idées une teinte, qui constitue le caractère de chaque individu. &, pour n'en citer qu'un exemple, c'est ainsi que ceux chez qui la bile se secrète en grande quantité, font, pour la plupart, irascibles & violens; que si cette bile s'amasse & acquiert une certaine acrimonie, ils deviennent sombres, avarés, méfians; & il n'est pas rare de voir les purgatifs & les délayans dissiper la noire mélancolie qui les obsède, en agissant sur les viscères qui en font le siège; il est curieux de voir alors ces malades plus ou moins tristes, plus ou moins sombres, suivant le nombre de selles qu'ils ont eues dans la journée. L'influence des organes générateurs & celle du système digestif produisent, au contraire, un caractère facile & aimant, & associent à toutes les idées quelque chose de sensuel & de voluptueux.

Cet état de réaction mutuelle du physique sur le moral de l'homme, est la conséquence nécessaire des rapports intimes qui existent entr'eux. Non-seulement l'état du corps, la santé, le caractère, font, en quelque sorte, déterminés par la nature de ces rapports; mais l'existence y est essentiellement attachée, & il est hors de doute qu'ils ont sur la longévité une influence non moins sensible.

C'est une vérité bien constatée par Brown, Giranner, & sur-tout par Lacaze, (dit Mr. Moreau (de la Sarthe,)) que certains ébranlemens du cerveau & des nerfs, par les objets de différentes affections morales, sont des conditions non moins nécessaires pour l'exercice complet de la vie, que l'air & les alimens.

Ainsi dans l'état sain & avec une existence dont le cercle s'étend plus ou moins suivant les particularités d'organisation & les circonstances qui les ont modifiées, la puissance nerveuse est maintenue dans une disposition convenable, par une série de mouvemens intérieurs qui se succèdent & se renouvellent sans cesse. Or, ce sont ces mouvemens internes qui constituent, dans le plus grand nombre, les formes si variées de la crainte, du désir, des inquiétudes, des espérances, les élans continuels vers l'avenir & le bonheur, les affections de famille, de tendresse, de bienveillance, d'amitié, &c. &c. Et, dans le cas d'emploi presque nul des muscles, l'exercice plus suivi & plus développé des facultés de l'entendement, des sentimens & des passions.

Le besoin d'une quantité donnée de mouvement de la force nerveuse, par les sensations & les affections diverses, est plus ou moins impérieux pour tous les hommes. Le repos, l'ennui & l'extinction s'enchaînent & se correspondent. (1)

(1) Il faut que vous me disiez comment vous faites votre musique, demandait un jour Tronchin à Grétry. — Mais comme on fait des vers, un tableau; je lis, relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons; il me faut

Il est une autre considération générale que nous ne devons pas passer sous silence, & qui est due au célèbre & infortuné Bichat. Ce savant physiologiste a remarqué, que si d'une part les actes moraux relatifs à l'entendement appartiennent à la vie animale ou extérieure, & émanent des différens exercices de la mémoire, de la perception & de l'imagination; d'un autre côté, l'effet de toute espèce de passion est constamment étranger à cette vie animale, & fait naître dans la vie organique ou intérieure, un changement, une altération quelconque. C'est ainsi que la colère porte son influence sur la force & la rapidité du cours du sang; que la joie sans être aussi explosive, accélère de même, du centre à la circonférence, tous les mouvemens de la circulation. La crainte agit en sens inverse; elle est caractérisée par une faiblesse dans tout le système vasculaire, faiblesse qui empêchant le sang d'arriver aux capillaires, détermine cette pâleur générale qu'on remarque alors sur l'habitude du corps & en particulier à la face. L'influence qu'exercent les passions sur les organes circulatoires va même quelquefois jusqu'à suspendre leur jeu : de-là les syncopes dont le siège primitif est toujours dans le cœur & non dans le cerveau, qui ne

plusieurs jours pour échauffer ma tête; enfin, je perds l'appétit; mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte, alors je fais un opéra en trois semaines ou un mois. — Oh ciel! dit Tronchin, laissez là votre musique, ou vous ne guérirez jamais. Je le sens, jamais, répondit Grétry, mais aimez-vous mieux que je meure d'ennui ou de chagrin? — Grétry, *Essais sur la Musique*. tom. I.

cesse alors d'agir que parce qu'il ne reçoit plus l'excitant nécessaire à son action. De-là même la mort, effet quelquefois subit des émotions extrêmes ; soit que ces émotions exaltent tellement les forces circulatoires que subitement épuisées, elles ne puissent se rétablir, comme dans un accès de colère ; soit que, comme dans celles occasionnées par une violente douleur, les forces tout-à-coup frappées d'une excessive débilité, ne puissent revenir à leur état ordinaire. Si la cessation totale ou instantanée de la circulation n'est pas déterminée par cette débilité, souvent les parties en conservent une impression durable & deviennent consécutivement le siège de divers lésions organiques. Desault avait remarqué que les maladies du cœur, les anévrysmes de l'aorte se sont multipliés dans la révolution à proportion des maux qu'elle a enfantés.

Les étouffemens, l'oppression, &c. prouvent assez que la respiration n'est pas dans une dépendance moins immédiate des passions.

Dans cette longue suite de maladies chroniques ou d'affections aiguës, triste attribut du système pulmonaire, n'est-on pas souvent obligé de remonter aux passions du malade, pour trouver le principe de son mal ?

L'impression vive ressentie au pylore dans les fortes émotions, l'empreinte ineffaçable qu'il en conserve quelquefois, les squirres, &c. les vomissemens spasmodiques, les resserremens de l'estomac, les affections d'entrailles, les lésions organiques des intestins, de la rate, du pancréas, observées dans la mélancolie, l'hypocondrie ; tout cela indique assez le lien étroit

qui enchaîne à l'état des passions celui des viscères de la digestion.

Il en est de même des organes sécrétoires : une frayeur subite suspend le cours de la bile & détermine la jaunisse ; les larmes coulent avec abondance dans le chagrin, dans la joie, dans l'admiration même. — L'exhalation, l'absorption, la nutrition ne paraissent pas recevoir des passions une influence aussi directe que la circulation, la digestion, la respiration & les sécrétions. Mais cela tient sans doute à ce que ces fonctions n'ont point, comme les autres, de foyers principaux, de viscères essentiels, dont nous puissions comparer l'état avec celui où se trouve l'ame. Cependant les altérations qu'elles éprouvent alors ne sont pas moins réelles, & même au bout d'un certain temps elles deviennent apparentes. On peut s'en assurer en comparant un homme rongé de chagrin ou de remords avec celui qui jouit de la paix du cœur & de la tranquillité de l'ame, & l'on verra quelle différence distingue la nutrition de l'un d'avec celle de l'autre.

De toutes ces considérations on peut conclure avec Bichat, que c'est toujours sur la vie organique & non sur la vie animale, que les passions portent leur influence. (1)

Les affections de l'ame ou les passions, relativement aux effets qu'elles produisent sur l'économie, ont été divisées en chaudes & en froides, en destructives & salutaires, agréables ou pénibles, &c. On peut en effet les classer sous deux chefs principaux : il y a des

(1) V. Bichat, Recherches sur la Vie & la Mort.

passions qui excitent les forces vitales , augmentent l'activité organique & toutes les facultés , telles sont la joie , l'amour , la colère , l'espérance , &c. Nous les appellerons *stimulantes*. D'autres , telles que la haine , la tristesse , la crainte , &c. ralentissent les mouvemens vitaux , affaiblissent toutes les facultés & sont manifestement *débilitantes* ou asthéniques.

Les premières peuvent donner lieu à toutes les maladies , auxquelles préside un excès de ton ou d'excitation , désignées généralement par Brown & ses sectateurs , sous le nom de maladies sthéniques ; tandis que les autres deviendront souvent la source de maladies asthéniques , ou par défaut de force.

En admettant cette distribution des passions en deux classes générales , relativement à leurs effets , nous remarquons qu'elle paraît sujette à plus d'une exception. En effet , telle passion excitante diminuera l'action vitale & abatera la force des organes chez un individu dont la constitution faible ou l'état valétudinaire ne prête point au développement de ses effets ordinaires. D'un autre côté , Cullen explique cela par son système du collapsus , & Brown , par la faiblesse indirecte , laquelle est toujours le produit d'une excitation portée au-delà du degré convenable. Et dans ce sens , on peut soutenir que toutes les passions fortes sont asthéniques ; car c'est presque toujours à des maladies de ce genre , telles que la plupart des maladies chroniques , qu'elles donnent naissance consécutivement. Quelle est même la passion violente , occasionnée par un accident subit & inattendu , qui n'a pas causé des défaillances , l'apoplexie , la folie & la mort ?

Si c'est une passion stimulante , telle que la joie ou la colère, l'excitation est portée alors à un si haut degré, que l'organisme ne peut suffire à une réaction proportionnée ; & la force vitale épuisée par une lutte inégale , succombe , sans que l'ame ait , en quelque sorte , le temps de se reconnaître. Brown prétend qu'il y a , dans ce cas , épuisement total de ce qu'il appelle excitabilité , & il faut convenir que son système s'applique ingénieusement à ces phénomènes.

Mais quelque ingénieux que soient les systèmes au moyen desquels on cherche à rendre raison des effets des passions sur l'économie , ces derniers n'en restent pas moins inexplicables. Nous savons seulement que les passions présentent des nuances & des caractères indéfiniment variés , depuis l'état d'indifférence des anciens , jusqu'à l'exaltation la plus prononcée ; qu'elles varient dans leurs effets suivant leur nature , & que ceux-ci sont subordonnés à l'intensité de la passion , considérée comme cause stimulante ou débilitante , & à la disposition du sujet.

Une disposition particulière est indispensable au développement d'un effet déterminé. C'est ainsi que la musique est loin de produire la même impression sur tous les hommes. Tel prétendu amateur sera enchanté d'un morceau de musique dont l'exécution aura écorché l'oreille d'un bon musicien. Un bon tableau fera une toute autre sensation sur un peintre , qui sait apprécier le mérite des proportions , du dessin , de la perspective , du coloris , que sur un homme ordinaire qui admirera sur parole & regardera sans voir. C'est encore en raison

de cette disposition particulière, qu'un même plaisir, une même peine, ne nous affecte pas aussi vivement dans un temps que dans un autre.

Mais c'est en vain que nous nous renfermerions dans des généralités plus étendues; il faut nécessairement pour répondre à la question proposée, considérer en particulier les diverses passions, & tâcher de saisir les rapports qu'il y a entre chacune d'elles & la naissance de certaines affections physiques.

DES PASSIONS STIMULANTES.

LA JOIE.

Parmi les passions excitantes nous comptons d'abord la joie, qui maintenue dans un degré convenable, est l'état le plus salutaire dans lequel l'âme puisse se trouver; elle réveille l'activité des fonctions vitales, accroît l'action du cœur & des artères, & augmente la chaleur & la transpiration. La respiration est plus libre, toutes les facultés de l'économie sont fortifiées, & le système nerveux est modifié de la manière la plus heureuse. La joie, l'hilarité, est la passion habituelle des gens honnêtes & heureux par leur caractère; on n'est pas tenté de se défier d'un homme gai de nature; son cœur aimant & expansif imprime à toutes ses actions un charme qui attire; c'est ce naturel heureux qui caractérise le tempérament sanguin par excellence; c'est celui des hommes qui jouissent de la meilleure santé & de la plus longue vie. La gaieté & la joie nous sont tellement agréables & conformes à notre bien-être, que

nous nous y livrons sans réserve & sans le moindre retour sur nous-mêmes. Souvent la nature opprimée par la vive émotion qu'elle éprouve, sollicite des larmes salutaires, & l'âme est abreuvée de la plus pure des voluptés; le cœur semble être le siège d'une sensation particulière, qui n'est que l'effet de l'abord plus considérable du sang; aussi dit-on qu'on a le *cœur gros*; des palpitations se font sentir, le pouls est agité & la peau rougit plus ou moins, sur-tout au visage. Toutes les sécrétions s'opèrent avec plus de facilité, & dans le cas de leur lésion, la joie est de la plus heureuse influence sur elles.

Si cette passion est portée à l'excès, & particulièrement si elle est occasionnée par un accident subit, elle peut jeter l'économie dans le plus grand trouble, causer des défaillances, des insomnies, la folie, l'apoplexie, & même la mort subite.

L'histoire de cette femme spartiate qui tombe morte en revoyant ses fils qu'elle croyoit tués aux champs de Trafimène, est un exemple frappant de cette vérité. Sophocle meurt de joie en remportant la victoire aux jeux olympiques, malgré son grand âge. Diagoras de Rhodes succombe également au milieu des félicitations que lui prodigue la multitude sur les prix que viennent de remporter ses trois fils à ces mêmes jeux. Boerhaave rapporte, dans son traité des maladies nerveuses, qu'une fille tomba morte à l'aspect des richesses que rapportait des Indes un frère qu'elle avait long-temps pleuré. Pithagore faillit devenir fou lors de sa découverte du quarré de l'hypothénuse. On crut que Santeuil perdrait la tête

lorsqu'il eut trouvé la fameuse épithète *sacerdos* pour son poëme de la vierge.

Aussi est-il vrai qu'il faut user de beaucoup de précautions, lorsqu'on cherche à relever le courage ou à ranimer les esprits de ceux qui, par exemple, éprouvent une hémorragie dangereuse. L'abattement de l'ame & même un certain degré de découragement, peuvent servir à retarder l'impétuosité du sang, & donner le temps au caillot de se former. C'est pourquoi il ne faut pas trop se presser de donner au malade des assurances de salut, mais au contraire il est à propos de lui laisser quelque doute & quelque appréhension. Falconner dit qu'on fait grand tort aux pulmoniques qui crachent le sang, lorsqu'on se hâte de leur donner des assurances de guérison : cela ne sert qu'à augmenter l'excitabilité qui déjà est trop grande, & par une suite naturelle, à accélérer la circulation & la perte de sang. D'un autre côté, quand cette perte de sang est naturelle ou salutaire, comme l'évacuation périodique chez les femmes & le flux hémorrhoidal chez les hommes, & qu'elle n'est point excessive, il faut être très-prudent dans la manière d'employer les passions qui ont la propriété d'affaiblir. Combien de maladies de femmes qui ont rapport à l'écoulement périodique, ne doivent pas leur origine aux impressions de l'ame !

La joie, la gaieté peuvent seconder heureusement le médecin pour qui les moyens thérapeutiques ne se bornent pas exclusivement à la pharmacie. C'est sur-tout dans les maladies de langueur, où les sécrétions se font mal, où l'activité des fonctions est considérable-

ment diminuée , que cette passion est d'un grand secours. Telle est l'affection hypocondriaque dont l'ame éprouve principalement les effets, & qui par cela même donne un champ libre pour l'emploi des passions. Le développement de cette maladie semble tenir à un état de tristesse & de mélancolie ; l'esprit des malades est abattu par l'extrême crainte que leur inspire leur situation , dont ils désespèrent de pouvoir jamais sortir. Le moral & le physique ont un égal besoin de remèdes qui fortifient & qui donnent de la gaieté.

La joie a produit les plus heureux effets sur des malades. On a vu en Angleterre un homme condamné à une peine infamante , qui durant quarante ans avait été tourmenté par la goutte au point de ne pouvoir remuer les jambes. Pendant qu'on le menait au supplice, il obtint tout-à-coup sa grace, & en fut tellement ému qu'il recouvra au même instant l'usage de ses jambes & fut guéri à toujours de sa goutte.

Les passions qui affaiblissent, produisent plus souvent que les autres , les faiblesses & les défaillances. Néanmoins les passions stimulantes ont quelquefois opéré d'une manière semblable , & particulièrement la joie. Ces faits indiquent les précautions qu'il faut prendre en pareille occurrence. Les personnes très-irritables contractent facilement l'habitude de s'évanouir ; & rien ne fortifie plus cette tendance qu'une sollicitude trop marquée pour leur faire éviter tout ce qui pourrait les jeter dans cet état. Cela fixe leur esprit sur les objets qu'on voudrait éloigner de leur imagination ; & les accidens de la vie les plus ordinaires deviennent alors

la cause de la maladie qu'on désirait combattre. Une ferme résolution de résister aux impressions que certains objets peuvent faire , est le moyen le plus efficace pour changer cette disposition. Haller & Barthez en rapportent des exemples frappans , & chacun peut observer sur soi-même des faits qui confirment cette vérité. Tous les jours les personnes hystériques & hypocondriaques en fournissent aux médecins.

L'admiration mêlée à la joie ajoute souvent à l'intensité de ces effets. Le peintre Francia s'évanouit en contemplant un tableau de Raphaël , puis , s'étant relevé , compare un de ses tableaux à celui qu'il admire , & tombe mort. Murrai rapporte qu'en 1680, lors de l'entrée de l'ambassadeur turc à Paris, six malades d'un hôpital sur lesquels on avait épuisé tous les remèdes, furent guéris de leur paralysie & purent marcher, par suite de l'extrême joie que leur procura cet événement.

L' E S P É R A N C E.

L'espérance, cette divinité des malheureux , que les anciens ont représentée comme le remède de tous les maux, dans l'allégorie ingénieuse de la boîte de Pandore, est sans doute la passion la plus douce, celle dont le stimulus peut influencer le plus heureusement sur toutes les fonctions de l'économie. Elle semble former un point d'intermède entre la joie & le désir, & souvent elle n'est que la nuance d'une passion beaucoup plus forte : l'espérance a suffi pour soutenir les forces au moral & au physique pendant nombre d'années

nées chez des individus pour qui la possession d'un objet déterminé était le but auquel ils aspiraient. C'est dans le pouvoir que cette passion exerce sur toutes nos facultés qu'il faut chercher la cause des effets étonnans qu'obtiennent si souvent les drogues insignifiantes des charlatans. Aussi peut-elle être du plus grand secours dans une infinité de circonstances, où l'âme, abreuvée de tristesse & de deuil, fait partager son état de langueur à toute l'économie; & nous avons vu que dans certains cas d'hémorragie & de phtysie pulmonaire, il ne faut en user qu'avec la plus grande modération.

Associée à un violent désir, elle peut exciter à un point étonnant toutes les fonctions & notamment la circulation du sang. C'est ainsi qu'elle occasionne la rougeur & la chaleur de la peau, & qu'elle accélère le pouls, qui par fois conserve de l'irrégularité qu'entretient probablement la crainte d'être déçu dans son espoir. C'est à ce symptôme du pouls qu'Erasistrate découvrit l'amour d'Anthiocus pour sa belle-mère.

Comme la joie, cette passion a suffi pour guérir des paralysies opiniâtres; elle a ranimé, pour quelque temps, d'une manière incroyable, la faculté de tous les mouvemens du corps & toutes les forces de l'esprit.

L'histoire en a conservé un exemple frappant dans ce dernier trait de la vie de Muley-Moluk, qui porté dans une litière & prêt à succomber à sa maladie, parut tout-à-coup revenir à la vie dans la dernière bataille qu'il livra : voyant que ses troupes se débandaient, il se jeta au milieu d'elles, rallia son armée & la ramena à la charge & à la victoire; il se fit alors replacer

dans sa litière où il expira quelques momens après, en tenant un doigt sur la bouche, pour commander le secret à ceux qui l'entouraient.

Quand le désir est porté au dernier degré de violence, il peut causer l'épilepsie, des anévrysmes du cœur, de l'aorte, par les mouvemens irréguliers qui sont imprimés aux organes de la circulation. Haller, en rapporte des exemples.

Le *désir* toutefois paraît être plutôt un attribut de certaines passions, qu'une passion même : il peut être associé à des affections débilitantes aussi bien qu'à des stimulantes. C'est ainsi qu'il est ordinairement accompagné de crainte, & que pour peu que celle-ci domine, ses effets doivent être affaiblissans. Le désir peut aussi être trompé, & faire place alors à la tristesse, à la mélancolie, ou bien à la fureur, à l'envie, à la jalousie, &c. L'avarice même, passion souverainement déprimante, peut être associée au désir & changer la nature de ses effets sur l'économie.

L' A M O U R.

L'amour, dont l'empire universel s'étend sur tous les hommes indistinctement, qui fait le malheur des uns & le bonheur du plus grand nombre, consiste dans le désir de la possession de son objet. Cette passion, qui augmente à mesure que nous découvrons plus de perfections dans la personne aimée, ne s'entretient que par les obstacles, s'irrite en raison de leur nombre & ne parviendrait jamais au degré de violence, dont tant de funestes effets attestent le pouvoir, si elle n'était contrariée dans le seul but vers lequel tendent tous

ses efforts. L'amour ne montre ordinairement ni l'impétuosité de la colère, ni l'abattement de la douleur ; c'est le plus souvent une passion tempérée ; mais dans ses vicissitudes & ses excès, elle peut réunir les extrêmes de ces deux affections. Dans l'amour heureux, le cœur palpite de plaisir ; un air de vivacité & d'assurance brille sur tous les traits ; les yeux sont saillans, le langage est animé ; la vigueur du corps augmentée semble être le prélude des plus doux instans où elle sera développée selon l'intention de la nature. Cet amour porté au comble, semble absorber toutes les autres facultés, & prend le nom de volupté. Son siège alors est évidemment dans les parties consacrées au plaisir d'un sixième sens.

Mais si l'amant subjugué par sa passion, ne parvient pas à la faire partager & perd l'espoir d'être aimé ; de stimulante qu'elle était, cette vive affection se change en une douleur profonde : la pâleur se répand sur son visage ; sa voix devient faible, languissante, interrompue ; il a les regards abattus ; l'air pensif & distrait ; des soupirs s'échappent de sa poitrine ; il recherche la solitude & l'ombre où il reste plongé dans de profondes rêveries. Bientôt la maigreur vient la défigurer, ses yeux se cèdent ; l'appétit se perd de plus en plus ; des rêves effrayans troublent son sommeil : la mélancolie, le désespoir & la manie terminent souvent cet état de souffrance. Telle était à-peu-près l'état d'Antiochus, lors qu'Erasistrate reconnut adroitement qu'il aimait éperdûment sa belle-mère, dont la possession le rendit à la vie & à la santé.

Tulpius nous a conservé l'histoire d'un jeune homme, qui ayant été refusé par une femme qu'il voulait épouser, tomba subitement en catalepsie, & resta un jour entier dans la même position à laquelle il ne fut enfin arraché que par la voix d'un ami qui l'entretint de son amour en lui faisant entrevoir quelque espérance.

Cette passion peut enfanter toutes les maladies qui tiennent à un excès d'excitation & celles qui dépendent d'une faiblesse indirecte : la folie, la manie, la langueur, la mélancolie, la chlorose & la fureur utérine, &c. &c.

Cette influence si prononcée de l'amour a fait dire à des médecins, que c'était une véritable maladie formée par la réunion des impressions morales & physiques, que comme maladie, son siège principal paraissait être dans les plexus nerveux des viscères renfermés dans les hypocondres; d'où provenait cette chaleur brûlante qui dévore les entrailles des personnes amoureuses; & qu'on pouvait expliquer par-là, pourquoi de fréquentes purgations ont quelquefois emporté complètement cette maladie.

Mais c'est donner dans un extrême opposé à celui qu'on a reproché avec raison à l'amour platonique. N'est-ce pas ravaler l'homme au rang de la bête, que de réduire chez lui la passion de l'amour, qui a été souvent la source des plus grandes vertus & qui a produit des héros, au besoin instinctif de satisfaire un désir brutal, qui, pour être le terme des plus vives recherches, n'est pas toujours celle des jouissances qu'ambitionne le plus un amant ?

L A C O L È R E.

Si l'on ne peut avec Aristote & le chantre fameux de l'Iliade, ce grand peintre des passions humaines, qui compare la douceur de la colère à la suavité du miel, ranger cette affection perturbatrice parmi celles dont la sensation est agréable, elle n'en est pas moins stimulante. C'est sans contredit la passion la plus violente dont l'ame puisse être tourmentée. L'homme en colère est dans une agitation universelle; la circulation du sang est vivement accélérée, & l'impétuosité de son cours déterminée vers la tête; le visage est rouge & comme bouffi; les yeux poussés hors des orbites par la contraction simultanée de leurs muscles, sont scintillans & paraissent plus grands; ils sont en effet plus convexes en-dehors, & les chambres que sépare l'iris éprouvant une dilatation considérable; la réfraction des rayons est trop prompte, il en parvient moins sur la rétine, & l'homme furieux ne voit les objets que confusément : il est donc vrai de dire que *la colère l'aveugle*.

Quelquefois les extrémités capillaires sont saisies de spasme, & une pâleur effrayante se répand sur toute la figure. Les muscles de la face sont irrégulièrement contractés ainsi que ceux de la langue, qui n'articule plus qu'en balbutiant; la gorge est resserrée, & le spasme est quelquefois tel que l'étouffement s'ensuivrait si cet état violent ne s'amendait pas; car la respiration reste suspendue & ne se fait que par un sifflement de la poitrine; un hoquet opiniâtre survient, & la salive fouettée dans l'intérieur de la bouche, paraît en écume & ne sort qu'en

petite quantité à cause du resserrement de la bouche par l'effet de la contraction de tous les muscles environnans. Tous les sphincters sont dans le même état. Un mal-aise douloureux se fait sentir dans les hypocondres, & notamment du côté droit, à cause de l'affinité singulière qu'a cette passion avec les organes de la sécrétion de la bile sur laquelle son influence est si prononcée. Le pouls est irrégulier, & par momens tout l'extérieur du corps est saisi d'un froid mortel.

Les effets de la colère sont aussi variés que nombreux. Ils épuisent en peu de temps les forces du corps & de l'esprit & amènent la faiblesse indirecte; de manière que parmi les passions stimulantes celle-là surtout peut produire tout l'accablement & toutes les conséquences attachée aux passions débilitantes. C'est ainsi que l'apoplexie compte également au nombre de ses causes, la colère & la crainte, passions violentes mais de nature diverse. Chez les pléthoriques, qui ont le cou court, font peu d'exercice & ont un régime succulent, les passions stimulantes produiront des affections comateuses, & ce que l'on nomme apoplexie sanguine. Chez les personnes maigres, dont le système nerveux est faible, l'apoplexie séreuse, dont la cause disposante est plutôt l'inanition que la pléthore, sera le produit des passions énervantes, & peut être aussi des passions excitantes si elles ont un degré de violence tel que la chute des forces & d'énergie doive succéder à leur extrême excitation.

Mais dans les premiers instans de la colère, l'augmentation considérable des forces physiques, & tous les

autres signes mentionnés annoncent suffisamment l'excès de stimulus. Nous disons dans les premiers instans ; car la colère , comme les autres passions , a plusieurs degrés. On la sent naître , & l'homme qui s'est étudié à modérer ses affections peut parvenir à l'étouffer. Aussi St.-François de Salles , conseillait - il aux hommes colères , de boire un grand verre d'eau fraîche dès qu'ils se sentiraient prêts à se livrer aux transports de cette aveugle passion.

Les auteurs sont pleins de faits qui attestent les conséquences fatales de cette passion. Tels sont , des hémorragies , des inflammations locales , l'apoplexie (Aretée , Hildan , Harvée , Haller ;) des turgescences de bile , qui amènent des vomissemens & des diarrhées (Gaubius ;) des transpirations excessives (Sanctorius , Young , on *Opium* , &c. ;) des ecchimoses , des cicatrices qui se r'ouvrent (Dejean , Comment. in Institut. Path. Gaubii ;) des accès épileptiques , la passion iliaque , des fièvres inflammatoires (Home ;) exanthématiques , putrides , malignes (Dejean ;) des larmes sanguinolentes (Tulp ;) des exsudations de sang par les lèvres (Camerarius ;) des hémoptysies (Lorry ;) la crevasse des gros vaisseaux , la formation subite d'un anévrisme (Dehaen ;) la dilatation des vaisseaux qui partent du cœur (Lancisi , Senac ;) des taches d'apparence scorbutique (Acta Hafnienfia ;) qu'il faut bien se garder de confondre avec celles de cette nature , sur-tout dans des cas de médecine légale

Vanswieten rapporte l'histoire d'une femme colère qui succomba étant grosse à une hémorragie utérine , peu

après s'être vivement querellée. Pechlin en a vu une autre qui fut frappée de la paralysie des deux extrémités inférieures après avoir eu un accès de colère contre son enfant.

Si cette passion peut produire d'aussi effrayans effets sur des personnes saines d'ailleurs, combien ne fera-t-elle pas à redouter chez celles qui sont déjà malades & dont le genre de maladie dispose naturellement à l'irascibilité, à l'impatience, telles que les fiévreux, les femmes grosses, hystériques, les nouvelles accouchées, les asthmatiques, &c.

Une chose étonnante, & qu'on tenterait en vain d'expliquer par les agitations extrêmes & les réactions, qui ont lieu de la part des solides sur les fluides, c'est l'influence de la colère sur la nature des humeurs. Comment concevoir qu'elles puissent être dénaturées au point de communiquer tous les symptômes de la rage, des convulsions & une mort prompte ? On voit des femmes hystériques chez qui la colère agit si rapidement qu'elles rendent une bile âcre fortement colorée, qui semble ensuite infecter toutes leurs humeurs (Hoffmann, de cachexiâ hystericâ). Dejean parle d'une nourrice dont le nourrisson périt dans d'affreuses convulsions pour l'avoir têtée pendant qu'elle était en colère. Il cite encore la fin tragique d'un soldat qui, ayant été mordu à la main par une femme avec laquelle il se débattait, mourut d'une espèce de tétanos, & l'histoire d'un jeune homme, qui, furieux de ne pouvoir assouvir sa vengeance, se mordit un doigt, & mourut peu de temps après ayant horreur de l'eau & tous les symptômes de la rage. — On sait depuis long-temps que la

morsure des coqs qu'on irrite, est très-dangereuse, quelle a donné lieu à ces mêmes accidens; & qu'il a suffi que des chiens fussent mordus par d'autres chiens qui n'étaient que furieux, pour devenir enragés.

Cette détérioration des humeurs donne lieu à des hémorragies par érosion, aux acrimonies du plus mauvais genre, telles que d'artres, lèpre, ulcères, &c. (V. Lorry, de morbis cutaneis).

Mais c'est sur les organes de la sécrétion de la bile & sur cette humeur même, que la colère exerce principalement sa perfide influence. La bile est secrétée en plus grande abondance, & nous venons de voir qu'elle éprouve dans sa nature des modifications instantanées d'où résultent des fièvres bilieuses, putrides; des diarrhées abondantes ou des vomissemens quelquefois si violens, qu'on a vu des malades, rendre par cette voie, des vers solitaires, qui avaient résisté à tous les remèdes (Rosen de Rosenstein).

Les anciens étaient tellement persuadés que l'ictère est le plus souvent déterminé par les affections de l'ame, qu'ils désignaient la colère & la jalousie par les symptômes propres à cette maladie, ou par les organes qui sont supposés en être le siège. (1)

(1) Cum tu Lydia Telephi

Cervicem roseam, & cerea Telephi

Laudas brachia, vae meum

Fervens difficili bile tumet jecur. *Hor. od. II.*

. Ut mihi sæpè

Bilem; sæpè jocum virtù movere tumultus. *Hor. epist. II.*

. Calido sub pectore mascula bibi

Intumerit.

Perf. sat. LV.

C'est sur-tout dans les pays chauds que la jaunisse doit être le produit des passions stimulantes; & cela tient probablement à ce que les passions qui dépendent le plus de la vie animale & sont communes à tous les animaux, comme la colère, la jalousie, &c. exercent leur influence sur l'épigastre ou sur le centre nerveux du diaphragme; alors les plexus nerveux du foie étant affectés de spasme par quelqu'une de ces passions, les vaisseaux sécréteurs se resserrent, s'obstruent, la bile reflue dans la masse du sang & la jaunisse se déclare. Dans les pays chauds, la fibre est plus sèche, plus roide, plus irritable; aussi les obstructions qui arrêtent le cours de la bile sont-elles fréquentes dans ces climats où la colère & la jalousie sont des passions exaltées. Mais ces affections agissent-elles alors comme cause ou comme effets, ou bien sont-elles l'une & l'autre alternativement? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider.

La colère produit aussi quelquefois des effets salutaires. Par la raison qu'elle excite toutes les forces, qu'elle augmente les sécrétions & les excrétions, qu'elle ajoute à la force stimulante du principe vital, elle peut être suivie d'heureuses conséquences chez des personnes phlegmatiques dont la circulation est lente, la fibre relâchée & où le défaut de stimulus force le médecin à en appliquer d'artificiels.

C'est ainsi que chez les paralytiques, où l'action & le mouvement sont supprimés, les oscillations qu'elle procurera à ces parties languissantes, rétablira l'équilibre d'action entre les humeurs & les solides. La bile

fécrétée plus abondamment irritera d'avantage le tube intestinal ; la circulation du sang fera ranimée & les parties paralysées pourront être rendues au mouvement. Haller cite des cas de paralysie & de goutte guéries par des accès de colère. Des transports violens de cette passion ont rendu la parole à des individus qui depuis long-temps en étaient privés & ont même prolongé la vie de plusieurs jours. Quant à la goutte , elle paraît avoir une telle analogie avec cette passion , que Sydenham, pensait qu'un accès de goutte pourrait être appelé un accès de colère (de Podagrâ.)

Avant de passer aux passions asthéniques ou débilitantes , nous traiterons de deux affections , qui , sans être des passions proprement dites , peuvent néanmoins être rangées parmi les modifications de l'ame dont les effets sont bien prononcés sur l'économie. L'une est la force d'ame capable de résister aux accès de la douleur ; l'autre est la confiance dans le médecin de notre choix & dans l'efficacité des remèdes.

Ferme résolution de résister à la douleur.

Quant à la première, l'expérience journalière nous prouve que rien n'est plus propre que cette force d'ame, à entretenir la santé & la vigueur du corps, à le préserver des fièvres intermittentes pernicieuses , au milieu des marécages , & de la contagion des fièvres pestilentiels dans les camps & les hôpitaux. L'énergie de l'esprit entretient l'énergie du cerveau , d'où résulte une grande force du cœur & un mouvement général d'expansion qui facilite toutes les fonctions ; tandis que

l'abandon des facultés de l'ame & l'habitude contractée de n'obéir qu'à ces passions, créent ce découragement & ces terreurs paniques qui anéantissent les forces vitales, changent instantanément l'état des organes de la circulation, de la respiration, de la digestion, de l'inhalation & de l'exhalation, & altèrent jusqu'à la couleur de la peau.

On a remarqué que les maladies cutanées sont devenues plus fréquentes chez tous les peuples qui ont vécu sous la tyrannie, sur-tout dans le passage de la liberté à l'état d'oppression, & chez les individus que leurs richesses & leur naissance exposaient d'avantage aux soupçons & à la cruauté des tyrans; ce qui prouve combien grande est l'influence des affections tristes de l'ame sur les divers systèmes du corps. (Fodéré, Essai des Physiol. Positive.)

Barthez, (Nouv. Elém. de la science de l'homme,) fait mention de ce que peuvent de fortes passions sur les lois qui régissent la machine animale. L'ame, dit-il, qui possède son intelligence naturelle, peut quelquefois être affectée de fortes passions dans les derniers temps de la vie : & l'on a des exemples singuliers de l'influence que ces passions peuvent avoir pour retarder la mort.

En effet, d'après une observation de Pechlin, (Observ. 3, lib. 3,) il est très-probable qu'un grand désir de voir, avant de mourir, une personne fort chère, peut prolonger l'agonie & retarder la mort de quelques jours.

Robinson cité par Gaubius, (de Regimine Mentis,)

a vu un homme moribond & manquant déjà de poulx, chez qui un accès de colère releva le poulx & les forces pendant une heure, & qui mourut très-promptement après que cette agitation de son ame eut été calmée.

Confiance dans le médecin de notre choix.

La confiance dans le médecin de notre choix & dans l'efficacité des remèdes opère vraisemblablement en occupant toute l'attention de l'esprit, & par ce moyen le rendant inaccessible à toutes les autres impressions, ou bien en communiquant au système organique un degré de ton & de vigueur en état de résister au principe morbifique. Cette confiance est des plus efficaces dans les maladies périodiques & dans celles qui sont principalement du genre moral. C'est un axiôme vulgaire que la confiance que le malade a dans son médecin est déjà la moitié de la guérison; s'il est frappé de terreur il est à demi mort. Aussi un médecin, comme un général d'armée, comme un pilote, doit être calme au milieu du danger, montrer une physionomie assurée, parler d'une voix ferme. On observe que les malades ont une sagacité singulière pour interpréter les discours & les moindres gestes de ceux qui les environnent, & sur-tout de leur médecin. Il faut donc qu'il soit pour eux comme un ange tutélaire, que sa vue ranime la confiance dans leur cœur : leur ame abattue reprendra alors son énergie & redonnera au principe de vie une action assez efficace pour surmonter la cause de la maladie.

La confiance dans les remèdes ou dans certains re-

mèdes, peut agir sur l'imagination de manière non-seulement à préserver, mais aussi à guérir de plusieurs maux. Les amulettes dont les anciens faisaient usage, & dont on trouve encore des traces chez les modernes, prouvent assez le parti qu'on en a tiré dans tous les temps. Stahl & ses disciples appliquaient aux personnes sujettes aux hémorragies, des morceaux de jaspe & de pierre hématite. Le corail est encore une de ces substances, qui offrant une couleur semblable à celle du sang, a été jugée propre à arrêter les hémorragies : on faisait porter aux femmes qui avaient des pertes de sang, un collier & des bracelets de corail. Il est vraisemblable que le degré de confiance du malade en de pareils topiques, suppléait à leur peu de vertu, en fixant l'attention de l'âme & lui inspirant beaucoup d'espoir. La crainte a quelquefois tenu lieu de confiance en semblables cas : c'est ainsi qu'un crapaud vivant, pendu au cou du malade, est un remède connu & pratiqué en Angleterre, par le peuple, pour arrêter une hémorrhagie du nez. On peut croire que l'horreur causée par un objet si odieux retarde les oscillations des vaisseaux, & diminue ainsi la vélocité avec laquelle le sang parcourt ses canaux.

Nous saisissons cette occasion pour remarquer que les fièvres intermittentes sont peut-être les maladies sur lesquelles l'imagination & les passions exercent le plus d'empire. Ces fièvres ont souvent été guéries par des remèdes qui n'avaient d'autre vertu médicale que la confiance & la réputation dont ils jouissaient. Des amulettes ridicules accompagnées de cérémonies & de

paroles mystérieuses, ont quelquefois fait des merveilles dans ce genre. Parmi les gens du peuple, de bonnes femmes font en possession d'employer des remèdes d'un goût & d'une apparence tellement dégoûtante, qu'il en résulte une vive impression sur les sens, qui, à l'aide d'une extrême confiance, produisent tout ce qu'on en attendait. Or, cette dernière est stimulante & imprime aux organes un degré de force propre à combattre leur faiblesse & l'espèce d'irritabilité qui en est la suite, & qu'on peut regarder comme une des principales causes qui disposent à l'accès de la fièvre. D'ailleurs la confiance dans ces cas est toujours accompagnée de la joie que donne l'espoir de guérir, & nous avons vu que le propre de cette passion est d'augmenter le mouvement du cœur & des artères, & par suite la transpiration par laquelle la crise salutaire qui enlève les fièvres intermittentes a lieu le plus ordinairement. Falconer croit que cette confiance dans un remède donné peut encore agir en fixant l'attention de manière à rendre le système organique insensible à toute autre impression. Pline (Hist. natur. lib. VII. cap. 50) rapporte que Quintus Fabius Maximus fut guéri d'une fièvre quarte par une forte application aux opérations de la guerre. Cette opinion de Falconer est appuyée sur ce que des personnes livrées à des transports violens de l'ame, à de profondes méditations, qui absorbaient toute l'attention de l'esprit, comme les enthousiastes, les fous, se trouvant exposées à de fortes douleurs de corps, n'ont paru ressentir aucune peine : elles souffrent en effet les excès du froid & du chaud, tous les écarts de

régime possibles & vivent au milieu des maladies contagieuses sans en éprouver les funestes effets, qu'elles n'auraient pu éviter si le système nerveux n'eut été frappé d'autres impressions.

Les fièvres contagieuses n'offrent pas moins que les fièvres intermittentes, des exemples, de l'influence des passions, soit comme moyens préservatifs, soit comme remèdes curatifs. Tous les médecins ont observé que la crainte par exemple, en diminuant l'énergie de la force vitale & en augmentant la susceptibilité du système nerveux, est une des causes qui rendent les principes de la contagion le plus actifs. Hoffmann & Cullen veulent qu'on fortifie sur-tout l'ame contre cette affection dans les cas de fièvres contagieuses. Hoffmann vante même l'effet des amulettes dans lesquelles le peuple a confiance, en temps de peste (de origine & naturâ pestis). On affermira l'espoir & la confiance des malades en assurant au peuple que la maladie est bénigne par elle-même, & que les préservatifs, dont on fera faire usage, telles que les fumigations muriatiques ou nitriques, &c. sont un moyen sûr de salut.

Les anciens prenaient plus de soin que nous, d'agir sur l'esprit des malades, d'écarter tout ce qui peut agiter leur ame ou diminuer leur confiance. On peut voir à cet égard tout ce que prescrit Arétée pour le traitement de la fièvre ataxique, ou lente nerveuse d'Huxham, pour celui de la phrénésie, &c. Il fait sentir combien il importe que le médecin ranime le courage du malade & lui rende des forces en l'assurant d'une prompte guérison. Ce grand médecin prescrit des soins
qui

qui semblent d'abord minutieux , mais dont l'ensemble ne peut manquer de concourir puissamment au bien-être du malade. En traitant de la phrénésie , il veut que le patient soit dans une chambre dont les murs ne présentent aucune peinture , aucune saillie , dans la crainte que son imagination ne se livre à des illusions fâcheuses. Il veut même , à cet effet , que les couvertures soient unies & sans inégalités ; & certes ces petites choses ne sont point à négliger. J'ai connu un étudiant en médecine , qui dans le délire d'une fièvre putride , contractée au milieu des travaux d'un cours d'anatomie , prenait les fleurages de sa courte-pointe pour des os , des muscles , des vaisseaux ; il se tuait à en déclamer la description , devenait furieux si on lui enlevait l'apparence de ces objets , & tombait ensuite dans un état de prostration des plus alarmans.

Il n'est pas moins utile de se conformer aux désirs du malade , sur-tout , s'il est d'un naturel violent & irritable.

Si la lumière l'inquiète ou exerce par trop son imagination , on la supprimera ; on tiendra au contraire la chambre éclairée , si l'obscurité cause de la frayeur par l'espèce d'incertitude qu'elle répand sur les objets environnans. Dans les cas de délire , on a aussi tiré parti , pour le calmer , de la lumière qu'on laisse pénétrer par une petite ouverture , & sur laquelle on tâche de fixer les regards du malade , pour concentrer ainsi son attention & détourner de son esprit une foule d'idées incohérentes.

Il faut encore avoir soin d'éloigner les personnes

dont la société déplaît au malade , & lui procurer celle des amis avec lesquels il aime à se trouver : ils ne paraîtront toutefois que par intervalles , afin que le bien-être qui doit résulter de leur présence ne soit pas diminué par l'habitude.

La crampe & d'autres affections spasmodiques , telles que le hoquet , &c. nous offrent encore des preuves du pouvoir des passions dans l'application qu'on en fait pour faire cesser ces maux. Une foule de remèdes bizarres , qui n'ont aucune vertu par eux-mêmes , sont employés & réussissent journellement , en faisant une impression de surprise ou d'horreur sur l'imagination des malades. C'est ainsi qu'on conseille de porter sur soi un os d'un parent mort , de rompre un bâton de soufre dans les mains , de passer sur un cimetière , &c. &c.

Nous voyons encore les bonnes femmes porter un collier de bouchons de liège , pour faire passer leur lait , & répandre un peu de cette humeur sur une pelle rougie & l'y brûler.

Ne faut-il pas attribuer à l'extrême confiance la plupart des cures dont on a voulu faire honneur au magnétisme , au perkinisme , & peut-être même , dans quelques cas , au galvanisme , tout récemment ?

Quant aux autres phénomènes du magnétisme , les médecins commissaires ont bien prouvé dans leur rapport au roi de France , que l'imagination seule suffit pour produire tous ces mouvemens convulsifs qu'on attribuait faussement à cet autre principe.

Les personnes mordues par un chien enragé , qui faisaient un pèlerinage à l'abbaye de St. Hubert , où

ordinairement elles passaient un certain temps sans que la rage se développât, & s'en retournaient raffermies contre la crainte de devenir hydrophobes, ne nous donnent-elles pas une preuve manifeste du pouvoir de la confiance sur le développement des maladies ?

Un homme était frappé de l'idée qu'un tambour battait continuellement dans son oreille : rien n'avait pu le guérir de cette folle imagination. Un chirurgien de ses amis parvint à capter sa confiance en prenant le parti d'abonder dans son sens ; il lui fit une incision dans le pavillon de l'oreille, & aussitôt lui présenta un petit tambour d'ivoire, dont il s'était muni, & qu'il disait avoir retiré de l'oreille du malade. Cet homme, qu'un prétendu bruit de tambour & l'idée de l'existence de cet instrument de musique, rendaient à moitié fou, fut aussitôt guéri de son bourdonnement & n'entendit plus aucun bruit dans son oreille. Mais quelque temps après, un parent indiscret s'étant moqué de sa bonne foi en lui découvrant la supercherie, le bruit revint aussitôt & le malade en mourut.

J'ai connu une Dame, qu'un bourdonnement d'oreille, dont elle s'exagérait le danger, rendait très-malheureuse & faisait consulter tous les gens de l'art. Je découvris un jour que lorsqu'elle était livrée aux distractions de la société, elle n'en ressentait rien, de manière que je pris le parti d'en rire, ce qui me réussit mieux que tous les remèdes, & même le galvanisme, dont l'emploi ne faisait que la confirmer de plus en plus dans l'idée qu'elle portait un mal incurable. Quand personne ne s'en occupa plus, le mal disparut de lui-même.

DES PASSIONS DÉBILITANTES.

L A T R I S T E S S E.

La tristesse ou la douleur est une passion épuisante, qui, en nous rappelant sans cesse un objet de peine, éloigne de nous les pensées agréables qui pourraient nous occuper. Cette affection en se prolongeant, prend le nom de chagrin. — Le cœur est comme oppressé par un fardeau, la chaleur animale paraît diminuée, la circulation des humeurs est languissante; bientôt les solides perdent de leur ton, l'appétit se déprave & se perd, les digestions se font mal; les yeux sont ternes, affaiblis; la face est décharnée; les muscles deviennent flasques & la peau présente moins de résistance; la gorge est par fois reserrée, la respiration se fait avec effort, de profonds soupirs s'exhalent lentement de la poitrine; les larmes apportent un soulagement momentané, & leur présence annonce, pour le moment, la cessation du spasme : aussi les regarde-t-on, comme un bien-être, & appréhende-t-on l'état d'un homme livré à une profonde douleur & privé du secours des larmes.

Petit-à-petit les forces s'épuisent, toutes les sécrétions & excréments s'altèrent, le pouls se déprime, la chaleur & la transpiration diminuent de plus en plus. Cet état de l'ame peut être une cause déterminante de la consommation & du marasme, par la manière dont la respiration sur-tout en est affectée; car tout ce qui nuit à l'action des poumons, dans lesquels le sang acquiert ses qualités vivifiantes & réparatrices, devient la source

de tous les maux qui tiennent au défaut d'affimilation & de nutrition.

Une vive douleur ressemble , dans son accès , aux efforts violens de la colère , & peut se terminer par l'apoplexie , la phrénésie , la manie & le suicide.

La tristesse , en ralentissant l'action du cœur , des artères & des muscles , concentre plus spécialement ses pernicioeux effets dans la région des hypochondres , sur le système glanduleux , sur celui de la veine porte & sur la matrice. C'est pourquoi elle donne si fréquemment naissance au mal hypochondriaque , à la passion hystérique , aux fleurs blanches les plus rebelles , aux suppressions des règles , & quelquefois même à des hémorragies utérines. Elle influe puissamment aussi sur l'apparition des hémorroïdes & leur traitement. Par son action sur le système lymphatique , elle cause l'hydropisie , les œdèmes & des squires dans les parties glanduleuses : c'est peut-être en conséquence de cette action qu'elle agit si sensiblement sur les cheveux , dont elle change la couleur.

Cette passion , en diminuant les forces de l'esprit & du corps , augmente considérablement la susceptibilité pour les maladies putrides & contagieuses. Le corps en est plus disposé à être affecté par les miasmes pestilentiels , & cela par la même raison que la force d'ame est , comme nous l'avons vu , le meilleur préservatif de ces miasmes.

Mais remarquons ici que l'habitude peut avoir une grande influence sur l'augmentation ou la diminution d'énergie du principe vital , & qu'elle a souvent mis

à l'abri des miasmes les plus délétères, ceux qui ont été long-temps exposés à leur action. En voici un exemple frappant. Bonel, médecin de Genève, connu par divers ouvrages qui ont eu une grande réputation à la fin de l'avant dernier siècle, avait exercé son art avec beaucoup de succès pendant quarante ans, lorsqu'il cessa de pratiquer & se retira à la campagne, où il ne vit que peu ou point de malades. Il y avait près de dix ans qu'il vivait dans la retraite, lorsqu'il fut appelé, par quelques circonstances, à donner des soins à un jeune homme qui avait la petite-vérole. Peu de temps après il la prit lui-même, à l'époque où la contagion avait pu la communiquer. La longue absence de la contagion en avait développé chez lui la susceptibilité que l'habitude avait éteinte pendant qu'il y avait été souvent exposé, mais dont apparemment les premières impressions n'avaient pas été assez fortes pour déterminer chez lui la maladie.

La tristesse jouit du funeste pouvoir de rappeler les fièvres intermittentes qui ont été guéries, & de les rendre plus rebelles. (1)

(1) Son influence sur l'estomac, le cœur & le système nerveux n'est pas moins frappante. Morgagni rapporte un cas de perte complète de l'appétit qui dura huit mois, à l'occasion d'une nouvelle fâcheuse survenue tout-à-coup. Camerarius a trouvé chez des personnes mortes de chagrin, le cœur resserré sur lui-même & ayant le ventricule gauche plein & dilaté. Lieutaud cite des cas d'apoplexies causées subitement par la douleur de l'ame. On a vu la tristesse produire des morts subites : Charles de Bourbon fait ouvrir le tombeau

Mais il y a deux maladies qui se composent presque uniquement de cette passion : ce sont l'hypochondrie & la mélancolie. Dans l'hypochondrie , les malades sont d'une humeur sombre & farouche ; leur esprit est abattu par l'idée de leur incurabilité. On ne ferait cependant qu'aggraver le mal si l'on voulait persuader à ces pauvres malades que leur maladie n'est que dans l'imagination ; il vaut mieux exciter leur courage , en leur représentant qu'il est indigne du caractère de l'homme de se plaindre continuellement des maux attachés à l'humanité ; qu'il faut savoir résister aux coups du sort & ne pas s'en laisser abattre , &c. Il faut aussi les égayer , & on peut avec ménagement se servir de l'arme puissante de l'ironie. On évitera en outre qu'ils ne réfléchissent sans cesse sur leur situation , en les faisant voyager , ou en les occupant d'affaires ou d'amusemens qui fixent à la fois l'attention de leur esprit & exercent le corps : ces deux conditions doivent être réunies.

Dans la *mélancolie* , l'ame est absorbée dans une seule idée : il faut rompre cette attention exclusive & la partager entre plusieurs objets variés. Les mélancoliques sont taciturnes , solitaires ; ils méprisent les agrémens de la société & sont d'une susceptibilité extrême. — Les voyages sont encore ici ce qui convient le mieux , mais il faut éviter de laisser entrevoir aux

de son père , & tombe mort en contemplant ses restes inanimés. Thomas à Thussing assure avec vingt autres , que les maladies engendrées par la tristesse , présentent des difficultés presque insurmontables au médecin qui entreprend de les guérir.

malades qu'ils ont pour but de les distraire. On peut les motiver sur les goûts particuliers & les talens des malades. Vanswieten rapporte que des hommes de lettres, affectés de cette cruelle mélancolie, qui ne voulaient pas se rendre aux eaux minérales, dans la crainte de passer pour donner trop de soins à leur santé, se déterminèrent à suivre le conseil qu'on leur donna, de voyager dans le dessein de visiter les savans étrangers, les bibliothèques, &c. ils en furent parfaitement guéris.

On procurera aux malades des récréations qui seront en rapport avec leur goût dominant. Ainsi, selon le conseil de Cælius Aurelianus (lib. I, c. 5), on entretiendra l'homme de lettres de questions philosophiques; le fermier, d'agriculture; le marin, de ce qui concerne la mer. On pourra avoir recours à la musique pour la plupart d'entr'eux, comme le conseille Celse (lib. III).
*„ Quorumdam discutiendæ tristes cogitationes, ad quod
 „ symphonizæ & cymbala, & strepique proficiunt. „*

On peut encore se servir utilement de passions contraires à celles qui dominent chez le malade. Vanswieten cite l'histoire d'un homme qui s'était rendu célèbre en Hollande par sa manière de guérir les maniaques furieux. Il domptait leurs emportemens en les traitant comme des bêtes féroces, les chargeans de chaînes, de coups, les plongeant dans l'eau froide, &c. Dès qu'ils s'apaisaient il les traitait avec douceur & leur donnait tout ce qu'ils désiraient, de manière que peu-à-peu, la seule crainte des mauvais traitemens suffisait pour comprimer les accès de fureur & pour les guérir.

On peut donc retenir utilement par la crainte, des malades sujets à s'emporter : il ne sera pas moins convenable d'exciter le courage de ceux dont l'humeur pufillanime les fait trembler à la moindre idée de danger ; d'égayer ceux qui sont tristes & sombres, &c.

On fait comment les magistrats parvinrent à arrêter une sorte de mélancolie épidémique qui s'était emparée de l'esprit des filles de Milet, qui toutes finissaient par se donner la mort. Ils ordonnèrent que les corps de celles qui se seraient tuées, fussent traînés tout nus dans les rues. La honte & la pudeur furent dans ce cas les deux passions triomphantes.

Les livres des plus célèbres auteurs anciens & modernes, sont remplis d'histoires de mélancoliques & d'hypochondriaques, que des médecins, gens d'esprit, ont guéris en calmant ou trompant leur imagination.

Il en est de même de la manie ; elle n'est que trop fréquemment le produit de vives douleurs ou de chagrins prolongés ; mais le plus souvent, dans la manie, les malades déraisonnent sur tous les sujets, ce qui rend l'application des passions contraires moins facile que dans la mélancolie, où l'ame caresse de préférence une seule idée. Celse & Boerhaave ont conseillé de plonger le malade dans la mer, & de l'y retenir assez long-temps pour que la crainte de se noyer le terrifie, de manière à ce que cette impression nouvelle détruise dans son ame celles qui l'ont dominée jusques-là. *Contraria contrariis curantur.*

Retz (des Maladies de la peau & de celles de l'esprit) attribue ces diverses maladies de l'esprit à la pléthore

bilieuse : à l'entendre , l'émétique & les autres évacuans sont contre elles de sûrs spécifiques. — Il est vrai toutefois que la tristesse influe considérablement sur la sécrétion de la bile , & qu'à la longue elle la dénature. Bianchi (de morbis Hepat.) dit que la bile dégénérée par les passions tristes , ne contient plus cette matière plastique qui la rend si précieuse dans les fonctions de la digestion. Viridet (Traité du bon chyle) apporte pour preuve du ralentissement de toutes les fonctions par les passions froides , & notamment de celui qu'éprouve le cours de la bile , la découverte qu'il fit de dix-sept calculs , dont un avait la grosseur d'un dez à jouer , dans la vésicule du fiel d'une femme morte d'un profond chagrin.

Au reste , il y a peut-être une différence essentielle à établir entre la manie proprement dite & l'hypocondrie , qui confirmerait jusqu'à un certain point l'opinion de Retz sur cette dernière maladie. Elle paraît tenir , en effet , à un dérangement dans le système des organes , qui amène une altération particulière des humeurs , laquelle influe sur la raison & l'esprit des malades ; car les hypocondriaques sont sujets aux syncopes , aux étouffemens , aux pertes d'appétit , &c. , à des vapeurs enfin ; tandis que les maniaques se portent bien au physique : toutes leurs fonctions s'opèrent convenablement ; il y a souvent même un accroissement de forces considérable : ils supportent impunément toutes les intempéries de l'air ; ils digèrent les choses les plus indigestes. On pourrait donc dire que le fou hypocondriaque , le fou par maladie , diffère essentiellement du maniaque : qu'on

lui enlève sa maladie, il deviendra sage. Le célèbre Mallebranche & Pascal étaient à la fin de leur vie, sous hypocondriaques : le premier voyait un gigot de mouton à califourchon sur son nez, & le second, un abîme sans cesse ouvert à ses côtés. On guérit de l'hypocondrie, mais la manie est rarement guérissable, bien qu'elle ait des intervalles qu'on pourrait prendre pour preuves de guérison. Cependant l'affection hypocondriaque est également sujette à des retours : car tout organe qui a cédé une fois à une cause qui a dérangé ses fonctions, peut y céder une seconde fois. C'est ainsi que celui qui a été frappé d'apoplexie reste exposé à une rechûte : on pourrait sans peine multiplier les exemples de ce genre.

Il est encore une maladie que la tristesse, l'abattement & le découragement contribuent singulièrement à confirmer en aggravant tous ses symptômes ; c'est le scorbut. Les relations des voyageurs sont remplies de faits qui attestent cette vérité. Tous s'accordent à dire que cette maladie est augmentée chez les gens de mer par le chagrin & le découragement, tandis que la satisfaction de l'ame, l'espérance & le courage en paraissent les plus surs remèdes. Lind, (Traité du Scorbut,) donne la relation de ce qui eut lieu à Bréda, lors du siège que subit cette ville en 1625. Toute la garnison, tous les habitans étaient rongés de scorbut & accablés de misère. Ils voulaient se rendre, lorsque le prince d'Orange, qui désirait conserver cette place, leur fit parvenir la promesse de venir à leur secours. Il fit en même temps passer dans la ville des remèdes qu'il ven-

tait comme spécifiques contre le scorbut. On confia à chaque médecin trois phioles de ce spécifique, & on publia que trois à quatre goutte de cette préparation suffisaient pour communiquer sa vertu à deux livres d'eau. Tous, jusqu'aux premiers officiers, furent dupes de cet artifice : c'était à qui aurait sa part du remède. Bientôt l'espérance se ranima & la plus entière confiance s'établit dans les effets des gouttes spécifiques. Ils furent tellement heureux, que des scorbutiques réduits à l'état le plus déplorable, qui ne pouvaient remuer aucun membre, ne tardèrent pas à sortir & à recouvrer leurs forces. Le remède du prince, qui n'était rien en soi, opéra tous ces miracles par la seule confiance. Cette histoire est un exemple bien remarquable de l'influence des passions sur les maladies. Elle apprend aux médecins le parti qu'on peut en tirer dans certaines circonstances ; elle explique aussi pourquoi tel remède qui réussit à merveille chez un individu, reste sans effet sur un autre. On voit en effet des remèdes ordinaires opérer des prodiges entre les mains d'un charlatan hardi, tandis qu'étant administrés par un médecin circonspect & qui n'a pas l'art d'en imposer, pour inspirer plus de confiance, ils restent sans effet. — L'empirique, dit Mr. Mercier (dans son premier Tableau de Paris), a la parole hardie, l'œil sûr ; il fait tourner son malade, lui bat sur l'épaule, s'empare de son imagination, & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déjà changé la situation de son esprit.

Nous recueillons une preuve non moins frappante du pouvoir de la tristesse dans la nostalgie, ou le désir

de revoir son pays lorsqu'on en est éloigné. Cette maladie attaque particulièrement les suisses, quoique toutes les nations y soient sujettes & sur-tout celles qui jouissent d'un gouvernement doux & modéré. La maladie se déclare par une grande tristesse, un amour pour la solitude, un continuel silence & une mélancolie stupide; le malade perd totalement l'appétit, ses forces s'abattent, & il tombe dans cet accablement pendant lequel les irradiations vitales moins actives se rendent à peine aux différens organes, qu'elles laissent alors dans un état d'affaïssement & de langueur. A tous ces changemens se réunissent, comme à leur cause, la faiblesse & la lenteur du pouls, le spasme du pylore, la respiration difficile, interrompue par des soupirs fréquens; enfin, le dégoût, la sécheresse de la peau, la maigreur & un dépérissement dont les progrès se succèdent d'une manière aussi effrayante que rapide. La fièvre, quelquefois intermittente & quelquefois continue, qui accompagne cette maladie, demandée à être traitée avec les plus grands ménagemens pour ne pas épuiser les forces par aucune espèce d'évacuations.

Le rauz-des-vaches qui produit un effet si profond sur le soldat suisse, l'influence non moins remarquable de la cornemuse sur le soldat écossais, amènent brusquement, par l'influence des signes, & par l'association des idées, au souvenir de la terre natale & aux objets de sensations habituelles & chéries. Les regrets, les desirs violens, le désespoir, naissent alors, dominant sur toutes les autres affections, & deviennent, pour ainsi dire, les seules manières d'exister. Toutes ces

dispositions constituent bientôt une mélancolie terrible dont les effets ne tardent pas à devenir funestes , si des circonstances impérieuses retiennent le malheureux qui les éprouve , loin du lieu où son imagination a placé exclusivement ses moyens d'existence & de bonheur.

Il était défendu sous peine de mort , dans les régimens suisses qui servaient autrefois en France , de jouer le rauz-des-vaches , « Au son de la cornemuse , qu'ils » ont eu l'habitude d'entendre dans leurs montagnes , » les soldats écossois comme les soldats suisses , fondent » en larmes , désertent ou se laissent mourir. Cette » influence tient exclusivement à l'association des idées » de leur pays , de leurs anciens plaisirs , de leurs » jouissances premières , avec la sensation acoustique » occasionnée par l'instrument. Un autre effet de la » musique sur les payfans écossois , & qui s'explique » de la même manière , est rapportée par Mr. Faujas , » dans son voyage en Angleterre. Le docteur Cullen » nous donna , dit-il , un singulier concert. Ayant ras- » semblé plusieurs payfans , ses compatriotes , quelques- » uns d'entr'eux jouèrent de la cornemuse , & éprou- » vèrent au son très-peu musical de cet instrument , » des impressions qui parurent profondes & variées. » (Moreau de la Sarthe ; Décade philosophique.)

Quand la maladie a fait des progrès , le seul remède est le retour du malade dans sa patrie. Cette dernière ressource est si efficace que les seuls préparatifs du voyage suffisent pour redonner des forces au malade , quoiqu'il fut affaibli au point de ne pouvoir souffrir aucun

mouvement. Quelquefois il paraît si bien rétabli qu'on croit pouvoir le dispenser de le faire retourner dans son pays, lorsqu'il est avantageux pour lui d'en demeurer éloigné; mais le malheureux ainsi trompé dans sa plus chère espérance, retombe tout-à-coup dans la langueur, & cette rechûte est ordinairement mortelle, & ne laisse ni le temps ni les moyens d'employer le secours efficace qui avait si bien réussi.

Cette maladie affecte également toutes les classes du peuple. Sauvages dit qu'il a vu des enfans de mendiants qui n'avaient, en Suisse, d'autre habitation que les rues & les grands chemins, attaqués de la nostalgie aussi bien que des personnes fortunées. (1)

La tristesse, a, comme toutes les passions, plusieurs degrés : nous l'avons considérée dans un degré de violence assez prononcé pour troubler les fonctions de l'économie animale. Elle peut exister encore sous une autre forme, qui n'est pas moins douloureuse & qui est plus cruelle; c'est le *remords* rongeur, d'autant plus pénible qu'on ne peut en alléger l'amertume par la plainte, & que ses effets sont plus concentrés & plus poignans. Aussi le remords mine-t-il sourdement tout l'édifice des forces vitales & de l'organisme. — Cromwel, chargé de crimes, meurt de remords après avoir languï long-temps sous leurs poids; Néron,

(1) Virgile, si touchant dans ses tableaux, quand il peint les plus douces affections de l'ame, représente un guerrier expirant sur le champ de bataille, & répand un charme sur ces derniers momens, en y mêlant l'image de sa chère patrie:

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Charles IX Que d'exemples on pourrait recueillir des terribles effets des remords ! Que de suicides ils ont occasionnés , que de maladies singulières ils ont développées !

L'ENNUI.

L'ennui, cette maladie de l'ame à laquelle l'homme seul est sujet , paraît n'être au fond qu'une modification de la tristesse. Elle peut naître de l'oïveté , des dégoûts , de l'opulence & du luxe , ou bien encore de la non-susceptibilité de sentimens & d'affections suffisantes , par une dépense prématurée de jouissance , & de sensations. C'est elle qui produit cette consomption si commune en Angleterre où on la nomme *spleen* , & dont Cheyne (the english malady or a treatise of nervous discales of all kinde) paraît seul avoir bien observé les différentes circonstances & les symptômes. Dans cet état le rythme du poulx n'est pas changé ; la digestion , la respiration s'exercent librement ; & tout paraît annoncer une santé parfaite. Mais le dégoût général , cette sensibilité blâsée & flétrie , ce repos incommode , l'effet de cette sécurité absolue qui force au désir d'un sommeil éternel , cet ennui profond à la suite de jouissances dont toutes les sources ont été successivement épuisées , sont sans doute , comme l'accélération du poulx & de la respiration , des symptômes bien prononcés de désordre & de maladie. Le système nerveux , celui dont la sphère a le plus d'étendue , est évidemment atteint dans la consomption & éprouve une modification qui constitue le phénomène principal de cette maladie.

C'est

C'est dans de sembla les circonstances que le médecin se convaincra que toutes les ressources médicales ne sont pas dans les ateliers pharmaceutiques.

Des voyages , un passage brusque de son état habituel dans un nouvel ordre de rapports , des occupations qui puissent déterminer avec énergie les réactions du système nerveux sur lui-même , & sur-tout la transition du célibat au mariage , de l'isolement à la société , &c. sont les moyens qu'on pourra employer avec succès. Mais dans la consommation arrivée au plus haut degré , une vive douleur , des inquiétudes brusquement occasionnées par les moyens d'existence , une maladie même , pourraient seules rattacher à la vie , & imprimer au cerveau & aux nerfs ce renouvellement d'action qui en forme une des principales conditions.

LA PITIÉ OU COMPASSION.

Nous trouvons une autre modification de la tristesse dans le sentiment de pitié ou de compassion , qui est si naturel à l'homme. Cette passion ne diffère de la douleur que par son association à un mouvement d'affection qui nous fait prendre part au malheur & aux disgraces de nos pareils , que nous voudrions partager pour leur en alléger les souffrances , ses effets sont rarement d'une grande violence , quoique très-marqués. Mais on observe qu'elle provoque plus facilement les larmes que la tristesse même. Il semble aussi que le sang s'accumule dans le ventricule gauche du cœur ; on a *le cœur gros* , & par ce que nous avons dit de la douleur , on peut facilement apprécier les phénomènes auxquels elle donnera

lieu dans un moindre degré de violence. Au reste, si les effets de la pitié n'ont jamais été funestes, il faut peut-être l'attribuer à une certaine douceur attachée au sentiment même de notre sensibilité pour les affections des autres.

TIMIDITÉ, HONTE, PUDEUR.

La *timidité*, la *honte* & la *pudeur*, sont autant de passions froides ou débilitantes, & qui peuvent avoir des effets plus marqués que la pitié. Elles agissent, comme les précédentes, en diminuant la force vitale & en refoulant tous les fluides vers l'intérieur. Ce qui les distingue, c'est la propriété d'accumuler le sang dans les vaisseaux capillaires de la surface du corps, & notamment de la face : elles font rougir. Haller prétend que la rougeur propre à ces passions est le produit d'une réaction ou d'un spasme spontané qui provoque un refoulement de sang de toutes les parties du corps vers le centre de la circulation, & à la suite duquel le sang se porte particulièrement au visage. Mais comment assigner les causes qui établissent des différences si frappantes entre la rougeur de la honte, que le remords ou la conviction décèle, & celle de la timide innocence ou de la pudeur ? C'est aux physiognomonistes à apprécier ces différences, & nous renvoyons à cet égard au fameux Lavater qui en a traité si savamment.

Quant à la constriction spasmodique des vaisseaux de tout genre que produisent la pudeur & la timidité, elle paraît assez avérée par les accidens que ces passions ont souvent occasionnés. On a vu des veines se rompre

& le flux menstruel être supprimé. Des métastases de lait ont eu lieu chez des femmes qui se trouvaient obligées de laisser visiter leur gorge, &c. &c. On ne saurait donc être assez circonspect dans certaines recherches qui peuvent allarmer la pudeur : les parties soumises à ces recherches peuvent d'ailleurs affecter une toute autre forme, se trouver ridées, déviées, contournées, &c. par l'effet d'une corrugation ou d'une constriction particulière dans leur tissu, produite par l'influence de ces affections de l'ame.

Cette influence bien connue de la pudeur aurait dû détourner à jamais le législateur de l'établissement de ce *congrès* honteux, auquel on assujettissait les époux flétris par l'accusation d'impuissance ; & elle explique suffisamment pourquoi cette épreuve humiliante fournissait aussi rarement un témoignage irrécusable. Mais en cela, comme en tant d'autres choses, la médecine a été méconnue, tandis qu'elle est si évidemment liée à la science du gouvernement & des loix.

DÉGOUT ET ANTIPATHIE.

Les *antipathies* & le *dégout* pour certains objets doivent également être placés parmi les affections débilantes. Certes, il est difficile d'expliquer certaines antipathies, qui semblent tenir à l'Idiosyncrasie, mais elles n'en exercent pas moins un empire absolu & indépendant de la meilleure volonté. — J'ai connu un homme qui s'évanouissait toutes les fois qu'on servait des cailles à la table où il dînait. D'autres tombent en défaillance à la vue d'un hanneton, d'une araignée, d'une souris, &c.

Et pour certaines personnes , il suffit que ces objets se trouvent dans la salle où elles sont , pour que cet effet ait lieu , sans même qu'elle les ait apperçus.

Un rien dégoûte certaines femmes enceintes & les fait vomir ; il suffit d'une comparaison dégoûtante , de la vue d'un mets qu'elles n'aiment point , &c. On a vu de ces dégoûts produire la syncope , les convulsions & la mort même , quand par imprudence , ou par mauvaise plaisanterie , on avait , par exemple , mêlé aux alimens , des objets d'aversion.

LA FRAYEUR.

La *crainte* est une passion dans laquelle l'appréhension d'un mal futur occupe exclusivement notre ame. Elle diffère de la *frayeur* en ce que ce mal est prévu , tandis que dans celle-ci il a lieu instantanément & nous frappe à l'improviste.

Ces deux modifications de la même passion diffèrent encore par leurs effets : on peut rester long-temps dans la crainte ; mais il est impossible que la frayeur se prolonge ; les secousses qu'elle communique au système entier de l'économie anéantiraient toute espèce de mouvement si cet état ne cessait bientôt.

Les impressions de la frayeur peuvent être assimilées à celles des passions stimulantes , telle que la colère. Comme cette dernière , elle anéantit d'une manière foudroyante ; ou bien , le plus souvent , tous les muscles sont saisis d'une réaction vive & simultanée , d'où s'en suit une immobilité complète , l'impossibilité de parler & une action violente sur les fluides , qui sont chassés

vers les parties les moins résistantes ou les plus sensibles. C'est ainsi que le sang refoulé avec force vers les parties intérieures, se porte à la poitrine & au cœur, & cause des étouffemens, des palpitations, des anxiétés, des anévrismes du cœur & des gros vaisseaux, &c. ; ou bien est lancé vers la tête & cause l'apoplexie. — Kerkringins, parle d'une fille tombée morte à l'aspect du supplice qu'on lui préparait, & chez laquelle il trouva les vaisseaux du cerveau tout gorgés de sang. On a vu la frayeur produire le mal de fiam, la réaction intérieure étant assez forte alors pour vaincre la résistance que présente la contraction de la peau & des capillaires artériels exhalans. Dehaen, a vu un matelot à qui le sang sortit par tous les pores du front tout le temps que dura une tempête. — Un effet presque constant de la frayeur est celui qui se prononce, dès le premier instant, à la surface du corps, dans le tissu de la peau : tous ses vaisseaux sont resserrés spasmodiquement, le sang ne peut plus y pénétrer, la transpiration est suspendue, la peau est crispée, & un froid glacial se fait sentir; les cheveux se dressent, une pâleur effrayante, semblable à celle que produit souvent la colère, se répand sur la figure. Cette suppression subite & complète de la transpiration suffit à elle seule pour engendrer toutes les maladies, qui, au témoignage d'Hippocrate, Boerhaave, Haller, De Gorter, Sanctorius, Fernel, &c., dépendent de cette cause. — D'autres fois, le corps se couvre d'une sueur froide, sur-tout si la personne est faible, & une défaillance générale amène la syncope. Dans ce cas, c'est

l'estomac qui a été primitivement affecté, comme le prouve le resserrement qu'on ressent alors dans cette région. Ainsi affecté, l'organe réagit sur la peau avec laquelle il a tant de rapport; & celle ci devient alors le siège d'une sueur froide & subite, si fréquente dans cette affection de l'ame. Cette sueur, dit Bichat, est de la nature de celles qu'on détermine par l'action d'une substance, qui, comme le thé, agit d'abord sur l'estomac, lequel réagit ensuite sympathiquement sur l'organe cutané.

Toutes les sécrétions & excréments sont souvent supprimées ou suspendues par le spasme général. En effet, ne voit-on pas tous les jours les règles se supprimer par la frayeur, suppressions souvent opiniâtres qui amènent l'hydrothorax, l'anasarque, des squirres, &c. Il est reconnu auresse que la terreur porte sur la matrice une impression particulière : cette passion est peut être l'une des causes les plus fréquentes des avortemens & des pertes chez les femmes grosses. C'est probablement par le consensus si intime qui existe entre l'utérus & les mamelles, qu'elle agit aussi d'une manière si sensible sur la sécrétion du lait. Vanswieten & beaucoup d'autres rapportent quantité d'exemples de suppression de lait avec métastase sur des parties importantes, d'engorgemens laiteux, &c., causés par la peur. Lewis, a vu un tremblement des membres, produit par cette passion, qui dura toute la vie. Petit, rapporte qu'un homme mourut de frayeur à la vue de quelques-uns de ses tendons dénudés. Zimmermann, parle d'une accélération du pouls, de vingt-cinq pulsations par

minutée , qui dura pendant plusieurs années , à la suite d'une frayeur. L'érysipèle & la jaunisse sont fréquemment la suite du spasme qu'éprouve , dans ces circonstances le système biliaire. Zinn , a vu la peur causer le strabisme , la goutte sereine & le remplacement du cristallin cataracté , qui avait été abaissé. Solanus , a vu le déplacement de l'os hyoïde , par la forte contraction des muscles qui s'y attachent.

Vanfwieten , rapporte qu'un homme ayant été effrayé par le bruit de la foudre , fut saisi d'un tremblement dans tous les muscles , qui dura toute sa vie. Lewis , cite un cas semblable. La paralysie , la manie , la folie , l'épilepsie , (notamment chez les enfans ,) n'ont souvent eu d'autres causes qu'une frayeur vive ou une crainte prolongée. Vanfwieten , parle d'un enfant dont l'histoire est très-remarquable par l'effet qu'à produit chez lui l'affociation des idées. Cet enfant eut une attaque d'épilepsie par la peur que lui fit un grand chien en sautant sur lui : le paroxysme se renouvela quelque temps après à la vue d'un plus grand chien que celui qui l'avait effrayé ; il suffisait même que l'enfant l'entendit aboyer de loin pour qu'il tombât aussitôt. Ce fait & mille autres prouvent qu'il suffit de rappeler à l'esprit les circonstances qui ont précédé l'accès , pour le produire. Aussi Galien (consil. pro puero epileptico) , recommande-t-il d'éviter avec soin tout ce qui peut retracer au malade le souvenir de sa maladie.

Les anciens , qui seront éternellement nos maîtres & qu'on ne consultera jamais en vain , n'ignoraient pas

combien l'épilepsie a de rapport avec les affections de l'ame, & avec quelle facilité elle peut être reproduite par le souvenir. Plusieurs d'entr'eux conseillent de faire diversion à de telles idées en excitant des sensations encore plus fortes. C'est sans doute d'après ce principe, que Pline, (Hist. Natur. lib. 28, cap. 1.) conseille de faire boire au malade le sang chaud d'un gladiateur qui vient d'être tué. Stribonius, (cap. 2.) prescrit de manger une portion de son foie. Arétée, (lib. 1, cap. 4,) cite plusieurs autres remèdes très-dégoutans, tels que le cœur crud d'une poule d'eau, le cerveau d'un vautour, &c., dont on faisait usage dans ces circonstances. Mais revenons à la frayeur & à ces effets. Je connais une femme qui, par le sentiment de terreur que lui causa la vue d'un homme qu'on massacrait, fut saisie d'un mal de tête d'une violence inouïe, lequel depuis lors, revient périodiquement plusieurs fois l'année, comme une espèce de clonus, sans qu'aucun remède puisse en diminuer l'intensité.

LA CRAINTE.

Ce que nous avons dit de la tristesse peut s'appliquer à *la crainte*, dont les effets, pour être moins violens, n'en sont pas moins de nature différente. Elle a aussi plusieurs symptômes en commun avec la frayeur, mais elle agit en tout plus lentement. La pâleur du visage & l'abattement des forces se développe graduellement ; la force du cœur diminue, le pouls s'affaiblit & devient irrégulier, intermittent par la continuité de cette passion ; les sécrétions diminuent, & notamment celle de la

transpiration & celle du lait chez les nourrices ; d'autres sont altérées par l'état de spasme qui s'empare des organes qui en sont le siège ; telle est la sécrétion de la bile, dont l'altération concourt avec l'impression profonde que fait la crainte sur l'estomac, pour détériorer les digestions, ce qu'annoncent suffisamment les flatuosités, les pertes d'appétit, les rots acides, &c. C'est encore par un effet de ce spasme que l'urine est rendue en grande abondance, & dans un état de limpidité & de décoloration, qui lui est étranger dans l'état de santé, ce même spasme est souvent suivi d'un relâchement proportionné dont l'effet est rendu sensible par celui qu'il communique aux sphincters de certaines parties, & aux orifices des absorbans & des capillaires artériels. Alors la transpiration cesse d'être supprimée, elle est même plus abondante. Une sueur froide inonde la peau, semblable à celle produite par la syncope ; la diarrhée, les défaillances, la chute involontaire des larmes, la perte même de la semence, sont autant de suites de cette conversion soudaine de l'état d'érétisme en un relâchement proportionné.

La crainte, la frayeur & le chagrin ont encore pour effet remarquable d'augmenter à un point étonnant la susceptibilité aux maladies contagieuses & épidémiques, ce qu'on peut observer tous les jours dans les hôpitaux, & plus encore dans les pays sujets à la peste, à la fièvre jaune, &c.

La frayeur a quelquefois produit des effets salutaires. — Boerhaave a donné un exemple frappant du parti qu'on peut tirer de cette passion, lorsque, comme le

dit Mr. Pinel, (Nosographie Philosophique,) s'élevant au-dessus d'une confiance exclusive dans les formules de pharmacie, il s'entoura adroitement d'un appareil de terreur, & fut arrêter, dans un hôpital de Harlem, des convulsions qui semblaient se propager par une espèce de contagion. Cette histoire sert encore à expliquer le pouvoir des impressions sur des imaginations faibles. C'est ainsi qu'au fameux baquet des trop célèbres Jongleurs, Mesmer & Declous, la première personne (c'était le plus souvent un compère) qui tombait en syncope, servait en quelque façon de signal. Toutes les femmes ne tardaient pas à s'évanouir, ou à être affectées de tous les symptômes d'une affection hystérique. — Bailli & Thouret, rapportent que lors de la cérémonie de la première communion en la paroisse de St.-Roch, en 1780, une jeune fille se trouva mal & eut des convulsions. Cette affection se propagea avec une telle rapidité qu'en moins d'une demi heure 50 ou 60 jeunes filles, de 12 à 19 ans, tombèrent dans les mêmes convulsions, avec serrement à la gorge, gonflement à l'estomac, étouffemens, hoquet, &c.

Falconer a vu un exemple de la facilité avec laquelle les accès d'hystérie & d'épilepsie reprennent à l'aspect des personnes qui sont dans cet état. Il rapporte qu'une dame eut tous les symptômes de cette affection pendant le service divin, & qu'en moins d'une minute, six personnes, dont quelques-unes n'avaient jamais éprouvé cette maladie, furent attaquées des plus violentes convulsions.

Bien que de semblables exemples montrent la nécessité de prendre des précautions, une sollicitude trop marquée peut cependant faire plus de mal que de bien ; car rien n'augmente plus l'appréhension du danger & n'exagère la grandeur du péril, que le soin qu'on montre pour le faire éviter. Cela tient les malades dans un état d'irritabilité douloureuse qui constitue essentiellement la nature de cette maladie. Il vaut beaucoup mieux accoutumer peu-à-peu ces personnes à souffrir patiemment les incidents ordinaires de la vie, & ne leur raconter que d'une manière indifférente des faits dont elles ont coutume d'être affectées. Mais au-lieu de tenir cette conduite sage, il n'est que trop ordinaire aux parens d'entretenir la sensibilité de leurs enfans, surtout de leurs filles, & de l'exalter même par une attention continuelle à écarter tout ce qui pourrait leur causer la moindre émotion pénible. Ce genre d'éducation molle & efféminée n'est pas moins préjudiciable au corps qu'à l'esprit ; il est la source, chez les femmes, de tous ces maux de nerfs, connus sous le nom de vapeurs ; il ôte à l'ame toute espèce d'énergie & de caractère. La mollesse n'a jamais rien produit de grand ni de salutaire.

Il est hors de doute que la force des impressions faites sur la sensibilité diminue par la répétition des mêmes sensations, au-lieu que celles qui sont faites sur la susceptibilité du système nerveux augmentent par cette même répétition. Mais on peut croire que cela dépend beaucoup de la première impression, soit qu'elle ait été dirigée sur les facultés sensitives ou seulement

sur les organes. Les purgatifs restent sans effet quand on les réitère. Dès qu'on est habitué à l'usage de l'opium & du tabac, ils cessent d'agir si l'on n'en prend pas de forte doses. La sensibilité de notre ame s'éteint pareillement lorsque l'objet qui l'excitait renouvelle trop souvent ces impressions. Il y a lieu de penser que la première fois que les bouchers égorgent d'innocens animaux, ils éprouvent de la pitié, mais l'habitude les rend ensuite insensibles à l'aspect du sang que versent leurs mains. Hunauld, célèbre anatomiste, fut long-temps sans pouvoir envisager un corps mort ; il se trouvait mal. L'habitude & sa passion pour l'anatomie l'emportèrent sur sa répugnance. Il en est de même des objets qui inspirent la terreur & l'étonnement. Une bataille ou une tempête, quelque terribles qu'elles paraissent à des yeux qui n'y sont pas accoutumés, ne font plus d'impression sur celui qui est familiarisé avec ces sortes de spectacles. D'un autre côté, quand la première impression est très-forte, & qu'elle a produit un effet violent, une force inférieure à la première sera suivie du même effet. C'est ainsi qu'on a remarqué que si une personne qui n'est pas accoutumée à l'usage des purgatifs, prenait une dose de douze ou quinze grains d'aloës, par exemple, l'irritation permanente que produirait ce remède après avoir opéré, serait telle qu'ensuite la moitié, le quart & même le dixième de cette dose purgerait autant que la première. Si l'homme qui la première fois a vu avec douleur massacrer un bœuf, avait été témoin du meurtre d'un homme au lieu de celui de cet animal, peut-être n'au-

rait-il jamais pu voir ensuite égorger aucune créature vivante.

Quant aux bons effets de la crainte , nous avons vu plus haut que Boerhaave recommandait de plonger les maniaques dans la mer , pour que le sentiment de frayeur qu'ils en ressentiraient , chassât de leur esprit l'idée exclusive à laquelle l'attention est toute livrée.

On prétend que des muets de naissance ont recouvré la parole dans des momens de terreur. S'il faut en croire Hérodote , ce père de l'histoire , Cræsus , roi de Perse , se trouvant à la prise de Sardes , allait être tué par un de ses soldats , lorsque son fils , muet de naissance , frappé du danger que courait son père , s'écria : *soldat, c'est le roi Cræsus !* Et il continua de parler toute sa vie. Pausanias parle d'un certain Battus , à qui la parole fut rendue par la frayeur qu'il éprouva à la vue d'un lion.

Si la frayeur a souvent causé des paralysies , elle a aussi rendu l'usage de leurs membres à des paralytiques. On peut en dire autant du délire , de la diarrhée , des fièvres intermittentes , &c. Fordyce a vu un malade âgé de 29 ans , dans le troisième mois d'une fièvre quarte , dont les intermissions étaient régulières à deux heures après-midi ; c'était en hyver. Son frère le mena promener près d'un moulin à eau & le précipita dans un courant : comme il ne savait pas nager , il fut vivement effrayé. On le retira de l'eau , & le paroxisme qui devait avoir lieu ne vint pas , il fut guéri.

Des douleurs de dents intolérables ont été dissipées à la vue de l'instrument qui devait les arracher ; & cependant la cause de cette douleur n'était point enlevée.

Hildanus raconte qu'un homme voulant guérir de la goutte , un de ses parens imagina de se déguiser en spectre , & que dans cet accoutrement il alla se saisir du malade étendu douloureusement dans son lit , le chargea sur ses épaules , & descendit ainsi l'escalier en lui faisant donner des pieds contre la muraille & les degrés , au bas desquels il l'abandonna. Le gouteux à moitié mort de peur se relève aussitôt , & plus ingambe que jamais regagne son appartement avec la plus grande vitesse. Depuis lors il n'eut plus d'accès de goutte , & vécut pendant grand nombre d'années en parfaite santé.

Voici un fait qui prouve qu'un médecin prudent pourrait employer cette passion violente dans le traitement de certaines maladies. Une des femmes du Calife Haraoun Araschild avait un bras retiré , dont elle ne pouvait faire aucun usage. Un médecin s'offre pour la guérir : il fait venir cette femme en présence de la cour du Calife. Alors il se baïsse comme pour lever sa robe & de manière à effrayer sa pudeur. Cette femme étend la main pour prévenir cet outrage , & dès ce moment elle est guérie.

ENVIE, JALOUSIE.

L'envie & la jalousie peuvent être mises au nombre des passions affaiblissantes ; quoiqu'elles soient composées d'affections de nature opposée. Dans l'une & l'autre , il entre de la colère : elle est unie à la tristesse dans la première , & à la crainte dans la seconde. Aussi ces passions sont-elles stimulantes ou débilitantes , suivant que l'un ou l'autre de leurs élémens domine , & produisent-elles des effets proportionnés à cette dominance.

L'envie a plus souvent les symptômes & les suites de la tristesse , & la jalousie , ceux de la colère.

Ces deux passions agissent également sur le système biliaire , & font passer la bile dans le torrent de la circulation. Le teint devient pâle & livide , les sécrétions s'altèrent , & la plupart des conséquences de la colère & de la tristesse , que nous avons rapportées , n'ont que trop souvent lieu par l'influence de ces affections.

Si après avoir exposé les effets principaux des passions sur l'économie animale & sur la production des maladies , on voulait conclure en déterminant l'usage qu'on pourrait retirer de leur influence , nous dirions qu'en général , dans les cas où il y a débilité , asthénie dans les ressorts de la machine , on excitera avec avantage les passions stimulantes , qui peuvent apporter une résistance aux effets des principaux symptômes , & rendre momentanément au principe vital l'énergie convenable. Dans le cas contraire , lorsque la maladie est occasionnée ou aggravée par un excès de mouvement dans les organes des principales fonctions , on aura recours aux passions dont l'effet débilitant pourra contrebalancer cet excédent de force.

Les unes & les autres pourraient encore être efficaces dans les cas très-multipliés où les moyens perturbateurs sont les seuls qui réussissent. Ainsi un accès de colère , une heure avant l'accès d'une fièvre intermittente ; une grande frayeur dans une hémorragie , ne paraissent-ils pas agir , l'un comme le quinquina , ou au moins comme le vomissement provoqué par un émétique ; l'autre , comme un stiptique puissant ?

Mais certes , on ne peut se dissimuler tous les obstacles qui peuvent se présenter dans l'application de remèdes aussi délicats que difficiles à manier. On ne peut guère même assigner avec précision la nature & l'étendue des effets qu'ils peuvent produire. Les mêmes affections qui , dans une sorte de tempéramment , exciteront les facultés du corps , produiront peut-être un effet tout opposé dans une constitution plus faible. Nous avons vu que la joie cause des effets aussi funestes que le chagrin , &c. ce qu'on doit attribuer à la disposition , au tempéramment , à l'idiosyncrasie du sujet , ou à la violence de la passion. Les passions qui affaiblissent en général , peuvent devenir stimulantes : la frayeur excite & active par fois les forces , comme la colère même. Et nous avons remarqué que l'espérance , cette passion si douce , si amie de l'homme , demande à être employée avec les plus grands ménagemens , dans certaines circonstances.

Quoi qu'il en soit , le médecin digne de ce nom , saura tirer parti des affections de l'ame , & y trouvera souvent plus de ressources que dans les pharmacopées les plus pompeusement enrichies d'élégantes compositions.

F I N.

T A B L E.

L ISTE des Membres de la Société,	Pag. 5
Rapport sur les travaux intérieurs de la Société, par N. Anfaux, fils, docteur en chirurgie,	13
Rapport sur les travaux des Membres cor- respondans, par D. Sauveur, docteur en médecine,	29
Programme du prix à décerner, le premier dé- cembre 1808,	38
Liste des ouvrages envoyés à la Société, . . .	39
Mémoire qui a remporté le prix au jugement de la Société libre des Sciences physiques & médicales de Liege, dans sa séance pu- blique du 6 juillet 1807, sur la question proposée en ces termes : <i>Déterminer quelle est l'influence des passions sur la production des maladies</i> , par M. Elie-Calabre Debreuze, docteur en médecine, &c.,	41
De l'Influence des Passions sur la production des maladies par C. T. A. Charpentier, docteur en médecine, &c.,	191
De l'Influence des Passions, &c., par Hyppolite Bilon, docteur en médecine,	291
De l'Influence des Passions, &c., par Amable Godefroy, docteur en médecine,	355
De l'Influence des Passions, &c. Mémoire anonyme,	416

Fin de la Table.

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

The history of the United States is a story of growth and change. It begins with the first settlers, who came to the Americas in search of a new life. They found a land of opportunity, but also one of hardship. The early years were marked by struggle and sacrifice, as the settlers fought to establish a new society. Over time, the United States grew from a small colony into a powerful nation. It was a process of constant evolution, shaped by the dreams and aspirations of its people. The history of the United States is a testament to the power of the human spirit and the ability to overcome adversity. It is a story of hope and progress, of a nation that has always been looking forward.

